

*N. F. J. ANRYS P.<sup>tre</sup>*



HISTOIRE  
DES GULCERES  
DE MANIERE.

TOME TROISIEME

280

111



HISTOIRE  
*DES GUERRES*  
DE FLANDRE.

---

*TOME TROISIEME.*

---

HISTOIRE

DES GUERRES

DE FLANDRE.

---

TOME TROISIEME.

---

HISTOIRE  
DES GUERRES  
DE FLANDRE,  
PAR LE CARDINAL  
BENTIVOGLIO,

*Traduite de l'Italien par M. LOISEAU  
l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.*

---

TOME TROISIEME.

---



A PARIS,  
Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques.

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

HISTOIRE

DES GUERRES

DE FLANDRE,

PAR LE CARDINAL

BENTIVOGLIO,

Évêque de Trévise par M. LORREAU,

Prêtre, Chancelier de l'Église d'Orléans.

TOME TROISIÈME

A PARIS,

Chez Desaint, Rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



# HISTOIRE DES GUERRES DE FLANDRE.

## LIVRE XIII.

### SOMMAIRE.

*LE Prince Maurice est revêtu des emplois de son père. Siège d'Anvers par le Prince de Parme. Difficultés du Siège. 1584.  
Prise de Tenremonde. Gand, Malines & Bruxelles sont bloquées. Projet de fermer l'Escaut par un pont. Difficultés que sa construction éprouve. Le Prince de Parme fait creuser un canal, depuis son quartier jusqu'à Gand. Le Marquis de Roubaix est chargé de la construction du Pont. Les assiégés tâchent de se procurer du secours. Leur découragement. Discours de Sainte-Aldegonde pour les rassurer. Son suc-*

Tome III. A



*ès. Le pont destiné à fermer l'Escaut, est presque conduit à sa perfection. Teli-gni est pris dans un combat naval, & le pont est achevé. Sa description. Pro-jet des assiégés pour le détruire. Effets des machines qu'ils emploient. Mort du Marquis de Roubais & du Seigneur de Billy. Le pont est rétabli. Dispositi-ions pour l'attaque & la défense de la contre-digue. Première attaque où les ennemis sont repoussés. Le Prince de Parme renforce les troupes de la contre-digue. La contredigue est attaquée pour la seconde fois. Le combat redouble par l'arrivée des défenseurs d'Anvers. L'ar-mée royale s'y couvre de gloire. La ville d'Anvers est réduite aux dernières ex-trémités. Le peuple se mutine & veut se rendre. Anvers capitule. Le Prince de Parme y fait son entrée.*

LIV. XIII.

AN. 1584.



A mort du Prince d'Orange répandit dans les Provinces une consternation extrême. Jamais la perte d'un Prince, d'un bienfaiteur, ou d'un père n'excita des regrets si amers. Les Etats, pour réparer en quelque sorte la perte de Guillaume, revêtirent de toutes ses dignités le Prince Maurice son fils,

18 Août.

quoiqu'il fût alors à peine âgé de seize ans. (1) Le Comte de Buren, frère aîné de Maurice, étoit encore en Espagne ; & on lui préféra ce dernier, qui étoit né d'Anne de Saxe, seconde femme du Prince d'Orange. Les Etats lui donnèrent pour Lieutenant le Comte d'Hohenloë. Général très-estimé, &

Liv. XIII.

An. 1584.

(1) Le Prince Maurice, qui avoit environ dix-huit ans, lorsque son pere fut assassiné, succéda à ses dignités, & fut fait Gouverneur-Héréditaire de Hollande & de Zélande. Mais on ne lui confia pas toute l'autorité que le Prince d'Orange exerçoit sur toutes les Provinces de l'union. Comme les Etats avoient alors dessein de se soumettre à la domination de la France, ou de l'Angleterre, ils se contentèrent de mettre le Prince Maurice à la tête du Conseil-d'Etat, & ils chargèrent le Comte de Hohenloë, qui épousa depuis sa sœur, de lui servir de Lieutenant pendant les premières années de cette nouvelle administration. Les Etats donnèrent en même temps au Comte Guillaume de Nassau, son cousin-germain, fils du Comte Jean de Nassau, qui a formé la branche de Nassau-Diest, le Gouvernement héréditaire de la Frise & du plat-pays de Groningue. Cette dignité qui est toujours restée dans cette branche, a été réunie en 1747 à celle de Stathouder, ou Capitaine-Général & Amiral-héréditaire des Provinces-Unies, dans la personne du feu Prince d'Orange, Comte de Nassau-Diest, père du Prince d'Orange, actuellement Stathouder.

le chargèrent de former Maurice à la science des armes.

LIV. XIII.

AN. 1584.

Le Prince de Parme espéroit que la mort du Prince d'Orange pourroit opérer quelques mouvements dans les Provinces-Unies. Il ne doutoit pas que les Rébelles, privés de ses conseils, n'en fussent plus disposés à rentrer dans le devoir. Mais, si cet événement produisit l'effet dont il s'étoit flatté, sur un grand nombre de particuliers, les Provinces-Unies en général en conçurent tant d'horreur, qu'elles persistèrent plus fermement que jamais dans les dispositions que le Prince d'Orange leur avoit inspirées. Le Prince de Parme s'aperçut bientôt qu'il n'avoit rien à attendre que du succès de ses armes. (2) Il commandoit alors une

---

(2) Il y a lieu de croire que l'espoir de voir la France ou l'Angleterre prendre la défense des Provinces-Unies, les rendit intraitables, & les empêcha de répondre aux propositions du Prince de Parme. Effectivement, le Prince d'Orange leur ayant été enlevé, elles prirent le parti de se soumettre à l'une ou à l'autre de ces deux Puissances. Les Etats, avant de se déterminer, balancèrent les avantages & les inconvénients de leur domination, & préférèrent celle de France. Ils envoyèrent au Roi une nombreuse Ambassade,

armée florissante; & il avoit tant d'avantages sur ses ennemis, qu'il pouvoit se promettre les triomphes les plus éclatants. Il avoit vivement désiré depuis le siège de Mastreicht, de se rendre maître d'Anvers; mais il en avoit été détourné jusqu'à présent par plusieurs difficultés. Les circonstances étant devenues plus favorables, il ne

Liv. XIII.

An. 1584.

---

dont le Prince d'Epinoi fut le chef, pour lui offrir la souveraineté de leurs Provinces. Henri III, que les troubles de son Royaume effrayoient vivement, & qui sentit qu'il devoit employer tous ses soins à les dissiper, leur répondit qu'il ne pouvoit partager ses forces, ni accepter l'offre de leur obéissance: mais qu'il espéroit que des temps plus heureux & plus calmes lui permettroient de leur donner dans la suite, des preuves de sa bonne volonté. Les Ambassadeurs des Etats, qui arrivèrent en France au mois de Janvier 1585, y restèrent trois mois, & se retirèrent, sans rien avoir obtenu de plus. Les récits de Strada & de de Thou sont conformes à cet égard. Les Etats s'étoient pourtant déterminés à donner au Roi une autorité bien moins limitée que celle qu'ils avoient accordée au Duc d'Alençon. Mais ils étoient réduits à des extrémités si fâcheuses, dit Grotius, qu'en demandant de reconnoître l'empire des Puissances voisines, ils éprouvèrent l'humiliation d'être refusés, *Nam eo angustiaram deventum erat ut vellent regnis accrescere, nec admitterentur.*

~~.....~~  
LIV. XIII. voulut pas différer plus long-temps  
cette entreprise.

AN. 1584.

Anvers, dont l'enceinte en grande partie s'étend le long de la rive droite de l'Escaut, est une fort grande & fort belle ville. Elle étoit très-florissante avant la guerre par sa population, par la magnificence de ses édifices, & par la richesse de son commerce. Elle est encore une des villes les plus commerçantes du Nord; & elle doit cet avantage au fleuve qui l'arrose, & qui est très-large dans cet endroit, & assez profond pour y recevoir les plus grands navires. Anvers est environnée du côté de la terre par des remparts très-beaux, très-épais, & fortifiée par des bastions réguliers, & un bon fossé. Elle n'a le long de l'Escaut qu'un simple mur, qui fait toute sa défense dans cette partie. Le Duc d'Albe y avoit construit une excellente citadelle; mais lorsque les Flamands l'avoient eue en leur possession, ils avoient fait raser la partie des fortifications qui regardoit la ville, & n'avoient conservé que celles qui étoient tournées du côté de la campagne. Anvers fait partie du Brabant, ou pour mieux dire, est réunie à cette Province, parce qu'elle compose seule,

avec son territoire, une des dix-sept <sup>PROVINCES</sup> Provinces des Pays-Bas, sous le nom Liv. XIII. de Marquisat du Saint-Empire. Cette An. 1584. ville étoit alors en quelque sorte la capitale des Pays-Bas. Les Confédérés s'y assembloient ordinairement pour traiter leurs affaires les plus importantes.

Le Prince de Parme n'ignoroit pas combien le siège de cette ville seroit difficile. Les ouvrages qui l'entouroient du côté de la terre, la rendoient très-formidable. Sa situation sur la rivière, & la force de sa marine empêchoient de lui couper les secours du côté de la mer; mais ces obstacles ne lui parurent pas insurmontables. Il ne se proposa d'abord que de la bloquer. L'armée puissante qu'il commandoit, le rendoit maître de la campagne, & le mettoit à portée de couper toutes communications par terre; & il avoit dessein de fermer également le passage de l'Escaut, en construisant un pont à l'épreuve des efforts de l'eau & des vaisseaux ennemis. Il jugea à propos de commencer ses opérations par l'attaque des deux forts de Lillo & de Liefkensoech, que les ennemis avoient construits sur les bords de l'Escaut.

LIV. XIII.  
An. 1584. Rouvais emporta d'emblée le fort de Liefkenfoech; (3) mais celui de Lillo, qui étoit le plus grand & le mieux fortifié, résista à tous les efforts de Mondragoné. Il l'assailit en vain avec le plus grand courage; la défense des assiégés fut si brave, ou peut-être la place se trouva si bonne, qu'il fut contraint de se retirer; & il fallut en faire le siège en règle.

En attendant, le Prince de Parme fit celui de Tenremonde, ville de Flandre, située sur le bord de l'Escaut, à peu près à moitié chemin de Gand à

---

(3) Le fort de Liefkenfoech tomba au pouvoir du Prince de Parme le jour même de l'assassinat du Prince d'Orange, suivant de Thou. Un stratagème singulier, qu'imaginèrent les Italiens de l'armée royale, chargés d'en faire le siège, en favorisa beaucoup le succès. Ils rassemblèrent un grand nombre de charettes chargées de foin verd, & y mirent le feu. La fumée, que le vent portoit sur le fort, étouffant la garnison, elle fut contrainte de se mettre un peu à l'écart. Les ennemis en profitèrent, montèrent à l'assaut, & emportèrent la place. Le Prince ne fut pas aussi heureux à Lillo. Mondragoné ne l'ayant pas attaqué aussi brusquement qu'il l'auroit pu, y laissa entrer un renfort considérable, & perdit à ce siège six semaines, & deux mille hommes.

Anvers, & qui entretient la communication de ces deux grandes villes. Liv. XIII.  
 Elle étoit bien peuplée, & assez forte. An. 1584.  
 L'armée du Roi s'en étant approchée, on commença à la battre en brèche. Bientôt on livra l'assaut, qui fut soutenu par les assiégés avec beaucoup de fermeté; mais la menace d'un second assaut les intimida; & pour éviter le saccagement, ils prirent le parti de se rendre. Ce siège ne dura qu'une semaine; mais il coûta la perte du Mestre-de-Camp Pierre de Paez, Officier Espagnol, d'une grande réputation.

Farnèse étant maître de Tenremonde, resserra le blocus de Gand. Antoine Oliviera, Espagnol, Général de la cavalerie, ravageoit déjà le territoire de cette ville par ses excursions, & bientôt on y ressentit une disette générale. Le Prince voulut réduire aux mêmes extrémités Bruxelles & Malines. Il se faisoit des passages les plus fréquentés dans les environs de ces deux villes, s'empara de Vilvorde & de Villebroech, qui étoient les plus importants, & répandit par-tout des partis de cavalerie pour en empêcher l'approvisionnement. Elles ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Gand, qui



LIV. XIII.  
 An. 1584. fut forcé de se rendre avant la fin du  
 siège d'Anvers. On réserve les détails  
 de ces succès après qu'on aura rendu  
 compte de cet événement fameux, dont  
 la narration est trop intéressante pour  
 être interrompue.

Après la prise de Tenremonde, le  
 Prince de Parme retourna à Anvers, &  
 vit que le siège de Lillo seroit plus diffi-  
 cile qu'il ne le croyoit. Comme les Con-  
 fédérés étoient maîtres du cours de l'Es-  
 caut, ils avoient abondamment muni ce  
 fort, & pouvoient aisément y faire pas-  
 ser de nouvelles provisions. Le Prince  
 fit alors réflexion que la prise de ce fort  
 ne pouvoit servir au projet qu'il avoit  
 conçu. Il étoit éloigné des bords de  
 l'Escaut; & de ce poste il n'eût jamais  
 été possible d'empêcher les secours de  
 remonter la rivière. Le Prince de Par-  
 me abandonna donc le siège de Lillo,  
 & se contenta de le masquer du côté  
 de la terre, & de réprimer les courses  
 de la garnison qui y étoit renfermée.  
 Mondragon fut chargé de ce soin pen-  
 dant la durée du siège d'Anvers. (4)

---

(4) Le Prince de Parme ne commença le  
 siège d'Anvers qu'avec dix mille hommes d'in-  
 fanterie, & dix-sept cents de cavalerie, si-  
 non en croit Strada.

Il falloit cependant fermer le passage de l'Escaut, si on vouloit parvenir au but qu'on se proposoit. On agita le projet de construire un pont sur cette rivière : l'entreprise parut d'abord impossible à quelques-uns. " Où trouver, disoient-ils, la quantité immense de bois qui seroit nécessaire, & comment ensuite le conduire? On n'y réussiroit point par terre. On ne le pourroit que très-difficilement par eau, attendu que les ennemis étoient maîtres du cours de la rivière auprès d'Anvers. „ Ils ajoutoient qu'on ne trouveroit point d'arbres assez longs pour servir de pieux, & barrer le fleuve dans l'endroit où il est le plus profond, & où la marée augmente encore sa profondeur ordinaire. Cette seule réflexion suffisoit, selon eux, pour détourner entièrement d'un projet, qui n'étoit au fond qu'une brillante chimère. Ils ne trouvoient pas moins de difficultés à former un pont de bateaux, qu'à former une estacade. Ils observoient que l'armée royale n'avoit aucune espèce de bâtimens à sa disposition. Quand on en auroit, il faudroit les descendre au travers des vaisseaux ennemis, & sous les murs

LIV. XIII. d'une ville qui avoit le plus grand intérêt  
 An. 1584. à traverser leur passage. D'ailleurs, en  
 supposant qu'on vînt à bout de fermer le fleuve par l'un ou l'autre de ces moyens, devoit-on compter sur un succès durable? Après de longs travaux & des dépenses énormes, l'ouvrage pourroit être emporté par une infinité d'accidents. Tout les effrayoit, la violence du flux & du reflux, les efforts des navires ennemis qui pouvoient attaquer le pont des deux côtés, l'impétuosité des glaces.

Quelque spécieuses que fussent ces objections, ceux qui étoient de l'avis de construire le pont, y répondirent.  
 „ Pourquoi désespérer, dirent-ils, de  
 „ ramasser & de conduire les bois nécessaires à cette construction? La  
 „ campagne nous est soumise: Nous  
 „ sommes maîtres de Tenremonde;  
 „ nous le serons bientôt de Gand. Il  
 „ n'en faut pas davantage pour affranchir l'Escaut de la puissance des Rébelles jusqu'auprès des murs d'Anvers. On trouvera aisément dans le  
 „ voisinage d'une si grande ville les  
 „ bois dont on aura besoin, & l'on  
 „ ne manquera pas de moyens de les  
 „ transporter. „ Mais quelles étoient

leurs idées ? En élevant deux bons ~~forts~~ forts sur les deux bords de la rivière, LIV. XIII.  
 on en assureroit la navigation. Le ca- An. 1584.  
 non des deux forts serviroit à écarter  
 les bâtimens ennemis. On commence-  
 roit l'entreprise par enfoncer des pieux  
 dans les parties les plus proches des  
 rives ; & lorsque la profondeur de la  
 rivière ne le permettroit plus, on y  
 suppléeroit par des navires. Les inter-  
 valles qu'on ménageroit entr'eux ser-  
 viroient à l'écoulement des glaces. Ils  
 faisoient remarquer que c'est au milieu  
 de leur lit que les rivières sont plus  
 rapides & plus impétueuses ; qu'ainsi  
 les efforts de l'Escaut se portant à son  
 centre, ils ne causeroient que très-peu  
 de dommage, ou même n'en cause-  
 roient aucun aux deux estacades. Lors-  
 que le pont seroit achevé, ajoutoi-  
 ent-ils, & construit avec toutes les pré-  
 cautions nécessaires pour le défendre  
 contre les attaques qu'il pourroit es-  
 suyer, rien n'étoit moins chimérique  
 que la confiance d'en assurer la du-  
 rée, & de terminer heureusement le  
 siège difficile & important de la ville  
 d'Anvers.

La nécessité de fermer la rivière,  
 pour empêcher le secours, étoit si

~~.....~~  
 LIV. XIII. palpable, que le Gouverneur, n'é-  
 An. 1584. coutant plus rien, ne s'occupa désor-  
 Septemb. mais que de son projet, (5) & prit  
 les mesures nécessaires pour l'exé-  
 cuter, suivant le plan qu'on vient d'ex-  
 poser. Il choisit l'emplacement du pont  
 entre les villages d'Ordam & de Cal-  
 loo, situés sur les rivages opposés de  
 l'Escaut; le premier en Brabant, l'au-  
 tre en Flandre. Le lit du fleuve y étoit  
 moins large que par-tout ailleurs. Son  
 cours faisoit dans cet endroit un coude  
 plus marqué, en sorte que les bâti-  
 ments ennemis ne pourroient tomber  
 perpendiculairement sur le pont. On  
 mit aussi-tôt la main à l'œuvre. Le  
 Prince de Parme déploya dans cette  
 occasion toute son activité. On com-  
 mença par bâtir les deux forts proposés  
 pour assurer la navigation de l'Escaut,  
 en face l'un de l'autre. Celui qui étoit

---

(5) Il n'y eut que Mondragoné & Capifue-  
 eli, de tous les Officiers qui composoient  
 le Conseil-de-Guerre, qui accordèrent leur  
 suffrage au projet du Prince de Parme, de  
 fermer l'Escaut par un pont. En effet, il sem-  
 bloit si impossible d'y réussir, que tous ceux  
 qui en eurent connoissance, amis & enne-  
 mis, & les habitants d'Anvers sur-tout, s'en  
 moquèrent hautement.

situé du côté de Calloo, fut appelé le fort de Sainte-Marie; & le second, le fort de Saint-Philippe. Dès qu'ils furent achevés, & après qu'on les eut bien munis d'artillerie, on travailla à la construction du pont; mais on avança lentement, parce qu'on n'avoit pas encore pu rassembler tous les matériaux nécessaires. Tenremonde, & Gand sur-tout, furent très-utiles pour l'approvisionnement de tout ce dont on avoit besoin. Comme l'Escaut traverse cette dernière ville, où plusieurs rivières viennent se joindre à lui, & qu'il descend ensuite à Tenremonde, rien n'étoit plus commode que cette voie pour le transport des bois & des autres provisions. Mais les convois des Royalistes rencontroient beaucoup d'obstacles auprès d'Anvers de la part des bâtimens ennemis, & ils étoient souvent coulés à fond. En vain, pour favoriser leur navigation, on ajouta aux deux forts de Sainte-Marie & de Saint-Philippe plusieurs redoutes que l'on distribua le long du fleuve; on en tira peu de service. La marine d'Anvers étoit si supérieure à celle du Roi, qu'elle déconcertoit tous les pro-

LIV. XIII.

An. 1584.

Liv. XIII. jets de ses ennemis, & leur cauſoit  
An. 1534. les plus grandes pertes. On trouua un  
moyen qu'on crut propre à remédier  
à cet inconuénient : on fit au-deſſus  
d'Anvers une large coupure à la di-  
güe de l'Efcaut du côté de la Flan-  
dre, proche le village de Borcht. Par  
ce moyen, en traueſant l'inondation  
qui s'étendoit juſqu'à Calloo, où elle  
rentroit dans le fleuve un peu au-deſ-  
ſus du pont, on ſe propoſoit de bien  
aſſurer les convois ; mais cette heureuſe  
invention n'arrêta pas les entrepriſes  
des Rébelles. Ils élevèrent eux-mêmes  
une redoute ſur la digüe auprès de la  
coupure, & ils embarràſſèrent encore  
plus le Prince de Parme. Il oppoſa à  
leur redoute une redoute auſſi forte ;  
mais elle produiſit peu d'effet, & les  
navires ennemis qui croiſoient dans les  
environs, ne ceſſèrent pas d'incommo-  
der beaucoup les petites flottés des Ef-  
pagnols.

Toutes ces difficultés retardoient  
conſidérablement le travail du pont.  
Les habitants d'Anvers triomphoient  
autant que Farnèſe ſembloit découra-  
gé. D'ailleurs, il arrivoit preſque cha-  
que jour de Hollande & de Zélande un  
grand nombre de bâtimens, chargés

de vivres & de toutes sortes de munitions, qui mettoient cette ville en état de faire la plus vigoureuse défense. Le fort de Lillo étoit abondamment pourvu ; & Teligni, fils du brave La Noue, que son courage rendoit digne de son père, s'y étoit enfermé. Remplis d'espérance, les Rébelles comptoient que Farnèse n'acheveroit jamais son entreprise, & qu'il seroit contraint de lever le siège. Mais l'industrie humaine vient souvent à bout de surmonter les plus puissants obstacles. L'ouverture qu'on avoit faite à la digue, ne suffisant pas pour assurer les convois des Royalistes, on prit enfin un autre parti, qui fut plus heureux. L'inondation causée par la coupure, couvroit tous les environs, depuis le village de Borcht jusqu'à Calloo. Farnèse fit creuser un canal large & profond, depuis l'extrémité de l'inondation jusqu'à Stechen. Il s'embouchoit dans une rivière qui passe à Gand, d'où ce Prince tiroit tout ce dont il avoit besoin. Ce magnifique ouvrage fit honneur à l'Ingénieur qui le proposa ; mais il n'en fit pas moins au Prince de Parme, qui osa l'entreprendre, & qui seul ne fut pas effrayé de

Liv. XIII.

An. 1584.

Octobre.



~~la~~ la dépense, du temps & des fatigues  
 LIV. XIII. que coûteroit un canal long de quinze  
 An. 1584. milles d'Italie (plus de six lieues.) On  
 l'appelle communément le canal de  
 Parme, soit que ce Prince ait voulu  
 qu'il portât son nom, soit que son  
 armée le lui ait donné de son propre  
 mouvement, comme un témoignage  
 de son admiration. Il la méritoit : sans  
 ce canal il eût été impossible de conf-  
 truire le pont qu'on avoit projeté, &  
 qui força Anvers de se rendre.

Le Prince de Parme avoit établi son  
 quartier au village de Beveren, pour  
 être à portée de conduire les opéra-  
 tions du canal. Il se méloit parmi les  
 travailleurs. Son exemple les animoit,  
 il mettoit lui-même la main à l'œuvre.  
 Rien ne lui coûtoit. L'envie de ter-  
 miner son entreprise, lui rendoit sup-  
 portables les plus grandes fatigues.  
 Le Comte Pierre Ernest de Mansfeld,  
 Lieutenant-Général de l'armée, com-  
 mandoit du côté du Brabant, & étoit  
 campé à Stabroeck, un peu au-dessous  
 d'Anvers. Mondragoné s'étoit retran-  
 ché presqu'au bord de la rivière, en  
 face de Lillo, où il contenoit les en-  
 nemis. Ceux qui étoient dans ce poste,  
 vouloient sur-tout inonder les envi-

rons pour incommoder les Royalistes, & porter plus facilement du secours à Anvers. Mais la contre-digue, qui partant du village de Couvestein, alloit s'unir à la digue construite le long de la rivière, les en empêchoit. Cette contre-digue, qui n'est à proprement parler, qu'une digue plus foible, formée à l'opposite de la grande digue, étoit longue d'une petite lieue, & on l'appelloit ordinairement la contre-digue de Couvestein. Située au milieu d'un terrain très-enfoncé, & toujours couvert d'eau, elle servoit de chaussée aux payfans des environs. Elle n'avoit guère que sept à huit pieds d'épaisseur, (le Cardinal Bentivoglio dit dix à douze palmes;) & elle n'avoit précisément que l'élévation nécessaire pour l'usage auquel elle étoit destinée. Les assiégeants qui l'occupoient, n'avoient songé qu'à s'en faire un rempart contre les courses de la garnison de Lillo, & ne soupçonnoient pas qu'ils eussent autre chose à craindre dans cet endroit. Mais quand Mondragoné vit l'eau du fleuve sortir de son lit & noyer le pays d'alentour, il devina facilement que les ennemis avoient le projet d'ouvrir la contre-digue, ou

LIV. XIII.

An. 1584.

~~de l'en chasser, pour s'assurer de ce~~  
 LIV.XIII. passage. Ils la coupèrent, en effet, &  
 An. 1584. le péril étoit pressant; mais les Royalistes, qui accoururent en diligence, les repoussèrent.

Il est certain que si les Rébelles eussent songé plutôt à s'emparer de la contre-digue, ou s'ils eussent fait des efforts plus vigoureux, jamais les Royalistes n'eussent pris Anvers; mais on étoit si persuadé en Hollande & en Zélande, & même dans la place assiégée, de l'impossibilité de construire un pont sur la rivière, qu'on négligea de conserver la possession de la contre-digue. On s'en étoit d'autant moins occupé jusqu'alors, qu'il n'étoit pas encore question de ravitailler la ville, & que les forts Espagnols, construits sur les bords de l'Escaut, n'en gênoient que très-peu l'approvisionnement. Mais Farnèse instruit du danger, donna ordre à Mansfeld & à Mondragoné de fortifier la contre-digue. Mansfeld commença par couvrir de bonnes lignes le village de Couvestein; & ce poste fut nommé *la Maison-forte*. Il fit ensuite élargir & hausser la contre-digue partout où le besoin sembloit l'exiger. On construisit aussi par ses ordres un petit

Fort sur l'un des côtés, à qui on donna le nom du Seigneur de la Motte qui y commandoit, & un second du côté opposé, qui s'appella *le Fort-de-la-Palissade*, parce qu'à défaut de terre on ne l'avoit formé que d'une enceinte de gros pieux. Comme il étoit important sur-tout d'être maître du point de réunion de la contre-digue à la digue, Mondragoné y éleva un fort plus considérable que les autres, qui fut appelé *le Fort-de-la-Croix*, à cause de sa position sur un terrain qui en avoit presque la forme. Enfin, Farnèse craignant que les ennemis ne voulussent faire une coupure à la grande digue sous Lillo, parce qu'il paroïssoit facile par ce moyen de causer un dommage considérable à la contre-digue, fit élever sur la digue même trois bonnes redoutes, qui formoient un triangle, & furent par cette raison appellées *le Fort-de-la-Trinité*. Tous ces ouvrages ne furent pas faits en même temps. On y pensa à mesure que la nécessité l'exigea; & on ne les réunit ici, que pour ne pas trop partager l'attention du Lecteur.

Farnèse n'avoit d'ailleurs rien à craindre du côté de la campagne. Il s'étoit

---

 Liv. XIII.

An. 1584.

emparé des principaux passages. Il avoit  
 LIV. XIII. établi garnison à Hochstrate, à Heren-  
 An. 1584. tals, à Breda, à Lières, à Diest. Sa ca-  
 valerie faisoit en même temps des cour-  
 ses dans tous les environs. Non-seule-  
 ment il vouloit affamer Anvers, mais il  
 proposoit encore de couper ses com-  
 munications avec Bruxelles & Malines,  
 & de réduire au plutôit ces deux villes.

Après avoir pris toutes ces mesures,  
 il ne s'agissoit plus que de fermer la  
 rivière. Le Marquis de Roubaix, qui  
 avoit dans l'armée une autorité pro-  
 portionnée à sa brillante réputation,  
 fut chargé de veiller à la confection  
 du pont, & on lui donna le comman-  
 dement de plusieurs bâtimens armés,  
 destinés pour en protéger les travaux.  
 Roubaix justifia ce choix. Il étoit jour  
 & nuit en action. Il portoit son atten-  
 tion par-tout où il en étoit besoin;  
 & par-tout il donnoit les preuves les  
 plus éclatantes de sa capacité & de sa  
 bravoure. Il mit tant d'activité dans tous  
 les soins qu'il se donna, que le dépôt  
 des provisions nécessaires à la construc-  
 tion du pont, devint bientôt assez con-  
 sidérable pour faire espérer de voir cet  
 ouvrage important promptement con-  
 duit à sa perfection.

Les assiégés, effrayés par les nouveaux progrès des Espagnols, étoient en proie aux plus vives inquiétudes. Dès le commencement du siège, ils avoient envoyé en Hollande & en Zélande, & dans toutes les Provinces-Unies, pour y solliciter de puissants secours. Ils en faisoient demander en même temps en France & en Angleterre. On leur donna de bonnes espérances en France; mais il étoit visible qu'elles ne seroient suivies d'aucun effet. Ce Royaume étoit plongé dans une confusion extrême. Les Catholiques n'avoient pas vu d'un bon œil l'expédition du Duc d'Alençon; & Henri III n'avoit garde de les irriter davantage en protégeant les Pays-Bas. Les promesses de la Reine d'Angleterre paroissoient devoir être plus réelles; mais cette Princesse les remplissoit avec autant de lenteur, qu'elle montrait en apparence de zèle & de sincérité. On appercevoit clairement les vues de sa politique. Elle attendoit que les confédérés réduits aux plus fâcheuses extrémités, fussent forcés de s'abandonner sans réserve à sa protection; & sous prétexte de les défendre, elle se proposoit de les assujettir à son empire,

Liv. XIII.

An. 1584.

LIV. XIII. An. 1584. Anvers ne recevant donc des Royau-  
mes de France & d'Angleterre que des  
paroles vaines, ou n'essuyant que des  
lenteurs, n'avoit guère de secours à  
espérer que de la Hollande & de la  
Zélande. C'étoient les Provinces les  
plus voisines, & celles dont les for-  
ces navales pouvoient troubler avec  
plus de succès les opérations du siège.

Elles faisoient en effet tous les ef-  
forts dont elles étoient capables; mais  
les travaux du pont avançoient cha-  
que jour avec une nouvelle vivacité.  
Les deux forts qu'on avoit construits  
sur les deux bords opposés de la ri-  
vière, étoient déjà en état de défense.  
Roubais avoit armé un grand nombre  
de bâtimens, & commençoit à gêner  
beaucoup l'approvisionnement de la  
ville par eau. Toutes les communica-  
tions par terre étant coupées depuis  
long-temps, on ne tarda pas à y éprou-  
ver les effets de la disette. Anvers  
voyoit avec douleur la diminution, &  
peut-être la perte totale de son com-  
merce, si le siège continuoit. Cette  
ville infortunée, qui peu d'années au-  
paravant avoit été saccagée par le fer  
& par la flamme, craignoit de devenir  
une seconde fois la funeste victime de la  
barbarie

barbarie & de l'avarice d'un soldat effréné. La populace, qui ne vivoit que du gain des travaux journaliers qu'entraînoit le commerce, souffroit beaucoup, & sa situation alloit être de jour en jour plus fâcheuse. Les Bourgeois les plus opulents ne vouloient pas exposer leurs richesses au pillage. Quoique tous en général, Protestants & Catholiques, eussent en horreur la domination d'Espagne, il n'y en avoit aucun qui fût disposé à sacrifier sa fortune & sa vie pour s'y soustraire. On entendoit des murmures de la part de tous les ordres des citoyens. Leur courage étoit ébranlé; & ils déclaroient ouvertement qu'ils ne vouloient plus soutenir un siège qui devoit coûter beaucoup de sang & de travaux.

Sainte-Aldegonde étoit alors Bourgmestre d'Anvers, & présidoit en cette qualité au Gouvernement municipal. Il avoit accepté cette place, un peu avant l'assassinat du Prince d'Orange, afin d'être plus en état de seconder les vues de ce Prince, auquel il s'étoit entièrement dévoué. La mort funeste du Prince d'Orange n'avoit rien diminué de son zèle; & personne n'entroit encore avec plus de fu-



LIV. XIII.  
 An. 1534. reur dans les passions qu'il avoit inspirées aux peuples qu'il avoit séduits. Il résolut donc de ranimer le courage des habitants d'Anvers, qui paroissoient consternés. Il saisit l'occasion d'une Assemblée générale, où l'on avoit convoqué les chefs des corps-de-métiers, & tous ceux qui avoient quelque emploi dans la ville; & il leur tint ce discours.

„ La dignité à laquelle vos suffrages m'ont élevé, respectables Citoyens, me prescrit le devoir de vous exposer aujourd'hui ce qu'exige le bien public dans la circonstance critique où nous nous trouvons. Je ne suis point surpris qu'un grand nombre de nos compatriotes prévoie les suites funestes d'un siège, & veuille les prévenir. Quelle horrible perspective que celle d'un saccagement affreux, où des soldats avarés & forcénés viendront ravager notre malheureuse patrie, envahir nos richesses, traiter nos femmes & nos filles avec la dernière licence, & nous immoler à leur férocité! Mais croyons-nous éviter ces malheurs, en nous soumettant aux tyrans cruels qui nous assiègent? Que

„ les sièges mémorables de Harlem & ~~de Leyde~~  
 „ de Leyde nous servent de leçon. Liv. XIII.  
 „ Harlem, au-lieu de se livrer à un An. 1584  
 „ noble désespoir, capitule, & im-  
 „ plore la clémence du vainqueur. Ses  
 „ malheureux habitants en furent-ils  
 „ moins livrés à des bourreaux infa-  
 „ mes, & ne subirent-ils pas une mort  
 „ honteuse sur un échafaud? Ceux de  
 „ Leyde, au contraire, déterminés à  
 „ s'ensevelir sous les ruines de leur  
 „ ville, plutôt que de se rendre, sou-  
 „ tiennent jusqu'au dernier soupir les  
 „ plus terribles extrémités. Le succès  
 „ le plus éclatant couronna leur fer-  
 „ mété. Balancerons-nous entre ces  
 „ deux exemples? Quel est le Flamand  
 „ qui n'aime mieux affronter mille  
 „ morts, que de se soumettre lâche-  
 „ ment au joug Espagnol?

„ La voix de la patrie crie toujours  
 „ sur les malheurs qui la désolent de  
 „ toutes parts. Elle est inondée du sang  
 „ le plus pur de ses enfants. Elle rede-  
 „ mande à ses cruels tyrans les Egmont,  
 „ les Horn, toute cette illustre no-  
 „ blesse qu'ils ont sacrifiée à leur am-  
 „ bition. Le Prince d'Orange lui-mê-  
 „ me, votre père, votre ami, le boule-  
 „ vart de la liberté belgique, a péri

LIV. XIII.

An. 1584.

„ sous leurs coups. Le premier scélé-  
 „ rat qui osa attenter à ses jours,  
 „ étoit Espagnol. La Cour d'Espagne,  
 „ furieuse d'avoir manqué sa victime,  
 „ fut trouver un autre monstre qui  
 „ porta enfin le coup fatal. Elle se fé-  
 „ licite du crime qui nous a enlevé  
 „ notre appui ; mais l'esprit de ce  
 „ Grand-Homme vit encore parmi  
 „ nous. Il me semble entendre son om-  
 „ bre errante dans cette auguste Af-  
 „ semblée, nous avertir que si nous  
 „ livrons cette ville au despotisme de  
 „ l'Espagne, nous verrons bientôt re-  
 „ construire cette odieuse citadelle que  
 „ nous avons rasée ; & l'Inquisition  
 „ plus affermie que jamais, renouvel-  
 „ ler ses ténébreuses procédures dans  
 „ notre patrie, & y exercer un hor-  
 „ rible empire. Bientôt Anvers deve-  
 „ nue une colonie d'Espagnols, per-  
 „ dra sa célébrité, ses relations, son  
 „ commerce, & ne conservera plus  
 „ de son ancienne grandeur que des  
 „ ruines, & le plus triste souvenir.  
 „ Ah ! plutôt que ce malheur nous  
 „ arrive, braves citoyens, nous sau-  
 „ rons arrêter les desseins de l'Espa-  
 „ gnol. Nous empêcherons qu'il n'a-  
 „ cheve le pont qu'il a osé entrepren-

„ dre, ou du moins nous trouverons ~~le moyen de renverser en peu de~~  
 „ le moyen de renverser en peu de Liv. XIII.  
 „ temps ce qui lui aura coûté des som- An. 1584.  
 „ mes & des peines infinies. L'Escout,  
 „ la marée, l'hiver & ses glaces com-  
 „ battront pour nous. Notre génie ins-  
 „ piré par la nécessité, nous fournira  
 „ mille inventions heureuses pour nous  
 „ ouvrir le passage qu'on prétend nous  
 „ fermer.

„ La contre-digue nous offre un  
 „ chemin sûr; il sera facile de nous  
 „ en emparer. Déjà les défenseurs de  
 „ Lillo ont inondé en partie les cam-  
 „ pagnes qui l'avoisinent; nous inon-  
 „ derons celles qui la touchent du côté  
 „ d'Ordam. La contre-digue se trou-  
 „ vant alors entre deux inondations,  
 „ & attaquée à la fois par deux flottes  
 „ redoutables, ou sera renversée par  
 „ la force du courant, ou tombera  
 „ en notre pouvoir. De quelque ma-  
 „ niere que les ennemis en soient chas-  
 „ sés, nous pourrons recevoir des sé-  
 „ cours, & le Prince de Parme perdra  
 „ bientôt tout espoir de réussir dans  
 „ son entreprise.

„ Du reste, ne pensons pas que nous  
 „ soyons abandonnés aux seules for-  
 „ ces de la confédération. La France

„ viendra à notre secours. L'Angle-  
 LIV.XIII. „ terre plus voisine, & dont nous  
 AN.1584. „ avons déjà éprouvé la protection,  
 „ ne nous laissera point abattre. Ega-  
 „ lement défendu par mer & par terre  
 „ Anvers restera libre, & triomphera  
 „ de ses ennemis.

„ Je vois, braves citoyens, que cet  
 „ espoir enflamme vos cœurs. Le cri  
 „ de l'honneur & l'amour de la pa-  
 „ trie se font entendre. Eh bien! osons  
 „ nous livrer à nos généreux trans-  
 „ ports; allons ranimer l'espoir & la  
 „ confiance dans le sein de nos famil-  
 „ les. Que le peuple lise sur nos vi-  
 „ sages les sentiments dont nous som-  
 „ mes animés, & soit tenté de les imi-  
 „ ter. Qu'il prenne de nous l'exem-  
 „ ple d'une résolution inviolable à pé-  
 „ rir, plutôt qu'à céder, même aux  
 „ dernières extrémités. Point de mi-  
 „ lieu pour des ames héroïques, ou la  
 „ mort, ou la liberté. „

Cette fière harangue & le trait au-  
 dacieux qui la termina, firent l'impres-  
 sion la plus forte sur les habitants d'An-  
 vers. Ils s'abandonnèrent sans réserve  
 aux conseils de Sainte-Aldegonde, &  
 lui prêtèrent un nouveau serment,  
 qu'il exigea d'eux, d'abjurer à jamais

l'obéissance de Philippe. Il fit aussi-tôt publier un Edit, où il fut défendu, sous peine de mort, de prêter l'oreille à aucun accommodement qui seroit proposé par les Royalistes. On se prépara ensuite avec plus d'ardeur que jamais à la défense la plus opiniâtre; & pour la prolonger, on commença à ne plus distribuer les vivres qu'avec mesure. On forma plusieurs compagnies de Bourgeois en état de porter les armes, & sur-tout on fit les préparatifs nécessaires pour chasser les Espagnols de la contre-digue, & pour traverser la construction du pont. Outre les vaisseaux qu'on avoit armés pour empêcher ou retarder les travaux, on résolut d'employer plusieurs navires singuliers, qu'on devoit remplir d'artifice, afin de ruiner les ouvrages qui auroient déjà été faits. Les redoutes que Farnèse avoit fait élever sur les bords du fleuve, gênoient la croisière des navires d'Anvers. On construisit un vaisseau d'une grandeur énorme, & on le pourvut d'une forte artillerie, afin de les attaquer. Cette masse immense ressembloit en quelque sorte à un château flottant. Les habitants d'Anvers en concurent de si heu-

LIV. XIII.

An. 1584.

~~.....~~  
Liv. XIII. reuses espérances, qu'ils lui donnèrent  
An. 1584. ce nom fastueux : *La fin de la guerre.*  
Ils s'occupèrent ensuite des moyens de  
détruire la contre-digue, ou de s'en  
emparer. Quoique les Royalistes fus-  
sent maîtres de la campagne, les Ré-  
belles ne laissèrent pas de faire sortir,  
& de retrancher en dehors de leurs  
murs un corps de troupes, afin de  
repousser les approches des ennemis,  
& de se procurer quelques munitions  
de bouche.

Mais si d'un côté on n'omettoit rien  
pour faire une longue défense, les Es-  
pagnols pouvoient avec autant d'ar-  
deur les opérations du siège. Le Prin-  
ce de Parme avoit tenté plusieurs fois  
les voies de la négociation. Les assié-  
gés avoient constamment refusé les  
compositions avantageuses qu'il leur  
avoit offertes. Désespérant désormais  
de les gagner, il n'en étoit que plus  
résolu de les réduire par la force de ses  
armes. Au desir de les soumettre à l'o-  
béissance du Roi, se joignoit la noble  
émulation, de ne pas échouer dans son  
entreprise, & de se surpasser en quel-  
que sorte lui-même en cette occasion.  
Déjà les estacades, qui formoient les  
culées de chaque côté du pont, tou-

choient à leur perfection. Roubais croi-  
 fant avec sa flotte dans l'Escaut, conti-  
 nuoit de faciliter le transport des ma-  
 tériaux, & couvroit les travailleurs;  
 mais le milieu de la rivière n'étoit pas  
 encore fermé. On avoit à la vérité,  
 tâché d'en remplir l'intervalle, en réu-  
 nissant environ une vingtaine de bâ-  
 timents qu'on avoit liés ensemble par  
 des chaînes. Ce nombre ne suffisoit pas  
 à beaucoup près. Les vaisseaux enne-  
 mis surmontoient aisément des obsta-  
 cles aussi foibles, coupoient les chaî-  
 nes, ou forçoient les bâtimens qui  
 formoient le pont, à la faveur de la  
 marée & du vent qui les pouvoient  
 dessus à pleines voiles. La place assié-  
 gée recevoit ainsi de temps en temps  
 quelque nouveau secours.

Les deux partis se livroient souvent  
 des combats dans ces occasions. Rou-  
 bais y eut l'avantage de faire prison-  
 nier Teligny, qui passoit en Zélande.  
 Cette perte fut très-funeste pour les  
 Confédérés. C'étoit un Capitaine éga-  
 lement brave & prudent. On nomma  
 pour le remplacer le Comte d'Hohen-  
 loë, Officier qui jouissoit d'une aussi  
 grande estime, & qui de tous ceux  
 que les Etats employoient à leur ser-



LIV. XIII.  
AN. 1585.  
 25. Février. vice, méritoit le plus la confiance publique. Il fit tout ce qui dépendit de lui par terre & sur l'Escaut, pour troubler les assiégeants dans leurs travaux; mais quelque chose qu'il entreprit, ils parvinrent enfin à se procurer un assez grand nombre de vaisseaux, pour fermer le fleuve au milieu de son cours, & le pont fut entièrement terminé.

Cet ouvrage fameux que les Royalistes craignirent long-temps de ne pouvoir pas achever, mérite une description particulière, & la curiosité du Lecteur pourra être satisfaite d'en trouver ici les détails, qu'on n'a pu exposer jusqu'à présent dans une juste étendue. Pour commencer ce pont merveilleux, on avoit battu sur chacune des deux rives opposées de l'Escaut, de longues files de gros pieux, que l'on prolongea autant que la profondeur du fleuve put le permettre. On les assembla transversalement, & dans toute leur longueur avec des pièces de bois très-fortes & très-solides. C'est ce qu'on appella les Estacades. Celle du côté de Calloo ne fut poussée que jusqu'à cent vingt pas communs environ, dans l'Escaut. Celle d'Ordam fut prolongée jusqu'à cent

cinquante pas, parce que le fleuve étoit ~~moins~~ moins profond de ce côté. On les élargit toutes les deux à leur extrémité, où elles se réunissoient au pont de bateaux. On y forma une espece de place d'armes, capable de contenir un Corps de troupes assez nombreux pour les défendre, & protéger les bâtimens qui devoient continuer le pont. Elles furent bordées d'un parapet, d'où le soldat, à l'abri des coups de l'ennemi, pouvoit l'incommoder de son feu. Les deux forts construits aux deux têtes du pont, c'est-à-dire, à l'entrée des estacades du côté de la terre, en protégeoient les deux flancs. On les avoit garnis à cet effet d'une artillerie nombreuse. On établit aussi des batteries dans les places d'armes. On ajouta à ces précautions, celle de hériffer les estacades des deux côtés, de grosses poutres terminées en pointe & ferrées, lesquelles failloient assez loin en dehors, & étoient soutenues à fleur d'eau par de gros pieux qu'on avoit enfoncés dans le fleuve. On se proposoit par là d'éloigner les navires ennemis, & d'affoiblir leur attaque. Lorsque les estacades furent achevées, on approcha les bâtimens qui étoient destinés à ser-

LIV. XIII. An. 1585. mer le reste du cours de l'Escaut dans la partie la plus profonde & la plus large, qui pouvoit être d'environ quatre cents cinquante pas. On avoit choisi trente-deux grosses barques presque toutes semblables, & de la même force. On les fixa chacune dans leur emplacement par deux bonnes ancrés, & elles furent liées toutes ensemble avec un grand nombre de fortes chaînes. Chaque barque étoit montée d'un canon à chacune de ses extrémités, & d'un nombre convenable de soldats & de matelots. Le pont & les estacades étoient assez larges, pour que dix hommes pussent y marcher de front, & il étoit facile de les traverser d'un bout à l'autre. On couvrit encore le pont d'une défense extérieure, afin de le mettre à l'abri de toute entreprise. On savoit dans l'armée royale que l'on construisoit des espèces de brûlots, avec lesquels on se proposoit d'y mettre le feu. On craignoit d'ailleurs que les vaisseaux qu'on avoit armés dans cette ville, ne vinssent l'attaquer au-dessus en même temps que les navires des Confédérés tenteroient de l'attaquer au-dessous. Pour le garantir de ces diverses tentatives, on fit de grands

radeaux avec un grand nombre de mâts ~~\_\_\_\_\_~~  
 solidement attachés ensemble, qu'on Liv.XIII.  
 mit à flot dans toute la largeur du pont, An.1585.  
 & qui oppoient à l'ennemi une forte de rempart, ou de grand parapet. Après qu'on les eut jettés à l'eau en avant du pont dans une distance convenable, on les réunit les uns aux autres; & pour empêcher que les vaisseaux ennemis, ou la force de la marée ne les rompissent, on les amarra à de gros bâtimens qu'on avança de part & d'autre, à leur niveau. On appella ces radeaux les flottés, parce qu'ils nageoient sur la surface de la rivière.

Ainsi fut construit dans toutes ses parties ce pont surprenant, qu'on a toujours regardé comme un ouvrage digne d'admiration. Les Espagnols furent plus de six mois à l'achever. L'hiver sembla se prêter à cette entreprise. Cette saison fut modérée: il y eut très-peu de glaces, & aucune marée extraordinaire. (6)

---

(6) L'estacade de Calloo avoit deux cents pieds de long, & celle d'Ordam, neuf cents. L'espace qu'elles laissoient entr'elles, étoit de douze cents cinquante pieds. Les trente-deux

LIV. XIII. On s'efforceroit en vain de peindre la surprise & l'épouvante des habitants d'Anvers, quand ils virent le pont achevé. L'espérance de le rom-

An. 1585.

barques qui le fermoient, avoient soixante pieds de long, & douze de large, & étoient placées à vingt-deux pieds de distance l'une de l'autre. Chaque barque étoit montée de trente soldats & de quatre mariniers, & défendue par deux canons. Le nombre total des canons, distribué sur les estacades & le pont, étoit de quatre-vingt-dix-sept. Ce grand ouvrage qui avoit environ deux mille quatre cents pieds de long, au rapport de Strada, fut entièrement fini le 25 de Février 1585. On peut croire d'autant plus aisément cet Historien sur les détails du pont d'Anvers, qu'il assure en avoir vu les plans à Rome, où le Prince de Parme les avoit envoyés dans le temps qu'il le faisoit construire. Les Ingénieurs qui eurent la direction de cette étonnante entreprise, s'appelloient Jean-Baptiste Plato, & Properce Barrochio. Ce fut ce dernier qui donna l'idée des flottes qui couvroient le pont. Le Duc de Parme leur fit présent de ses matériaux, après la prise d'Anvers. On fut sept mois à le conduire à sa perfection. Les Hollandois croyant que la nature y opposoit des obstacles invincibles, dit Grotius, négligèrent les occasions de le détruire. Il fut aisément achevé, parce qu'on le crut presque impossible. *Dùm natura obstare operi creditur, neglectæ à Batavis diruendæ occasiones. Ità factum est facillimum, quia difficillimum putabatur.*

pre, à l'aide de leurs barques à feux, & de l'immense vaisseau qu'ils conf-  
 truisoient, les rassura, & ils ne négli-  
 gèrent rien pour en hâter la construc-  
 tion. Ils avoient à leur service un fa-  
 meux Ingénieur Italien, nommé Frédé-  
 ric Giambelli, natif de Mantoue. (7)  
 Ce fut lui qui inventa ces bâtimens,  
 que depuis on a nommés Machines in-  
 férales, & qui les fit exécuter. Ils  
 étoient construits avec des bois très-  
 épais, & solidement assemblés, dans le  
 milieu desquels étoit pratiqué un foyer  
 de mine, proportionné à leur grandeur.  
 La mine étoit formée par une bonne  
 maçonnerie en briques à chaux & à sa-  
 ble, & il n'y avoit qu'une lumière pour  
 mettre le feu à la poudre dont on de-  
 voit la remplir. Ces bâtimens étoient  
 chargés de blocs de pierre, de boulets  
 de différens calibres, enfin de toutes

Liv. XIII.

An. 1535.

---

(7) Cet Ingénieur avoit offert ses services  
 à la Cour de Madrid. Ayant été refusé avec  
 mépris, il résolut de s'en venger, en se met-  
 tant au service des Etats. La menace qu'il  
 avoit faite aux Espagnols de les forcer de s'en  
 repentir, pensa avoir son exécution. Si ses  
 machines eussent renversé le pont d'Anvers,  
 il leur eût causé sans contredit les plus vifs  
 regrets.

LIV. XIII.  
AN. 1585. fortes de matériaux d'un grand poids, entassés autant qu'il avoit été possible, afin que l'effet de la mine fût d'autant plus grand, que la résistance se trouveroit plus forte. Giambelli employa plus de huit mois à mettre tout en état. Le grand navire dont on a parlé, ne fut pas si promptement achevé. C'étoit un vaisseau à deux ponts très-élevés. Celui de dessous étoit armé de plusieurs canons gros & petits. Celui de dessus étoit une grande place d'armes, où l'on établit un Corps de troupes assez considérable, qui du haut de ce poste, devoit faire un feu de mousqueterie très-vif. Ce bâtiment énorme n'avoit que deux grands mâts égaux, placés à chacune de ses extrémités, lesquelles avoient à peu de choses près la même forme. Afin qu'il pût approcher des redoutes construites par les Royalistes sur les bords de la rivière, il étoit tout-à-fait plat, & ne s'enfonçoit pas en proportion de sa pesanteur, parce qu'il étoit porté à flot sur un grand radeau de grosses poutres, soutenues par des tonneaux vuides.

Telles étoient les ressources que les habitants d'Anvers s'étoient ménagées, pour rouvrir la navigation de l'Escaut.

Ils y avoient mis toutes leurs espérances. Les Confédérés devoient seconder leurs efforts. Un grand nombre de vaisseaux armés attendoient auprès de Lillo l'effet des machines infernales, afin d'agir en même temps. Ils ne s'entinrent pas même à ce projet. On se rappelle que les Confédérés avoient construit vis-à-vis de Lillo, le fort de Liefkensoech, qui avoit été emporté d'emblée, dès le commencement du siège, par le Marquis de Roubais. Les Espagnols incommodoient beaucoup de ce poste les navires ennemis, lorsqu'ils passaient à leur portée, & surtout lorsqu'ils se retiroient sous Lillo, où ils avoient coutume de mouiller. Les Hollandois réunis aux Zélandois, résolurent d'enlever ce fort à quelque prix que ce fût, & ils y réussirent. Ils commencèrent par établir une batterie de longues coulevrines, sur le bord opposé de l'Escaut. Ayant ensuite préparé les vaisseaux nécessaires, & conduit du gros canon & des troupes auprès du fort, ils l'attaquèrent si vivement, qu'après l'avoir battu en brèche pendant quelques heures, ils forcèrent ceux qui le défendoient de se rendre, en les menaçant de les passer au fil de

---

 LIV. XIII.

An. 1585.



l'épée, s'ils continuoient de résister.  
 LIV. XIII. Sur l'avis du danger, Farnèse avoit fait  
 An. 1585. partir en toute diligence un gros détachement de son armée, pour délivrer ce fort, & lui-même y marcha en personne ; mais la place avoit capitulé quand le secours arriva.

Cet échec fut suivi d'un second presqu'aussi fâcheux. Les ennemis, maîtres de Liefkensoech, se portèrent sans délai au fort de St. Antoine, bâti au dedans des terres, & le prirent aussi facilement. Farnèse indigné déchargea sa colère sur les Commandants de ces forts, dont la lâcheté & la précipitation à se rendre, lui semblèrent inexcusables. Il leur fit trancher la tête sur les digues, en présence de son armée. Il fallut ensuite construire de nouveaux forts, pour contenir les garnisons de ceux de Liefkensoech & de St. Antoine, & assurer le pont contre leurs entreprises.

Les Confédérés qui se trouvoient maîtres des deux bords du fleuve, à la faveur des conquêtes qu'ils venoient de faire, avoient rassemblé une flotte considérable, sous le canon de Lillo & de Liefkensoech. On craignit d'abord dans l'armée du Roi, qu'ils ne

voulussent attaquer le pont de ce côté, par des moyens qu'on ne prévoyoit pas, & faire en même temps quelque importante tentative sur la contre-digue. Ce n'étoit point leur projet. L'événement montra que ces préparatifs n'étoient destinés qu'à profiter de l'effet qu'on se promettoit des machines infernales. On se flattoit que ces mines flottantes en crevant auprès du pont, le détruiraient du moins en partie, & l'escadre des Confédérés devoit aussi-tôt s'avancer pour en agrandir les ruines, & rendre le dommage irréparable.

L'armée royale attendoit chaque jour l'événement dont on la menaçoit. Le Prince de Parme prévenu de ce qui alloit arriver, avoit renforcé les gardes. On vit enfin plusieurs bâtiments qui parurent être ceux dont on redoutoit le feu, descendre l'Escaut. Chacun, dans l'impatience du succès, en parloit suivant ses préjugés. Les uns croyoient qu'ils ne produiroient aucun effet; les autres, que cette invention justifieroit les espérances qu'on en avoit conçues. Tous avoient la plus vive curiosité d'en voir l'épreuve. Les troupes Espagnoles avoient accouru de

LIV. XIII.

An. 1585.

4 Avril.

~~XXXXXXXXXXXX~~  
 Liv. XIII. toutes parts, pour assister à un specta-  
 An. 1585. cle aussi singulier que nouveau. Elles  
 remplissoient les estacades, bordoient  
 les deux rivages, étoient entrées dans  
 les forts de la tête du pont. Il n'y avoit  
 personne qui ne desirât de toucher à  
 la catastrophe par laquelle tant de pré-  
 paratifs devoient se terminer.

On appercevoit d'abord deux grands  
 navires, (8) que quelques autres plus  
 petits accompagnoient. Ils suivoient le  
 cours de la marée, & n'ayant person-  
 ne à bord, ils voguoient, pour ainsi  
 dire, abandonnés à eux-mêmes, &  
 entraînés par le reflux. Ils flottoient à  
 peine, qu'il se leva au-dessus d'eux un  
 tourbillon de feu, qui après avoir brûlé

---

(8) Strada assure qu'il partit d'Anvers quatre  
 grandes machines infernales. Si on l'en croit,  
 la première coula à fond, n'ayant jetté qu'une  
 grande flamme & un tourbillon énorme de  
 fumée; la seconde & la troisième éclatèrent  
 au long du rivage, sans faire aucun mal; la  
 quatrième enfin produisit le terrible effet dont  
 on lit ici le détail. De Thou & les Historiens  
 Hollandois, cités dans l'Histoire métallique des  
 Pays-Bas, ne parlent, ainsi que le Cardinal  
 Bentivoglio, que de deux grandes machines  
 infernales, nommées *la Fortune* & *l'Espérance*.  
 Ce fut *l'Espérance* qui fit l'horrible fracas,  
 dont la narration fait frémir.

quelques instans, parut aussi-tôt s'appaïser & s'éteindre. Les spectateurs en furent étonnés. On ne savoit si cet accident étoit nécessaire au succès de ces machines redoutables, ou si ce n'étoit qu'un artifice, pour en mieux cacher le secret. Quoi qu'il en soit, un des petits bâtimens vint à éclater tout-à-coup, lorsqu'il étoit encore éloigné du pont, & ne produisit d'autre effet que de jeter un nuage de fumée très-épais. Tous ceux qui étoient construits de même n'opérèrent rien de plus.

On n'avoit plus à craindre que les deux grands vaisseaux qui approchoient insensiblement. Le premier s'arrêta sur la rive gauche de la riviere, & l'autre fut conduit plus heureusement au point de réunion d'une des estacades & des barques qui formoient le pont. Le Prince de Parme étoit accouru pour être témoin de cet événement, jusqu'alors sans exemple, & s'étoit avancé sur l'estacade; mais on l'engagea de s'éloigner, & de ne pas s'exposer aux périls qui pouvoient survenir. Il le refusa d'abord, mais on l'en pressa avec des instances si vives, qu'il retourna au fort de Sainte-Marie. Il étoit temps. A peine s'étoit-il retiré, que celle de ces gran-

LIV. XIII. des machines, qui s'étoit arrêtée au  
An. 1585. bord de l'Escaut, creva avec le fracas  
le plus terrible, & mit en pièces la gar-  
nison d'une redoute voisine, & plusieurs  
soldats qui s'étoient dispersés dans les  
environs.

Quelqu'épouvantable qu'en fut l'ef-  
fet, celui de la seconde machine ef-  
fraya encore plus, & causa un dom-  
mage considérable. Quelques Officiers  
d'Artillerie & de Marine de l'armée  
royale y étoient descendus, pour dé-  
couvrir ce qu'elle receloit, & en em-  
pêcher l'effet s'il étoit possible. Ils n'y  
furent pas plutôt entrés, que la mine  
éclata. Ils furent dévorés par le feu,  
ainsi que tous ceux qui se trouvoient  
alors sur le pont & sur l'estacade. Loin  
d'exprimer les horribles ravages que  
produisit ce furieux tourbillon de feu &  
de flamme, on peut à peine le conce-  
voir. L'air resta obscurci pendant long-  
temps. L'affreuse secouffe que reçut la  
terre, s'étendit à plusieurs milles ;  
l'Escaut sortit de son lit, ses vagues  
franchirent les rivages avec une im-  
pétuosité incroyable. Les corps des tris-  
tes victimes qui avoient péri dans cet  
embrasement, ne conservèrent pas mé-  
me la figure humaine. La grêle épaisse

de pierres & de toutes sortes d'instruments de mort, que lança cet effroyable volcan, tombant de toutes parts, un grand nombre d'infortunés furent tués, ou blessés, ou maltraités, de la manière la plus cruelle. Les Royalistes y perdirent cinq cents hommes qui furent tués. Beaucoup davantage furent estropiés, ou reçurent les plus dangereuses blessures. (9)

La mort du Marquis de Roubais mit le comble au deuil de cette fatale journée. Il fut tué dans l'exercice des fonctions de sa charge, lorsqu'il se portoit par-tout où le besoin sembloit l'appeller. L'armée entière donna des larmes à la perte de ce Seigneur. Le Prince qui l'estimoit & qui l'aimoit avec une tendresse particulière, en fut encore plus touché. Gaspard de Ro-

LIV. XIII.  
An. 1585.

---

(9) Le Duc de Parme lui-même courut un grand péril dans cette fatale occasion. Un très-gros morceau de bois lancé ou détaché par la violence de l'explosion de la machine, l'atteignit à la tête & aux épaules, à l'entrée du fort de Sainte-Marie, & le renversa par terre, sans lui faire d'autre mal plus considérable. Le fils du Duc de Sermonette, de la Maison Cajetan, qui l'accompagnoit, fut blessé à la tête, à ses côtés,

LIV. XIII.   bles, Seigneur de Billy, Espagnol, Ca-  
An. 1585.   pitaine aussi brave qu'expérimenté, &  
              que l'on a vu dans le cours de cette his-  
              toire, donner les preuves les moins  
              équivoques de ces heureuses qualités,  
              périt aussi dans ce funeste événement.  
              Plusieurs autres Officiers de moindre  
              qualité y perdirent la vie, & il n'y eut  
              aucune des nations qui composoient  
              l'armée royale, qui ne partageât le mal-  
              heur de cet horrible désastre.

Cependant, lorsque la confusion  
qu'avoit causé un événement si ex-  
traordinaire, fut dissipée, on vit que  
le dommage que le pont avoit reçu,  
n'étoit pas aussi considérable qu'on l'a-  
voit craint, & qu'il étoit facile de le  
réparer. C'étoit à la pointe de l'esta-  
cade, auprès de laquelle une des deux  
grandes machines infernales avoit éclaté,  
que le désordre étoit le plus grand.  
La flotte avoit beaucoup souffert dans  
cette partie. Tout étoit perdu, peut-  
être, si aussi-tôt après l'effet des machi-  
nes, les ennemis eussent attaqué le  
pont, avec les bâtiments qu'ils avoient  
armés dans ce dessein, & qui mouil-  
loient sous le fort de Lillo. Farnèse qui  
le craignoit beaucoup, fit préparer en  
toute diligence l'artillerie des Forts  
qu'il

qu'il avoit placés sur le bord de la riviere. Mais les Confédérés se tinrent tranquilles. On soupçonna qu'ayant attendu vainement que le vent les aidât à surmonter le reflux, ils ne purent par cette raison employer les forces qu'ils avoient préparées pour secourir les efforts des habitants d'Anvers. (10) Le péril étant passé, Alexandre fit rétablir le pont dans son premier état. Il supprima la flotte qui le couvroit du côté des assiégés, afin que s'ils avoient encore quelques autres machines à faire jouer, on pût aisément les faire passer entre les bâtimens qui formoient le pont, & les renvoyer au dessous. L'autre flotte qui dans la partie d'en bas servoit d'un rempart avancé au pont, fut disposée de manière qu'elle pût également s'ouvrir pour le même effet.

On s'étoit attendu à Anvers, que

---

(10) Les Historiens Hollandois & Strada ajoutent que ceux qui commandoient le secours qui attendoit à Lillo l'effet des machines infernales, n'eurent aucune connoissance de celui qu'elles avoient produit, & que la bonne contenance des assiégeants leur en imposa au point de leur faire croire que le pont n'avoit point souffert de dommage.



~~les machines infernales feroient un plus~~  
 LIV. XIII. grand effet; mais quand on vit le peu  
 An. 1585. d'avantage qu'on en avoit tiré, & que  
 le pont subsistoit encore, le trouble  
 & le découragement s'y répandirent.  
 Sainte-Aldegonde & ses partisans tâ-  
 chèrent de rassurer les habitants, & de  
 leur persuader que les autres machines  
 qu'on préparoit, réussiroient mieux;  
 que le navire énorme qu'on avoit ap-  
 appelé la fin de la guerre, (11) & qui  
 étoit presqu'achevé, justifieroit son  
 nom; que les Royalistes ne pourroient  
 résister à la double attaque qu'on se  
 proposoit de faire à la contre-digue,  
 & que les succès qu'on avoit droit de  
 s'en promettre, suffiroient seuls pour  
 délivrer la ville, quand même on ne  
 viendroit pas à bout de rompre le pont.  
 Ces promesses rendirent l'espoir aux  
 habitants. Il ne fut plus question que  
 de les remplir, & d'essayer des res-  
 sources qui sembloient rester à la ville  
 assiégée. On commença par mettre en  
 œuvre le grand vaisseau. Lorsque ce

---

(11) De Thou assure que cette lourde ma-  
 chine fut construite contre l'avis du Conseil  
 d'Anvers, qui prévit qu'on ne pourroit la ma-  
 nœuvrer, & qu'elle seroit inutile.

vaste château flottant descendit l'Esc-  
 caut, les deux partis le voyoient avan-  
 cer avec une impatience inexprimable. Liv. XIII.  
 Les Bourgeois d'Anvers en espéroient An. 1585.  
 les plus grands avantages. Les Roya-  
 listes, curieux du spectacle d'une si  
 grande machine, auroient déjà voulu  
 savoir ce qu'elle opérerait. Déjà ce  
 navire étrange s'étoit approché d'une  
 des redoutes construites sur le bord de  
 la rivière, du côté du Brabant. Ceux  
 qui le montoient, commencèrent à  
 faire un feu terrible. Ils étoient plus de  
 mille qui soutenoient l'effet du canon  
 par celui de la mousqueterie, & qui  
 descendirent à terre, pour attaquer la  
 redoute de plus près. Mais leur projet  
 ne put pas réussir. Le fort fut très-peu  
 endommagé par leurs batteries, & ils  
 livrèrent à la garnison des assauts inu-  
 tiles. Au contraire, leur énorme vais-  
 seau fut si fracassé par l'artillerie de la  
 redoute, qu'on eut bien de la peine à  
 le réparer, & à le mettre en état d'é-  
 tre employé de nouveau.

Cette seconde tentative ayant en-  
 core été infructueuse, les habitants  
 d'Anvers, qui s'étoient concertés avec  
 les Confédérés rassemblés sous Lillo,  
 résolurent de ne pas différer plus long-

LIV. XIII.    temps l'entreprise qu'ils avoient pro-  
 An. 1585.    jettée, sur la contre-digue. Ils inondè-  
                     rent de toutes parts le terrain qui l'en-  
                     vironne, en coupant des deux côtés,  
                     à leur proximité, la principale digue  
                     du fleuve. Ils devoient s'avancer à la  
                     faveur de l'inondation jusqu'au pied  
                     de la contre-digue, & former en mê-  
                     me-temps deux attaques. Suivant ce  
                     plan, la contre-digue se trouvoit isolée  
                     entre deux vastes inondations, & ses  
                     défenseurs entre deux feux. Il y avoit  
                     toutefois un obstacle bien considéra-  
                     ble à surmonter : la marée ne pouvoit  
                     pas servir également les uns & les au-  
                     tres ; & pour combiner leurs opéra-  
                     tions, il falloit qu'ils prissent un temps  
                     moyen.

Farnèse qui soupçonnoit depuis long-  
 temps leur projet, avoit pris toutes ses  
 mesures pour le faire échouer. On a  
 déjà vu, que la contre-digue étoit dé-  
 fendue par quatre forts ; celui de la  
 Croix, placé au point de réunion de  
 la contre-digue à la digue, où com-  
 mandoit Mondragoné ; deux autres bâ-  
 tis au milieu de la contre-digue, à  
 quelque distance l'un de l'autre, savoir  
 celui de la Palissade, & celui de la  
 Motte ; enfin le fort de Couvestein,

situé à l'entrée de la contre-digue au-  
 près du village de ce nom, où le Comte  
 de Mansfeld avoit son quartier. On  
 avoit ajouté à ces défenses, une forte  
 palissade de grands pieux, qui bordoit  
 chaque flanc de la contre-digue dans  
 toute sa longueur, & qui sortant au  
 dessus du niveau de l'inondation, for-  
 moit un nouvel obstacle à l'approche  
 des navires ennemis. On espere que le  
 Lecteur pardonnera eette répétition,  
 qui a semblé nécessaire, pour rendre  
 plus intelligibles les détails de l'attaque  
 de la contre-digue, dont la destruction  
 fondeoit les espérances les plus solides  
 des assiégés. Farnèse fit renforcer par-  
 tout les gardes; & pour piquer l'ému-  
 lation des soldats qu'il destinoit à dé-  
 fendre ces postes, il les choisit indis-  
 tinctement parmi les Espagnols, les Ita-  
 liens & les Wallons. Les Espagnols se  
 trouvèrent néanmoins en plus grand  
 nombre sous les ordres de Mondra-  
 goné, ainsi que les Italiens, qui furent  
 commandés par le Comte de Mansfeld,  
 & plus particulièrement par Camille  
 del Monté, que Farnèse en chargea spé-  
 cialement. Cet Officier venoit de quit-  
 ter son Régiment, pour passer à d'au-  
 tres emplois plus importants dans l'ar-

LIV. XIII.

An. 1585.

~~.....~~  
LIV. XIII. mée, & jouissoit de la plus grande estime.

An. 1585.

7 Mai.

Ces dispositions étoient à peine faites, lorsque les ennemis s'avancèrent sous les ordres du Comte d'Hohenloë, & entrèrent avec trente navires dans l'inondation. Ils étoient bien armés, munis d'une nombreuse artillerie, & pourvus de tous les outils nécessaires pour couper la contre-digue. Le Comte se porta aussi-tôt au fort de la palissade, où l'inondation étoit plus profonde, & la contre-digue plus étroite. Les ennemis qui savoient que c'étoit l'endroit foible de la contre-digue, s'en approchèrent, & le battirent en ruine avec leur canon. La palissade fut bientôt ouverte, & sur le champ ils descendirent pour y donner l'assaut. Étant montés sur la contre-digue, ils firent les plus grands efforts pour en chasser les Espagnols; mais ceux-ci combattirent avec tant de bravoure, qu'ils s'y maintinrent. L'attaque ne fut pas longue. Hohenloë qui ne voyoit point arriver les navires d'Anvers, se retira promptement, après avoir perdu trois cents hommes. Cette affaire coûta peu aux Espagnols, & ils n'y perdirent de gens de distinction que le Capitaine Simon Padiglia, Espagnol.

On ne fait si ce fut la marée ou ~~quelqu'autre obstacle~~ Liv. XIII.  
 quelque autre obstacle, qui empêcha les An. 1585.  
 habitants d'Anvers d'envoyer leurs  
 vaisseaux pour seconder Hohenloë.  
 Quoi qu'il en soit, Farnèse voyant par  
 l'attaque des Confédérés, que leur but  
 étoit d'ouvrir le passage de la contre-  
 digue, en visitoit chaque jour les forts,  
 & y faisoit ajouter de nouvelles défen-  
 ses. Les troupes qui étoient aux ordres  
 de Mansfeld, furent renforcées d'un  
 nouveau Corps d'Espagnols & d'Ita-  
 liens, qui furent cantonnés dans les  
 villages de Stabroech & de Couves-  
 tein. Mondragoné avoit du moins au-  
 tant besoin de secours; mais le fort  
 de la Croix, où il avoit son quartier,  
 étoit si étroit, qu'il ne pouvoit conte-  
 nir une plus forte garnison que celle  
 qu'on y avoit déjà mise.

Toutefois les efforts des ennemis se  
 succédoient sans relâche. Après avoir  
 échoué à l'attaque de la contre-digue,  
 ils voulurent, à diverses reprises, dé-  
 truire le pont par le moyen des ma-  
 chines infernales; mais l'armée royale  
 avoit trouvé le moyen de les rendre  
 inutiles. Quelques bateaux se hâtoient  
 d'aller à la rencontre des barques. On  
 éteignoit le saucisson qui portoit le

LIV. XIII. feu; & lorsqu'on ne pouvoit le décou-  
 An. 1585. vrir, on attiroit ces machines avec de  
 longues cordes aux endroits du rivage  
 où ellés pouvoient causer le moins de  
 tort.

Ainsi, ces inventions, dont on s'é-  
 toit promis tant de succès, devinrent  
 inutiles. On en imagina d'autres, dont  
 on espéroit tirer plus d'avantage. Com-  
 me la flotte de l'armée royale ne cou-  
 vroit plus le pont du côté des assiégés,  
 on jugea qu'il seroit aisé de l'attaquer  
 dans cette partie, en abandonnant sur  
 l'Escaut un grand nombre de vaisseaux,  
 qui, poussés avec impétuosité par le  
 vent & la marée, viendroient se heur-  
 ter contre le pont, & pourroient le  
 renverser. Dans le cas où il auroit ré-  
 sisté à leur choc, on devoit les soutenir  
 de quelques barques à feu, dont les ra-  
 vages acheveroient de l'ébranler, ou  
 d'y causer un désordre irréparable. A  
 peine ce projet fut-il conçu, qu'il fut  
 exécuté. On amassa fortement ensem-  
 ble quinze vaisseaux. On les abandonna  
 à la force de la marée & du vent,  
 après avoir pris la précaution de les  
 armer en avant de grosses barres de fer  
 tranchantes, afin qu'à l'aide de cette  
 singulière espèce de haches, ils pussent

facilement couper les cables, ou rompre les chaînes qui assujétissoient les barques du pont les unes aux autres. On les fit suivre immédiatement de quatre machines infernales ; mais il étoit difficile que ces bâtimens, qui n'avoient à bord, ni matelots pour les gouverner, ni soldats pour les défendre, pussent remplir l'objet de leur destination. Les quinze navires heurtèrent à la vérité le pont avec assez de force ; mais ils y causèrent très-peu de dommage. On en fit passer plusieurs dans les intervalles qu'on avoit ménagés, & les Royalistes s'emparèrent des autres sans aucune difficulté. Les machines infernales ne réussirent pas mieux. Il y en eut deux où on parvint à couper la communication du feu. Une troisième creva, après qu'on l'eût rangée dans un endroit où elle ne pouvoit pas nuire ; & la dernière ayant traversé le pont, n'éclata que beaucoup au dessous. Malgré l'inutilité de ces vastes pots-à-feu, les ennemis ne laissèrent pas d'en envoyer d'Anvers, autant qu'ils le purent, & en firent monter quelques-uns de Lillo, mais toujours avec aussi peu de fruit. Ce furent les dernières tentatives des Confédérés sur

LIV. XIII.

An. 1585.

20 Mai.



l'Escaut. On les a rassemblées toutes  
 LIV. XIII. ici, pour épargner au Lecteur l'en-  
 AN. 1585. nuyeuse répétition d'événements tou-  
 jours les mêmes, ou qui différoient  
 très-peu dans leurs circonstances.

Il ne reste plus qu'à raconter le der-  
 nier effort que firent les assiégés, &  
 ceux qui avoient embrassé leur défense  
 pour s'emparer de la contre-digue. Cet  
 effort puissant fut aussi le dernier évé-  
 nement de ce siège. La fortune sembla  
 balancer pendant quelques heures en-  
 tre les deux partis; mais les assiégeants  
 remportèrent enfin la victoire, & en-  
 levèrent aux assiégés l'espérance de ré-  
 sister plus long-temps.

Les Confédérés & les habitants d'An-  
 vers, après s'être concertés de nou-  
 veau, avoient préparé deux fortes es-  
 cadres, dans le dessein de s'avancer en  
 même-temps des deux côtés de la con-  
 tre-digue, & de tenter l'impossible pour  
 s'en rendre maîtres. Ils avoient même  
 résolu d'employer dans cette occasion,  
 le grand vaisseau appelé la fin de la  
 guerre, qu'on avoit fait entrer dans  
 l'inondation d'Ordam, afin de le répa-  
 rer. Mais cette lourde masse succom-  
 bant sous son propre poids, s'étoit en-  
 gravée, & ne pouvoit plus servir. Les

deux escadres partirent le même jour ~~comme on en étoit convenu~~ comme on en étoit convenu. Celle de Lillo parut la première, de grand matin. Elle étoit composée de plus de cent bâtimens, montés d'un grand nombre de soldats, bien pourvus d'artillerie, de sacs à laine, & de tout ce qui pouvoit être utile pour s'établir sur la contre-digue, ou pour s'affurer des coupures qu'on espéroit y faire. Ils ne se portèrent pas, comme à la première attaque, sur la partie la plus étroite de la contre-digue, mais sur la plus large, afin de s'y retrancher plus facilement. Ils abordèrent donc auprès du fort de la Motte, ou de St. George, qui étoit le plus proche de celui de Couvestein. Les Royalistes reçurent l'ennemi avec intrépidité, & sur le champ on vit commencer une action terrible. Les Confédérés, animés par l'avantage de combattre sous le feu de l'artillerie de leurs vaisseaux, qui étoit très-violent, s'efforcèrent de grimper sur la contre-digue; les Espagnols, soutenus par le canon de leurs forts, qui tiroit avec la même fureur, n'épargnèrent rien pour les repousser.

L'escadre d'Anvers arriva sur ces entrefaites. Elle étoit aussi forte, & aussi

~~\_\_\_\_\_~~  
LIV. XIII.  
An. 1585.  
bien pourvue de toutes sortes de munitions, que celle de Lillo. Le combat redouble alors avec une nouvelle intrépidité. Les assiégés & leurs Confédérés firent de si vigoureux efforts, qu'ils parvinrent à monter des deux côtés sur la contre-digue en plusieurs endroits. La mêlée devient alors plus meurtrière, par-tout où le terrain resserré force les combattants de se joindre corps à corps. Ils ne se portent aucun coup sans se blesser. Ils ne se font aucune blessure qui ne soit mortelle. Cependant les plus grands efforts se faisoient toujours à l'attaque, qu'on avoit entamée la première. Enfin, les Rébelles commencèrent à ouvrir la contre-digue de divers côtés; mais s'il étoit difficile de faire des coupures, il étoit bien plus difficile d'empêcher qu'on ne les bouchât. Quoi qu'il en coûtât, les ennemis n'épargnèrent rien pour s'y maintenir. Ils se retranchoient sur leurs bords avec des sacs à laine, des sacs à terre, & tout ce qu'on pouvoit employer de matériaux de toute espèce. Leur courage bravoit toutes les fatigues & tous les dangers. Hohenloë & Sainte-Aldegonde les partageoient avec eux. L'un & l'autre les

animoient de la voix, du geste & de l'exemple. Ils engageoient, ils pres-  
soient, ils mettoient la main à l'œuvre. LIV. XIII.  
An. 1585.

„ Voilà la dernière épreuve que vous  
„ avez à subir, s'écrioient-ils. C'est le  
„ dernier péril que vous avez à sur-  
„ monter, camarades, le passage est  
„ assuré, Anvers est libre, & sa déli-  
„ vrance vous couvre de gloire, &  
„ procure des avantages inestimables  
„ à la Confédération. Vos femmes,  
„ vos enfants, vos frères, tout ce qui  
„ vous reste de plus cher au sein de la  
„ patrie, tous ont les yeux sur vous.  
„ C'est du succès de ce combat, que  
„ dépend leur salut. Il faut vaincre ou  
„ mourir. „ Enflammés par cette vive  
exhortation, les ennemis volèrent par-  
tout où le devoir & le desir de vain-  
cre les appelloient. Les Royalistes se  
défendirent avec le même courage. La  
perte étoit grande des deux côtés. Le  
carnage étoit égal, & la fortune par-  
tageant ses faveurs entre les deux par-  
tis, on y flottoit également entre l'es-  
pérance & la crainte.

On se battoit avec d'autant plus d'a-  
charnement, que Mondragoné ne ces-  
soit de renforcer les Royalistes par des

LIV. XIII.  
An. 1585. troupes fraîches. Lui-même courbé sous le poids des ans, & couvert des blessures qu'il avoit reçues dans une guerre, où il s'étoit livré tant de combats sanglants, il se présentoit intrépidement au péril. Mansfeld, quoiqu'encore plus âgé & plus consumé des fatigues du service, se montrait avec le même courage. Ce Seigneur qui commandoit à Couvestein, poste situé à la tête de la contre-digue, avoit élevé un grand cavalier, pour défendre le fort de St. George, & celui de la palissade, qui étoit un peu plus loin. Cet ouvrage qui enfiloit la contre-digue, fut très-utile. Les Espagnols unis aux Italiens, qui avoient leurs quartiers dans cette partie, s'avancèrent sous la protection de son artillerie, & tombèrent avec furie sur les assaillants, qu'ils mirent un peu en désordre. Déjà dans la première chaleur de l'attaque, Camille del Monté s'étoit signalé par les plus grandes marques de valeur. Quoique Cerboné del Monté, un de ses parents, quatre autres Capitaines & une foule d'Officiers & de Soldats, fussent tombés à ses côtés, il n'en avoit pas soutenu moins hardiment l'impétuosité.

Le Marquis Hippolite Bentivoglio,                       
 mon frère, combattit sous ses yeux LIV. XIII.  
 avec un courage égal. Les Colonels An. 1585.  
 Jean d'Aquila & Camille Capisucchi  
 les secondèrent avec une nouvelle ar-  
 deur; & bientôt le fort de Saint-Geor-  
 ge, qu'on avoit craint de perdre, fut  
 mis en sûreté.

Celui de la Palissade étoit dans un danger plus pressant. Il étoit plus foible; il étoit enfermé entre les coupures que les ennemis avoient faites à la contre-digue, & foudroyé de toutes parts par le feu du canon & de la mousqueterie de leurs vaisseaux. Ses défenseurs continuoient de faire une vigoureuse résistance. Mais les assaillants, dont l'avantage sembloit décidé, comptoient déjà sur la victoire, quand Farnèse accourut en personne sur la contre-digue. Le bruit du canon qui se fit entendre à son quartier de Beveren, où il s'étoit retiré la veille, après avoir visité les forts avec son exactitude ordinaire, l'avoit averti de l'attaque. Il part aussi-tôt; & animé par les avis qu'il reçoit en route du péril que couroient ses troupes, & de la situation critique du fort de la Palissa-

LIV. XIII. de , il arrive, suivi d'un grand nombre  
An. 1585. de Seigneurs, & de vaillants Officiers,  
& se précipite avec eux au plus fort  
de la mêlée. Appercevant le désordre  
des siens, il leur crie, transporté de  
colère : “ Soldats , qu'est devenue  
„ votre intrépidité ordinaire ? Avez-  
„ vous jamais fui sous mes drapeaux ?  
„ Céderez-vous à des ennemis si sou-  
„ vent vaincus , & ne triomphons-  
„ nous pas d'Anvers , si après leur  
„ avoir fermé le passage de l'Escaut ,  
„ nous restons maîtres de la contre-  
„ digue ? Courage , braves compa-  
„ gnons, il faut vaincre, ou mourir.  
„ Suivez-moi ; repoussons l'ennemi ,  
„ & comptez sur des récompenses  
„ proportionnées à vos succès. „ Aussitôt,  
armé de son épée , la rondache  
au bras , le Prince fait des prodiges  
de bravoure. Son exemple enflamme  
ceux qui l'environnent. Ils affrontent  
mille morts pour défendre ses jours.  
Ceux qui sembloient mollir, repren-  
nent courage ; & lorsqu'ils remarquè-  
rent sur-tout, que la marée commen-  
çant à se retirer, les vaisseaux des en-  
nemis seroient bientôt forcés de s'é-  
loigner, ils soutiennent le combat avec

plus d'intrépidité qu'auparavant; mais cette même raison engageoit les Confédérés à faire les derniers efforts. Déjà ils s'étoient crus si sûrs de la victoire, qu'Hohenloë & Sainte-Aldegonde en avoient porté la nouvelle à Anvers, & avoient rempli cette ville de la plus grande joie. (12) Le carnage recommença donc avec une nouvelle fureur sur la contre-digue, & sur-tout auprès du fort de la Palissade. Il dura fort long-temps, & l'événement en parut douteux; néanmoins on voyoit les ennemis se décourager sensiblement, à mesure que la marée baissoit, & les Soldats du Roi triompher au contraire de cette heureuse circonstance. Enfin, les Confédérés cédèrent, & plusieurs de leurs vaisseaux étant restés à sec sur les deux côtés de la contre-digue, un

LIV. XIII.

An. 1535.

---

(12) Ils avoient lieu d'espérer un succès complet. Les assaillants avoient déjà repoussé une fois le Prince de Parme, & deux fois les Italiens & les Espagnols, qui avoient marché du fort de Couvestein à la défense de celui de la Palissade. La contre-digue, qui fut le théâtre de ce sanglant combat, n'avoit que dix-sept pieds de large, & avoit été rompue en treize endroits par les assaillants.



grand nombre restèrent à la merci des  
 LIV. XIII. Royalistes, qui les taillèrent en pièces.  
 An. 1585. Aussi altérés de sang après la victoire,  
 qu'ardents à la fixer pendant le combat, les Espagnols tuèrent aux Rébelles deux mille cinq cents hommes. La perte de l'armée royale monta à un peu moins de mille soldats, pour la plupart Espagnols & Italiens. Trente navires tombèrent au pouvoir du Prince de Parme, qui fit peu de prisonniers. Il ne resta sur la place que ceux qui furent tués. Le reste des combattants se sauva facilement par eau avec les blessés. Après l'action, Farnèse s'occupa de faire boucher les coupures que les ennemis avoient faites à la contre-digue, & renforça les troupes destinées à la défendre. Enfin, il ne négligea rien de ce qui pouvoit détourner les ennemis de revenir à la charge, ou du moins le mettre en état de les repousser aussi glorieusement.

Le désespoir & la consternation étoient dans Anvers. Les Bourgeois ne savoient quel parti prendre pour se dérober au triste sort dont ils étoient menacés. La Reine d'Angleterre les amusoit de vaines promesses, avec ses

artifices ordinaires. L'union Flamande étoit épuisée par les efforts qu'elle avoit faits jusqu'à présent. Outre la perte de Gand, qui s'étoit soumise au commencement du siège, la Confédération déplorait encore la perte de Bruxelles, de Malines & de Nimegue, Capitale de la Gueldres. Ces villes venoient de rentrer dans l'obéissance du Roi, & les Rébelles étoient d'autant plus abattus de ces disgraces sensibles, que ce Prince en retiroit les plus grands avantages. Depuis long-temps, la disette se faisoit sentir à Anvers. Ce fléau terrible étendant chaque jour ses ravages dans cette ville, elle n'avoit d'autre perspective devant les yeux, que les horreurs de la faim, & l'inévitable nécessité de céder au vainqueur. Elle avoit encore en sa puissance quelques villages d'alentour, où elle avoit établi des garnisons. Tout son espoir étoit de s'y ménager quelques vivres, de prolonger la subsistance de ses habitants, par la récolte qu'on pourroit faire dans leur territoire, & d'attendre ensuite ce qu'elle pourroit obtenir des bienfaits du temps. Mais comme ce dessein n'étoit pas échappé au Prince de Parme, il résolut de la priver de

---

 LIV. XIII.

An. 1585.

**LIV. XIII.**  
**An. 1585.** cette ressource. Le Marquis du Guast avoit succédé au Marquis de Roubaix, dans le commandement de la Cavalerie. Cet Officier courant tous les environs, ne laissa pas un instant respirer les ennemis, & dévasta tout le canton. On voulut lui opposer un Corps de Cavalerie qu'on avoit conservé dans la ville : il le mit en déroute. Enfin, Farnèse ayant fait avancer du canon pour battre les postes qui tenoient encore, en chassa les ennemis, & les réduisit à se renfermer dans leurs murs.

Le désespoir fut alors à son comble dans la ville. On ne s'y entretenoit plus que de la nécessité de se rendre au plutôt, & de tâcher d'obtenir les conditions les moins désavantageuses. Hohenloë, Sainte-Aldegonde & leurs partisans s'opposoient beaucoup à cette proposition, & tâchoient de soutenir par de faux avis, le courage du peuple. Ils s'efforçoient de persuader que le Comte de Leicester étoit parti des ports d'Angleterre, & qu'il devoit arriver incessamment en Zélande, à la tête d'une puissante flotte, qu'Elisabeth envoyoit à leur secours. Il n'étoit pas douteux, ajoutoient-ils, que les Confédérés joignant leurs forces à celles

que ce Seigneur leur amenoit, ne réussissent bientôt à délivrer Anvers. Cette espèce de supercherie soutint en effet l'espoir pendant quelque temps; mais ces promesses ne se réalisant point, la famine augmentant chaque jour, & la ville se trouvant réduite aux dernières extrémités, il ne fut plus possible de contenir le peuple. Il ne forma d'abord que des assemblées clandestines. Il s'attroupa ensuite, & se souleva ouvertement. La plupart des habitants indignés de l'opiniâtreté de leurs Chefs, leur reprochoient de vouloir exposer une seconde fois la ville aux malheurs terribles qu'elle pleuroit encore, pour satisfaire leurs passions. Ils inspirèrent bientôt leurs sentiments aux Bourgeois les plus riches, & à tous ceux qui étoient intéressés à craindre les désastres d'une ville emportée d'assaut, ou livrée à la discrétion du vainqueur.

C'étoit en effet le parti le plus sage qu'ils eussent à prendre. Le Prince de Parme ne cessoit de les y inviter, & de les avertir de ne pas rendre leur condition plus mauvaise par leurs délais. Le Magistrat consentit enfin à traiter, & l'on envoya des Députés, pour convenir des articles de la red-

LIV. XIII.

An. 1585.

**LIV. XIII.** **AN. 1585.** dition. (13) Ceux qui étoient chargés de cette négociation, furent accueillis par le Prince avec bonté. Elle souffroit de grandes difficultés. Sainte-Aldegonde & plusieurs des principaux Bourgeois d'Anvers, vinrent les terminer.

(13) Cette négociation traîna en longueur. Sainte-Aldegonde fut trouver le Prince d'Orange le 9 Juin, pour la première fois, afin de traiter avec lui de la paix générale. Le Prince s'aperçut aisément qu'il vouloit l'amuser, pour donner le temps au secours que les habitants d'Anvers attendoient d'Angleterre, de venir les délivrer, & rejetta ses propositions. Sainte-Aldegonde promit de revenir bientôt avec de nouveaux pouvoirs, & de terminer l'affaire de la reddition de la Place; mais il ne reparut que près de deux mois après, lorsque cette malheureuse ville eut été réduite par la famine à des extrémités si fâcheuses, qu'il lui fut désormais impossible de tenir plus long-temps. La capitulation pensa échouer au moment même de la conclusion. Les habitants d'Anvers ayant entendu un grand bruit de canon, s'imaginèrent que les secours, qu'ils avoient en vain espéré jusqu'alors, étoient aux prises avec les assiégeants; & ils demandoient du temps pour se décider. Mais ayant été instruits que la canonade, dont leurs oreilles avoient été frappées, n'étoit que l'expression de la joie de l'armée, à cause de l'arrivée du courier, qui apportoit au Prince l'Ordre de la Toison-d'Or, ils ne différèrent plus de signer la capitulation.

Il s'en falloit de peu de jours que l'année ne fût révolue, depuis le commencement du siège, lorsque la capitulation fut signée. (14)

LIV. XIII.

An. 1585.

17 Août.

(14) Anvers, dont la conquête mit le comble à la gloire du Prince de Parme, n'eût peut-être jamais été pris, si l'on eût coupé, dès le commencement du siège, la contredigue de Couvestein; si on l'eût défendue par un fort construit au point de sa réunion avec la digue; & si le terrain qu'elle renferme eût été inondé. On le proposa alors; mais ceux qui possédoient cette prairie, & les Bouchers d'Anvers, sur-tout, à qui elle appartenoit en grande partie, s'y opposèrent, & insultèrent si cruellement le Seigneur de Couvestein, qui avoit ouvert cet avis, qu'il fut contraint de se réfugier dans l'armée Espagnole. L'intérêt particulier, dit Grotius, empêcha de faire les inondations, & de prendre les précautions nécessaires pour éloigner l'ennemi. L'autorité étoit d'ailleurs trop partagée dans Anvers. Le corps du Sénat, chaque Magistrat en particulier, les Chefs du Peuple, ou Doyens des Corps de Métiers, les Commandants des troupes, se l'envioient mutuellement, & s'en arrogeoient tout ce qui leur étoit possible d'en usurper. Les Provinces voisines, dont la prospérité sembloit liée à celle d'Anvers, n'ayant pris d'abord aucunes mesures, ne songèrent à secourir Anvers que quand l'ennemi fut inattaquable. On prodigua, ajoute le même Historien, l'or & le sang, quand on le prodiguoit en vain. *Serò cum ultimâ urgerent, opes & vitam profundere libuit nemini profutura.*

**LIV. XIII.**  
**AN. 1585.**

Telles en étoient à peu près les dispositions. La ville rentroit sous l'obéissance du Roi aux mêmes titres qu'elle y avoit déjà été soumise ci-devant. Farnèse accordoit, au nom de ce Prince, une amnistie sans réserve à tous ses habitants, quelques fautes qu'ils eussent commises contre le Roi dans les révolutions passées. Pour conserver, autant que l'on pouvoit, au commerce de cette grande ville, son ancienne splendeur, il fut permis à toutes personnes quelles qu'elles fussent, de rester à Anvers pendant quatre ans, sans crainte d'être gênées sur leur religion, pourvu qu'il n'en résultât aucun scandale contre la Religion Catholique, dont le culte devoit y être seul publiquement professé. Les quatre ans écoulés, ceux qui refuseroient d'embrasser la Religion Romaine, devoient avoir la liberté de quitter Anvers avec leurs effets, & de se transporter où bon leur sembleroit. La ville étoit chargée de rétablir à moins de frais que faire se pourroit, les Eglises ruinées, ou avant, ou pendant le siège. Le Roi lui rendoit ses anciens privilèges, ainsi que les droits dont elle avoit joui jusqu'alors, par rapport au commerce.

Elle

Elle promet de payer quatre cents mille ~~florins~~ florins, en dédommagement de toutes Liv. XIII. les fatigues & des dépenses énormes An. 1585. qu'un si long siège avoit coûtées. Elle s'obligea de recevoir & de loger une garnison de deux mille hommes, jusqu'à ce que la Hollande, la Zélande, & les autres Provinces-unies, fussent rentrées dans le devoir; auquel cas le Prince promettoit de la retirer, & de ne point rebâtir la Citadelle. On rendit de part & d'autre les prisonniers. Teligny en fut excepté; le Prince ayant déclaré qu'il ne pouvoit le remettre en liberté, sans des ordres particuliers de la Cour d'Espagne. Enfin, Sainte-Aldegonde s'engageoit à ne porter d'un an les armes contre le Roi. Telles furent les principales conditions qu'obtint Anvers. On y en ajouta quelques autres qui regardoient la restitution des biens, le rétablissement du commerce, & divers arrangements concernant les intérêts particuliers des habitants.

Cette grande ville s'étant rendue, le Prince de Parme, pour célébrer un événement si glorieux pour lui, voulut recevoir dans cette circonstance, l'Ordre de la Toison-d'Or, dont le Roi



**LIV. XIII.**  
**An. 1585.**  
 17 Août.  
 27 Août.

d'Espagne venoit de le décorer. On en fit la cérémonie dans le fort de Saint-Philippe, aux acclamations de toute l'armée, & avec toute la pompe qui accompagne les fêtes militaires. Le Comte de Mansfeld, un des plus anciens Chevaliers de cet Ordre qui fussent alors en Flandre, l'en revêtit. Le Prince fit ensuite son entrée dans la place, avec la plus grande magnificence. Ce ne fut pas seulement celle d'un Conquérant, qui venoit prendre possession de sa conquête, mais un triomphe. Il entra à cheval, armé de pied-en-cap, dans le plus brillant appareil. Il fut précédé & suivi par plusieurs Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui ouvrirent & fermèrent la marche. Le reste de l'armée (15) formoit deux

---

(15) Le Prince de Parme ne se fit accompagner dans son entrée, que de deux mille hommes de pied, distribués en vingt compagnies, dont huit d'Allemands & douze de Wallons. Le reste de l'armée ne quitta point ses anciens logements auprès du pont, & y forma une sorte de triomphe à son Général, en traversant en ordre de bataille ce bel ouvrage ombragé de ramée, & jonché de fleurs & de feuilles dans toute sa longueur, depuis le fort Saint-Philippe jusqu'à celui de Sainte-

haies le long des rues qu'il traversoit. LIV. XIII.  
 La noblesse nombreuse qui se trouvoit An. 1585.  
 auprès de lui, l'entouroit à cheval. Il  
 passa par la porte de l'Empereur, où  
 il fut reçu par les Magistrats, les Chefs  
 des différents ordres de Citoyens, &  
 une multitude infinie de peuple. Des  
 arcs de triomphé, des statues, des co-  
 lonnes élevées à sa gloire en divers en-  
 droits, ornoient cette pompeuse céré-  
 monie. On lui prodigua tous les témoi-  
 gnages de respect & d'allégresse publi-  
 que, par lesquels une ville si fameuse pût  
 exprimer ses sentiments pour le grand  
 Capitaine qui venoit de la soumettre.  
 Il descendit à la Cathédrale, pour y  
 rendre à Dieu ses actions de graces, &  
 il fut reconduit à la Citadelle avec le  
 même cortège, au milieu des cris de  
 joie des habitants & de son armée. Il y  
 choisit sa demeure, & il s'y arrêta quel-  
 ques jours, pour remettre l'ordre dans  
 plusieurs parties du Gouvernement.

---

Marie, où elle fit chanter le cantique ordinaire  
 d'actions de graces. Le Duc de Parme vint  
 d'Anvers pour être témoin de cette fête mili-  
 taire; & le lendemain il fit donner à dîner à  
 toute son armée sur le pont même, qui fut  
 couvert d'un bout à l'autre de tables abondam-  
 ment servies.

## LIVRE XIV.

## SOMMAIRE.

1585. *GAND, Bruxelles, Malines & Nimègue sont rentrées dans l'obéissance du Roi. Les surprises de Bois-le-Duc & d'Ostende échouent. Situation des affaires au-delà du Rhin. La citadelle d'Anvers est rétablie. Négociation des Etats avec la Reine d'Angleterre. Ils lui offrent la souveraineté des Provinces-Unies. Elisabeth en reçoit avec bonté la proposition. On lui conseille de l'accepter. On l'en dissuade. La Reine prend un parti mitoyen. Traité entre la Reine d'Angleterre & les Etats-Généraux. Le Comte de Leicester, Gouverneur-Général des Provinces-Unies. Dépit que le Prince de Parme conçut de cet événement. Ses projets. Siège de Grave. Succès d'un corps d'Anglois. Grave capitule. Prise de Venlo. Siège de Nuys. Il est pris d'assaut. Farnèse, nouveau Duc de Parme, reçoit l'épée & le chapeau bénits par le Pape. Siège de Rhinberg par*

*Farnèse, & de Zutphen par Leicester. Le Siège de Rhinberg est levé. Défaite de deux mille Reitres par le Duc de Parme. Leicester leve le Siège de Zutphen. Le Duc de Parme retourne à Bruxelles. Division entre le Comte de Leicester & les Etats. Réduction de Deventer. Plaintes amères contre Leicester. Les Etats donnent le commandement de leurs armées au Prince Maurice de Nassau. Projet du siège de l'Ecluse. Le fort de Blankenberg est pris. Le Duc de Parme ouvre la tranchée. On tente en vain de secourir la place par mer. On ne réussit pas mieux par Ostende. L'Ecluse se rend. Gueldres est livrée aux Royalistes par son Gouverneur. Propositions d'un accommodement entre le Roi d'Espagne & les Provinces-Unies. Le Roi d'Espagne délibère sur le projet de déclarer la guerre à l'Angleterre. Avis du Marquis de Sainte-Croix. Avis de Dom Jean d'Idiaquez. Le Roi prend le parti d'attaquer l'Angleterre contre l'avis du Duc de Parme. Le Pape Sixte-Quint l'y excite. Puissans préparatifs par mer. On en fait d'aussi considérables par terre. La Reine d'Angleterre songe à se défendre. Son dis-*

*cours au Parlement. Etat de la flotte d'Espagne. Mort du Marquis de Sainte-Croix. La flotte d'Espagne est dispersée par la tempête. Etat de la flotte d'Angleterre. Projets des deux flottes. Les Espagnols arrivent au Pas de Calais. Des brûlots Anglois les mettent dans le plus grand désordre. La flotte retourne en Espagne. Seconde tempête plus affreuse que la première. La flotte rentre délabrée dans les ports d'Espagne.*

**LIV. XIV.** **AN. 1585.** **P**OUR ne pas interrompre la narration du fameux siège d'Anvers, on ne s'est pas étendu sur ceux de Gand, de Bruxelles & de Malines, qui se faisoient en même-temps. Il convient à présent d'en reprendre les détails en peu de mots, & de raconter tous les événements qui se sont passés dans les autres Provinces, pendant qu'on assiégeoit Anvers. Depuis la reddition de Bruges, la ville de Gand manquoit de beaucoup de provisions nécessaires pour sa défense, & sur-tout de munitions de bouche. Comme les Provinces-unies conservoient encore Ostende & l'Ecluse, sur la côte maritime de Flandre, Gand pouvoit recevoir du secours

de ces deux places importantes ; mais Farnèse s'appliqua à lui en couper toutes les communications. Il s'empara de tous les passages, & bientôt les Gantois se trouvèrent dans la situation la plus fâcheuse. Ils persistoient néanmoins dans leur révolte. Leur haine contre le Roi & contre l'Eglise n'étoit pas affoiblie, & ils paroissoient déterminés à s'exposer aux derniers malheurs, plutôt que de s'y soumettre. Quoiqu'attaché au siège d'Anvers, Farnèse n'omettoit rien pour les y contraindre, en les réduisant à la plus cruelle famine. Sa Cavalerie ravageoit tous les environs de Gand, & ses habitants renfermés dans leurs murs, ne pouvoient se procurer de vivres, ni sortir avec sûreté au dehors. Il y avoit parmi eux un grand nombre de Catholiques, & de bons serviteurs du Roi. Ils tâchèrent de fléchir l'obstination des plus rebelles. Le Duc de Parme appuya leurs soins par des offres avantageuses ; enfin les Gantois pour éviter de plus grands maux, capitulèrent. Telles furent les conditions auxquelles ils se soumirent. Après avoir promis obéissance au Roi, ils s'obligèrent de ne souffrir dans leur ville que l'exercice de la Religion Ca-

Liv. XIV.

An. 1585.

17 Sept.  
1584.

**LIV. XIV.** tholique; de rebâtir la citadelle dont  
**AN. 1585.** ils avoient démoli les défenses du côté  
 qui regardoit la ville, & de payer  
 deux cents mille florins, pour les be-  
 soins de l'armée. Farnèse leur accorda,  
 au nom du Roi, un pardon sans ré-  
 serve; leur restitua leurs anciens pri-  
 vilèges, & donna deux ans à ceux  
 d'entr'eux qui refuseroient d'abandon-  
 ner l'erreur, pour sortir de Gand, &  
 transporter leurs effets. Bruxelles &  
 Malines bloquées de la même maniè-  
 re, obtinrent quelques mois après un  
 traitement presque semblable. (1)

10 Mars &  
 19 Juillet.

(1) La soumission de Gand avoit été pré-  
 parée de loin par les intrigues du Prince de  
 Chimai, de Champigni, ci-devant Gouver-  
 neur d'Anvers, frère du Cardinal de Gran-  
 velle, & des autres partisans de l'Espagne  
 dans cette ville. Ils se servirent de l'horreur  
 qu'inspira aux Gantois l'odieuse entreprise du  
 Duc d'Alençon sur Anvers, pour les engager  
 à rejeter toute proposition d'un nouvel ar-  
 rangement avec ce Prince, & pour décrier  
 le Prince d'Orange, qui vouloit le rapprocher  
 des Flamands. Ils parvinrent à faire rappeler  
 de son exil le fameux Jean de Hembise, an-  
 cien Bourg-mestre, séditieux déclaré, que le  
 Prince d'Orange, dont il avoit traversé les  
 mesures, lorsqu'il travailloit à reconcilier les  
 Wallons avec le reste des Provinces-Unies,

Nimègue s'étoit aussi rendue d'elle-même au Roi pendant le siège d'Anvers. Les Catholiques & les sujets les plus fidèles s'y étant rendus les plus forts, ils entraînent les autres, & la ville conclut son accommodement avec le Prince de Parme, à qui elle fut dans la suite d'un grand avantage,

Liv. XIV.

An. 1585.

15 Mars.

avoit fait chasser de Gand. Hembise fut à peine de retour, qu'il voulut se venger du Prince & des Etats, en livrant cette ville au Prince de Parme, & en commençant par le rendre maître de Tenremonde. Il échoua; le parti contraire prévalut pour le moment; Hembise fut puni du dernier supplice, & Champigni qui étoit en prison à Gand depuis plusieurs années, & qu'il avoit élargi, y fut remis. Néanmoins le Prince de Parme s'étant emparé de Vilvorde, ses troupes bloquant la ville de Gand avec la plus grande exactitude, & ravageant ses environs, la faction d'Espagne se ranima, & reprit assez de forces pour obliger les Gantois à se soumettre, six semaines après la funeste catastrophe de Hembise. La capitulation fut signée le 17 de Septembre. Champigni fut fait Gouverneur de Gand. La famine contraignit Bruxelles & Malines de suivre le même exemple. Bruxelles capitula le 10 de Mars, & Malines le 19 de Juiller. Elles éprouvèrent également la clémence du vainqueur, qui ne leur imposa d'autres conditions, que de rétablir l'exercice de la Religion Catholique.



LIV. XIV. pour les expéditions qu'il fit dans les Provinces voisines. (2)

AN. 1585. Dans le même temps on tentoit deux surprises, qui devoient être d'une grande conséquence dans les deux partis, si elles eussent réussi; celle de Bois-le-Duc pour les Confédérés, & celle d'Ostende pour le Roi. Hohenloë avoit ménagé la première, & s'étoit chargé de l'exécution. A la faveur d'une intelligence qu'il s'étoit assurée, il avoit déjà gagné sans bruit une des portes, & avoit introduit quelques soldats dans la ville; mais les habitants ayant pris les armes, & Hautepenne qui s'y trouvoit par hasard, s'étant mis à leur tête, les ennemis furent bientôt repoussés, & chassés tout-à-fait avec une grande perte. La surprise d'Ostende eut le même succès; d'heureux commencemens, & une mauvaise fin. Ce fut au Seigneur de la Motte, que le Duc de Parme confia cette entreprise. La Motte attaqua si brusquement la vieille ville, qu'il s'en rendit maître aussi-tôt.

---

(2) Schenck qui n'avoit pas encore quitté le parti du Roi, ne contribua pas peu à la réduction de Nimègue, qui fut suivie de celle de Doesbourg.

Mais les foldats ayant mal gardé un ~~\_\_\_\_\_~~  
 pont qui la réunissoit avec la ville neu- LIV.XIV.  
 ve, les habitants, qui avoient repris An.1585.  
 courage, recouvrèrent le pont, & se re-  
 mirent en possession de la partie de la  
 ville, dont la Motte s'étoit emparé. (3)

Il ne se passa rien de plus en Bra-  
 bant & en Flandre, pendant qu'An-  
 vers occupoit l'armée Espagnole. Sur  
 le Rhin & au de-là de ce fleuve, les  
 forces des deux partis s'étoient exac-  
 tement balancées, & au-lieu d'atta-  
 quer, elles s'étoient tenues sur la dé-  
 fensive. C'étoit toujours le Colonel  
 François Verdugo, qui commandoit  
 les troupes du Roi dans ce canton. Il  
 avoit pour Lieutenant, Jean-Baptiste  
 Tassis. L'un & l'autre étoient Espa-  
 gnols; mais naturalisés en quelque  
 forte dans ces Provinces par le long  
 séjour qu'ils y avoient fait, ils s'y  
 étoient attiré l'estime & l'affection de  
 leurs habitants. Ils s'étoient sur-tout  
 attachés à conserver Groningue, &  
 ils n'en vinrent jamais aux mains avec

---

(3) Ces deux Villes eussent été prises, si  
 ceux qu'on avoit chargés de garder les postes  
 dont on s'étoit emparé, ne les eussent aban-  
 donnés pour courir au pillage.

LIV. XIV.  
Ann. 1585. l'ennemi, qu'ils ne réussissent à déconcerter ses projets, & à l'affoiblir. Les Provinces-unies leur avoient opposé Adolphe, Comte de Meurs, Prince aussi recommandable par sa valeur, que par sa naissance. Il étoit secondé par Schenck, (4) qui avoit alors embrassé le parti des Etats, à cause des mauvais traitements qu'il prétendoit avoir reçu des Espagnols. Ces deux Capitaines s'efforçoient d'arrêter les progrès des troupes du Roi. Ils surprirent Nuys, ville de l'Electorat de Cologne, située sur le Rhin. Cette ville, où ils se fortifièrent, leur donna beaucoup d'avantage dans le canton; mais pendant l'année que dura le siège d'Anvers, il n'y avoit pas eu, de part & d'autre, des événements assez considérables pour mériter d'être rapportés.

Nous allons donc revenir aux opérations de l'armée royale, & aux ob-

---

(4) Schenck qui avoit rendu un si grand service à l'Espagne, en lui assurant la soumission de Nimègue, mécontent de ce que le Prince de Parme lui avoit préféré Hautepeppe pour le Gouvernement de la Gueldres, qu'il sollicitoit, étoit passé, deux mois après, au service des ennemis.

jets importants, qui méritent davantage l'attention du Lecteur. Le Prince de Parme n'eut pas plutôt rétabli l'ordre dans Anvers, qu'il résolut d'en sortir, & de poursuivre les nouvelles conquêtes que les circonstances sembloient lui promettre. Mais comme il s'étoit convaincu pendant le peu de temps qu'il s'étoit arrêté dans cette ville, que la Hollande, la Zélande, & les autres Provinces-unies, s'obstinoient dans la révolte, il en fit rétablir la citadelle avant son départ. Ce ne furent d'abord que de simples ouvrages en terre; mais ils furent bientôt revêtus, quand on eut découvert, que bien loin de vouloir se réconcilier avec l'Espagne, les Etats avoient pris le parti d'offrir la souveraineté des Pays-Bas à la Reine d'Angleterre. (5)

---

(5) On n'a pu oublier que les Etats-Généraux avoient demandé au Roi de France de les recevoir sous son empire, aussi-tôt après l'assassinat du Prince d'Orange, & qu'il les avoit refusés. Ce fut alors qu'ils eurent recours à la Reine d'Angleterre. La négociation avec cette Princesse ne commença qu'au mois d'Avril 1585, après le retour des Ambassadeurs que les Etats avoient envoyés en France.

LIV. XIV. On fait qu'ils avoient imploré la  
An. 1585. protection de cette Princesse, depuis  
le commencement des troubles de la  
Flandre, & qu'ils en avoient sur-tout  
sollicité de puissants secours, pour  
empêcher la prise d'Anvers. Elisabeth  
leur avoit donné de temps en temps  
quelques marques de sa bienveillan-  
ce; mais cette Reine politique ne les  
avoit soutenus que par de foibles se-  
cours d'hommes & d'argent, & les  
amusoit toujours par de belles pro-  
messes. Elle attendoit qu'ils fussent  
réduits aux dernières extrémités, afin  
de leur faire la loi, & de mieux s'af-  
surer les avantages immenses, dont le  
Duc d'Alençon avoit su si peu pro-  
fiter. Cependant la crainte de voir  
succomber Anvers, croissoit chaque  
jour. Les Etats qui n'avoient de res-  
sources que du côté de l'Angleterre,  
avoient redoublé d'instances, & fait  
partir une ambassade solennelle au  
nom de toutes les Provinces. Cha-  
cune d'entr'elles y avoit ses députés.  
La Reine les accueillit avec beaucoup  
d'honneur, & toutes les marques d'une  
bienveillance particulière, & sur le  
champ on commença à négocier.

Les Ambassadeurs après l'avoir re-

merciée de la protection, & des bienfaits que les Provinces confédérées avoient reçus de sa bonté, contre la tyrannie du Roi d'Espagne, lui représentèrent que sa protection leur étoit devenue de plus en plus nécessaire; que les armes d'Espagne y prenoient une supériorité redoutable; qu'elle seule pouvoit en arrêter les progrès, & qu'ils avoient recours à elle, comme à la Reine d'un grand Etat, avec lequel les Provinces confédérées avoient eu de tout temps des relations intimes, & comme à une Princesse, qui professant la même religion pour laquelle on les persécutoit, avoit le plus grand intérêt dans leur cause. Ils observèrent que malgré l'état d'affoiblissement où se trouvoit la confédération, elle conservoit encore Ostende & l'Ecluse dans la Province propre de Flandre, une grande partie des meilleurs cantons des Pays-Bas; & que les Provinces maritimes, la Hollande, la Zélande & la Frise, étoient encore affranchies de la domination Espagnole. Ils ne manquèrent pas ensuite de faire sentir que l'Angleterre, en prenant la défense des Provinces confédérées, en pourroit retirer de très-

---

 LIV. XIV.

An. 1585.

grands avantages , & que la marine  
Liv.XIV. des deux Nations réunie , les met-  
An.1585. troit en état de donner des loix au  
Nord & à l'Occident ; enfin ils of-  
frirent à Elisabeth , de se soumettre  
à son empire , & de lui obéir com-  
me à leur Souveraine , dans l'espé-  
rance qu'elle voudroit bien leur con-  
server les privilèges qu'ils tenoient de  
la bonté de leurs anciens Maîtres ; &  
ils lui protestèrent que les Flamands  
se feroient un devoir sacré de lui être  
aussi fidèles que ses anciens Sujets ,  
& de concourir de toutes leurs for-  
ces , & avec le même zèle à sa gloi-  
re , & à l'accroissement de sa puis-  
sance.

Elisabeth écouta ces propositions  
avec bonté , & assura les Ambassa-  
deurs des Provinces confédérées qu'elle  
y réfléchiroit avec attention , &  
qu'elle feroit en sorte de les renvoyer  
contents des résolutions qu'elle au-  
roit prises. La Reine ne voulut point  
se décider sur le champ , parce que  
l'acceptation de l'offre qui lui étoit  
faite , entraînoit de grandes consé-  
quences. Les Anglois avoient semblé  
d'abord desirer avec ardeur de voir la  
Couronne de Flandre réunie à celle

d'Angleterre ; mais lorsqu'il fut question de délibérer sur cet objet, qu'on n'avoit jusques-là envisagé que de loin , l'importance de la délibération étonna les Ministres d'Elisabeth. Cependant les plus hardis opinèrent sans balancer , qu'on devoit saisir une occasion si favorable ; que les Provinces confédérées s'étoient légitimement soustraites à l'autorité d'un Roi , qui étoit moins leur Souverain que leur Tyran , & pouvoient porter leur obéissance à qui elles vouloient ; qu'elles avoient déjà usé de ce droit en faveur du Duc d'Alençon , & qu'elles pouvoient en user de même à l'égard de la Reine d'Angleterre. Ils observèrent que la Reine ne devoit point s'embarasser, si cette démarche offenseroit Philippe , & que c'étoit une juste représaille des troubles que ce Prince avoit fomentés en Irlande , & de la protection qu'il avoit accordée à la Reine d'Ecosse. Si ce Prince , pour s'en venger , prenoit le parti de déclarer la guerre à l'Angleterre , on n'avoit pas lieu de le redouter , & ils faisoient sentir , au contraire , qu'on pouvoit se promettre les plus grands succès de la jonction de la marine d'Angleterre ,

LIV. XIV.

An. 1585.



LIV. XIV. & de celle des Provinces maritimes  
des Pays-Bas.

An. 1585. Cet avis ne manqua pas d'être combattu. On y repliqua, que c'étoit l'intérêt commun de tous les Rois, de maintenir les Sujets dans l'obéissance qu'ils doivent à leurs Souverains, & que ce seroit sapper les fondemens de toute autorité, si l'on abandonnoit aux caprices des peuples, le droit de s'y soumettre, ou de s'y foustraire. La Reine pouvoit, disoit-on, continuer de secourir les Flamands, comme des voisins opprimés; mais l'acceptation de la Souveraineté qu'ils lui offroient, seroit une démarche de la plus grande conséquence, & Philippe pourroit un jour lui susciter les mêmes malheurs dans ses propres Etats. On savoit quelles étoient les dispositions de l'Irlande. Le Roi d'Espagne tâcheroit d'en profiter, & de soulever en même temps les Catholiques, qui se trouvoient encore au milieu de l'Angleterre. Ses intrigues & ses armes, appuyées des foudres du Pontife Romain, ne réussiroient peut-être que trop à ébranler le Trône d'Elisabeth. La prudence permettoit-elle à cette Princesse de courir de si grands dangers, pour

l'acquisition incertaine de la Couronne 

---

 des Pays-Bas? LIV. XIV.

An. 1585.  
 Il y avoit un milieu à prendre entre ces deux avis, c'étoit d'aider les Provinces-unies d'un puissant corps de troupes, sans accepter ni leur souveraineté, ni le titre de protectrice; d'exiger que pour gages des dépenses que la Reine feroit pour les soutenir, elles consignassent entre ses mains quelques places fortes des Provinces de Hollande & de Zélande, & de convenir que le Général Anglois, qui conduiroit le secours envoyé aux Flamands, commanderoit leurs armées. On observoit que, suivant ce plan, les Anglois s'établiroient dans les Provinces maritimes; que l'autorité de la Reine s'étendroit insensiblement dans celles de l'intérieur, & qu'ensuite cette Princesse seroit plus à portée de prendre des résolutions convenables au temps & aux circonstances. La Reine embrassa ce parti, & résolut aussi-tôt de faire passer en Zélande trois mille hommes d'infanterie pour délivrer la ville d'Anvers, qui se trouvoit alors dans un péril imminent, à condition que les Provinces-unies la mettroient provisoirement en possession d'Ostende.

Mais ce projet n'ayant point eu  
 LIV. XIV. d'exécution, parce que le secours des-  
 tiné pour Anvers arriva trop tard, on  
 An. 1585. conclut un Traité définitif. (6) La Rei-  
 ne s'obligea d'aider les Provinces-unies  
 d'un corps de cinq mille hommes de  
 pied & de mille chevaux, qu'elle paye-  
 roit, & de leur envoyer un Général,  
 qui, sous leurs ordres, seroit chargé  
 des affaires de la guerre & du com-  
 mandement des armées. Les Etats pro-  
 mirent, de leur côté, de remettre en-  
 tre les mains de la Reine, pour sûreté  
 de ses dépenses, Fleffingue & Rame-  
 kens en Zélande, & la Brille en Hol-  
 lande, ainsi que l'artillerie & les mu-  
 nitions de guerre qui s'y trouvoient,  
 & de lui laisser ces places jusqu'à la  
 fin de la guerre, en se réservant néan-  
 moins la faculté de les retirer dans le  
 même état où cette Princesse les avoit  
 reçues, s'ils lui remboursoient ses  
 avances. Ils s'engagèrent encore de ne  
 point faire de paix avec l'Espagne, &  
 de ne point contracter d'alliance avec

---

(6) Ce Traité fut signé à La Haie par Da-  
 vidson, Ambassadeur de la Reine d'Angleter-  
 re, & ratifié sur le champ par les Etats-Géné-  
 raux, le 2 d'Octobre.

aucun Prince, sans le consentement de la Reine, qui promit réciproquement de ne point s'accorder avec Philippe à l'insu & sans l'aveu des Etats. La Reine exigea de plus, qu'outre le Général de l'armée, deux Ministres, qu'elle tiendroit auprès des Etats, assistassent à leurs délibérations; & que lorsqu'il s'agiroit de nommer aux places des Gouverneurs des Provinces ou des Villes particulieres, on présenteroit deux ou trois sujets au Général de l'armée, qui en choisiroit un d'entr'eux. Il fut encore convenu, que dans le cas où l'on feroit, pour l'intérêt commun, la guerre sur mer, les Etats armeroient autant de vaisseaux que la Reine, & qu'ils seroient aux ordres de l'Amiral Anglois; mais en même temps Elisabeth consentit que l'Amiral & les autres Officiers qu'elle nommeroit, fussent tenus de prêter serment aux Etats. Enfin, elle jura de conserver à la Nation ses privilèges, & de ne rien changer dans la forme du Gouvernement des places où elle tiendroit ses garnisons, auxquelles les Etats accordèrent une entière liberté de conscience. Tels furent les points principaux de l'accord conclu entre la Reine d'Angleterre &

LIV. XIV.

An. 1585.

**LIV. XIV.**  
**AN. 1586.** les Provinces-unies. Il fut à peine rati-  
 fié, qu'aussi-tôt Elisabeth nomma, pour  
 commander ses troupes en Flandre, le  
 Comte de Leicester; & un grand nom-  
 bre de Gentilshommes des meilleures  
 Maisons d'Angleterre se préparèrent à  
 le suivre. (7)

---

(7) Robert Dudley, Comte de Leicester, étoit fils de ce fameux Jean Dudley, Duc de Northumberland, qui après la mort d'Edouard VI, Roi d'Angleterre, voulut mettre sur le Trône de ce Royaume celui de ses enfans, qui avoit épousé la malheureuse Jeanne Grai, petite-fille de la Duchesse de Suffolc, Reine Douairière de France, sœur de Henri VIII. C'étoit un insigne hypocrite, dit Grotius, savant dans l'art de se couvrir des dehors de toutes les vertus, & fut-tout habile à voiler, sous une affabilité séduisante, l'orgueil naturel aux Seigneurs de cette Maison, qui leur avoit mérité la haine publique, & attiré les plus grands malheurs. Il avoit jetté les fondemens de sa fortune dans la prison, où renfermé avec Elisabeth sous le règne de sa sœur, il lui avoit rendu des hommages d'autant plus flatteurs, que leur situation mutuelle sembloit devoir davantage l'en détourner. Ayant gagné l'affection de cette Princesse, qui n'étoit pas plus insensible que les femmes ordinaires, il fut si bien se maintenir dans sa faveur par la magnificence la mieux entendue, que l'on crut qu'il parviendroit à partager son lit & son Trône. Strada ajoute, qu'elle consulta très-

Ce fut au commencement de l'année 1586 que le Comte de Leiceſter s'embarqua pour la Hollande. Il ſe rendit à la Haie les premiers jours de Février, & il y fut reçu par le Etats-Généraux avec tous les honneurs, & tous les témoignages de la plus grande ſatisfaction. On remit aux Anglois les places dont on étoit convenu. Fleſſingue & Ramekens étoient les clefs prin-

Liv. XIV.

An. 1586.

4 Février.

ſérieuſement pluſieurs perſonnes ſur ſon projet d'épouſer le Comte, & il aſſure qu'il a eu communication de pluſieurs dépêches de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne en Angleterre, & des réponſes de Philippe II à ſon Miniſtre, où l'on voit que cet Ambaſſadeur ayant été conſulté lui-même par cette Reine ſur l'opinion que les Princes de l'Europe, & le Roi ſon maître en particulier, concevroient d'elle, ſi elle ſe marioit à un de ſes Courtiſans & de ſes Sujets, il l'avoit confirmée dans la réſolution où elle ſembloit être, par l'exemple de pluſieurs Reines d'Eſpagne qui avoient contracté, ſans avoir été blâmées de perſonne, des alliances de la même nature. Si les jaloux du Comte empêchèrent ce mariage, reprend Grotius, il monta d'ailleurs au faite des honneurs; & frappé de toutes parts des traits de l'envie, lancés par la main des ennemis les plus puiffants, il n'en reçut point de bleſſures, & ne perdit rien de ſon crédit ſur l'eſprit d'Elifabeth. Il étoit Chevalier de la Jarretièrre, & Grand-Tréſorier d'Angleterre.

LIV. XIV.  
An. 1586.  
cipales de la Zélande. La Brille ouvroit l'entrée de la Province de Hollande. Les Etats firent ensuite au Comte de Leicester les plus fortes instances d'accepter le Gouvernement général des Provinces-unies, avec le commandement des armées. Il répondit à leurs desirs, & s'en chargea. Cette démarche parut déplaire à la Reine d'Angleterre, qui sur le champ fit partir un exprès, chargé d'en porter ses plaintes aux Etats; (8) mais ceux-ci l'ayant priée de ratifier ce qu'ils avoient fait, elle ne s'y opposa plus. Peut-être sentit-elle, qu'après l'offense cruelle qu'elle avoit faite au Roi d'Espagne, en secourant les Flamands, son opposition à ce que le Comte de Leicester fût revêtu du Gouvernement des Provinces-unies, seroit un vain ménagement, peu capable de réparer ses torts envers Philippe, ou plutôt il y auroit lieu de croire qu'une démarche semblable de la part des Etats lui avoit été communiquée sous main, & que le Comte de Leicester l'avoit pressentie, & s'étoit assuré de son consentement

---

(8) Tous les Historiens conviennent que ce fut un jeu.

ment. Quoi qu'il en fût, le nouveau ~~Gouverneur~~ Gouverneur prit en main les rênes de Liv.XIV. l'Etat, distribua ses troupes dans les An.1586. Provinces, & fit les préparatifs convenables pour arrêter les progrès de l'armée royale.

Le Prince de Parme ne s'attendoit point à cet événement. Maître d'un grand nombre des meilleures places des Rébelles, & sur-tout d'Anvers, il avoit conçu les plus grandes espérances de terminer les troubles des Pays-Bas, ou par la négociation, ou par les armes. Son dépit fut extrême de se voir arracher des mains, par ce secours imprévu, un succès sur lequel il avoit compté. Le Roi en fut encore plus vivement offensé, & il tarda peu à faire éclater son ressentiment. Mais quelque puissant que fût le renfort arrivé aux Etats, Farnèse conservoit toujours sur eux une grande supériorité, & il résolut d'entrer en campagne aussi-tôt après l'hiver.

Les Rébelles avoient toujours conservé, depuis la perte de Mastrecht, deux bonnes places sur la Basse-Meuse, Grave en Brabant, & Venlo dans le Duché de Gueldres. Farnèse forma le projet de se rendre maître de ces



**LIV. XIV.**  
**An. 1586.** deux passages importants, dont il pou-  
 voit tirer beaucoup d'avantages, soit  
 pour entretenir la communication de  
 ses armées des deux côtés du Rhin,  
 soit pour les transporter plus facile-  
 ment au-delà de ce grand fleuve. L'hi-  
 ver n'étoit pas encore écoulé, que le  
 Comte Charles de Mansfeld reçut or-  
 dre de bloquer Grave avec un gros  
 corps de troupes. Venlo fut enfermée  
 à peu près de la même manière. Haute-  
 penne, Gouverneur de la Gueldres, fut  
 envoyé à Nuys, à la sollicitation de  
 l'Electeur de Cologne, pour réprimer  
 les courses de la garnison que les Etats  
 avoient dans cette ville, & qui en dé-  
 soloit les environs.

Mansfeld étant arrivé sous les murs  
 de Grave, fit élever deux forts sur les  
 deux bords de la Meuse, pour se ren-  
 dre maître du passage de cette rivière.  
 Il fit aussi construire diverses redou-  
 tes, afin de resserrer la ville du côté  
 de la campagne. Grave est défendue  
 d'un côté par la Meuse, & de l'autre  
 par une enceinte bien fortifiée. Le  
 Baron de Hemert y commandoit une  
 garnison d'infanterie Angloise, nouvel-  
 lement arrivée. Comme la conserva-  
 tion de cette forteresse étoit très-im-

portante pour les Etats, Leicester fit ~~les plus grands efforts pour en faire~~ Liv. XIV.  
 lever le siège. Il commença par fai- An. 1586.  
 re partir en diligence un détachement  
 considérable d'infanterie & de cavale-  
 rie. Les Royalistes lui opposèrent une  
 vive résistance ; mais ils n'avoient pas  
 peu de peine de soutenir à la fois les  
 sorties de la garnison , & les attaques  
 de ceux qui venoient au secours des  
 assiégés. Les deux partis se livroient  
 de fréquentes escarmouches. Il y en  
 eut une qui fut assez sérieuse. Les An- 16 Avril.  
 glois se propoisoient de pénétrer dans  
 la place par la grande digue qui s'étend  
 le long de la Meuse. Ils s'y étoient re-  
 tranchés, & avoient rassemblé tous les  
 bateaux qu'ils avoient pu trouver sur  
 la rivière. Plusieurs bataillons ayant  
 choisi un temps convenable , s'avan-  
 cèrent hardiment pour entrer dans la  
 ville ; mais les Espagnols informés de  
 ce mouvement, vinrent à leur rencon-  
 tre. Le combat fut vif pendant quel-  
 que temps. Déjà les Anglois serrés de  
 près par les Royalistes, commençoient  
 à se battre en retraite. Les vainqueurs,  
 emportés trop loin par leur courage,  
 les poursuivirent avec tant de désor-  
 dre, qu'un bataillon Anglois, qui avoit

moins souffert que les autres , étant  
 Liv.XIV. tombé sur eux à l'improviste , ils fu-  
 An.1586. rent repoussés , rompus , & totalement  
 mis en déroute. Sept Capitaines , di-  
 vers autres Officiers , & plus de deux  
 cents soldats furent tués. Les Espa-  
 gnols restèrent pourtant en possession  
 de la digue ; mais à la faveur du com-  
 bat , plusieurs bateaux remplis de trou-  
 pes & de rafraîchissements , entrèrent  
 25 Avril. dans la ville , & la confirmèrent dans la  
 résolution de faire la plus vigoureuse  
 défense. (9)

Le Prince de Parme , piqué de cet  
 échec , ordonna à Hauteperne de ve-  
 nir de Nuys pour renforcer les assié-  
 geants. Lui-même s'y rendit en person-  
 ne , avec le gros de l'armée royale , afin  
 de terminer au plutôt le siège de Gra-  
 ve , & de reprendre ensuite celui de  
 Venlo & de Nuys. On fit une si grande  
 diligence , qu'on établit en peu de jours  
 deux batteries de douze pièces de ca-  
 non chacune. La première , qui étoit de  
 l'autre côté de la Meuse , tiroit sur la  
 partie de l'enceinte de la ville qui re-

---

(9) Grave fut très-bien ravitaillée dans cette  
 occasion , & pouvoit tenir très-long-temps ,  
 après avoir reçu ce secours.

gardoit la rivière. La seconde la bat-  
 toit en ruine du côté de la campagne, Liv. XIV.  
 & étoit dirigée sur un ouvrage flan- An. 1586.  
 qué, qui étoit la meilleure défense des  
 ennemis. Néanmoins la place pouvoit  
 tenir long-temps. Déjà Leicester, qui  
 d'Utrecht s'étoit rendu à Arnheim,  
 ville très-proche de Grave, avec une  
 armée nombreuse, donnoit aux assié-  
 gés les meilleures espérances d'être fe-  
 courus, quand le Baron de Hemert  
 & quelques-uns de ses Officiers, qui  
 eurent peur, proposèrent de capituler.  
 Farnèse, qui ne s'y attendoit pas, &  
 qui vouloit se débarrasser de cette ex-  
 pédition, accorda les conditions les  
 plus favorables. Hemert sortit avec les  
 honneurs de la guerre, (10) & con-  
 serva ses armes & son bagage. Cette  
 reddition flétrissante ne méritoit pas  
 ces avantages; mais Hemert ne tarda  
 pas à s'en repentir. Leicester lui fit  
 trancher la tête, ainsi qu'aux Officiers  
 qui partageoient sa honte.

7 Juin.

Après l'heureux succès du siège de

---

(10) On a cru, dit Grotius, que le Gou-  
 verneur, séduit par les caresses d'une femme,  
 avec laquelle il entretenoit un commerce cri-  
 minel, se hâta de se rendre pour lui plaire.

**LIV. XIV.** Grave, Farnèse tourna aussi-tôt ses  
**An. 1586.** armes sur Venlo. Il avoit alors une  
armée très-brillante, composée de plus  
de vingt mille hommes d'infanterie &  
de trois mille de cavalerie, tous sol-  
dats d'élite. Les diverses nations qui  
y servoient, n'avoient d'autre émula-  
tion que de se signaler à l'envi par  
leur bravoure. La place fut investie  
en peu de jours. Aussi-tôt on commen-  
ça les ouvrages nécessaires pour forcer  
les assiégés de se rendre. Le feu du  
canon d'une petite île, que ceux-ci  
avoient fortifiée, incommodoit beau-  
coup les assiégeants. Farnèse résolut de  
les déloger de ce poste, à quelque  
prix que ce fût. Pour cet effet il fit  
descendre de Mastrecht quatre des  
plus grands bateaux qu'il put trouver.  
Il plaça dans chaque bateau une com-  
pagnie d'infanterie, & la garantit des  
coups de l'ennemi par un parapet de  
fortes planches qu'on éleva sur les  
bords. Les bateaux s'étant approchés  
de l'île de divers côtés, ceux qui  
les montoient débarquèrent en même  
temps; & soutenus de l'artillerie qu'on  
avoit conduite sur le bord de la riviè-  
re, ils chassèrent en un instant les en-  
nemis. Cet événement consterna beau-

coup les assiégés. Leicester, & Schenck ~~qui avoit dans Venlo sa femme, & une de ses sœurs, s'efforcèrent de ranimer leur courage par des promesses de secours. Schenck, sur-tout, n'épar- gnoit rien pour secourir la Place. Mais le Prince de Parme avoit si bien fermé tous les passages, qu'il étoit très-dif- ficile de les forcer. Schenck osa ce- pendant le tenter plusieurs fois; mais l'ayant toujours fait inutilement, il dé- fespéra enfin du succès, & en aban- donna le dessein. Pendant toutes ces tentatives, le canon ruinoit la place en différents endroits. Déjà même les di- verses nations qui composoient l'armée royale, se disputoient l'honneur de li- vrer l'assaut. Les ennemis ne voulurent pas en courir les risques, & se rendi- rent aux mêmes conditions que la gar- nison de Grave.~~ Liv. XIV.  
An. 1586.

29 Juin.

Farnése, sans perdre de temps, tomba sur Nuys, où il fut joint par l'Electeur de Cologne, à la prière du- quel il avoit entrepris le siège de cette ville. Elle étoit déjà resserrée par plu- sieurs forts qui l'entouroient, mais qui n'avoient pu jusqu'alors contenir la garnison. Il y avoit près des murs

10 Juillet.

de la ville, située sur le Rhin, une  
 LIV. XIV. petite isle qui la masquoit, & où les  
 An. 1586. assiégés s'étoient bien retranchés. Farnèse voulut d'abord les en chasser, & chargea de ce soin les Espagnols, qui s'y portèrent avec courage. Mais ils furent reçus par les ennemis avec une bravoure égale, & obligés de se retirer, après avoir perdu quelques hommes. Une seconde attaque, plus vive que la première, réussit. Les défenseurs de l'Isle furent contraints de céder. Pendant ce temps, les Italiens & les autres nations qui servoient dans l'armée, formoient chacune une attaque séparée du côté de la campagne. Le feu des différentes batteries se succédoit sans interruption, & souvent même elles tiroient toutes ensemble. Une tour située sur le bord du Rhin, étoit une des meilleures défenses de la Place. Les Espagnols l'assaillirent avec tant d'intrépidité qu'ils l'emportèrent. La ville souffroit beaucoup de la perte de ce poste, qui la mit dans le péril le plus imminent. Les Italiens n'avoient pas moins avancé leurs travaux. Découragés par ces succès, & par une blessure que leur Gouverneur

avoit reçue, les assiégés parlèrent de se rendre. (11)

LIV. XIV.

AN. 1586.

L'armée étoit extrêmement aigrie contre les habitants de cette ville, qu'on accusoit d'y avoir introduit les hérétiques, qui s'en étoient emparés. Plusieurs d'entr'eux étoient attachés eux-mêmes aux nouvelles opinions, & reconnoissent encore Gebhard Trufchés, cet Electeur Apostat, qu'on avoit chassé de son Siège & de ses Etats. On étoit convenu cependant d'un armistice, & l'on dressoit les articles de la capitulation, lorsque les Espagnols & les Italiens, entraînés par un mouvement aveugle & subit, & méprisant les loix de la guerre & du droit des gens, insultèrent en même temps la ville des deux côtés, avec

26 Juillet.

---

(11) Le Prince de Parme courut le plus grand péril à ce siège. S'étant approché, pendant une suspension d'armes, d'une des portes de la Ville, où il conféroit avec les Députés des assiégés sur les conditions de la capitulation, il fut tout-à-coup salué d'une décharge de mousqueterie terrible, à laquelle il eut le bonheur d'échapper sans blessure. Cette perfidie ne rompit néanmoins la négociation que pour quelques jours. On la reprit; mais elle n'empêcha pas la ville d'éprouver le funeste sort dont on lit ici les détails.



une fureur égale. Etonnés de cette  
 LIV.XIV. attaque imprévue, les assiégés tâchent  
 An. 1586. de se mettre en défense; mais les Roy-  
 listes, à qui leur emportement fait  
 surmonter tous les obstacles, entrent  
 dans la ville l'épée à la main, & mas-  
 sacrent tout ce qui se présente sous  
 leurs coups. Le carnage ne peut ap-  
 paîser la fureur qui les anime. Mépri-  
 sant le pillage, ils embrasent tout; &  
 cette ville infortunée, bâtie de bois  
 pour la plus grande partie, est sur-le-  
 champ dévorée par un incendie uni-  
 versel. Les maisons brûlent, & ser-  
 vent en quelque sorte d'aliment au feu  
 qui les réduit en cendres. Les flam-  
 mes s'élancent de tous côtés. Mal-  
 heureusement un vent impétueux, qui  
 souffloit alors, en rendit le ravage plus  
 prompt & plus funeste; & en peu  
 d'heures, il ne resta de Nuys qu'un  
 monceau de ruines & de débris à  
 demi-éteints. On ne put sauver que  
 deux Eglises. Un grand nombre de  
 Religieuses & plusieurs femmes s'y  
 étoient réfugiées. Elles n'en coururent  
 pas moins les plus grands périls; & si  
 le Marquis du Guast, Seigneur aussi  
 respecté dans l'armée par la noblesse  
 de son sang & par sa valeur, que par

la place qu'il y occupoit, n'eût fait les efforts les plus généreux pour les arracher des mains du soldat, les scènes les plus affreuses auroient mis le comble à l'horreur de cette journée.

Octave Farnèse, Duc de Parme, mourut sur ces entrefaites. Le Prince de Parme son fils lui succéda. Il étoit encore à Nuys lorsque l'Evêque de Verceil, Nonce à Cologne, lui remit, au nom du Pape Sixte-Quint, l'épée & le chapeau bénits, que les Souverains Pontifes font présenter chaque année à quelque Prince bienfaiteur de l'Eglise, comme des marques de leur affection & de leur estime. Cette cérémonie se fit en présence de l'armée, au milieu du camp. L'Electeur de Cologne, ainsi que le Duc de Cleves, qui se trouvèrent alors auprès de Farnèse, l'honorèrent de leur présence. Le Marquis du Guast fut reçu en même temps Chevalier de la Toison-d'Or. Le Roi lui avoit envoyé le collier de cet Ordre, & il en fut décoré par les mains du Duc de Parme.

L'entreprise sur Nuys venoit à peine d'être terminée d'une manière si déplorable, qu'on songea à faire le siège de Rhinberg. C'est une autre place de

LIV. XIV.

An. 1586.

1 Août.

**LIV. XIV.**  
**AN. 1586.** l'Electorat de Cologne, située beau-  
 coup au-dessous de la première, sur  
 le Rhin. Les Hollandois en étoient  
 maîtres, & l'avoient très-bien forti-  
 fiée, ainsi qu'une isle qui se trouve vis-  
 à-vis dans le fleuve. Farnèse souhai-  
 toit, autant que l'Electeur, de les en  
 chasser.

Cependant Leicester, qui auroit été  
 trop humilié, s'il eût permis à son ad-  
 versaire de joindre cette conquête aux  
 conquêtes brillantes qu'il venoit de  
 faire sous ses yeux, avoit renforcé  
 son armée de toutes les troupes qu'il  
 avoit rassemblées, & se proposoit,  
 ou de secourir Rhinberg, ou de faire  
 diversion, en assiégeant quelque place  
 importante du parti du Roi. (12) Il  
 étoit alors au-delà du Rhin, dans la  
 Province d'Overissel. Zutphen, une des  
 meilleures places de ce canton, & qui  
 est située sur la rive droite de ce fleu-  
 ve, fixa son attention; & il résolut  
 de l'enlever aux Royalistes. Il attaqu  
 d'abord Doesbourg, petite ville voi-

---

(12) Le Prince Maurice venoit de prendre  
 Axel, dans le Pays de Vaës, par escalade, le  
 20 Août. Ce fut son premier exploit. Il n'a-  
 voit alors que vingt ans.

fine, dont la prise pouvoit faciliter beaucoup le succès de son dessein. Trois cents hommes d'infanterie Wallonne en composoient la garnison, qui pouvoit tenir long-temps dans une place de cette nature. Cependant la tranchée fut à peine ouverte, & les batteries en état de tirer, que les assiégés traitèrent de la reddition de la place, & la remirent au Général ennemi. Leicester s'approcha ensuite de Zutphen avec toute son armée. Comme cette ville étoit défendue de l'autre côté de la rivière par un grand fort de terre, soutenu de deux autres plus petits, il fut obligé de distribuer ses troupes sur les deux rives de l'Yssel. Il assura la communication de ses quartiers par un pont de bateaux, & dirigea aussi-tôt ses travaux sur le grand fort de terre, dont il espéroit que la conquête accéléreroit celle de Zutphen.

Jean-Baptiste Tassis, Espagnol, en étoit alors Gouverneur. Il étoit mal pourvu des munitions nécessaires à la défense d'une place si grande & si importante; & il fit avertir sur-le-champ le Duc de Parme du péril imminent dont il étoit menacé, si on ne le secouroit promptement. Le

---

 LIV. XIV.

An. 1586.

13 Sept.

18 Sept.

siége de Rhinberg étoit avancé, quand  
LIV. XIV. le Duc reçut l'avis du danger de Zut-  
An, 1586. phen. Déjà l'isle, dont on a parlé,  
étoit tombée en son pouvoir. Craignant  
néanmoins que Zutphen ne fût forcée,  
avant qu'il se fût rendu maître de Rhin-  
berg, il en leva le siége, & laissant  
dans l'isle un bon corps de troupes,  
il courut au secours de Zutphen. Il fit  
jetter sur le Rhin, à Burick, un pont  
de bateaux, dont il fortifia les deux  
têtes par de bonnes redoutes; & ayant  
traversé le fleuve, il s'avança rapide-  
ment sur l'ennemi. Il reçut avis pen-  
dant qu'il étoit en marche, que deux  
mille Reitres, levés par le Comte de  
Meurs, se trouvoient assez proche sur  
les frontières voisines de l'Allemagne,  
& qu'ils alloient partir pour renforcer  
les troupes des Rébelles. Sur-le-champ  
quinze cents cavaliers choisis ayant  
pris en croupe autant de fantassins Es-  
pagnols, eurent ordre de s'avancer au  
grand pas pour attaquer cette troupe.  
Farnèse lui-même les suivit, bien ac-  
compagné pour les soutenir. Les Rei-  
tres qui ne s'attendoient pas à cette  
rencontre, ne gardoient aucun ordre  
dans leur marche, & n'étoient point  
préparés à combattre. Ils furent aisé-

ment rompus, mis en fuite, & totalement dispersés. (13)

LIV. XIV.

AN. 1586.

Après ce coup de main, le Duc continua de marcher vers Zutphen, & s'en approcha d'assez près pour y faire entrer du secours. Il rangea, dans ce dessein, son armée en bataille; & faisant avancer le Marquis du Guast avec plusieurs compagnies de cavalerie, presque toutes Italiennes, & un gros détachement d'infanterie Espagnole, Italienne & Wallonne, il mit sous son escorte un grand convoi de toutes les munitions dont la ville avoit le plus de besoin. La cavalerie formoit l'avant-garde. Du Guast s'étoit mis à sa tête. Elle fut si vivement attaquée par quelques compagnies de chevaux Anglois, qu'elle fut contrainte de reculer un peu en désordre; mais elle revint à la charge avec intrépidité. La mêlée fut

1 Octobre.

---

(13) Si l'on en doit croire Strada, le Prince de Parme ne battit point ces Allemands. Mais ayant profité du mécontentement qu'ils avoient conçu, de ce que l'argent que Leicester leur avoit promis n'étoit pas arrivé au jour indiqué, il fut les persuader de retourner chez eux, & de se débander. Il cite pour garant de ces faits une Lettre du Prince de Parme au Roi d'Espagne, datée du 10 d'Octobre.

sanglante, & on fut incertain du suc-  
 Liv. XIV. cès pendant quelque temps. Le Mar-  
 An. 1586. quis fit dans cette occasion tout ce  
 qu'on peut attendre d'un bon Capi-  
 taine. Il fut très-bien secondé par les  
 Marquis Annibal Gonzague & Bentivo-  
 gliio, par Appio Conti, Georges Cresia,  
 & le Comte Nicolas Cesis, qui com-  
 mandoient sous lui la cavalerie Italien-  
 ne, & qui tous à l'envi se signalèrent  
 dans cette journée. Néanmoins la vic-  
 toire sembloit se déclarer en faveur  
 des ennemis. Ils avoient forcé Cresia  
 de se rendre prisonnier, & Annibal  
 Gonzague avoit été blessé dangereu-  
 sement. Mais l'infanterie royale s'avan-  
 ça; & ranimant le courage de la cava-  
 lerie, arrêta l'impétuosité des Anglois.  
 Le Duc de Parme arriva lui-même en  
 ordre de bataille, bien résolu de la  
 livrer, si Leicester eût voulu essayer  
 ses forces. Mais l'Anglois ne voulut  
 rien risquer; il fit battre la retraite,  
 & laissa passer son adversaire, qui entra  
 12 Octob. dans Zutphen en personne, & ne quitta  
 cette ville qu'après l'avoir bien appro-  
 visionnée.

Le Duc de Parme ne s'éloigna ce-  
 pendant de ses environs, qu'après que  
 Leicester eut entièrement abandonné

son entreprise. Il repassa alors le Rhin sur le pont qu'il avoit conservé sur ce fleuve; & l'hiver approchant, il retourna vers le milieu de Novembre à Bruxelles, après avoir laissé de fortes garnisons dans ses nouvelles conquêtes. Cette campagne le couvrit de gloire. Les brillantes expéditions qu'il y avoit si rapidement terminées, augmentèrent de plus en plus la réputation que ses talents dans l'art militaire lui avoient méritée. Leicester n'attendoit que son départ pour retourner à Zutphen. Il attaqua aussi-tôt les forts d'au-delà du Rhin. Un des deux plus petits fut emporté d'emblée. Le Comte d'Hohenloë, qui, pour donner l'exemple, monta le premier à l'assaut, y fut dangereusement blessé. Le second fort ne fut pas mieux défendu. Le troisième, qui étoit plus grand, pouvoit tenir long-temps; mais Tassis en retira la garnison, afin de la conserver pour la défense de Zutphen, si l'ennemi prenoit le parti de l'assiéger. Leicester ne l'osa pas. L'hiver étoit trop proche, & la place trop bien munie. Il logea seulement ses troupes à l'entour, & la bloqua, en attendant que la saison lui permît d'en faire le siège.

Liv. XIV.

An. 1586.

29 Nov.



**LIV. XIV.** Ce Seigneur se rendit ensuite à la Haie, où les Etats-Généraux étoient assemblés. Il les trouva tout aussi peu satisfaits de son administration dans l'ordre civil, que de ses succès dans le commandement des armées. Ils avoient vu avec un chagrin mortel les avantages que le Duc de Parme avoit remportés sous ses yeux. D'ailleurs Leicester, non content de s'être assuré des places qu'on avoit remises entre ses mains, en avoit en quelque sorte livré plusieurs autres aux Anglois, en y établissant des garnisons de cette nation, & avoit beaucoup aigri les esprits par cette conduite. Les Etats jugeant que de pareilles entreprises étoient celles d'un Maître, plutôt que d'un Allié armé pour leur défense, craignoient que Leicester ne voulût se rendre absolu dans les Provinces. (14)

---

(14) En effet, les flatteurs du Comte de Leicester, Anglois & Flamands, faisoient luire aux yeux de son ambition l'espoir de parvenir à la suprême Puissance, par l'exemple du Prince d'Orange. Ce Seigneur, dont une longue prospérité avoit émoussé le jugement, dit Grotius, qui auroit dû sentir qu'on ne gagne pas la faveur d'une femme, & celle d'un Peuple libre par les mêmes moyens, se laissa sé-

Ils lui en firent des représentations, également fermes & modérées; mais Leicester n'y répondit qu'en s'efforçant de justifier sa conduite; & en même temps qu'il tâchoit d'appaiser les Etats, il travailloit à diffondre leur Assemblée. Ne pouvant y réussir, il résolut de repasser en Angleterre, très-irrité contre eux. Leur mécontentement étoit réciproque. Ils en vinrent même à une division si déclarée,

LIV. XIV.

AN. 1586.

duire par leurs insinuations. Il se permit des coups d'autorité qui révoltèrent les Etats; il fomenta la division entre les diverses Provinces de la République; il fit, sans la consulter, des réglemens destructifs de son commerce; il troubla l'ordre de la justice par des dispositions arbitraires, qui enlevoient les justiciables à leurs Juges naturels; il mécontenta les troupes nationales, en leur donnant des Officiers Anglois; il s'abandonna au zèle imprudent de quelques Ecclésiastiques Protestans, dont il captoit la bienveillance, & vexa sans raison les Catholiques. La perfidie des Anglois, qui trahirent les Etats, & livrèrent Deventer & les forts de Zutphen, excita contre lui un soulèvement général, comme s'il en eût été l'auteur ou le complice. Grotius croit qu'il ne fut coupable dans cette occasion, que d'aveuglement sur ceux à qui il accordoit sa confiance. Leicester, qui étoit d'une hauteur insupportable, dit cet Historien, suivit toutes les impressions de ses adulateurs,

que les Etats députèrent un exprès à  
 LIV. XIV. la Reine, pour lui porter des plaintes  
 AN. 1586. du Comte de Leicester, qui, de son  
 côté, n'omit rien pour traverser leurs  
 négociations.

Rien ne pouvoit être plus avanta-  
 geux au Duc de Parme que ce démêlé.  
 Il tâcha d'en profiter. On étoit alors

---

& se fioit sans précaution à des amis mal  
 éprouvés. Tous ces faits font de la première  
 année de son administration. Mais l'année sui-  
 vante, il voulut emporter par la violence, à  
 l'aide des troupes Angloises, & de la popu-  
 lace qu'il avoit mise dans ses intérêts, ce qu'il  
 n'avoit pu obtenir de l'adresse. Il tenta de  
 s'emparer, à force ouverte, de diverses villes  
 des Provinces-Unies, & de Leyde en particu-  
 lier, où on l'accusa d'avoir voulu renouvel-  
 ler les funestes scènes de la surprise d'Anvers  
 par le Duc d'Alençon. Il projetta même de  
 s'assurer du Prince Maurice & de Barneveldt,  
 qui, avertis à temps, se sauvèrent, & de les  
 faire conduire en Angleterre. En un mot,  
 après avoir tâché de charger les Etats-Géné-  
 raux de la haine publique, en imputant la perte  
 de l'Ecluse à leur négligence à lui fournir les  
 troupes & l'argent dont il avoit besoin pour  
 secourir cette Place, il fit ouvertement ce  
 qu'il put pour changer la forme du Gouver-  
 nement. Il avoit, au reste, un puissant parti  
 dans l'Etat, & il s'étoit sur-tout attaché les  
 Ministres par un zèle affecté pour la Religion  
 Protestante.

entré dans l'année 1587, & son armée étoit encore tranquille dans ses quartiers. Néanmoins il se servit si habilement des circonstances & des intelligences qu'il s'étoit ménagées, qu'il s'assura de plusieurs places très-importantes. Guillaume Stanlei, Gentilhomme d'une des meilleures Maisons d'Angleterre, & Colonel d'un régiment de sa nation, commandoit alors dans Deventer, capitale de l'Overissel. Cet Officier ayant fait son traité avec Tassis, Gouverneur de Zutphen, Stanlei étoit Catholique. Le zèle de la Religion parut être le principal motif de sa démarche. (15) Quoi qu'il en fût, Philippe l'en récompensa d'autant plus magnifiquement, qu'il se fit suivre par tous les Anglois qu'il avoit sous ses ordres à Deventer, & qui composoient la plus grande partie de son régiment. On lui en laissa le com-

LIV. XIV.

An. 1587.

Février,

(15) M. Hume, *Histoire de la Maison de Tudor*, attribue la défection de Stanlei à la crainte qu'il eut d'être impliqué dans la conjuration de Babington contre Elisabeth, qui conduisit la Reine Marie Stuard sur l'échafaud.

**LIV. XIV.**  
**An. 1587.** mandement; & en le recevant au service d'Espagne, on lui accorda le grade dont il étoit revêtu dans celui des Etats. Peu après, Roland Yorck, à qui Leicester avoit confié la garde des forts de Zutphen, imita l'exemple de Stanlei, & rendit les forts à Tassis. Ces événements avoient été précédés de la réduction du château de Vouve, très-bonne forteresse, & qui pouvoit faciliter beaucoup une entreprise sur Berg-op-zoom, dont ce fort étoit très-voisin.

Cependant les Confédérés étoient pleins de dépit, en voyant toutes les pertes que la perfidie ajoutoit à celles que la force des armes leur avoit déjà causées. Ils en faisoient de toutes parts les plaintes les plus amères. “ Sont-ce  
 „ là, disoient-ils, les avantages précieux que devoit nous procurer l’alliance d’Angleterre ? Sont-ce là les  
 „ heureux fruits du gouvernement de Leicester ? Il nous faisoit de si grandes promesses en arrivant en Flandre ! Comme elles ont tourné à sa confusion ! Que de places importantes on nous a enlevées sous ses yeux ! Avec quelle honte il a laissé  
 „ secourir Zutphen ! Comme il abuse

„ de son pouvoir , en substituant à ~~son pouvoir~~  
 „ son gré, dans nos forteresses, des Liv.XIV.  
 „ Anglois, aux troupes nationales! „ An.1587.

On proposoit ensuite aux Provinces, de ne pas attendre qu'il revînt peut-être consommer ses desseins, & de pourvoir elles-mêmes à ce qu'exigeoit le bien de leur service.

Quelque hardie que fut cette proposition, on l'approuva, & elle fut exécutée. Les États-Généraux s'étant assemblés, confièrent aussi-tôt le commandement des armées au Prince Maurice; (16) & après lui avoir donné 5 Février.

---

(16) Le Prince Maurice avoit été fait Gouverneur particulier des Provinces de Hollande & de Zélande après la mort de son père. Mais son autorité étoit subordonnée à celle du Gouverneur-Général. L'on en avoit même suspendu l'exercice à cause de sa jeunesse, & on lui avoit donné le Comte de Hohenloë pour Lieutenant. Les États de ces deux Provinces lui ordonnèrent alors de prendre le commandement de leurs troupes, qu'elles obligèrent de lui prêter serment. Leicester réclama, & le serment ne fut pas prêté à Maurice sans difficulté, sur-tout dans la Nort-Hollande. Néanmoins les Provinces ne s'étant point départies de leur résolution, elles furent obéies. Ce fut dans cette conjoncture que Leicester leva le masque, & n'omit rien pour s'assuj-

**LIV. XIV.** pour Lieutenant le Comte d'Hohenloë, ils lui abandonnèrent le soin des affaires de la guerre. Sur-le-champ ils envoyèrent en Angleterre renouveler auprès de la Reine les plaintes qu'ils avoient déjà faites contre Leicester, & contre les Officiers Anglois qu'il avoit

---

tir les Provinces-unies. La discorde étant montée à son dernier période, les Etats-Généraux ayant défendu à toutes les Villes de leur domination de recevoir Leicester, quand il se présenteroit avec un cortège nombreux, & presque toute la Nation paroissant dans la disposition de le destituer, la Reine Elisabeth, qui sembloit vouloir faire la paix avec l'Espagne, & engager les Etats à se réconcilier avec leur ancien Maître, le rappella, & lui fit donner sa démission de la place de Gouverneur-Général, le 17 Décembre. Cette démission ne parvint à La Haie que le 22 de Février de l'année suivante 1588, par la faute de l'Ambassadeur de la Reine en Hollande, & ne fut présentée à l'Assemblée des Etats-Généraux que le premier d'Avril. Ce fut à cette époque que, conformément aux dispositions des Provinces particulières de Hollande & de Zélande, Maurice commença à remplir, sans opposition ni restriction, les fonctions de Capitaine-Général & Amiral des Provinces-Unies. Ce Prince étoit dès-lors digne de leur confiance; & l'on ne tardera pas à voir qu'il l'a justifiée par les plus brillants exploits, & les talents les plus rares pour la guerre & le gouvernement.

avoit laissés dans les Provinces-unies, la suppliant avec les plus vives instances, de remédier au désordre dans lequel ils étoient si malheureusement tombés. Elisabeth fit partir pour la Hollande le Baron de Bucharst, son Ministre de confiance, à qui elle joignit le Colonel Norris, Anglois, qui s'étoit fait autrefois une grande réputation au service des Etats; & elle les chargea de concilier leurs différends avec Leicester, & de dissiper, s'il étoit possible, les soupçons qu'il leur avoit inspirés. Toute cette discussion n'étoit pas terminée, que l'hiver s'étant écoulé, le Duc de Parme faisoit déjà ses préparatifs pour entrer en campagne.

Ce Prince souhaitoit ardemment de chasser tout-à-fait les ennemis de la Province propre de Flandre, où ils avoient conservé Ostende & l'Ecluse. Ce fut cette dernière qu'il résolut d'abord d'attaquer, pour tomber ensuite sur Ostende, quand il en trouveroit l'occasion favorable. Son armée étoit considérablement diminuée. Les expéditions de l'année précédente lui avoient coûté beaucoup, & il avoit fallu laisser de fortes garnisons dans



www.gutenberg.org  
 Liv.XIV. An.1587. ses nouvelles conquêtes, & dans diverses autres places, dont il ne pouvoit négliger la garde. Quoiqu'il ne pût ainsi employer contre l'Ecluse que des forces médiocres, il ne s'en crut pas moins en état de faire le siège de cette ville. Elle est environnée d'eau de toutes parts, & on ne peut y arriver que par quelques langues de terre, dont il falloit s'assurer. Le Duc de Parme songea d'abord à faire prendre le change à l'ennemi, en lui donnant de l'inquiétude sur d'autres places. Il envoya dans cette vue, Hauteperne & le Marquis du Guast jusques sur les frontières les plus éloignées du Brabant, avec un corps d'infanterie & de cavalerie assez considérable. Son dessein réussit. Les Hollandois craignant pour ce canton, y coururent, Maurice & Hohenloë à leur tête. Farnèse tourna tout aussi-tôt sur l'Ecluse, & l'investit à la fin de Mai.

Cette place, qui n'est pas tout-à-fait située sur le bord de la mer, comme Ostende, rentre un peu dans l'intérieur des terres. Elle a cependant sur sa droite un canal qui communie à la mer, & qui est assez

large & assez profond pour recevoir des navires de toute grandeur. Un nombre infini de petits canaux viennent s'emboucher dans le grand canal, & l'on ne trouve à l'entour de cette ville de terrain praticable que sur le chemin de Bruges, qui est la ville la plus voisine. L'Écluse n'est séparée de l'isle de Cadfand, ainsi appelée du village de ce nom, & qui a deux lieues de tour, que par le grand canal & quelques autres canaux moins considérables, qui vont aboutir à la mer. Cette ville pouvoit aussi aisément recevoir du secours de Flessingue par cette voie, qu'elle en pouvoit tirer d'Ostende par terre. Ces deux villes situées sur la même côte, sont également à portée de l'Écluse, Ostende au couchant à cinq lieues, & Flessingue au levant, à-peu-près à la même distance. Le fort de Blankenberg, qui tire son nom d'un village qu'on trouve à moitié chemin d'Ostende à l'Écluse, pouvoit lui être très-utile pour assurer les communications. Farnèse, après avoir investi la place, songea aussi-tôt à attaquer ce fort. Les ennemis, qui ne s'étoient point attendus à cette brusque expédition, ne l'a-

Liv. XIV.

An. 1587.

voient point pourvu de ce qui étoit  
 Liv.XIV. nécessaire pour une bonne défense.

AN. 1587. Farnèse se fut à peine présenté, que  
 Juin. la garnison, qui ne fit qu'une foible  
 résistance, se rendit.

Le Duc de Parme, maître du fort de Blankenberg, y laissa une bonne garnison, & revint au siège de l'Ecluse. Il avoit alors sous ses ordres un peu plus de huit mille hommes d'infanterie, & un petit corps de cavalerie. Il ne lui en falloit pas davantage dans le terrain bas & inondé qui entoure cette ville. Il avoit envoyé le surplus pour faire la diversion, dont il avoit chargé du Guast & Hauteperne. Après avoir choisi & retranché ses quartiers, Farnèse commença par construire un fort dans l'isle de Cadfand, dans un coude du grand canal qui baigne l'Ecluse, afin d'arrêter les secours que la ville assiégée pourroit recevoir de Flessingue. Mais comme ce fort n'auroit pas suffi pour empêcher qu'on ne pût passer par le canal, il prit la précaution de le fermer par une espèce d'estacade, formée de plusieurs grosses barques, qui furent solidement liées les unes aux autres, & assez bien gar-

nies de soldats, de matelots & d'artillerie. Non content de ces dispositions, il fit appuyer l'estacade par de bons retranchements qui furent élevés auprès, sur l'une & l'autre rive. Quoique le canal ne fût large que d'un mille d'Italie, & qu'il n'y en eût pas d'autre par où on pût introduire du secours dans l'Ecluse, Farnèse, pour plus grandes précautions, fit passer dans l'isle de Cadfand, plusieurs détachements d'infanterie & de cavalerie, & les chargea d'observer du bord qui regardoit de plus près le port de Flessingue, toutes les démarches des ennemis.

Après avoir fait tous ces préparatifs, le Duc de Parme attaqua le corps de la Place. On ne pouvoit en approcher que du côté de la porte de Bruges, où le terrain n'avoit encore que peu de consistance. Le Seigneur de Gronewelt y commandoit; c'étoit un excellent Officier, & qui donna les preuves les plus éclatantes de capacité, dans la défense qu'il y fit. Il n'avoit sous ses ordres qu'environ deux mille hommes, dont une partie lui avoit été envoyée de Flessingue, quand l'armée royale avoit paru dans

**LIV. XIV.**  
**An. 1587.** ce canton. Cette garnison, animée par son Commandant, ne vit pas plutôt avancer les Royalistes, qu'elle fit sur eux les plus vives sorties. La porte de Bruges étoit bien flanquée, & pour la couvrir encore mieux, les assiégés avoient construit une redoute en avant du fossé, afin d'en éloigner les assiégeants. Farnèse résolut d'emporter cet ouvrage. Ses troupes l'assaillirent à diverses reprises, & quoique la redoute eût toujours été bien défendue, les assiégés furent enfin contraints de l'abandonner. Les approches étant devenues plus faciles, on poussa l'attaque avec vivacité. Le Marquis de Renti, (17) un des plus grands Seigneurs de Flandre, & des plus estimés par sa valeur & par sa fidélité, la conduisoit. Il n'omettoit rien pour en hâter les travaux; mais son courage l'ayant emporté, jusqu'à trop s'exposer, il reçut une blessure dangereuse, & fut

---

(17) Le Marquis de Renti est le même Emmanuel de Lalain, Seigneur de Montigni, chef des Wallons, qui, en se réconciliant avec l'Espagne, opéra la révolution qui prépara les succès du Duc de Parme. Philippe II l'avoit créé Marquis de Renti.

contraint de se retirer. Le Seigneur de la Motte, homme de qualité, aussi brave, & non moins bon serviteur du Roi, lui fut substitué, & ne fut pas plus heureux. En travaillant à perfectionner la tranchée, il reçut au bras un coup si funeste, que l'on ne trouva pas d'autre moyen de lui sauver la vie, que de le lui couper. Les opérations de la tranchée coûtèrent cher aux assiégeants. Jean d'Aquila, Mestre-de-Camp Espagnol, plusieurs Officiers, & un grand nombre de soldats y furent blessés. Il falloit, pour en relever la garde, passer un pont découvert, que l'on voyoit si distinctement des murs de la ville, qu'on pouvoit tirer sur les assiégeants à coup sûr. On le masqua pourtant avec une courtine de toile; mais malgré cette précaution, le feu du rempart fut encore très-meurtrier, & il continua de l'être, jusqu'à ce que les assiégeants se fussent avancés assez près, pour priver l'ennemi de cet avantage.

Tel étoit l'état du siège, quand Leicester, que la Reine avoit reconcilié le moins mal qu'elle avoit pu

~~\_\_\_\_\_~~ avec les Etats, débarqua en Zélande, LIV. XIV. au milieu de Juin, avec un renfort An. 1587. considérable d'infanterie & de cavalerie. Etant arrivé à Flessingue, il y trouva le Prince Maurice, qui avoit laissé le Comte d'Hohenloë en Brabant, pour s'opposer aux entreprises de Hauteperne & de du Guast. Leicester & Maurice ayant conféré ensemble sur le secours de l'Ecluse, prirent aussi-tôt le parti de tenter la délivrance de cette ville par mer. Ils rassemblèrent les bâtimens dont ils avoient besoin, & y embarquèrent cinq mille hommes d'infanterie, six cents chevaux, & toutes sortes de provisions. L'armement fit voile sans perdre de temps, & gagna en peu d'heures l'entrée du canal, où il se tint à la vue des assiégés. Leicester leur fit tous les signaux qui pouvoient leur annoncer la prochaine levée du siège; mais quand on eut pénétré dans l'intérieur du canal, on le trouva si exactement bouché, & le passage étoit si bien défendu, qu'on jugea qu'il étoit impossible de le forcer. On balança néanmoins pendant trois jours, pour savoir si on le tenteroit. A la fin,

les ennemis levèrent l'ancre , & se ~~rendirent~~  
 rendirent à Ostende, dans la résolution d'entreprendre le secours de la place par terre. LIV. XIV.  
An. 1587.

Farnèse instruit de leur dessein , renforça aussi-tôt de plusieurs compagnies d'infanterie & de cavalerie, la garnison du fort de Blankenberg. Les confédérés qui connoissoient la nécessité de s'emparer de ce fort, pour conduire du secours à l'Ecluse, résolurent de l'entreprendre. Leurs troupes furent à peine débarquées, que s'étant fait joindre par la plus grande partie de la garnison d'Ostende, elles marchèrent à Blankenberg. Mais s'il importoit aux ennemis d'en faire la conquête, il n'étoit pas d'une moindre conséquence pour le Duc de Parme de les en empêcher ; aussi ce Prince ayant assuré ses lignes, courut aussi-tôt à leur rencontre avec le reste de son armée. Les Rébelles alloient battre le fort en brèche ; mais surpris par l'arrivée imprévue des Espagnols, & incertains pendant quelque temps du parti qu'ils prendroient, ou de combattre ou de se retirer, ils n'osèrent risquer la bataille, & ren-



~~liv. XIV.~~  
 LIV. XIV.  
 An. 1587. trèrent dans Ostende. (18) Ils revinrent encore à l'entrée du canal, où ils avoient d'abord mouillé; mais Farnèse toujours également actif, fit ses dispositions pour s'opposer à leur descente, & leur enleva tout espoir de secourir l'Ecluse. Ils s'éloignèrent enfin, & ne reparurent plus.

Le mauvais succès de cette tentative anima les assiégeants d'une nouvelle ardeur; les assiégés n'en firent pas moins bonne contenance, & leur valeur ne parut point se ralentir. Les Royalistes n'avoient pu jusqu'alors établir de batteries; la difficulté du terrain, la résistance de la garnison, & plusieurs autres inconvénients avoient retardé beaucoup les progrès de la tranchée; enfin on l'avança assez, pour pouvoir battre la place. Comme on n'avoit pu former qu'une attaque vers la porte de Bruges, on ne tira que dans cette par-

---

(18) De Thou assure, comme un fait certain, & convenu depuis par le Comte d'Artemberg à Londres, que si le Comte de Leicester eût continué l'attaque du fort de Blankenberg, le Duc de Parme eût levé le siège de l'Ecluse.

tie ; mais le feu fut terrible. Cette unique batterie étoit composée de quarante pièces de gros canon. Elle tira pendant huit heures plus de quatre mille coups , & renversa plus de deux cents brasses du mur qui touchoit à la porte. Farnèse n'auroit pas différé l'assaut , si , après avoir fait reconnoître la brèche , on n'eût découvert derrière les ruines une grande demi-lune qui les soutenoit , & dont il eût été difficile de s'emparer , sans y faire couler des flots de sang. Les assiégeants n'étoient point d'ailleurs en possession de plusieurs ouvrages qui flanquoient le rempart. Le Duc de Parme continua donc l'attaque pied-à-pied. On combla le fossé. On employa la sappe & les mines. Les assiégés continuèrent à faire de leur côté la plus belle défense ; ils disputèrent avec courage l'établissement du fossé , & éventèrent plusieurs fois les mines. Mais quels qu'eussent été leur zèle & leurs travaux , ils furent forcés de se rendre. On leur accorda la capitulation la plus honorable. Ils étoient réduits à six cents hommes , quand ils sortirent. L'armée royale avoit aussi beaucoup souffert. Ce siège

---

 Liv. XIV.

An. 1587.

6 Août.

lui coûta plus que ceux de Grave ;  
LIV. XIV. de Venlo & de Nuys. (19)

AN. 1587. Cependant le Seigneur de Haute-  
penne & le Marquis du Guast avoient  
d'autant plus heureusement opéré la  
diversion projetée par le Duc de  
Parme, que leur marche dans ce can-  
ton étoit devenue nécessaire. Les en-  
nemis, qui de leur côté vouloient  
détourner ce Prince du siège de l'E-  
cluse, avoient formé un corps d'armée  
vers Bois-le-Duc, & menaçoient cette  
place. Les Royalistes, qui du Brabant  
étoient passés en Gueldres, ne purent  
donc point tenter de nouvelles con-  
quêtes, & furent réduits à observer  
les troupes des Etats, & à s'opposer  
à leurs progrès. Ils firent néanmoins  
l'acquisition de Gueldres, qu'une né-  
gociation mit entre les mains de Haute-  
penne. Le Colonel Patton, Ecossois,  
la lui livra. Craignant d'en sortir, &

---

(19) On ne peut lire sans étonnement les  
prodiges de bravoure par lesquels l'armée du  
Duc de Parme se signala au siège de l'Ecluse,  
dont les détails, très-long, se trouvent dans  
Strada. Ils semblent plus qu'humains, sur tout,  
s'il est vrai, comme il l'assure, que cette ar-  
mée n'étoit forte que de cinq mille hommes  
de pied, & de sept cents chevaux.

que Leicefter ne le fît remplacer par quelqu'Anglois, il voulut prévenir cet affront par une perfidie.

Liv. XIV.

An. 1587.

Malheureusement, cet avantage fut suivi d'une perte bien triste pour le parti du Roi. Hautepenne en voulant fecourir Engelen, fut blessé à mort, & ne vécut que jusqu'au lendemain. Hohenloë se rendit maître de ce fort, après une attaque très-brusque. C'est celui qu'on appelle aujourd'hui le fort de Creve-cœur, nom que lui donna son conquérant, par allusion au déplaisir que les Royalistes en ressentirent. La double perte qu'ils venoient de faire, leur fut effectivement bien sensible. Hautepenne n'étoit pas moins recommandable par sa capacité dans l'art de la guerre, que par sa bravoure & sa fidélité au service du Roi. Le fort d'Engelen qui commandoit un des passages les plus importants qu'il y eut dans les environs sur la Meuse, étoit très-utile à la ville de Bois-le-Duc.

Juillet.

Le Duc de Parme auroit bien voulu couronner la prise de l'Ecluse, par celle d'Ostende; mais les ennemis avoient si bien muni cette place, & sa situation rendoit si difficiles les

LIV. XIV. moyens de lui couper les secours ,  
 An. 1587. qu'il n'osa s'engager dans cette entre-  
 prise.

La perte de l'Ecluse avoit beaucoup accru la division qui régnoit entre les Provinces-unies & les Anglois. Ils se reprochoient mutuellement le malheureux succès du secours de l'Ecluse. Les Etats l'imputoient au retardement de Leicester ; celui-ci l'attribuoit aux délais des Provinces , à lui fournir les munitions qui lui étoient nécessaires. La Reine fatiguée de ces plaintes continuelles, lassée de tant de dépenses, ou détrompée sur les espérances qu'elle avoit conçues de s'affujettir ces Provinces , aima mieux tenter de les réconcilier avec le Roi. Peut-être ne vouloit-elle que conjurer l'orage terrible dont l'Espagne la menaçoit. Quoi qu'il en soit, elle engagea le Roi de Dannemarck à lui prêter sa médiation. Ce Prince y consentit, & sur-le-champ, il dépêcha Jean Rantzau à Bruxelles, où il fut très-bien accueilli du Duc de Parme. Les cabinets des Princes reçoivent toujours les plus profonds mystères, & il est ordinairement impossible de pénétrer dans ces sanctuaires

de la politique. On conjecture néanmoins qu'Elisabeth & Philippe, qui Liv. XIV.  
vouloient se tromper mutuellement, An. 1587.  
n'avoient d'autres desseins que de ralentir les préparatifs qui se faisoient dans leurs Etats respectifs. Quoi qu'il en soit, les Provinces-unies ne se prêtèrent à aucun accommodement. Bien éloignées de dissimuler leurs sentimens, elles dirent sans hésiter à Leicester, qui leur fit diverses propositions de paix, qu'elles étoient déterminées à ne jamais rentrer sous l'obéissance d'Espagne ; & que quand même la Reine d'Angleterre voudroit les abandonner, elles n'en feroient pas moins d'efforts, pour défendre, jusqu'au dernier soupir, une liberté qui leur étoit plus chère que la vie. Malgré cette déclaration de la part des Etats, on ne laissa pas d'entamer la négociation. Bourbourg, petite ville entre Dunkerque & Gravelines, fut choisie pour le lieu des conférences. Le Roi d'Espagne & la Reine d'Angleterre y envoyèrent leurs Ministres. Ceux du Roi furent le Comte d'Arenberg, Chevalier de la Toison d'Or, le Seigneur de Champigni, Directeur des Finances, & Jean Richar-

dot, Président du Conseil d'Artois.  
 LIV. XIV. La Reine nomma pour ses Ambassa-  
 An. 1587. deurs, le Comte de Derbi, Cheva-  
 lier de la Jarretière, le Baron de Cob-  
 ham & Jacques Croft, tous les trois  
 gens de qualité, & membres de son  
 Conseil-Privé. (20)

Mais pendant que la guerre conti-  
 nuoit en Flandre, & qu'on s'occu-  
 poit d'y rétablir la paix, le Roi d'Es-  
 pagne tenoit de fréquents conseils  
 sur les moyens de se venger avec suc-  
 cès de la Reine d'Angleterre. Cette  
 Princesse n'avoit jamais cessé de pro-  
 voquer son ressentiment, en fomen-  
 tant dès leur origine les troubles de la  
 Flandre. Philippe avoit dissimulé tant  
 qu'elle avoit eu l'attention de voiler  
 sa conduite sous les prétextes les plus

---

(20) Cette négociation entamée dès l'année  
 1586, paroît avoir été conduite de meilleure  
 foi par la Reine d'Angleterre, que par le Roi  
 d'Espagne. Il étoit naturel que la Reine, qui  
 avoit à craindre l'orage le plus terrible dont  
 elle eût été jamais menacée, voulût le conju-  
 rer. Le Congrès de Bourbourg commença au  
 mois de Février 1588, & se rompit aux pre-  
 mières nouvelles que la flotte Espagnole, dont  
 on va lire le funeste succès, étoit entrée dans  
 la Manche.

spécieux ; mais lorsqu'elle eut levé le masque , & ranimé si ouvertement la rébellion des Provinces-unies , près de succomber sous sa puissance , il en fut si violemment irrité , qu'il crut sa gloire intéressée à ne pas différer de l'en faire repentir , en lui déclarant la guerre. Cependant , avant de prendre un parti de cette conséquence , il avoit voulu en délibérer mûrement avec ses principaux Ministres. Le Marquis de Sainte-Croix , ( Alvarez de Bassano , ) qui s'étoit acquis la réputation la mieux méritée dans le service de mer , le pressoit vivement d'éclater. Le Roi lui avoit donné le commandement de ses forces navales sur l'Océan , & il s'attendoit que ce Monarque lui confieroit l'expédition qu'il projettoit. Dans cette vue il ouvrit ainsi son avis.

LIV. XIV.  
An. 1587.

„ Grand Prince , il est si évident  
 „ que l'entreprise sur laquelle nous  
 „ délibérons , obtiendra le plus heu-  
 „ reux succès , que je croirois man-  
 „ quer à la fidélité que je dois à Vo-  
 „ tre Majesté , si je ne l'engageois  
 „ avec instance à l'exécuter. Le titre  
 „ auguste de Roi Catholique , est ce-  
 „ lui dont vous êtes le plus jaloux ,



„ & que vous avez toujours désiré  
 Liv. XIV. „ avec plus d'ardeur de justifier par  
 An. 1587. „ vos actions. L'occasion s'en présente  
 „ aujourd'hui. Rétablir en Angleterre  
 „ l'obéissance qui est due à l'Eglise,  
 „ & y rétablir son culte ; terrasser l'hé-  
 „ résie jusques dans son asyle , & sur  
 „ le théâtre même de sa rébellion,  
 „ tels sont les grands objets qu'on pro-  
 „ pose à votre zèle. Tous les Catho-  
 „ liques de ce Royaume vous adres-  
 „ sent leurs vœux , & attendent avec  
 „ ardeur la fin de la cruelle persé-  
 „ cution sous laquelle ils gémissent.  
 „ En prenant leur défense , & vous  
 „ montrant l'appui de la Religion,  
 „ vous vous couvrirez d'une gloire  
 „ immortelle.

„ Cette brillante entreprise ne sera  
 „ pas moins utile à votre Couronne.  
 „ L'Angleterre est la rivale de l'Es-  
 „ pagne. Elle infeste ses possessions  
 „ dans les Indes ; elle fomente la ré-  
 „ volte des Flamands , & veut les sou-  
 „ mettre à son empire. Attaquez une  
 „ Puissance qui est , & sera toujours  
 „ l'ennemie la plus acharnée de votre  
 „ Monarchie.

„ Votre Majesté pourroit-elle dou-  
 „ ter du succès de ses armes ? Vos

„ forces maritimes déjà très-puissan-  
 „ tes, sont devenues encore plus for-  
 „ midables, par l'union du Portugal  
 „ à votre Couronne, & il y a lieu de  
 „ croire que la bonté de Dieu, en  
 „ vous ménageant cette opulente suc-  
 „ cession, voulût faciliter la réussite  
 „ du grand projet que vous médi-  
 „ tez. La marine d'Angleterre, quand  
 „ même elle seroit secondée par celle  
 „ des Provinces-unies, ne pourra sou-  
 „ tenir vos efforts. En concertant les  
 „ mouvements de votre armée de  
 „ Flandre, sur ceux de votre flotte,  
 „ vos soldats franchiront aisément  
 „ la foible barrière que la Manche  
 „ opposera à leur descente. Ils débar-  
 „ queront en Angleterre; ils péné-  
 „ treront jusqu'au centre de cette île,  
 „ ouverte à toutes les entreprises de  
 „ ses ennemis, sans forteresse & sans  
 „ autre défense que sa position au mi-  
 „ lieu de la mer. Ils dompteront cette  
 „ fière nation; & après l'avoir mise  
 „ hors d'état d'entretenir la révolte  
 „ de vos sujets, ils reviendront for-  
 „ cer la Flandre de rentrer sous vos  
 „ loix. „

Liv. XIV.

An. 1587.

Dom Juan d'Idiaquès, l'un des Mi-  
 nistres de la Cour de Madrid les plus

accrédités, combattit (21) cette opi-  
 Liv.XIV. nion par le discours suivant.

An. 1587. „ Les difficultés de l'entreprise qu'on  
 „ vous propose, Grand Roi, méritent les plus sérieuses réflexions. Elles sont si grandes, qu'on espéreroit en vain de les surmonter. La situation de l'Angleterre, ses forces, le caractère de ses peuples, la nature de son gouvernement ne permettent pas de croire qu'on puisse l'envahir, encore moins en faire la conquête. La mer l'environne, & la défend de toutes parts. Ses ports sont en petit nombre. Il est facile d'écarter les flottes qui menaceroient d'y entrer. Les Anglois égalent sur la mer toutes les nations de l'Europe. Leurs forces maritimes réunies à celles des Pays-Bas, seront en état de résister à la plus puissante de vos flottes.  
 „ Mais en supposant que vos troupes puissent descendre dans cette

---

(21) Idiaquès avoit été d'abord Ambassadeur à Genes pendant très-long-temps, & ensuite à Venise. Le Roi l'avoit rappelé en Espagne pour l'employer dans les plus importantes affaires.

„ isle , en doit-on conclure qu'elles                       
 „ s'y établiront ? Pour subjuguier un LIV. XIV.  
 „ Etat , il faut auparavant avoir su An. 1587.  
 „ habilement ménager en sa faveur  
 „ les dispositions des peuples, & pou-  
 „ voir y entretenir toujours des for-  
 „ ces respectables. Sans intelligence  
 „ au milieu d'une nation superbe, qui  
 „ n'obéit que suivant ses caprices, &  
 „ sans alliés qui se réunissent pour vous  
 „ soutenir, que pourra Votre Majes-  
 „ té ? Elle doit se souvenir qu'elle  
 „ n'éprouva pendant son mariage avec  
 „ la Reine Marie, que la haine des  
 „ Anglois contre les étrangers. Pour-  
 „ quoi verseroit-elle donc à grands  
 „ flots le sang le plus pur d'Espagne,  
 „ dans l'espérance d'assujettir une na-  
 „ tion farouche, que dans des temps  
 „ plus heureux elle n'a pu accoutu-  
 „ mer à son empire ?  
 „ Abandonnez, Sire, le projet de  
 „ cette expédition douteuse. Ne don-  
 „ nez point à la Reine d'Angleterre  
 „ par une rupture éclatante, des pré-  
 „ textes de fomenter de plus en plus  
 „ les troubles de la Flandre, & d'en  
 „ usurper l'empire. Craignez que se  
 „ joignant aux Hollandois pour atta-  
 „ quer les Indes, elle ne vous cause

„ les plus grandes pertes. Il semble-  
 Liv.XIV. „ roit plus naturel d'employer contre  
 An.1587. „ tre la Hollande l'armement que  
 „ Votre Majesté destine contre l'An-  
 „ gleterre. Ce seroit le moyen d'y  
 „ dompter la révolte, & d'y faire  
 „ respecter les droits de Dieu, &  
 „ ceux de votre Couronne. Alors Vo-  
 „ tre Majesté seroit plus à portée de  
 „ punir la perfidie d'Elisabeth, si elle  
 „ continuoit de vous offenser; mais  
 „ si vous entreprenez de lui faire la  
 „ guerre, & si vous avez le malheur  
 „ de ne pas réussir, je crains que la  
 „ révolte des Pays-Bas ne s'affermisse,  
 „ & ne devienne à jamais indomp-  
 „ table. „

Le Duc de Parme penchoit pour  
 ce dernier parti, & ne le dissimula  
 pas, quand le Roi lui demanda ce  
 qu'il pensoit de l'invasion de l'Angle-  
 terre. Il représenta qu'avant de l'en-  
 treprendre, on devoit du moins s'em-  
 parer à tout événement d'un port en  
 Zélande, pour deux raisons d'une ex-  
 trême importance; (22) la première,

---

(22) Stanlei, cet Anglois qui avoit livré  
 Deventer au Duc de Parme, ayant été con-  
 sulté sur cette expédition, conseilla au Roi

qu'il falloit ménager à l'armée navale, une retraite sûre, en cas de nécessité; Liv.XIV.  
 la seconde, qu'il n'y avoit pas d'autre An.1587.  
 moyen d'empêcher la Hollande de bloquer les ports du Roi en Flandre, lorsqu'il faudroit transporter ses troupes en Angleterre. Le Roi balança quelque temps ces opinions avant de se décider; mais frappé des suites heureuses qu'il crut entrevoir dans la conquête de l'Angleterre, pour hâter la soumission de la Flandre, il résolut de la tenter.

Le Pape ne contribua pas peu à l'affermir dans cette résolution. Non content d'accorder son suffrage à l'expédition projetée, ce Pontife offrit d'en partager les fraix. C'étoit Sixte-Quint qui gouvernoit alors l'Eglise, & qui s'étant toujours signalé par le zèle le plus vif pour ses intérêts, vouloit imiter l'exemple que Pie V, qui l'avoit élevé à la Pourpre, lui avoit

---

de commencer par s'assurer d'un bon port en Irlande, pour servir de refuge à sa flotte, en cas d'accident, & d'attaquer Waterford. Le Marquis de Sainte-Croix & le Duc de Parme furent d'avis d'avancer plus loin, & de s'emparer, dans cette vue, de quelques ports des Provinces-unies.

LIV. XIV. donné par rapport à l'Angleterre. Ce  
 An. 1587. dernier voyant qu'Elisabeth persé-  
 toit chaque jour les Catholiques avec  
 plus d'acharnement, & portoit les  
 coups les plus sensibles à la Religion,  
 au-dedans & au-dehors de ses Etats,  
 avoit prononcé contre elle les peines  
 rigoureuses, dont l'Eglise a eu de  
 tout temps le droit (23) de punir  
 des attentats si coupables. Cette sé-  
 vérité, au-lieu d'adoucir cette Reine,  
 n'avoit servi qu'à l'irriter davantage.  
 Elle avoit traité avec plus de cruau-  
 té qu'auparavant, ceux de ses Sujets  
 qui n'avoient point abandonné l'an-  
 cienne Foi. Elle les avoit bannis, fait  
 emprisonner, dépouillé de leurs biens.  
 Plusieurs même de ces malheureuses  
 victimes de sa haine contre l'Eglise  
 Romaine, avoient perdu en même  
 temps la fortune & la vie. C'étoit  
 contre les Prêtres qu'elle se déchaî-  
 noit plus ouvertement. L'hérésie triom-  
 phoit

---

(23) On connoît assez en France la valeur de cette assertion ultramontaine, que tout bon François & tout Chrétien instruit doit condamner, pour qu'il ne soit pas nécessaire de la réfuter. Pie V avoit privé Elisabeth de sa Couronne, & délié ses Sujets du serment de fidélité, par sa Bulle du 25 Février 1570.

phoit de leurs supplices, & se flattoit d'anéantir l'Eglise avec ses Ministres. La Reine ne se proposoit rien moins que d'étouffer jusqu'à la dernière étincelle de la Foi, & d'effacer jusqu'aux moindres traces de cette antique piété, qui pendant un si grand nombre de siècles, avoit illustré l'Angleterre. Elisabeth ne renfermoit pas sa haine dans les bornes de ses Etats, elle fomentoit sans cesse, par de puissants secours, les factions hérétiques en Allemagne, en France & en Flandre, & cherchoit à y détruire la Religion Romaine. Elle avoit bouleversé l'Ecosse. Après avoir attiré hors de ce Royaume la Reine Marie Stuart, dont l'attachement à la Foi Catholique, y avoit éclaté avec la plus grande édification; Elisabeth trahissant la parole qu'elle lui avoit donnée, l'avoit détenue dans la plus longue captivité, & avoit donné à l'univers un exemple inoui de cruauté & de perfidie, en faisant trancher la tête à cette malheureuse Princesse sur un échafaud. Ce crime, qui avoit pénétré d'horreur tous les Princes Catholiques, avoit fait sur-tout l'impression la plus vive sur l'esprit du Pape,

LIV. XIV.

An. 1587.



LIV. XIV.  
AN. 1587. qui s'empresſa par cette raiſon, de favorifer de tout ſon pouvoir l'entreprife du Roi d'Eſpagne. Jugeant néceſſaire d'honorer dans cette circonſtance du chapeau de Cardinal, quelque Eccléſiaſtique Anglois, il fit tomber ſon choix ſur le Docteur Allen. C'étoit un des plus anciens Eccléſiaſtiques de cette nation; ſa doctrine, ſa ſageſſe & ſes mœurs lui avoient mérité une eſtime particulière. Il demouroit alors à Rome, d'où le Pape vouloit le faire paſſer en Flandre, & de-là en Angleterre, pour y remplir les plus grands emplois de la Religion, ſi les armes de Philippe avoient quelques ſuccès dans ce Royaume.

Le Pape ayant ainſi approuvé l'expédition projetée contre l'Angleterre, & promis d'y contribuer, le Roi d'Eſpagne en hâta, avec la plus extrême diligence, les préparatifs par mer & par terre: il chargea de tout ce qui concernoit la marine, le Marquis de Sainte-Croix, à qui il deſtinoit le commandement de la flotte. Le Duc de Parme eut ordre de ſe tenir prêt à conduire en Angleterre les troupes qu'il commandoit; & on y devoit joindre celles que la flotte ameneroit

d'Espagne. Dans tous les Etats de cette Monarchie, on rassembloit par-tout à l'envi, des vaisseaux, des vivres, des munitions de guerre, & toutes les provisions nécessaires à une si grande entreprise. On faisoit ces apprêts jusqu'en Sicile, dans le Royaume de Naples, sur toutes les côtes maritimes d'Espagne. On pressoit sur-tout la construction des vaisseaux. Ils étoient d'une grandeur énorme. Le Roi avoit résolu de former une flotte si redoutable, que l'histoire ne pût en fournir aucun autre exemple.

LIV. XIV.

An. 1587.

Le Duc de Parme s'occupoit de son côté, avec la plus grande activité, des préparatifs par terre. Après la conquête de l'Ecluse, il se rendit à Bruges, où il étoit plus à portée de prendre les mesures nécessaires pour le transport des troupes en Angleterre. Le Roi fit lever deux régiments d'infanterie Italienne; le premier dans le Duché d'Urbain, par Blaise Capisucchi; & le second par Charles Spinelli, dans le Royaume de Naples. Le Marquis de Burgaw, frère du Cardinal André d'Autriche, en forma un troisième en Allemagne, beaucoup plus nombreux que les régiments ordinaires de cette

Liv. XIV. nation. On recruta en même temps  
 An. 1587. toutes les vieilles troupes de l'armée en Franche-Comté, en Allemagne, dans le pays Wallon. L'armée de Flandre, qui étoit destinée toute entière, ou du moins en plus grande partie à l'expédition d'Angleterre, devoit être de trente mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux d'élite, & l'on n'épargna rien pour la rendre la plus florissante qu'il fût possible.

On fit ensuite divers préparatifs indispensables pour son embarquement. On avoit pris le parti de l'exécuter à Nieuport & à Dunkerque, où il falloit rassembler la quantité innombrable de vaisseaux dont on avoit besoin. On avoit beaucoup de peine à se procurer tous les ouvriers nécessaires, & l'on manquoit de matelots. Le Duc de Parme, qui ne se fioit pas à ceux qu'il avoit en Flandre, & qui, formés dans la marine des Hollandois, étoient portés d'inclination à préférer leur service, fit venir des matelots de la mer Baltique, & de la basse-Allemagne. On bâtissoit tous les navires destinés au transport des troupes, à Gand, à Nieuport, à Dunkerque, &

sur-tout à Anvers. Ceux de cette dernière ville devoient se rendre par l'Escaut à Gand, & de-là à Bruges, par le canal qui conduit de l'une à l'autre de ces deux villes. Comme il n'y avoit pas de canal de Bruges à Nieuport, le Duc de Parme en fit creuser un, afin que les bâtimens de ces deux villes réunis à ceux de Gand, parvinssent aisément à la mer, & se joignissent à ceux qui se trouvoient déjà à Dunkerque.

---

 LIV. XIV.

An. 1587.

C'étoit sur la fin de l'année 1587, qu'on s'appliquoit avec plus de vivacité en Espagne, en Italie & en Flandre, à tout ce grand appareil de guerre. Néanmoins l'année suivante, si célèbre par les événemens qu'elle produisit, étoit commencée, qu'on en ignoroit encore la destination. Le Roi d'Espagne, pour donner le change, faisoit publier par-tout, qu'il ne vouloit s'en servir que contre ses sujets rebelles des Provinces-unies; & pour tenir les esprits encore plus en suspens, il continuoit la négociation entamée entre la Reine & lui, pour accommoder, s'il étoit possible, les affaires des Pays-Bas. Il fit aussi répandre, qu'une grande partie de cette flotte

---

 An. 1588.



Aussi-tôt qu'il fut assemblé, la Reine s'y rendit avec tout l'appareil de la royauté, & s'étant placée sur son Trône, elle y tint le discours suivant, qui fut alors rendu public.

„ Nobles & fidèles sujets, vous n'avez pu être instruits des préparatifs de guerre qui se font en Espagne, que vous n'ayez appris en même temps que cet orage redoutable menace ce Royaume, & que c'est sous les prétextes les plus vains, que Philippe II arme contre nous. Irrité des secours que j'ai donnés à ceux de ses sujets des Pays-Bas qu'il accuse de rébellion, ce Roi vindicatif se plaint sur-tout, des derniers services que je viens de leur rendre dans la situation fâcheuse où ses armes les avoient réduits. Je n'en disconviens pas; mais en même temps, je ne peux trop me louer de la sagesse des conseils qui m'ont dicté cette conduite, également avouée par la justice, & appuyée sur les raisons d'Etat les plus puissantes. Depuis long-temps une alliance étroite réunissoit mes Prédécesseurs & les Princes de la Maison de Bourgogne, tandis qu'ils gouvernoient la

Liv. XIV. „ Flandre. Ces liaisons intimes qui n'a-  
 An. 1588. „ voient pas été seulement contrac-  
 „ tées entre les Souverains, mais en-  
 „ tre les Etats, &, pour ainsi dire,  
 „ entre chacun de leurs sujets, n'ont  
 „ jamais été rompues. Les relations  
 „ fréquentes que le commerce, le  
 „ voisinage, la conformité du gou-  
 „ vernement, mille intérêts récipro-  
 „ ques n'ont jamais cessé d'entretenir  
 „ entre les deux peuples, resserrant  
 „ les nœuds qui les attachent, ils n'ont  
 „ plus formé en quelque sorte qu'une  
 „ même nation. La cause de vos Al-  
 „ liés devenant la vôtre, je n'aurois  
 „ donc pu les abandonner, sans man-  
 „ quer à ce que je vous dois. J'étois  
 „ d'autant plus obligée à les secourir,  
 „ que c'est un devoir indispensable &  
 „ sacré pour les Rois, de défendre  
 „ ceux qu'on opprime, & que j'eusse  
 „ été bien plus coupable d'y man-  
 „ quer, en refusant à des peuples amis  
 „ & voisins, une protection qui leur  
 „ est nécessaire.

„ Mais si la justice présidoit à mes  
 „ démarches quand j'ai secouru les  
 „ Hollandois, je ne suivois pas moins  
 „ les regles de la prudence. La vaste  
 „ étendue de la Monarchie d'Espagne

„ étonne l'Univers. Elle vient de s'a-                       
 „ grandir encore par la conquête du                      Liv.XIV.  
 „ Portugal. La politique ambitieuse                      An.1588.  
 „ de Philippe ne dissimule plus le pro-  
 „ jet qu'il a de réduire la Flandre  
 „ en servitude , afin d'y fonder une  
 „ puissance assez redoutable pour as-  
 „ servir le Nord & le Couchant. J'ai  
 „ dû prévenir les périls qui mena-  
 „ çoient l'Angleterre & l'Irlande, que  
 „ les possessions de ce Prince enve-  
 „ loppent de toutes parts. C'est pour  
 „ en empêcher la ruine, que je suis  
 „ accourue à l'aide des peuples mal-  
 „ heureux de la Flandre. Le Monar-  
 „ que Espagnol en est offensé. Il re-  
 „ garde comme un outrage ces précau-  
 „ tions d'une légitime défense; mais  
 „ quelle est son injustice, puisque  
 „ j'ai été assez modérée pour refuser  
 „ le sceptre que les Provinces-unies  
 „ m'offroient avec la plus parfaite una-  
 „ nimité?  
 „ J'ai certainement bien plus de  
 „ droit de me plaindre de ses procé-  
 „ dés. Il a tout tenté pour soulever  
 „ l'Irlande; chaque jour il excite con-  
 „ tre moi les Catholiques de ce Royau-  
 „ me. Par-tout il s'efforce de tramer  
 „ ma perte, & d'ébranler mon Trône.



Sa conduite, toute voilée qu'elle est  
 par les plus faux prétextes, mani-  
 feste clairement qu'il ne se propose,  
 en me déclarant la guerre, que d'en-  
 vahir & de subjuguier cette Mo-  
 narchie.  
 C'est donc à défendre la patrie  
 contre l'ennemi commun, que je  
 vous exhorte en ce jour, braves  
 Anglois. C'est pour le soutien du  
 Trône, qui vous appartient plus  
 qu'à moi, puisque je ne le dois  
 qu'à vos bontés, que je réclame  
 vos secours. Car je ne crains point  
 de le déclarer; je suis à l'Etat plus  
 qu'à moi-même. J'ai reçu du Par-  
 lement les droits de ma naissance,  
 dont il a maintenu la légitimité.  
 J'en ai reçu la Couronne que je  
 porte, la Religion que je professe.  
 Je l'ai toujours honoré comme mon  
 pere, & je puis dire qu'il me tient  
 en quelque sorte lieu d'époux;  
 puisque je ne vis dans le célibat,  
 que pour ne pas introduire au mi-  
 lieu de la nation un Prince étran-  
 ger, dont les mœurs inconnues &  
 les manières impérieuses auroient  
 encore moins troublé mon repos  
 que son bonheur. Veillez donc à la

„ conservation de l'Etat; écartez les ~~malheurs~~  
 „ malheurs qui l'accableroient, si les Liv.XIV.  
 „ Espagnols pénétroient jusques dans An.1588.  
 „ notre Isle. Songez qu'une odieuse  
 „ Inquisition, des citadelles menaçan-  
 „ tes, des mœurs nouvelles, des usa-  
 „ ges étrangers, y seroient intro-  
 „ duits à la suite des ces maîtres  
 „ barbares, qui prétendroient gou-  
 „ verner ce Royaume avec un sceptre  
 „ de fer, & des loix de sang.  
 „ Mais pourquoi vous présenter cette  
 „ horrible perspective? Des hommes  
 „ libres redoutent l'esclavage. Vous  
 „ prendrez des mesures nécessaires  
 „ pour vous dérober à son joug; &  
 „ j'espère qu'en m'accordant des sub-  
 „ sides proportionnés à la difficulté  
 „ des conjonctures, vous me mettrez  
 „ en état de le briser. Je les attends  
 „ de votre zèle; & pour que nos  
 „ préparatifs répondent à ceux de  
 „ l'ennemi, je me flatte que vous  
 „ me les accorderez avec autant de  
 „ promptitude que de générosité. Je  
 „ vous observerai en finissant, que les  
 „ avantages que ceux qui sont atta-  
 „ qués, ont contre leurs agresseurs,  
 „ sont certains. Les nôtres, en défen-  
 „ dant ce Royaume, dont la mer est

„ le boulevard, sont encore plus sûrs.  
 LIV. XIV. „ Comptons d'ailleurs, que nous se-  
 An. 1588. „ rons puissamment secourus par nos  
 „ Alliés; & qu'instruit du dessein de  
 „ l'Espagne d'envahir l'Angleterre,  
 „ après avoir voulu subjuguier la Flan-  
 „ dre, le Nord entier joindra ses for-  
 „ ces aux nôtres, pour réprimer les  
 „ entreprises d'un Monarque ambi-  
 „ tieux. Pour moi, qui me fais hon-  
 „ neur d'être la Fille de la Patrie,  
 „ plus que la Reine de la Nation, je  
 „ tâcherai de justifier votre confiance.  
 „ J'aurai un courage au-dessus de  
 „ mon sexe; & s'il est nécessaire, je  
 „ ne craindrai pas de sacrifier ma  
 „ vie dans une si glorieuse occa-  
 „ sion. „

Cette Reine, douée d'un génie su-  
 périeur, avoit cultivé dans sa jeunesse,  
 avec succès, tous les genres de litté-  
 rature. Son âge déjà avancé, & l'o-  
 pinion avantageuse que ses sujets  
 avoient conçue de son habileté dans  
 l'art de régner, ne lui avoient pas  
 moins concilié leur respect que leur  
 amour, & il n'y eut aucun témoi-  
 gnage d'attachement pour elle, & d'in-  
 dignation contre le Roi d'Espagne,  
 que le Parlement ne s'empressât de lui

donner en répondant à sa harangue. Les deux Chambres l'assurèrent que toute la Nation étoit prête à consacrer ses biens & sa vie pour son service & pour celui de l'Etat, & ils lui promirent de fournir les subsides qu'elle avoit demandés. Leur diligence égala leur bonne volonté. Bientôt on mit de fortes garnisons dans tous les ports du Royaume. On arma la flotte. On forma deux armées sur terre. Leicester, que la Reine venoit de rappeler de Hollande, reçut le commandement de la première, destinée à défendre les bords de la Tamise, & à empêcher l'entrée de cette rivière à la flotte d'Espagne. Le Baron de Hunsdon, Officier très-estimé, commandoit la seconde armée, qui étoit la plus considérable, & qui devoit rester auprès de la Reine, pour veiller à sa sûreté & à celle de la capitale.

Les négociations commencées entre Elisabeth & Philippe, continuoient cependant en Flandre; mais les conférences furent rompues quand l'armée navale d'Espagne parut prête à mettre à la voile. Les préparatifs qu'on avoit faits dans les Pays-Bas,

LIV. XIV.

An. 1588.

pour seconder ses opérations, étant  
 Liv. XIV. achevés, le Roi ne voulut pas différer  
 An. 1588. davantage l'exécution de son projet. Sa flotte étoit composée, suivant l'opinion la plus commune, de cent soixante vaisseaux, dont le plus grand nombre étoient des vaisseaux de guerre, presque tous galions, à l'exception de quelques galeasses & de plusieurs galères. Le reste étoient des vaisseaux de charge. (24) Les galions sembloient autant de châteaux élevés sur

---

(24) Le détail de la flotte formidable d'Espagne, qu'on lit dans Strada, & qu'il assure avoir été copié sur l'état qu'on avoit envoyé de cette flotte au Duc de Parme, porte le nombre des vaisseaux dont elle étoit composée, à cent trente-cinq de tout rang; celui de ses équipages, à sept mille cent quarante-neuf matelots ou autres gens de mer; celui des troupes dont elle étoit montée, à dix-huit mille, huit cents cinquante-sept hommes, distribués en cinq régiments; celui des Volontaires qui s'y étoient embarqués, à cinq cents soixante-quatorze, parmi lesquels deux cents vingt Seigneurs des premières Maisons d'Espagne, qui avoient à leur suite six cents vingt-quatre domestiques. Six cents soixante-neuf Aumôniers de divers Ordres Religieux, y exerçoient les fonctions du sacré Ministère. Enfin, on y comptoit au total, vingt-huit

la surface de la mer. Ils portoient à l'avant & à l'arrière de hautes tours. Leurs mats étoient d'une grandeur démesurée, & le plus petit de ces navires étoit armé de cinquante pièces de canon. On embarqua sur cette flotte vingt-deux mille hommes de pied, & douze cents chevaux presque tous Espagnols, & deux mille Volontaires de la meilleure noblesse d'Espagne, qui voulurent partager la gloire d'une entreprise que le Roi avoit tant à cœur,

Liv. XIV.

An. 1588.

---

mille deux cents quatre-vingt-treize hommes. De Thou donne de plus, le détail des munitions de guerre & de bouche dont elle étoit pourvue. Il est immense. Camden ajoute au nombre des matelots, qui étoit, selon lui, de huit mille trois cents cinquante, deux mille quatre-vingt forçats. La flotte Angloise étoit, suivant cet Historien, de cent quarante navires, mais tous beaucoup plus petits que ceux des Espagnols; & il n'y en eut que quinze qui combattirent, & qu'un seul qui périt. De leur côté, les Hollandois avoient armé quatre-vingt-dix frégates légères, & trente vaisseaux de ligne pour garder leurs Côtes, & bloquer Dunkerque & Nieuport. Du reste, les navires Espagnols, dont le Cardinal Bentivoglio exalte si fort la grandeur, étoient beaucoup moins grands que nos vaisseaux de guerre du premier & du second rang. Il n'y en avoit pas dans ce temps de plus forts.

& dont on attendoit les plus grands succès.

AN. 1588. La flotte devoit lever l'ancre au commencement de Mai. Le Marquis de Sainte-Croix étoit déjà arrivé à Lisbonne pour la faire partir, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie si aiguë & si violente, qu'il mourut en peu de jours. Le Roi fut très-affligé de cette perte. (25) Il nomma aussitôt pour commander la flotte, Alphonse Perès de Gusman, Duc de Médina Sidonia, l'un des plus grands Seigneurs d'Espagne, mais qui n'avoit jamais quitté ce Royaume, ni servi dans la marine. Le nouveau Com-

---

(25) Le Marquis de Sainte-Croix mourut de chagrin, du reproche injuste que le Roi lui fit de la lenteur de ses préparatifs. Alphonse-Louis Perès de Gusman, Duc de Médina Sidonia, qui lui fut substitué, étoit incapable d'un emploi de cette conséquence. C'étoit remplacer un Général de fer, par un Général d'or, dit Strada, en faisant allusion aux qualités guerrières, & aux richesses de ces deux Seigneurs. Le choix du Roi ne déplut ni aux Officiers de l'armée navale, qui se flattoient que la gloire du succès retomberoit sur eux; ni à l'armée même, qui espéroit qu'un Général aussi opulent seroit, en quelque sorte, la caution que sa solde lui seroit exactement payée.

mandant se hâta de se rendre à Lisbonne. Quelque diligence qu'il fit, ce changement retarda le départ de la flotte de plusieurs jours, & elle ne put sortir que sur la fin de Mai, du port de cette ville. Le Roi eut soin de donner au Duc, pour diriger les mouvements de la flotte sous ses ordres, Dom Juan Martinès de Recalde. C'étoit un Capitaine de la plus haute capacité. On choisit aussi plusieurs Officiers expérimentés, pour commander les diverses escadres dans lesquelles on avoit divisé la flotte.

L'armée du Roi en Flandre étoit prête à remplir sa destination. Elle avoit été jointe par ses renforts, & une quantité étonnante de noblesse y étoit accourue, pour servir sous le Duc de Parme. Il y vit arriver entr'autres le Marquis de Burgaw, Prince de la Maison d'Autriche, à qui il fit rendre tous les honneurs qui lui étoient dus. Dom Amédée de Savoie, Dom Juan de Médicis, Vespasien de Gonzague, Duc de Sabionette, s'y rendirent également avec plusieurs autres des plus grands Seigneurs d'Italie. Enfin le Duc de Pastrane, accompagné de beaucoup d'Espagnols de la

LIV. XIV.

An. 1588.



LIV. XIV.  
An. 1588. plus haute considération, vinrent augmenter le nombre de ceux qui vouloient se distinguer dans cette expédition. (26)

29 Juin.

Tous ces guerriers n'attendoient plus que l'arrivée de l'armée navale; mais elle ne parut pas sur les Côtes de Flandre, aussi-tôt qu'ils l'auroient désiré. Elle étoit à peine sortie du port de Lisbonne, qu'elle fut accueillie par une tempête affreuse, qui la mit dans le plus grand désordre, & la dispersa. On ne perdit que quelques galères, qui ne purent résister à la violence de la tempête; mais il s'agissoit de rassembler la flotte, & on étoit déjà au milieu du mois de Juillet, que tous les navires dont elle étoit formée, & qui avoient prodigieusement souffert, étoient à peine réunis à la

---

(26) L'armée que le Duc de Parme avoit rassemblée, étoit de quarante mille hommes d'infanterie, & de trois mille de cavalerie, dont trente mille fantassins, & dix-huit cents cavaliers, devoient passer en Angleterre, & le reste devoit rester à la défense de la Flandre. Don Juan de Médicis, & Don Amédée de Savoie étoient frères naturels, le premier du grand Duc de Toscane, le second du Duc de Savoie.

Corogne. Enfin elle leva l'ancre une ~~seconde~~ <sup>Liv. XIV.</sup> seconde fois. Le Duc de Médina avoit <sup>An. 1588.</sup> arboré son pavillon sur le Saint-Martin, galion fameux par la victoire que le Marquis de Sainte-Croix, qui le montoit alors, avoit remportée près de l'isle Tercere. C'étoit le vaisseau Amiral, dont les signaux guidoient la marche de toute la flotte. Sa navigation fut heureuse, & bientôt un vent favorable la porta à la vue des côtes d'Angleterre, qu'elle découvrit à la fin du même mois. La flotte Angloise ne tarda pas à se montrer. Celle-ci n'étoit forte que de cent vaisseaux de guerre, environ, tous beaucoup moins gros que les navires Espagnols; mais ils étoient plus légers & bien supérieurs par leur vitesse, & par la perfection de leurs manœuvres.

Aussi-tôt que le Duc de Médina fut entré dans la Manche, il en donna avis au Duc de Parme par Dom Louis de Gusman. Médina ne souhaitoit rien davantage que d'attaquer l'ennemi. A peine l'eut-il apperçu, qu'il se rangea en bataille. Jamais plus magnifique spectacle n'avoit peut-être paru sur l'Océan. L'armée Espagnole, disposée en forme de croissant, occupoit d'une



prêts à saisir ces heureuses occasions de les attaquer.

LIV. XIV.

An. 1588.

Ils ne furent point trompés dans leurs espérances, & la fortune ne tarda pas à les servir. Le feu ayant pris à un grand galion de Biscaie, & le principal mât du galion d'Andalousie s'étant rompu, ces deux navires restèrent en arrière, & ayant bientôt été enveloppés d'un grand nombre de vaisseaux Anglois, aux ordres de François Drack, ils tombèrent en son pouvoir. Sur le premier, qu'on n'abandonna aux Anglois, que presque entièrement consumé, se trouvoit Jean de Guerra, Trésorier de la flotte, avec une grande partie de la caisse de l'armée. Le second portoit Pierre Valdès, Colonel d'un Régiment Espagnol, & brave Officier. Cette première perte fut importante, & l'on en tira un mauvais augure pour les suites de l'expédition. Les flottes se trouvant une seconde fois en présence au commencement d'Août, le hazard voulut que le galion le Saint-Jean de Portugal, que montoit l'Amiral Jean Martinès de Recalde, fut surpris, séparé de la flotte. Sur-le-champ, les Anglois l'investirent, & il couroit

1 Août.

4 Août.

1602. 3

Liv. XIV.  
An. 1588.
 risque d'être pris, si le Général ne l'eût dégage avec le grand galion le Saint-Martin, qui soutint presque seul, pendant plusieurs heures, le feu de l'armée ennemie. Les vaisseaux Anglois avoient, comme on l'a déjà remarqué, un grand avantage sur les vaisseaux Espagnols, par leur légéreté, & la bonté de leurs manœuvres. Leur promptitude à arriver sur l'ennemi, & à s'en éloigner, étoit égale. Ils faisoient voile à tout vent. Ils se formoient, & se divisoient en un clin-d'œil. Leur petitesse leur servoit sur-tout à éviter les bancs de sable, dont la Manche & toutes ses côtes sont semées. D'ailleurs, leur canon ne portoit presque jamais à faux, tandis que celui des grands vaisseaux Espagnols, ne tiroit ordinairement qu'en l'air, & atteignoit rarement les ennemis. Les deux galions du Général & de l'Amiral avoient été très-maltraités dans le combat, ainsi qu'une galeasse, qui, après avoir perdu son Capitaine & presque tout son équipage, vint échouer à la côte de France, auprès du Havre-de-Grace.

Malgré ces échecs, la flotte Espagnole étoit enfin arrivée au Pas de

6 Aout.

Calais. Le Duc de Médina dépêcha ~~immédiatement~~ LIV. XIV.  
aussi-tôt Rodrigue Teglio, au Duc de Parme, qui étoit à Bruges, pour l'in- An. 1588.  
struire de sa position, & le prier avec  
instance, de hâter l'embarquement de  
ses troupes. Farnèse se rendit aussi-tôt  
à Nieuport pour cet effet; mais il fit  
avertir en même-temps le Duc de  
Médina, qu'il lui étoit impossible de  
sortir de Nieuport, & même de Dun-  
kerque, parce que la flotte des Etats  
bloquoit ces ports. Il engagea le Duc  
à se porter sur elle pour l'attaquer,  
& lui représenta que c'étoit l'inten-  
tion du Roi, qui avoit donné à cet  
égard des ordres précis; qu'il n'avoit  
rassemblé que des bâtimens de trans-  
port, qui n'ayant point d'artillerie,  
ne pouvoient combattre les Hollan-  
dois; & qu'enfin il ne pouvoit, sans  
témérité, exposer à une perte inévi-  
table, l'armée la plus florissante que  
le Roi eût jamais eue en Flandre, &  
par une conséquence nécessaire, la  
Flandre même qui resteroit sans dé-  
fense.

Médina s'étoit approché des côtes  
de Flandre, & il étoit déjà à la vue  
de Dunkerque, quand un calme le  
força de jeter l'ancre au milieu des

LIV. XIV. deux flottes ennemies, dont il étoit  
 en quelque sorte enveloppé. Ce con-  
 tre-temps dura un jour entier, pen-  
 dant lequel les trois flottes ne pu-  
 rent changer de position. Mais la nuit  
 commençoit à peine, que la flotte Es-  
 pagnole voit arriver sur elle à l'im-  
 proviste, huit vaisseaux d'une gran-  
 deur médiocre, qui paroissoient tout  
 en feu. Ils étoient séparés les uns des  
 autres, & observoient quelque inter-  
 valle entr'eux, afin de pouvoir se jet-  
 ter de plusieurs côtés, au milieu des  
 navires Espagnols. La mémoire des  
 machines infernales qu'on avoit em-  
 ployées pour la défense d'Anvers, étoit  
 encore récente. Il n'en fallut pas da-  
 vantage pour faire croire aux Espa-  
 gnols, que ces brûlots seroient aussi  
 meurtriers, & produiroient d'aussi  
 terribles effets. Aussi-tôt cédant aux  
 impressions d'une terreur aveugle, que  
 les ténèbres de la nuit ne faisoient  
 qu'augmenter, & sans attendre que  
 ces navires, dont ils s'effrayoient si  
 fort, se fussent approchés de la flotte,  
 chaque vaisseau se hâte de lever l'an-  
 cre pour prendre la fuite. L'épou-  
 vante fut si étrange, qu'un grand  
 nombre coupèrent les cables, dans  
 la

la crainte de ne pouvoir pas échapper aussi-tôt. Et comme si la fortune LIV. XIV.  
 eût voulu favoriser le stratagème des An. 1588.  
 ennemis, il s'éleva dans le même  
 temps un vent assez fort, pour faire  
 craindre aux Espagnols qu'il n'augmentât le progrès des flammes, & ne rendît leurs ravages plus funestes. Dans cette circonstance malheureuse, les vaisseaux se heurtoient les uns les autres, avec un fracas inexprimable. Les plus éloignés croyoient appercevoir un péril prochain. Le trouble empêchoit d'entendre le commandement, & l'horreur de la nuit augmentant le désordre, il devint si grand, qu'on n'auroit pu alors, même au milieu du jour, en arrêter les progrès. Ces brûlots si redoutés avoient produit l'effet qu'on en avoit attendu. Ils n'étoient destinés qu'à effrayer, & à faire croire que c'étoit effectivement des machines semblables à celles d'Anvers, dont ils avoient l'apparence.

La flotte Espagnole, en se dérochant au danger imaginaire du feu, ne put se préserver des malheurs réels qu'occasionnèrent le vent & la confusion de sa retraite. Elle se trouva si dis-



**LIV. XIV.** perfée, & si mal en ordre lorsque le  
**An. 1588.** jour parut, que plusieurs des plus  
8 Août. grands galions, éloignés les uns des  
autres, furent attaqués sur-le-champ  
avec avantage par les flottes Angloise  
& Hollandoise. Le Saint-Matthieu,  
commandé par Dom Diegue Pimentel,  
Mestre-de-Camp Espagnol, & le Saint-  
Philippe, combattirent long-temps,  
soutenus par la capitane; mais cette  
galère, percée en plusieurs endroits  
par les bordées des navires ennemis,  
fut contrainte d'abandonner ces ga-  
lions & de se sauver. Ils continuèrent  
à se défendre avec courage, jusqu'à ce  
qu'enfin, ayant été poussés par le vent  
sur des bancs de sable, ils coulèrent  
à fond. Toledo se noya, Pimentel &  
quelques autres furent pris. Une ga-  
leasse de Naples donna également au  
travers de la côte de Calais, & Hugues  
de Moncade, qu'elle portoit, s'étant  
jetté à la mer avec la plus grande par-  
tie de son équipage, il n'en échappa  
qu'un petit nombre.

De si funestes pertes, qui pouvoient  
être suivies d'événements plus fâ-  
cheux, à cause des périls de la navi-  
gation de la Manche, parurent au  
Duc de Médina-Sidonia, & au Con-

feil de guerre , des raisons pressantes de reconduire la flotte en Espagne. Liv.XIV.  
 On regarda presque comme impossible de nettoyer la côte des vaisseaux ennemis. On étoit d'ailleurs instruit des préparatifs de la Reine d'Angleterre , pour s'opposer à la descente. Cette Princesse étoit montée à cheval , & s'étoit montrée à ses troupes , armée de pied en cap. Elle en avoit été reçue avec des transports de joie si vifs , & elle leur avoit inspiré tant d'ardeur , qu'elle en avoit conçu les plus flatteuses espérances. Medina prit donc le parti de retourner en Espagne. (27) Afin d'éviter les bas-fonds, si communs sur les côtes occidentales d'Angleterre , d'Ecosse & d'Irlande , il donna ordre à la flotte de remonter vers le Nord , & de tourner les isles Britanniques. Il prescrivit en particulier à chaque vaisseau , de se rendre à la Corogne , supposé que la flotte fut encore le jouet des vents , & d'y

An. 1588.

9 Août.

---

(27) Les Espagnols avoient déjà perdu dix navires & cinq mille hommes , quand le Duc de Médina-Sidonia prit le parti de retourner en Espagne. Il ne manquoit que cent hommes aux Anglois.

rester jusqu'à ce qu'elle y fût entièrement réunie.

**Liv. XIV.**  
**An. 1588.** Cette précaution étoit sage. La flotte éprouva bientôt le malheur que son Général avoit craint ; mais avec des circonstances si fâcheuses , qu'il lui fut impossible de se trouver au rendez-vous indiqué. Elle voguoit à peine dans les mers du Nord , qu'elle fut battue d'une des plus furieuses tempêtes que l'Océan ait jamais excitées. Dans un instant le jour s'obscurcit , & se change en la nuit la plus sombre. Les éclairs brillent , un tonnerre effroyable se fait entendre. Les vents déchaînés de toutes parts agitent les eaux avec une impétuosité extrême. Tantôt les vagues s'élèvent jusqu'aux nuës , accumulées en montagnes , & semblent devoir précipiter les vaisseaux dans leur chute ; tantôt le sein de la mer semble se déchirer , & ouvrir ses profonds abymes pour les engloutir. L'obscurité profonde empêche qu'on puisse manœuvrer ni appercevoir les signaux ; les navires , poussés les uns contre les autres , se choquent avec un fracas épouvantable , jusqu'à ce qu'ils soient dispersés de tous côtés par la tempête.

Le premier vaisseau qui se sépara, fut celui de l'Amiral. Plusieurs autres, entraînés par la violence du vent, le suivirent. Après avoir craint pendant long-temps d'être jettés sur les Orca-des, isles répandues autour de l'Écosse, le plus grand nombre gagnèrent l'Irlande, où leurs gens, accablés de fatigues, furent très-mal reçus. Plusieurs vaisseaux firent naufrage avant d'y arriver. Un grand nombre d'Espagnols très-qualifiés, entr'autres Alphonse de Leve, Général des galères de Sicile, qui avoit laissé les fonctions de cette charge, pour servir comme Volontaire sur la flotte du Roi, perdirent la vie dans ce terrible désastre. Il suffit, pour en donner une idée, de dire qu'il n'y eut aucun des rivages des Isles Britanniques, qui ne devînt fameux par le naufrage, la mort ou la captivité de quelque personnage illustre. L'Amiral Récalde fut encore joint en Irlande par d'autres vaisseaux; mais ils étoient si délabrés, qu'ils eurent beaucoup de peine à se rendre en Espagne, & qu'il en périt beaucoup avant d'y arriver. Le reste se réfugia à Saint-Ander, où moururent, peu de jours après leur dé-

LIV. XIV.

An. 1588.

2 Sept.

barquement, Récalde Oquendo, un  
 Liv. XIV. des principaux Officiers de la flotte,  
 An. 1588. & plusieurs autres gens de qualité,  
 accablés des fatigues qu'ils avoient es-  
 fuyées sur mer. Le Duc de Médina-  
 Sidonia, après avoir lui-même couru  
 bien des risques, entra aussi dans le  
 même port, à la fin de Septembre. Il  
 instruisit aussi le Roi de son arrivée,  
 & lui envoya les détails de ses mal-  
 heurs. (28)

(28) Les Espagnols convinrent dans le  
 temps, d'avoir perdu trente-deux bâtimens,  
 ou pris ou submergés, & dix mille hommes  
 tués, prisonniers, ou morts de maladie. Les  
 relations Angloises & Hollandoises augmentè-  
 rent beaucoup ce désastre, & firent monter  
 à quatre-vingt navires environ, & à vingt-  
 deux mille hommes, la perte des Espagnols.  
 Quoi qu'il en soit, ce malheur mit en deuil  
 presque toute l'Espagne : le Roi en abrégéa  
 la durée par un Edit. Ce Prince reçut cette  
 triste nouvelle avec une fermeté qu'on crut  
 affectée. Le Comte de Castel Rodrigo, qui  
 la lui annonça, ne put s'empêcher d'en plai-  
 fanter. Idiaquès, au rapport de Strada, in-  
 quiet de l'effet qu'elle avoit produit sur leur  
 Maître, l'ayant demandé au Comte : *Le Roi*  
*ne se soucie point de cette infortune*, lui ré-  
 pondit ce Seigneur, *ni moi non plus*, ajouta-  
 t-il, très-surpris sans doute de l'indifférence  
 stoïque du Monarque. De Thou assure qu'ayant

Cet armement fameux, destiné à en-  
vahir l'Angleterre, avoit eu un suc-  
cès bien différent de celui que ce

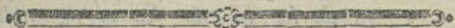
Liv. XIV.

An. 1588.

suivi à Chartres Henri III, après la journée des Barricades, il y avoit entendu dire à Mendoza, Ambassadeur d'Espagne, que cette flotte fameuse avoit coûté à son Maître plus de deux cents millions d'écus. Quoi qu'il en soit de cette dépense énorme, qui paroît ici exagérée, l'Amiral Espagnol accula le Duc de Parme de son mauvais succès. Soit feinte, soit conviction, le Roi l'en justifia lui-même. Du reste, la flotte Espagnole auroit pu réussir, si en entrant dans la Manche, elle se fût portée sur Plimouth, où elle eût aisément détruit la flotte Angloise, qui n'en pouvoit sortir, à cause des vents contraires. Mais les ordres du Roi prescrivoient expressément à l'Amiral d'aller joindre le Duc de Parme. Plusieurs Historiens très-sages, conviennent que le désastre de la flotte, trop prématurément surnommée *l'Invincible*, fut l'effet de l'impétuosité, des fausses manœuvres, & des vaines frayeurs des Espagnols, qui ne purent parvenir à chasser les Hollandois des côtes de Flandre, qui s'étant mis dans le désordre le plus étrange à la vue des brûlots, préparèrent eux-mêmes les avantages que les Anglois furent tirer de la tempe qui suivit l'apparition des brûlots, qui, enfin, crurent ne pouvoir éviter trop tôt des ennemis bien plus foibles, mais bien plus habiles qu'eux, qui les vainquirent par la supériorité de leurs talents dans la science de la mer.

**LIV. XIV.** Prince s'étoit promis. Peu d'entrepri-  
**AN. 1588.** ses furent préparées d'aussi loin, com-  
 mencées avec un appareil plus for-  
 midable, & terminées par une cata-  
 trophe plus fatale. Ainsi s'évanouif-  
 sent les desseins des hommes. Ainsi la  
 Providence divine se plaît à confon-  
 dre, dans ses décrets éternels, les  
 vains projets de leur orgueilleuse sa-  
 gesse.





## L I V R E X V.

## S O M M A I R E.

*SCHENCK projette de faire construire un fort au point de la division où le Rhin se partage en deux branches. Il le propose au Prince Maurice. On le construit. Surprise de Bonne par Schenck. Bonne est reprise par les Royalistes. Surprise de Berg-op-zoom manquée par le Duc de Parme. Prise de Wachtendonck. Situation embarrassante du Duc de Parme, dont la santé se déränge. La garnison de Gertruidenberg veut se révolter. Cette place est livrée au Duc de Parme. Blocus de Rhinberg par le Comte de Varambon. Excursions de Schenck. Il périt dans une entreprise sur Nimègue. Prise de Rhinberg. Le Duc de Parme aux eaux de Spa. Mutinerie d'un régiment Espagnol. Surprise de Breda. Stratagème imaginé pour y réussir. On tente en vain de reprendre cette ville. Projet du siège de Nimègue par le Prince Maurice. Le Duc de*

1588.

1589.

1590.



*Parme se dispose à marcher au secours de la Ligue. Sa répugnance pour cette expédition, à laquelle il est forcé par les ordres du Roi d'Espagne. Parallele d'Henri IV & du Duc de Parme. Etat de l'armée du Duc. Bel ordre de sa marche. Il arrive à Meaux. Il s'approche de la ville de Paris, réduite aux plus fâcheuses extrémités. Etat du siège de cette ville. Le Roi consulte ses Généraux pour savoir s'il doit le lever. Il le leve. Les armées se trouvent en présence. Le Duc de Parme refuse la bataille. Il feint ensuite de vouloir l'engager. Il tombe tout-à-coup sur Lagni, qu'il bat en ruine. Le Roi marche au secours de Lagni. Cette ville est prise par le Duc de Parme, qui ravitaille Paris. Le Roi tente de surprendre Paris par escalade. Il est repoussé. Le Duc de Parme se prépare à retourner en Flandre. Plaintes des Ligueurs. Il se justifie. Siège de Corbeil. Il est emporté d'assaut. Le Duc de Parme retourne en Flandre. Il est suivi dans sa retraite par le Roi. Vives escarmouches entre les troupes des deux partis. Le Duc de Parme rentre en Flandre.*

LA flotte Espagnole s'étant éloi- Liv. XV.  
 gnée, après avoir si mal rempli An. 1588.  
 les espérances du Roi, le Duc de  
 Parme quitta presqu'aussi-tôt les envi-  
 rons de Bruges avec son armée. Les  
 affaires de l'Electeur de Cologne,  
 qu'il avoit été obligé d'abandonner à  
 ses propres forces, lorsqu'il leva le  
 siège de Rhinberg, pour marcher au  
 secours de Zutphen, étoient tombées  
 dans une situation fâcheuse. Schenck  
 ne lui laissoit aucun repos. Cet Offi-  
 cier, plein de génie & d'activité, fai-  
 soit sans cesse de nouveaux progrès  
 dans ce canton. Il avoit imaginé de  
 construire un fort sur le Rhin, d'où  
 il incommodoit beaucoup tous les en-  
 viron. Ce fleuve, après avoir parcouru  
 une vaste étendue de pays, se divise  
 sur la fin de son cours en deux bras  
 très-considérables, & forme cette isle  
 fameuse des anciens Bataves, qui con-  
 serve encore le nom de ces peuples,  
 quoiqu'un peu corrompu (le Betuwe.)  
 C'étoit à l'angle qui fait le point  
 de division de ces deux bras, que  
 Schenck avoit senti qu'on pourroit  
 construire un fort, qui seroit d'une  
 grande utilité aux Etats, & qui seroit,

à proprement parler, la clef du Rhin.  
 LIV. XV. Il mettoit à portée de maîtriser le cours  
 An. 1588. du fleuve, de faire payer un tribut à  
 tous ceux qui y naviguoient, & de faire  
 des excursions dans les Provinces voi-  
 fines.

Il avoit proposé son projet au Prince Maurice, & avoit demandé avec instance, qu'on lui confiât le soin de le construire, de le garder, & même de lui donner son nom, afin qu'il se crût encore plus étroitement obligé de le défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Quelque jeune que fut Maurice, il avoit senti aisément la bonté du projet, & les Etats-Généraux, à qui il en avoit rendu compte, avoient résolu aussi-tôt de l'exécuter; on mit la main à l'œuvre, & en très-peu de temps le fort s'étoit trouvé en état de défense, & aussi régulièrement construit, que sa position l'exigeoit. On y avoit établi une garnison nombreuse, & il avoit été abondamment pourvu de tout ce qui étoit nécessaire à sa sûreté. C'est celui qu'on appelle encore le fort de Schenck que les Provinces-unies ont possédé pendant près de cinquante années, & le même dont l'Europe s'occupe

avec tant d'intérêt, depuis qu'il a été surpris avec tant de bonheur, & con- Liv. XV.  
servé avec tant de bravoure par le An. 1588.  
Cardinal Infant. (1)

Schenck s'étant établi dans ce poste qu'on lui avoit confié, désoloit tous les environs par ses courses, & étoit sans cesse les occasions favorables de surprendre quelque place du voisinage. Nimègue n'étoit pas loin, & il auroit désiré beaucoup de s'en emparer, au moment qu'on s'y attendroit le moins; mais jugeant que ce projet étoit encore prématuré, il avoit songé à se dédommager sur l'Electeur de Cologne; de la perte de Nuys, par la prise de quelque autre ville de sa dépendance.

Bonne, une des meilleures places que le Rhin arrose, & qui est située un peu au dessous de Cologne, devint bientôt la conquête de cet infatigable ennemi. Schenck, après avoir rassemblé à la hâte un corps de trou-

---

(1) Le fort de Schenck fut construit dans l'année 1587. Il a été surpris par le Cardinal Infant, la nuit du 2 au 3 Septembre 1635, & repris par les Etats, le 29 Avril 1636.

pes, l'y conduisit pendant la nuit, &  
Liv. XV. à la faveur d'une intelligence qu'il  
An. 1588. avoit ménagée avec quelques-uns des  
habitants, ayant appliqué un pétard  
à la porte qui donne sur le Rhin, il  
l'enfonça, & se rendit maître de la  
ville. (2) L'Archevêque eut recours  
au Duc de Parme. Ce Prince étoit  
alors occupé des préparatifs de l'en-  
treprise contre l'Angleterre. Néan-  
moins, considérant que le Roi avoit  
intérêt de ne pas abandonner la cause  
de ce Prélat, il lui envoya sur-le-  
champ les troupes dont il avoit be-  
soin, & détacha Charles de Croy,  
Prince de Chimay, avec six mille  
hommes d'infanterie, & douze cents  
chevaux.

Le Prince de Chimay se mit aussitôt en marche. Son infanterie étoit composée d'Italiens, de Lorrains & d'Allemands; & sa cavalerie presque toute d'Espagnols & d'Italiens. Cette armée ne tarda pas d'arriver à Bonne. Schenck avoit muni cette ville le mieux qu'il avoit pu, mais elle n'é-

---

(2) Schenck surprit Bonne, sur la fin de l'année 1587, en enfonçant la porte, avec un pétard, dont l'invention étoit récente.

toit pas encore en état de faire une longue résistance. Les Royalistes l'investirent de très-près. C'étoit par le Rhin qu'on pouvoit la secourir plus aisément ; & pour favoriser les secours, Schenck avoit pris la précaution de construire deux forts sur la rive droite de ce fleuve, vis-à-vis de Bonne. Le Général de l'armée royale jugea qu'il falloit leur opposer un ouvrage semblable sur l'autre bord. Les Italiens, commandés par le Mestre-de-Camp Charles Spinelli, en furent chargés ; mais s'ils avoient beaucoup de zèle pour en hâter les travaux, les assiégés ne faisoient pas moins d'efforts pour les retarder. Cela donna lieu à plusieurs actions, dont l'avantage resta aux Royalistes. Alexandre de Monti se distingua beaucoup en cette occasion, & donna de grandes preuves de bravoure & de capacité. Lorsqu'on fut venu à bout de construire ces ouvrages, on s'occupa de chasser les ennemis des forts qu'ils avoient construits sur le bord opposé. C'étoit le seul moyen de leur ôter toute espérance de secours. Chimay fit donc passer à cet effet de l'autre côté quelques détachements, & en

LIV. XV.

An. 1588.

peu de jours, on se rendit maître  
 Liv. XV. d'un des forts. L'autre, qui étoit plus  
 An. 1588. considérable, fit une résistance plus  
 vive. L'impatience des Italiens ne leur  
 permit pas d'attendre que les batte-  
 ries eussent fait leur effet; & ils se hâ-  
 tèrent de monter à l'assaut; mais cet  
 excès de courage leur coûta cher. Ils  
 furent repoussés avec perte; plusieurs  
 furent tués, & il y en eut un plus  
 grand nombre de blessés. On prit  
 alors le parti de faire jouer l'artillerie  
 avec une nouvelle vivacité, & on  
 contraignit enfin le fort de capituler.  
 Débarrassés de ces attaques, les Roya-  
 listes s'attachèrent au corps de la pla-  
 ce, & déjà ils établissoient des bat-  
 teries de plusieurs côtés, quand les  
 assiégés, qui désespéroient d'être se-  
 courus assez tôt, ne voulurent pas  
 s'exposer aux risques d'un assaut, &  
 remirent la ville à l'Electeur, qui les  
 Sept. laissa sortir, à des conditions hono-  
 rables.

Ce siège ne fut pas plutôt terminé,  
 que le Prince de Chimay retourna  
 joindre le Duc de Parme. Le Duc  
 étoit alors dans la Flandre propre-  
 ment dite; mais après le malheureux  
 succès de l'expédition projetée con-

tre l'Angleterre, il étoit sur le point de sortir de cette Province, lorsque deux soldats Ecoffois, de la garnison de Berg-op-zoom, vinrent le trouver, & convinrent de lui livrer un grand fort voisin de cette place, qui pouvoit beaucoup lui en faciliter la conquête. C'eût été un avantage considérable pour le Roi. Le Duc écouta donc les propositions de ces deux hommes, & promit de récompenser ce service comme ils le méritoient, s'ils pouvoient réussir. Il envoya aussi-tôt le Comte Charles de Mansfeld auprès de Berg-op-zoom, avec un gros corps de troupes, & lui ordonna de s'emparer d'abord de l'isle de Tolen, qui étoit à peu de distance de cette place, & qu'il étoit important de soumettre avant de commencer les opérations du siège. Mais Mansfeld, au-lieu de surprendre les ennemis comme il l'espéroit, les trouva si bien préparés à le recevoir, qu'il ne put pénétrer dans l'isle. Comme il falloit, pour y arriver, passer plusieurs canaux, & traverser plusieurs digues, ses troupes rencontrèrent partout une si vigoureuse résistance, qu'il fut contraint de se retirer avec une perte considérable.

Liv. XV.

An. 1588.



Le Duc de Parme, qui s'étoit ren-  
 LIV. XV. du en personne pour s'assurer du fort  
 An. 1588. dont on promettoit de le rendre maî-  
 tre, ne fut pas plus heureux. La ri-  
 vière de Zoom traverse Bergh, & se  
 décharge très-près de cette ville dans  
 un large canal. Les ennemis avoient  
 construit un grand fort, qui en do-  
 minoit l'embouchure. C'étoit celui  
 qu'on étoit convenu de livrer au Duc,  
 & qui effectivement auroit été pour  
 lui d'une grande conséquence, en le  
 mettant à portée de couper les secours  
 à la ville de Bergh, s'il prenoit le  
 parti de l'assiéger. Il s'en approcha  
 donc, conduisant avec lui l'un des  
 deux Ecoffois, qui ne cessoit de con-  
 firmer les bonnes espérances qu'il lui  
 avoit données; il fit avancer, après le  
 soleil couché, le Mestre-de-Camp  
 Sanche de Leve, avec trois mille fan-  
 tassins choisis, la plus grande partie  
 Espagnols, le reste Wallons. Leve  
 les partagea en trois corps. Le pre-  
 mier étant arrivé à la porte du fort,  
 l'Ecoffois qui lui servoit de guide y  
 entra, suivi de plusieurs Royalistes,  
 qui crurent le succès inmanquable;  
 mais la fourberie ne tarda pas d'écla-  
 ter. A peine trente ou quarante hom-  
 Octobre.

mes étoient-ils entrés, qu'on fit tomber une herse de fer qui boucha la porte. Ceux qui se trouvèrent enfermés dans le fort, furent massacrés ou pris, & leurs compagnons qui attendoient en dehors l'événement, furent sauvés d'une si furieuse décharge de mousqueterie, qu'il y en eut un grand nombre de tués & de blessés. Le Duc ayant été trompé par cette perfidie, ne s'arrêta pas à Berg-op-zoom. Il fit seulement fortifier plusieurs postes à l'entour de cette place, & retourna à Bruxelles, vers le milieu de Novembre.

Ce Prince ne s'étoit pas encore éloigné de Berg-op-zoom, quand il envoya le Comte Charles de Mansfeld dans la Province de Gueldres, pour enlever Wachtendonck aux ennemis. C'est une petite ville peu éloignée de Venlo; mais les avantages de sa situation dans un terrain noyé, & les fortifications que les Hollandois avoient ajoutées aux défenses qu'elle tenoit de la nature, la rendoient considérable, & elle incommodoit beaucoup le Pays dont elle étoit entourée. Le Comte s'y porta sans délai; & après avoir traversé la

LIV. XV.

An. 1588.

3 Decem.

An. 1588.

Meuse à Venlo, il l'investit. La gar-  
 Liv. XV. nison de Wachtendonck étoit foible,  
 An. 1588. mais elle étoit résolue à se bien dé-  
 fendre. Elle fit en effet la plus grande  
 résistance. Cependant les travaux du  
 siège avancèrent promptement. Le feu  
 des batteries, la sappe & les mines,  
 servirent si bien les assiégeants, que  
 les défenseurs de la place, ne pou-  
 vant plus tenir davantage, capitulè-  
 rent. (3)

Ce siège termina l'année 1588. Il  
 An. 1589. s'en falloit beaucoup, qu'au commen-  
 cement de l'année suivante, l'armée  
 royale fût aussi forte qu'elle l'avoit  
 été. Le départ du Marquis de Bur-  
 gaw, qui s'étoit retiré avec la plus  
 grande partie de ses Allemands, &

---

(3) Le siège de Wachtendonck, qui fut  
 fait par le vieux Comte Pierre Ernest de Mans-  
 field, & non par son fils, est célèbre, parce  
 qu'on y fit pour la première fois, usage des  
 bombes; invention meurtrière due au hasard.  
 Un habitant de Venlo, voulant faire un essai  
 d'artifice, destiné à l'amusement de Guillau-  
 me, Duc de Cleves, à qui cette ville don-  
 noit une fête, trouva, sans le chercher, ce  
 funeste instrument de mort & d'incendie. Cette  
 première bombe mit, en retombant, le feu  
 à Venlo, dont la plus grande partie fut con-  
 sumée.

les pertes que les troupes des autres nations avoient faites malgré leur inaction, l'avoient considérablement affoiblie. Il devenoit d'ailleurs très-difficile de la payer régulièrement, & il étoit à craindre de voir recommencer ces pernicieuses mutineries, que le Duc de Parme avoit toujours prévenues avec une vigilance extrême. Il ne cessoit d'en représenter le péril prochain à la Cour d'Espagne; mais le Roi, dont les finances avoient été épuisées par la malheureuse expédition d'Angleterre, n'étoit guères en état d'y apporter remède. Le Duc de Parme étoit vivement affligé de se voir réduit dans une si triste situation, & craignoit encore de recevoir bientôt des ordres précis d'aller en France au secours de la ligue, & d'être contraint, par conséquent, de laisser dépérir les affaires de Flandre. Il étoit d'autant plus affecté de ces contre-temps, que sa santé commençoit dès-lors à se déranger. Ce Prince qui avoit eu peur que la goutte, mal en quelque sorte héréditaire dans sa famille, ne devînt un obstacle au dessein qu'il avoit de se consacrer entièrement à la profession des armes,

LIV. XV.

An. 1589.

avoit pris la résolution en arrivant en  
 LIV. XV. Flandre , de ne plus boire de vin. Ce  
 An. 1589. régime ne l'avoit point incommodé ,  
 tant qu'il avoit conservé la vigueur  
 de la jeunesse ; mais son tempéra-  
 ment s'étant altéré , à mesure qu'il  
 avançoit en âge , on commençoit à  
 découvrir en lui quelques symptô-  
 mes de cette funeste hydropisie , qui  
 se joignant aux fatigues & aux in-  
 quiétudes inséparables des expéditions  
 dont il fut chargé , fit bientôt assez  
 de progrès pour le conduire au tom-  
 beau. (4)

Mais sans anticiper cet événement  
 fatal , reprenons ceux de l'année 1589.  
 Elle s'ouvrit par une acquisition qui  
 fut avantageuse au Roi , mais qui fut

---

(4) On pensa fort communément alors ,  
 que le chagrin dont le Duc de Parme fut pé-  
 nétré , à cause du mauvais succès de la flotte  
 prétendue invincible , & depuis , de celui du  
 siège de Berg-op-zoom , des imputations offen-  
 santes qu'ils lui attirèrent , & des railleries  
 amères dont le Duc de Pastrane & le Prince  
 d'Ascoli , qu'on regardoit comme ses espions à  
 l'armée , & divers autres Seigneurs Espagnols ,  
 envieux de sa gloire , l'accablèrent , ne contri-  
 buèrent pas peu au dérangement de sa santé.  
 Strada est conforme en ce point aux Historiens  
 Hollandois.

malheureusement l'occasion d'une perte beaucoup plus fâcheuse, qu'elle ne fut utile. Odoard Lanzavecchia, Italien, vieux Capitaine, très-estimé du Duc de Parme, étoit alors Gouverneur de Breda. Cette ville importante du Brabant, étoit très-proche de Gertruidenberg, autre place d'une conséquence extrême. La garnison de cette dernière ville étoit composée d'Anglois mal payés, & très-mécontents; l'on craignoit qu'ils ne se portassent à quelque résolution contraire aux intérêts des Provinces-unies. Leurs dispositions n'étoient point ignorées du Prince Maurice, qui avoit tâché de les contenir dans le devoir, en leur faisant toucher une partie de la solde, qui leur étoit due. Mais cette satisfaction très-imparfaite qu'on leur avoit donnée, loin de les regagner, les avoit rendus plus ardents à exiger tout ce qu'il leur restoit à recevoir. Ils redoublèrent d'importunité, menacèrent après avoir supplié, & protestant qu'ils ne vouloient plus garder Gertruidenberg, qu'au nom de la Reine d'Angleterre, ils furent sur le point de se mutiner ouvertement. Le Prince Maurice leur envoya

Liv. XV.

An. 1589.

Liv. XV. le Colonel Norris, Anglois. Cet Offi-  
 An. 1589. crier, que les soldats de sa nation  
 respectoient beaucoup, leur repré-  
 senta en vain qu'Elisabeth seroit plus  
 offensée que reconnoissante du parti  
 qu'ils prenoient. Il ne put les en dis-  
 suader.

Instruit de cet incident, Lanzavecchia tâcha d'en profiter. Il avoit employé tous ses soins, dès l'origine du mécontentement des soldats de cette garnison, à le fomenter, & avoit voulu, en les portant aux derniers excès, les amener insensiblement à remettre la place qu'ils gardoient, entre les mains du Duc de Parme. Il leur fit offrir de la part de ce Prince, les récompenses les plus magnifiques, & sur-tout le paiement de ce qui leur étoit dû par les Etats, & une gratification de cinq années de leur solde. Ces perfides prêtèrent l'oreille à un marché si honteux. L'infamie dont ils alloient se couvrir, ne les empêcha pas de le conclure, & ils se déterminèrent à l'exécuter aussi-tôt qu'il leur seroit possible. Maurice qui le soupçonnoit, s'étoit avancé avec des forces assez considérables, pour les faire rentrer dans l'obéissance; & après s'être rendu

rendu maître d'une digue qui le met-  
 toit à portée de s'approcher de la Liv. XV.  
 ville, il alloit la battre en brèche. La An. 1589.  
 garnison leva alors le masque, & ap-  
 pella les troupes du Duc de Parme,  
 pour leur livrer la place. Farnèse vou-  
 lut y marcher en personne. Après avoir  
 rassemblé les garnisons voisines en  
 toute diligence, il les conduisit aussitôt  
 à Gertruidenberg, dans la réso-  
 lution de contraindre Maurice d'ac-  
 cepter le combat, ou de se retirer.  
 Maurice qui n'avoit pas assez de trou-  
 pes pour résister à celles du Roi, &  
 qui ne pouvoit être aisément renforcé  
 par les soldats qui montoient ses vais-  
 seaux, décampa sans vouloir rien ris-  
 quer. Le Duc entra dans Gertruidem- 10 Avril.  
 berg, & sur-le-champ ayant rempli  
 les promesses de Lanzavecchia, & fait  
 payer les Anglois, (5) il y établit  
 une garnison des troupes du Roi.  
 Cette affaire se passa vers le milieu  
 d'Avril. Le Duc de Parme retourna  
 ensuite à Bruxelles. Lanzavecchia fut  
 pourvu du gouvernement de Gertrui-

---

(5) La garnison de Gertruidenberg étoit  
 composée de quinze cents hommes d'infante-  
 rie, & de trois cents de cavalerie.



LIV. XV. demberg, & conserva en même-temps  
An. 1589. celui de Breda. La garnison Angloise  
qui s'étoit rendue coupable d'une si  
lâche perfidie, s'engagea au service du  
Roi. Les Etats, pour se venger de sa  
trahison, proscrivirent tous les soldats  
Anglois qui la composoient.

Très-peu de temps avant cette ex-  
pédition, l'Archevêque de Cologne  
étoit venu trouver le Duc de Parme,  
& lui avoit fait les plus vives instan-  
ces, pour reprendre le siège de Rhin-  
berg. Farnèse y avoit consenti, &  
avoit donné ordre au Marquis de Va-  
rambon, Gouverneur de Gueldres,  
d'aller au plutôt bloquer cette ville.  
Il vouloit moins en faire le siège,  
que réprimer les courses de sa garni-  
son. Varambon, l'un des plus grands  
Seigneurs de Franche-Comté, com-  
mandoit un régiment levé dans cette  
Province. Il y joignit plusieurs régi-  
ments d'infanterie Wallonne, & quel-  
ques compagnies de cavalerie, & se  
rendit à Rhinberg. Schenck avoit for-  
tifié auprès de cette ville, une petite  
place nommée Bliembeek, d'où les  
ennemis faisoient des excursions con-  
tinuelles dans le pays. Varambon son-  
gea d'abord à les en déloger. Il y

trouva une résistance vive. Il fallut employer du canon, & ce ne fut pas sans peine qu'il les força de capituler, & d'abandonner la place. Il s'avança ensuite à Rhinberg; & comme il n'avoit pas assez de troupes pour assiéger cette ville, il la bloqua. Malgré ses précautions, Schenck trouva le moyen d'y jeter plusieurs fois du secours, & les Espagnols ne parvinrent à le battre, que dans une seule occasion, où il perdit un grand nombre de soldats.

Le Duc de Parme qui venoit d'acquérir Gertruidenberg, s'étoit flatté de pousser plus loin ses conquêtes dans le même canton. Il desiroit de se rendre maître de Heusden, ville bien munie, & dont la garnison étoit forte; & pour mieux assurer le succès de cette entreprise, il avoit chargé le Comte Charles de Mansfeld, avec un gros détachement, de s'emparer de plusieurs petites places dans les environs. Le Comte s'assura de Hemert, de Brakel, petits endroits de peu d'importance. Il s'attendoit qu'une intelligence qu'il avoit dans Romersval, pourroit lui livrer cette place, qui étoit plus considérable, & dont il

LIV. XV. de Heusden; mais cette pratique ne  
 AN. 1589. réussit point, & le projet de la con-  
 quête de Heusden s'évanouit. Mans-  
 feld se porta alors sur la Meuse, par  
 les ordres du Duc, pour tenter la  
 conquête du château de Louvestein,  
 situé sur la pointe inférieure de l'isle  
 de Bommel. Mansfeld ne put s'en em-  
 parer. Cette forteresse & toutes les  
 autres de ce canton, étoient si bien  
 munies, qu'il se retira sans y avoir  
 fait aucun progrès digne d'attention.

Cependant, l'infatigable Schenck  
 étoit sans cesse en course, & le fort  
 qu'on avoit construit suivant ses  
 idées, & qui portoit déjà son nom,  
 devenoit chaque jour plus redouta-  
 ble au parti du Roi. Il fut que quel-  
 ques compagnies d'infanterie alloient  
 renforcer Verdugo, & escortoient  
 une somme d'argent destinée pour  
 Groningue. Il tomba sur elles à l'im-  
 proviste, les mit en déroute, s'em-  
 para de l'argent, & rentra dans son  
 fort, sans avoir perdu aucun homme.  
 Mais il conservoit toujours le projet  
 de s'assurer de Nimègue, & de l'ac-  
 quérir aux Etats. Cette ville, qui est  
 située sur la rive gauche du Vahal,

(c'est ainsi qu'on appelle le bras gauche du Rhin, après la division de ce fleuve en deux branches, dont la droite conserve le nom de Rhin,) n'est éloignée que de six heures de marche du fort de Schenck. Enflé de ses succès, Schenck épioit attentivement quelque circonstance favorable pour surprendre cette grande ville. Ses habitants la gardoient avec la plus exacte vigilance, & déjà il y avoit entr'eux & lui une guerre très-vive & très-allumée.

Les entreprises de Schenck sur Nimègue, se terminèrent par la perte de ce brave Capitaine. Il avoit ramassé un grand nombre de bateaux, où il avoit embarqué un puissant corps de troupes, & il avoit conduit son armement dans le Vahal. Il avoit pris ses mesures pour arriver à Nimègue, à l'improviste, au milieu de la nuit, & pour l'attaquer dans la partie de son enceinte, que le Vahal arrose, & où il croyoit immanquablement réussir; mais soit qu'il eut mal estimé le temps qu'il lui falloit pour se rendre à Nimègue par eau, soit que ses bâtimens, trop chargés, n'eussent pu descendre aussi vite qu'il eut été néces-

Août.

~~.....~~  
 faire, le jour brilloit quand Schenck  
 LIV. XV. arriva à la vue de cette ville.

AN. 1589. Les difficultés que ce retard appor-  
 toit à son entreprise, loin de le dé-  
 concerter, animèrent son courage.  
 Ayant fait avancer à la tête de sa pe-  
 tite escadre, quelques-unes des bar-  
 ques les plus légères, il donna ordre  
 aux soldats qui les montoient de ga-  
 gner le rivage, & de tâcher de s'y  
 maintenir, jusqu'à ce qu'il les eût  
 joints avec le reste de ses troupes. La  
 valeur de ces guerriers répondit à  
 la bonne idée qu'il en avoit conçue.  
 Ils descendirent à terre, & se faisi-  
 rent presqu'aussi-tôt d'une maison con-  
 tiguë au mur & à la porte de la ville,  
 où ils se barricadèrent. Les habitants  
 qui avoient sonné l'alarme, lorsqu'ils  
 les eurent apperçus, vinrent les atta-  
 quer. Ils se défendoient avec intrépi-  
 dité, quand Schenck arriva à leur se-  
 cours, & animant toutes ses troupes  
 de la voix & de l'exemple, il y  
 ajouta l'espérance du pillage de cette  
 ville, & leur promit de leur en aban-  
 donner les richesses, s'ils en faisoient  
 la conquête. Nimègue étoit menacée  
 d'une perte infaillible; mais tous les  
 habitants sortant en foule, hommes,

femmes, enfans, vieillards, les Ecclésiastiques même attaquent l'ennemi avec fureur, & le repoussent. On le chasse de la maison dont il s'étoit emparé, & il est contraint de se retirer en désordre. Les bourgeois le poursuivent jusques sur ses bateaux. La difficulté de l'embarquement leur donne beaucoup d'avantage, & ils tuent un grand nombre de soldats. Schenck se défend néanmoins pendant quelque temps avec intrépidité. Plusieurs des siens se montrent dignes de lui par leur courage; mais leur Chef ayant été blessé, & se trouvant couvert de sang, un grand nombre de ses soldats ayant été tués ou blessés, il ne fut plus possible de les retenir davantage. Une terreur aveugle les précipite vers leurs barques. Plusieurs qui étoient arrivés trop tard pour s'y réfugier, sont massacrés sur le rivage. Quelques-uns tentant de se sauver à la nage, périssent au milieu de l'eau. Enfin, cinq bâtimens surchargés du poids de ceux qui s'y étoient jettés, coulent à fond, & Schenck, qui malheureusement étoit monté sur l'un de ces bâtimens, est enveloppé dans ce désastre. Ainsi périt cet homme célèbre,

Liv. XV.

An. 1589.

~~1589~~  
 Liv. XV. dont la mort fut si agréable aux habi-  
 An. 1589. tants de Nimègue, qu'ils en firent pen-  
 dant plusieurs jours des réjouissances  
 publiques. (6)

Ce fut une perte pour les Etats,  
 qui malgré leurs espérances & leurs  
 efforts, eurent encore le malheur de  
 voir les Royalistes s'emparer de Rhin-

(6) Schenck, qui avoit acquis beaucoup  
 de gloire au service d'Espagne, dont il avoit  
 abandonné les drapeaux depuis quatre ans,  
 fut comblé d'honneurs par Leicester, quand  
 il eut passé au service des Hollandois, où il  
 se signala par des entreprises très-hardies. Il  
 étoit brave, mais souvent téméraire. Son au-  
 dace, qui ne respectoit aucune loi, son avi-  
 dité, qui pilloit également amis & ennemis,  
 le rendoient cher au soldat, mais odieux aux  
 peuples & aux chefs de l'Etat. Strada ajoute  
 à ce portrait, tracé par Grotius, qu'il ne fai-  
 soit jamais mieux la guerre, que quand il étoit  
 ivre, & que l'ivresse, qui trahit souvent le se-  
 cret de ceux qui s'y livrent, ne le rendoit  
 que plus impénétrable. Il étoit d'ailleurs d'une  
 gravité morne, d'une sévérité féroce; il ne se  
 faisoit pas la moindre peine de tuer les sol-  
 dats, que l'espoir de s'enrichir lui avoit atta-  
 chés, quand ils l'avoient mécontenté. Cet  
 homme infatigable, qui ne mangeoit, ne bu-  
 voit, ne dormoit, pour ainsi dire, qu'à che-  
 val, qui n'en descendoit presque jamais, n'a-  
 voit pas quarante ans, quand il périt dans son  
 entreprise sur Nimègue.

berg. On étoit déjà au milieu de Juillet, & Varambon n'avoit que fort peu avancé le siège de cette ville. Les Etats se flattèrent de la secourir. Ils firent les préparatifs nécessaires à cette entreprise, & en chargèrent le Colonel François de Vere, Anglois, qui s'étoit acquis la réputation d'un grand Capitaine, & que les Provinces-unies employoient dans leurs expéditions militaires les plus importantes. Varambon, qui en fut instruit, fit avertir Mansfeld en diligence, & le pria de venir le joindre, ou du moins, de lui envoyer une partie des troupes qu'il commandoit. Mansfeld lui promit de lui conduire sa petite armée, & en attendant, il détacha quelques compagnies d'infanterie pour le renforcer. Vere n'en fut point intimidé. Il hâta, au contraire, ses dispositions, & s'avança avec trois mille hommes de pied choisis. Varambon marcha à sa rencontre. Les deux troupes étant arrivées en présence l'une de l'autre, il s'engagea entr'elles une action qui fut sanglante. Vere remporta la victoire, & après avoir fait un grand massacre des Royalistes, il entra dans Rhinberg, & mit cette ville



en état de tenir encore plusieurs mois.  
LIV. XV. Mansfeld survint peu de temps après  
An. 1589. le combat, & resta chargé du siège,  
dont une affaire imprévue obligea  
Varambon de lui abandonner la con-  
duite. Rhinberg ne put pourtant las-  
ser la patience des Royalistes. Cette  
ville fut contrainte de se rendre au  
commencement de Février de l'année  
suivante. Le siège se termina sans au-  
cun fait d'armes important.

Il ne se passa aucun autre événe-  
ment d'un peu de conséquence, pen-  
dant l'été & l'automne de l'année  
1589. Le Duc de Parme avoit pro-  
fité de la conjoncture, pour aller  
prendre les eaux minérales de Spa.  
L'usage en est salutaire aux maladies  
d'obstruction, & il espéroit y trou-  
ver du soulagement contre l'hydro-  
pisie, dont il étoit menacé. Il retourna  
à Bruxelles sur la fin de l'automne,  
& eut le chagrin de voir terminer  
l'année par la mutinerie du régiment  
Espagnol de Jean d'Aquila, qui étoit  
en garnison à Courtrai, & à qui l'on  
devoit plusieurs montres. Les soldats  
ayant commencé par se plaindre, me-  
nacèrent bientôt après, & finirent par  
secouer le joug de l'obéissance, & se

mutiner ouvertement. On ne put les rappeler à leur devoir, qu'en leur payant ce qui leur étoit dû. Le Duc de Parme ramassa, avec beaucoup de difficultés, l'argent nécessaire, & les coupables se soumirent sur-le-champ. Quoique cette mutinerie fût la première que ce Prince eût éprouvée depuis qu'il gouvernoit la Flandre, elle l'affligea vivement, & il craignoit que cet exemple n'en fit naître de nouvelles & de plus dangereuses.

Le commencement de l'année 1590 ne fut pas plus heureux pour Farnèse. Odoard Lanzavecchia, qui, comme on l'a déjà dit, avoit joint le gouvernement de Gertruidenberg à celui de Breda, s'étoit alors établi à Gertruidenberg, où il s'occupoit de la construction de quelques ouvrages destinés à augmenter les fortifications de cette place. Ces soins ne l'empêchoient pas néanmoins de veiller à la conservation de Breda, qui n'est éloignée de Gertruidenberg que de trois heures de chemin, & il y retournoit souvent donner ses ordres. Paul Antoine Lanzavecchia, son fils, Capitaine d'une compagnie d'infanterie Italienne, y commandoit en son ab-

sence, & la garnison en étoit composée de cinq compagnies d'infanterie Sicilienne, & de la compagnie de cavalerie du Marquis du Guast.  
 Liv. XV.  
 An. 1590.

La rivière de Merck passë à Breda, où elle arrose un château magnifique, qui sembloit moins une forteresse qu'un beau palais. Cette rivière va s'emboucher trois lieues au dessous de la ville dans un large canal, & de part & d'autre on en permettoit la navigation aux bateaux chargés de marchandises, qui étoient munis de passeports. Pendant tout le temps que le Gouverneur se tenoit à Breda, il faisoit toujours fouiller avec soin toutes les barques qui y arrivoient, dans la crainte qu'on ne ménageât une surprise par quelque artifice imprévu; mais son fils, jeune homme, qui avoit encore moins d'expérience que d'années, négligeoit de prendre les mêmes précautions.

On se rappelle qu'en Frise, en Hollande, & dans plusieurs Provinces des environs, on se sert d'une espèce de terre, qu'on appelle *tourbe*, comme de bois à brûler. On voyoit très-souvent entrer dans la Merck, des bateaux de tourbe qui venoient en Hol-

lande, pour la consommation de Breda, & des villes voisines. Un conducteur de ces bateaux s'étoit fait des liaisons à Breda, dans ses fréquents voyages, & étoit sur-tout fort connu des soldats, à qui on confioit ordinairement la garde du château, que les bateaux traversoient avant d'entrer dans la ville. Cet homme intelligent, imagina de profiter des circonstances. Etant allé trouver le Prince Maurice, il lui proposa de cacher dans sa barque, sous la tourbe qu'il conduisoit, un bon nombre de soldats, & lui fit espérer que quelque stratagème heureux pourroit leur fournir le moyen de surprendre le château dans la nuit, & la facilité même de surprendre la ville, si on leur envoyoit du secours. Le Prince reçut très-bien la proposition, & songea aussi-tôt à l'exécuter. Les barques qui voient la tourbe, sont communément très-longues. On est obligé de leur donner cette forme, & de suppléer par la longueur, à la largeur qu'elles ne peuvent avoir pour être reçues dans les rivières, ou les canaux les plus étroits. Le marinier arrangea sa barque à l'extérieur, comme il avoit coutume. Cependant, il

Liv. XV.

An. 1590.

~~1590~~ avoit caché sous sa tourbe , qui étoit  
Liv. XV. soutenue par de grosses planches , en-  
An. 1590. viron quatre-vingt soldats , (7) tous  
gens d'élite , dont Maurice avoit confié le commandement au Capitaine Charles Harauguer , vieil Officier d'une valeur éprouvée. La barque qui les receloit , arriva jusqu'au château de Breda. Le fils du Gouverneur en ordonna néanmoins la visite ordinaire ; mais ses ordres donnés avec négligence , ne furent pas exécutés avec plus d'exactitude. Le conducteur passant de propos en propos , tâcha d'amuser la garde par ses plaisanteries , & parvint adroitement à gagner la nuit. Sa hardiesse croissant de plus en plus , il employa le vin au succès de

7 Mars.

---

(7) Les soldats cachés sous la tourbe , y souffroient les plus grandes incommodités , & étoient obligés de se tenir dans l'eau jusqu'aux genoux. Un d'eux , à qui cette position caufoit une toux violente , & qui craignoit qu'elle ne les décelât , eut le courage de vouloir se faire tuer par ses camarades. Heureusement que le bruit de la pompe , avec laquelle on épuisoit l'eau qui gagnoit les soldats dans la calle , empêcha qu'on ne pût l'entendre. Le Patron de barque qui conçut le projet de la surprise de Breda , s'appelloit Adrien Van-den-Berg

sa ruse, & invita à boire le peu de ~~liquide~~ LIV. XV.  
soldats à qui l'on avoit confié le soin de la visite. L'offre ayant été acceptée, An. 1590.  
ils furent bientôt enivrés, & profondément endormis. Le reste de leurs camarades s'étant retirés au château pour se coucher, les ennemis sortirent du fond de leurs retraites, & tombèrent de tous côtés sur la garnison. Les Royalistes étonnés de cette attaque imprévue, s'apperçurent bientôt qu'on les avoit surpris; mais rien n'étoit perdu, si moins emportés par la crainte, ils eussent eu le courage de se défendre, & n'eussent pas abandonné honteusement le château à leurs adversaires. Plusieurs de ces lâches furent tués, quelques-uns blessés, Lanzavecchia fut fait prisonnier. On proposa à Tarlatino, Lieutenant de la compagnie de cavalerie du Marquis du Guast, de se charger du commandement, jusqu'à ce qu'on pût recevoir du secours des villes voisines; mais quelles que fussent les instances de tous les Capitaines pour l'y engager, il refusa cet honneur, & voulut se borner au commandement de sa troupe. Alors la plus étrange frayeur s'empara des

~~\_\_\_\_\_~~  
 Liv. XV. An. 1590. Officiers. Ils perdirent tête. Aucun d'eux n'ayant songé ni à faire rompre le pont qui communique du château à la ville, ni à s'assurer d'une de ses portes, afin de donner quelques heures aux troupes du Roi, pour accourir à leur secours, ils livrèrent en quelque sorte la ville à l'ennemi. Le Comte d'Hohenloë ne tarda pas d'arriver avec un renfort, & fut suivi peu après du Prince Maurice. La garnison se sauva à leur arrivée, couverte d'infamie, & laissa tout-à-fait Breda au pouvoir de ce Prince. (8)

Jamais les troupes Italiennes ne s'étoient flétries par une action plus lâche. Aussi ne resta-t-elle pas impunie. Le Duc de Parme ayant fait arrêter & conduire à Bruxelles tous

---

(8) Cet événement est le terme des progrès des Espagnols dans les Provinces-unies, & l'époque où elles commencèrent, non-seulement à se défendre à armes égales, mais même à obtenir des succès sur leurs ennemis. Pendant que Philippe portoit vainement ses armées en France, Maurice étendoit les frontières de la République, & parvint à en arrondir le territoire, tel à peu près qu'il est maintenant.

les Officiers coupables, ils furent condamnés, suivant les ordonnances militaires, les uns à la mort, les autres à divers châtimens proportionnés à leurs fautes; & pour mettre le comble à la rigueur de leur punition, elle fut publique, & exécutée sans aucun adoucissement. Farnèse voulut sur-le-champ recouvrer Breda, avant que les ennemis eussent eu le temps de s'y fortifier. Le Comte de Mansfeld marcha sans délai, pour s'emparer d'un fort qu'ils avoient bâti à l'embouchure de la Merck. Le Duc espéroit que, privée par la perte de ce fort, de l'espérance de recevoir des secours par la rivière, & gênée d'un autre côté par le voisinage de Gertruidenberg, la place ne pourroit résister long-temps; mais quoique Mansfeld n'eût rien omis pour remplir les vues de Farnèse, il ne put reprendre le fort. Il se réduisit à en élever un autre dans le voisinage, pour tenir en respect celui des Etats, & à bloquer Breda.

Le Prince Maurice avoit très-bien pourvu sa nouvelle conquête; néanmoins, pour s'en assurer encore mieux

---

 LIV. XV.

An. 1590.



la possession, il fit aussi-tôt une diversion puissante, & se porta avec des forces considérables du côté de Nimègue, dont il parut vouloir faire le siège. La perte de cette ville auroit été d'une bien plus grande importance au Roi, que celle de Breda. Farnèse se hâta de la prévenir. Il donna ordre à Mansfeld de lever le blocus de cette dernière ville, & de marcher au secours de Nimègue. Le projet de Maurice n'étoit point une feinte. Déjà il avoit effectué ses menaces, & pressoit vivement la place. Mansfeld arriva néanmoins à temps d'y introduire du secours, & ne voulut point s'en éloigner, qu'il ne l'eût mise en sûreté.

Mai.

Maurice ne quitta point non plus les environs de cette place, sans lui laisser une sorte de frein, qui l'incommodoit beaucoup. Les Hollandois avoient tenté plusieurs fois inutilement, de construire un fort sur la rive du Vahal, opposée à Nimègue. Le Général des Provinces-unies, reprenant ce projet, résolut de le réaliser & d'élever un fort, qui fût assez redoutable pour commander cette ville, & en continuer, pour ainsi dire,

le blocus, jusqu'à ce qu'il pût revenir l'assiéger en règle. (9) Ayant donc rassemblé un grand nombre de pionniers, qu'il fit aider par ses soldats, il en commença les travaux sous les yeux même de Mansfeld; & afin de les assurer, il disposa de toutes parts des postes avancés, où l'on faisoit la garde la plus exacte. Mais il n'avoit rien à craindre. Le Duc de Parme avoit expressément défendu à Mansfeld de risquer ses troupes, qui étoient l'élite de l'armée du Roi. Lui-même venoit de recevoir des ordres précis d'entrer en France au plutôt, & de marcher au secours de la ligue. Mansfeld eut beaucoup de peine à se contraindre, pour ne pas s'opposer aux travaux de Maurice, qu'il prévoyoit devoir entraîner un jour la perte de Nimègue. Les ennemis triomphèrent de la retraite des Royalistes. Nimègue foudroyée sans relâche de l'artillerie du fort, fut obligée de laisser libre la navigation du Vahal; & lorsque Maurice en reprit le siège, moins d'un an après, elle se soumit à lui,

---

(9) C'est le fort de Knotsembourg, qui subsiste encore aujourd'hui.

~~\_\_\_\_\_~~  
 LIV. XV. & rentra dans l'union des Confédérés. (10)

An. 1590. Le Duc de Parme avoit profité de la belle saison, pour retourner aux eaux de Spa, mais il ne put s'y arrêter long-temps. L'armée de la ligue, commandée par le Duc de Maienne, qui en étoit le chef, avoit été détruite par Henri IV, dans la bataille d'Ivri, où périt le Comte d'Egmont, qui, par ordre du Roi d'Espagne, avoit conduit un gros corps de cavalerie au secours de cette faction, que ce Prince aidoit ouvertement de ses armes. Le Duc de Maienne étoit venu après sa défaite, s'aboucher en Artois avec le Duc de Parme, & ils étoient convenus que Farnèse se rendroit au plutôt en France, avec une armée puissante, afin de subvenir aux besoins pressants de la ligue, & d'en empêcher la ruine. Une expédition d'une si grande conséquence, exigeoit pres-

---

(10) Les succès du Prince Maurice, justifiant la confiance que les Provinces-unies avoient en lui, il fut élu, pendant le cours de cette année, Gouverneur héréditaire des Provinces de Gueldres & d'Overissel. Il avoit été fait Gouverneur d'Utrecht l'année d'avant.

que tous les soins du Duc de Parme, & il ne pouvoit s'occuper que très-peu des affaires de Flandre. Maurice en profita. Prévenant même le départ du Duc, il fit de fréquentes excursions en Brabant, & dans la Province propre de Flandre, & ne laissa pas d'y faire des conquêtes, qui furent regardées comme peu importantes, mais qui lui devinrent par la suite fort avantageuses.

Le mois de Juillet étoit prêt de finir. Le Roi de France qui avoit bloqué Paris, avoit réduit cette ville presque au point de se rendre; & l'on pressoit vivement Farnèse de se mettre en marche pour la délivrer. Sixte-Quint, qui s'intéressoit beaucoup au succès de la ligue, avoit nommé pour son Légat auprès d'elle, le Cardinal Henri Cajetan, qui relevoit l'éclat du ministère dont il étoit revêtu, par ses qualités personnelles. Ce Prélat s'étoit enfermé dans Paris avec Bernardin de Mendoza, Ambassadeur d'Espagne, & Jean-Baptiste Tassis, Inspecteur-Général de l'armée de Flandre, tous deux hommes de tête & d'exécution, & qui secondoient habilement les manœuvres du Légat. Ces trois Ministres

---

 LIV. XV.

An. 1590.

LIV. XV. appuyant les instances des Ligueurs ,  
An. 1590. sollicitoient chaque jour le Duc de  
Parme de hâter sa marche. Mais ce  
Prince , qui ne doutoit pas que son ab-  
sence ne causât le plus grand préju-  
dice aux affaires du Roi en Flandre ,  
ne se prêtoit à cette expédition qu'a-  
vec la plus extrême répugnance. Il en  
avoit représenté plusieurs fois à la  
cour d'Espagne , les inconvénients &  
le danger , & s'étoit attaché sur-tout  
à faire remarquer , que l'instabilité na-  
turelle aux affaires de France , ne per-  
mettoit pas de compter sur les suc-  
cès qu'on espéroit de se procurer dans  
ce Royaume. Mais ses remontrances  
avoient été inutiles ; & forcé d'obéir  
aux ordres du Roi , il s'étoit enfin dis-  
posé à les exécuter. Il confia en par-  
tant le gouvernement des Pays-Bas  
au Comte Pierre Ernest de Mansfeld ,  
que le Roi lui avoit désigné , & char-  
gea sous lui , le Comte Charles , son  
fils , des affaires de la guerre & du  
commandement du peu de troupes  
qu'il laissa en Flandre , en lui ordon-  
nant de se tenir sur la défensive jusqu'à  
son retour.

Quoique le voyage du Duc de Par-  
me en France soit étranger en quel-

que sorte à la guerre de Flandre, on ne peut se refuser de suivre l'armée Espagnole dans ce Royaume, & de raconter les exploits des deux plus grands Capitaines qu'il y eut alors en Europe. Henri IV n'avoit pas encore quarante ans, & le Duc de Parme étoit âgé de quarante-quatre. L'un & l'autre, sous des traits divers, avoient également l'air martial. Tous deux étoient nés avec des inclinations marquées pour les armes, & la fatalité des circonstances avoit fait que le Roi de France avoit été nourri au sein de la guerre, & que le Duc s'y étoit consacré dès la jeunesse. Ces deux Princes, également habiles à se concilier l'amour des soldats, ne favoient pas moins faire respecter l'autorité du commandement. Le Roi étoit plus prompt à se décider; le Duc plus circonspect à prendre ses résolutions. Le premier cherchoit à triompher dans les batailles rangées, si fréquentes dans les guerres de France; le second préféroit les avantages moins brillants, mais solides, que l'habileté d'un Général se ménage de loin, & dont on a vu tant d'exemples dans les campagnes de Flandre. Malgré la diversité

LIV. XV.

An. 1590.

de leurs talents, ces deux héros jouis-  
 Liv. XV. soient d'une réputation si éclatante  
 An. 1590. dans la science des armes, qu'il seroit  
 difficile de trouver deux Généraux  
 contemporains dans l'histoire ancien-  
 ne ou moderne, qui avec des diffé-  
 rences si caractérisées, réunissent au-  
 tant de traits d'une parfaite ressem-  
 blance.

Le Duc de Parme, en attendant qu'il  
 pût venir en personne au secours de  
 Paris, avoit déjà accordé au Duc de  
 Maienne, dans l'entrevue qu'ils avoient  
 eue ensemble, un renfort de deux ré-  
 giments, l'un Espagnol & l'autre Ita-  
 lien, & de cinq cents chevaux, pour  
 tenter la délivrance de cette ville.  
 Mais Maienne n'avoit pu réussir. Sur  
 la nouvelle que le Duc de Parme en  
 reçut, il hâta son départ, & quitta  
 Bruxelles dans les premiers jours du  
 mois d'Août. Son armée étoit de qua-  
 torze mille hommes de pied Espa-  
 gnols, Italiens, Allemands & Wallons,  
 & de deux mille huit cents hommes  
 de cavalerie, composée des ancien-  
 nes compagnies de Gendarmerie Fla-  
 mande, & des compagnies de cava-  
 lerie légère des autres nations. Le  
 Prince de Chimay commandoit la  
 gendar-

gendarmerie, & le reste de la cavalerie étoit aux ordres du Marquis de Renti, en l'absence du Marquis du Guast. George Basta, Officier d'une valeur & d'une capacité éprouvées, fit les fonctions de Lieutenant-Général de la cavalerie. Les Princes d'Ascoli, de Castel Veterano, les Comtes d'Aremberg & de Berlaymont, & plusieurs autres Seigneurs des Pays-Bas, accompagnèrent le Duc de Parme, qui n'ayant pu emmener le Comte Charles de Mansfeld, Général de l'artillerie, en confia le soin au Seigneur de la Motte, qu'il confidéroit beaucoup, & à qui ses belles actions avoient mérité l'estime générale. Les Mestres-de-Camp les plus distingués qui le suivirent, étoient Pierre Cajetan, neveu du Légat, & Alphonse d'Idiaquès, non moins digne de considération par ses qualités personnelles, que par la réputation dont jouissoit à la Cour d'Espagne, Jean d'Idiaquès, son père, qui en étoit, comme on l'a dit, un des principaux Ministres.

L'armée du Duc de Parme touchoit déjà aux frontières de Picardie, lorsque ce Général fit assembler les



chefs qui commandoient sous lui, &  
 LIV. XV. leur prescrivit avec ce ton de dignité  
 An. 1590. qui lui étoit propre, la conduite qu'ils  
 devoient tenir dans l'expédition qu'ils  
 alloient entreprendre. Après leur avoir  
 exposé qu'ils alloient dans un Royau-  
 me, où l'on avoit une haine natu-  
 relle contre les Espagnols, & que les  
 ligueurs n'avoient eu recours que par  
 nécessité à la protection du Roi d'Es-  
 pagne, il leur fit sentir combien ils  
 étoient obligés de se conduire avec  
 prudence, & de se tenir en garde  
 contre le caractère national des Fran-  
 çois, aussi soupçonneux qu'inconst-  
 ants. (11) Il leur recommanda de  
 faire observer, en France, à l'armée, la  
 discipline exacte à laquelle il l'avoit ac-  
 coutumée en Flandre; d'empêcher le  
 soldat de vexer le paysan; de n'avanc-  
 er qu'avec la circonspection nécessaire  
 en présence de l'ennemi, & d'assurer  
 leurs logements avec attention. Il les  
 avertit, que pour se prêter à ce que  
 les difficultés de la route exigeroient,  
 il ne marcheroit qu'à petites journées,  
 il ne partiroit qu'au lever du soleil,

---

(11) On peut pardonner ce langage dans la  
 bouche d'un ennemi.

& s'arrêteroit avant qu'il fût couché; LIV. XV.  
 qu'il retrancheroit toujours son camp, An. 1590.  
 qu'il en resserreroit l'étendue le plus  
 qu'il lui seroit possible; enfin, qu'il  
 établiroit des postes de tous côtés,  
 pour faire une garde rigoureuse, &  
 garantir les convois destinés à l'ap-  
 provisionnement de Paris. “ Du reste,  
 „ suivez-moi avec courage, leur dit-  
 „ il, & comptez que la gloire conti-  
 „ nuant de couronner nos armes dans  
 „ les campagnes de la France, ajou-  
 „ tera de nouveaux lauriers à ceux  
 „ que nous avons cueillis dans cel-  
 „ les de la Flandre. De mon côté, je  
 „ remplirai les obligations d'un bon  
 „ Général, & sans craindre de par-  
 „ tager vos fatigues & vos périls,  
 „ je saurai m'exposer quand il sera  
 „ nécessaire, comme un simple sol-  
 „ dat. „

Le Duc en donnant ces instructions  
 aux Officiers qui commandoient sous  
 lui, étoit bien résolu de les faire obser-  
 ver. Lui-même montrait l'exemple, &  
 veilloit à tout, la nuit comme le jour.  
 L'armée marcha en ordre de bataille,  
 séparée en trois divisions. Le Marquis  
 de Renti étoit à la tête de la pre-  
 mière; le Duc de Parme conduisoit

la seconde, & il avoit confié au Sei-  
Liv. XV. gneur de la Motte la troisième, qui  
An. 1590. étoit suivie de vingt pièces de ca-  
non. Ce Prince toujours fidèle aux  
loix qu'il s'étoit imposées, & qui  
n'avançoit que lentement, arriva le  
vingt-trois d'Août à Meaux, ville qui  
n'est éloignée de Paris que de dix  
lieues. Il y fut joint par l'armée du  
Duc de Maienne, forte d'environ dix  
mille hommes de pied, & de quinze  
cents chevaux. Ces deux armées étoient  
composées de troupes choisies, &  
formées depuis long-temps au métier  
de la guerre.

Il étoit temps qu'elles parussent. La  
ville de Paris étoit réduite dans l'état  
le plus déplorable. La famine y étoit  
si excessive, que ses nombreux habi-  
tants, après avoir éprouvé tous les  
malheurs de ce terrible fléau, n'a-  
voient plus qu'à choisir entre la mort  
ou la soumission. Le Duc de Parme  
étoit d'autant plus affligé d'apprendre  
qu'ils étoient réduits à ces extrémités,  
qu'il n'auroit pas voulu précipiter ses  
mesures, ni être contraint de tenter  
le secours, avant d'en avoir pu assu-  
rer le succès. En attendant, il tâchoit  
de ranimer le courage des Parisiens,

& leur faisoit espérer de les délivrer sous peu de jours. Le Légat, les Ministres d'Espagne, & sur-tout le Duc de Nemours, frère utérin du Duc de Maienne, & Gouverneur de Paris, leur donnoient de la confiance dans ces promesses. Les Parisiens redoublant de constance, surmontoient avec une patience extrême tous leurs maux, quand Farnèse s'approcha enfin de Paris.

LIV. XV.

An. 1590.

Le Roi de France se croyoit au moment de voir cette ville, réduite aux derniers abois, implorer sa clémence. Il étoit maître du cours de la Seine, de la Marne & de l'Oise, & avoit exactement fermé ces riches canaux, qui versent sans cesse l'abondance dans la capitale. Les campagnes fertiles qui l'entourent, étoient également en sa puissance, & il n'y avoit aucun poste un peu important dans les environs, dont il ne se fût emparé. Il avoit sur-tout fortifié & muni avec soin, Lagny, bonne place, avec un pont très-large sur la Marne, & y avoit mis une nombreuse garnison. Il s'étoit de même assuré de Corbeil, autre ville sur la Seine, & de tous les bords de l'Oise. Paris étoit enfin si

~~exactement bloqué~~  
 LIV. XV. exactement bloqué, que les vivres  
 Ann. 1590. ne pouvant y arriver d'aucun côté,  
 la famine y faisoit chaque jour les plus  
 tristes ravages.

A la nouvelle de l'approche du Duc  
 de Parme, Henri IV assembla ses prin-  
 cipaux Capitaines, & leur parlant  
 avec cette éloquence énergique qui  
 lui étoit naturelle, il les exhorta à  
 déployer dans cette circonstance, la  
 grandeur & la fermeté de leur cou-  
 rage. " Le Duc de Parme, leur dit-  
 ,, il, animé de l'esprit du Conseil  
 ,, d'Espagne, vient pour asservir ce  
 ,, Royaume, sous prétexte de soute-  
 ,, nir la ligue. Tâchons de l'en em-  
 ,, pêcher. Vengeons-nous d'un enne-  
 ,, mi, qui masque si perfidement ses  
 ,, projets, & punissons les traitres  
 ,, qui ont osé l'appeller. C'est à vous,  
 ,, braves François, que l'inclination  
 ,, autant que le devoir attache à vo-  
 ,, tre Roi légitime, de me seconder.  
 ,, Nos forces ne sont pas moins re-  
 ,, doutables que celles qu'on nous  
 ,, oppose, & ma cavalerie est beau-  
 ,, coup meilleure & bien plus nom-  
 ,, breuse. Je veux livrer au plutôt ba-  
 ,, taille à l'ennemi. Ce parti me paroît  
 ,, le plus généreux & le plus utile. Si

„ nos ennemis sont battus , tout est                       
 „ perdu pour eux ; ils ne pourront Liv. XV.  
 „ jamais rétablir leur armée , & la vic- An. 1590.  
 „ toire en nous couronnant , finira la  
 „ guerre. Les Espagnols ne sont pas  
 „ invincibles. Un corps choisi de trou-  
 „ pes de cette nation , envoyé de Flan-  
 „ dre pour renforcer les Rébelles dans  
 „ la bataille d'Ivri , est tombé sous nos  
 „ coups , & n'a servi qu'à relever l'é-  
 „ clat de notre triomphe. Il est vrai  
 „ qu'un Général aussi habile que le  
 „ Duc de Parme , peut donner des  
 „ espérances à nos ennemis ; mais  
 „ sommes-nous moins braves , &  
 „ moins exercés dans la science des  
 „ armes ? C'est à nous de ne rien né-  
 „ gliger , pour triompher de ce grand  
 „ Capitaine.

„ C'est néanmoins pour vous con-  
 „ sultier sur les moyens que j'ai à pren-  
 „ dre , que j'ai assemblé ce Conseil.  
 „ Dois-je lever le siège , ou le conti-  
 „ nuer , ou plutôt , préféreraï-je le  
 „ combat à l'ennemi ? Je formerai  
 „ mon plan sur vos avis , & j'exécu-  
 „ terai avec courage , celui que nous  
 „ aurons concerté. „

Les principaux Officiers qui se trou-  
 voient alors auprès du Roi , étoient

le Duc de Montpensier, Prince du  
 Liv. XV. Sang; le Duc de Nevers, le Grand  
 An. 1590. Prieur de France, les Maréchaux d'Au-  
 mont & de Biron, le Baron de Bi-  
 ron, fils du Maréchal; les Seigneurs  
 de la Guiche & de Lavardin, Catho-  
 liques; le Duc de la Trimouille, le  
 Vicomte de Turenne, les Seigneurs  
 de La Noue & de Chatillon, Protec-  
 tants. Après avoir délibéré sur la  
 proposition du Roi, & avoir d'abord  
 examiné, si ses forces suffiroient,  
 pour continuer le siège, & marcher  
 en même-temps à la rencontre du  
 Duc de Parme, on convint unani-  
 mement qu'il falloit opter entre ces  
 deux projets, & on se réunit à en-  
 gager le Roi à lever le siège, à aller  
 au devant du Duc de Parme avec son  
 armée entière, & à faire tout ce  
 qu'il pourroit, sans négliger de pren-  
 dre tous ses avantages, pour l'attirer  
 au combat.

Le Roi avoit beaucoup de peine à  
 lever le siège de Paris, mais on lui  
 représenta que les Capitaines les plus  
 fameux avoient souvent été obligés  
 d'abandonner des sièges commencés,  
 par des raisons importantes; que la  
 levée de celui de Paris ne produi-

roit à cette ville qu'un soulagement passager, si l'on empêchoit que le Duc de Parme n'y fît entrer les convois considérables qu'il y conduisoit; que le peuple immense dont cette ville étoit remplie, auroit bientôt consommé le peu de vivres que fouroient les villages des environs, quand ils ne seroient plus gênés par la présence des troupes du Roi. On observa d'ailleurs, que s'il étoit vainqueur du Duc de Parme, il reprendroit sur le champ ses anciens quartiers, & que cette capitale rébelle, privée de toute espérance, s'empresant de se soumettre, ce Prince auroit le bonheur d'avoir terminé son entreprise avec autant d'avantage que de gloire.

Henri, cédant aux représentations du Conseil de guerre, & aux motifs que lui suggéroit sa propre expérience, retira donc ses troupes des faubourgs de Paris, le trente Août, & se mit en mouvement, pour aller chercher l'armée de la ligue. La sienne étoit forte de vingt mille hommes de pied, & de six mille chevaux. L'infanterie n'étoit composée que de François, à l'exception de quelques régiments Allemands & Suisses. La cava-



~~liv. XV.~~  
 Liv. XV. An. 1590.  
 1 Sept. lerie étoit excellente, & étoit formée en plus grande partie de Gentilshommes, que le desir de se signaler sous les yeux de leur Maître, avoit engagés de venir servir sous ses enseignes, & que l'honneur y retenoit beaucoup plus que l'intérêt. Le Roi se rendit de Paris à Chelles, gros bourg, qui en est éloigné de quatre lieues, & qui est situé dans une plaine spacieuse, coupée de quelques marais, & couronnée de bois. (12) Cette plaine s'éleve insensiblement jusqu'à deux collines, d'un accès facile, séparées par le grand chemin qui descend à Meaux. Le Roi s'empara de cette plaine jusqu'aux deux monticules, & trouva l'armée de la ligue campée de l'autre côté, en tirant vers Meaux.

Le Duc de Parme s'étoit retranché dans le camp qu'il avoit choisi. Le

---

(12) Le célèbre La Noue avoit conseillé au Roi de s'avancer à Claie, au dessous de Meaux, où il auroit empêché le Duc de Parme de pénétrer jusqu'à Lagny. Le Maréchal de Biron fut d'avis de prendre poste à Chelles. D'habiles guerriers ont jugé que le Roi avoit eu tort de ne pas suivre le conseil de La Noue.

Roi prit les mêmes précautions; mais à peine y fut-il établi, que voulant instruire l'ennemi qu'il étoit venu dans le dessein de combattre, il envoya un Hérault défier le Duc de Maienne, & lui dire, qu'il vaudroit mieux finir leur querelle par une seconde bataille, que de prolonger davantage le malheur des peuples. Le Duc de Maienne n'ayant voulu faire aucune réponse, parce qu'il ne commandoit pas l'armée, fit conduire le Hérault au Duc de Parme, qui répondit qu'il ne livroit la bataille que quand il le jugeoit convenable; & ajouta qu'il ne la refuseroit pas, qu'il l'offriroit même, si le bien des affaires de son Maître l'exigeoit. En conséquence, le Duc ne fit aucun mouvement à la vue de Henri; & quoique rien ne les séparât, que les hauteurs dont on a parlé, il n'y eut entre les deux armées que quelques escarmouches inévitables, à cause de leur proximité.

Il y avoit quatre jours (13) qu'el-

---

(13) Les Historiens François assurent unanimement, que les armées du Roi & du Duc de Parme furent six jours en présence.

les étoient en quelque sorte en pré-  
Liv. XV. sence , sans que Farnèse eût fait au-  
An. 150. cun autre mouvement , que de venir  
reconnoître plusieurs fois en personne  
l'armée royale , & s'instruire par ses  
propres yeux de tout ce qu'il lui im-  
portoit de savoir sur sa position. Ses  
mesures étant prises , il fit avancer  
son armée , rangée en ordre de ba-  
taille ; mais ce n'étoit qu'une feinte ,  
dont il cachoit le mystère avec le se-  
cret le plus profond. Ce Prince vou-  
loit tromper l'ennemi & sa propre  
armée , en leur faisant croire qu'il  
alloit attaquer. Son véritable dessein  
étoit , au contraire , d'éviter l'action ,  
& de délivrer Paris , en se rendant  
maître de quelques passages impor-  
tants sur la Marne & sur la Seine ,  
au-dessus de cette ville. Voici comme  
il l'exécuta. Il fit marcher l'avant-  
garde , conduite par le Marquis de Ren-  
ti , qu'accompagnoient le Prince de  
Chimay & George Basta , à la tête de  
la plus grande partie de la cavalerie ,  
presqu'uniquement composée des com-  
pagnies de Gendarmes. Le Duc de  
Maienne suivit avec le corps de ba-  
taille , où étoit placée l'élite & la plus  
grande partie de l'infanterie. L'arrière-

garde vint ensuite, sous les ordres du Seigneur de la Motte. Le Duc de Parme, sans prendre de poste, se réserva pour se porter en personne par-tout où il seroit nécessaire au succès de ses vues. Ces dispositions ayant été faites, le Duc de Parme donna toujours à entendre qu'il alloit combattre, ordonna à Renti de monter les hauteurs, & quand il en auroit atteint le sommet, & qu'il se trouveroit en face de l'ennemi, de descendre très-lentement, & d'étendre sur un front très-large la Gendarmerie, afin de cacher aux Royalistes tout ce qui se passeroit derrière l'avant-garde Espagnole. Il lui défendit en même temps très-expressément, d'entamer ou d'accepter, de quelque manière que ce fût, le combat, sans de nouveaux ordres, & lui promit de l'instruire de proche en proche de ce qui se passeroit. Sur ce mouvement de l'armée de la ligue, le Roi ne douta pas qu'elle ne vînt l'attaquer, & toute son armée en fut également persuadée. Leur joie fut inexprimable. Sur le champ, Henri rangea ses troupes dans l'ordre le plus avantageux, & les partagea ainsi que

Liv. XV.

An. 1590.

le Duc de Parme, en trois lignes.  
 LIV. XV. Ayant ensuite assigné à chacun de ses  
 AN. 1590. Capitaines le poste qu'ils devoient tenir, il n'en prit aucun, afin de pouvoir courir par-tout où le besoin l'appellerait.

Pendant qu'il s'occupoit de son ordre de bataille, le Marquis de Renti avançoit, en se conformant à ce que le Duc de Parme lui avoit prescrit, & il étoit suivi par le Duc de Maienne. Il disposa ses Gendarmes comme le Duc le lui avoit recommandé, & leur position cacha effectivement à l'armée royale, le reste de l'armée de la ligue. Ce fut alors que Farnèse s'ouvrit sur son véritable dessein. S'étant approché avec un visage riant du Duc de Maienne, qu'il prit par la main; " Nous avons déjà combattu, „ lui dit-il, & la victoire nous a couronnés, puisque je suis sûr maintenant de secourir Paris. „ Il envoya ordre aussitôt à Renti de ne pas remuer, & d'amuser l'ennemi de l'espoir du combat, jusqu'à la nuit. Formant alors son avant-garde de son corps de bataille, il tourna à gauche vers la Marne, du côté de Lagny, dont il étoit peu éloigné, dans la résolu-

7 Sept.

tion de battre sur le champ cette ville en ruine, & de ne rien omettre pour s'en emparer. Renti fut rappelé peu de temps après, & retourna sur ses pas. Le Duc après l'avoir instruit du secret que couvroit le mouvement qu'il lui avoit prescrit, lui commanda de se retrancher dans le poste où il alloit se rendre, & donna les mêmes ordres par-tout où il craignoit que l'ennemi ne tentât de traverser le parti qu'il venoit de prendre. Farnèse arriva effectivement le soir auprès de Lagny, & se logea à Pomponne, village distant de cette ville d'un demi-mille d'Italie, & après avoir rassemblé son armée, il la renferma dans de bonnes lignes de circonvallation.

Le Roi ne concevoit pas la raison qui avoit arrêté Renti, & qui le contraignoit à rétrograder. Il ne pouvoit s'imaginer que le Duc voulût s'emparer en présence d'une armée aussi puissante que la sienne, d'une place comme Lagny, située au de-là de la rivière, & dont le pont étoit bien défendu. Il détacha quelques partis de cavalerie légère, pour tâcher de découvrir quels pouvoient être les des-

LIV. XV.

An. 1590.

~~seins de ce Prince ; mais ces troupes~~  
 Liv. XV. furent repoussées par Basta, & revin-  
 An. 1590. rent sans lui rapporter aucun éclair-  
 cissement. Dans cet intervalle, Far-  
 nèse ne perdoit point de temps. Il fit  
 retrancher son camp avec une activité  
 & une promptitude incroyables, &  
 avec tant de succès, qu'il crut pou-  
 voir commencer son attaque. (14)

Lagny est sur la gauche de la Marne,  
 sur la droite de laquelle se trouvoient  
 les deux armées. Il y avoit de ce  
 côté un fauxbourg ouvert, qui com-  
 muniqnoit à la ville par le pont. Le  
 Duc le fit aussi-tôt occuper, & dans  
 la nuit même du cinq au six Septem-  
 bre, il y établit une batterie de dix  
 canons, afin de battre la place au tra-  
 vers de la rivière. Le Seigneur de  
 Laffin y commandoit une garnison de

---

(14) Le Duc de Parme avoit fait commen-  
 cer les retranchements, dont il vouloit se cou-  
 vrir devant Lagny, pendant qu'il amusoit le  
 Roi de l'espoir d'une bataille, & ils étoient  
 en état de défense, quand il arriva pour bat-  
 tre la place. Le 7 de Septembre fut le jour  
 qui éclaira cette belle manœuvre. Ainsi ce ne  
 fut pas dans la nuit du 5 au 6, mais dans celle  
 du 7 au 8 de ce mois, que le Duc fit établir  
 ses batteries, & attaquer Lagny.

douze cents François , d'autant plus ~~\_\_\_\_\_~~  
déterminés à se bien défendre , qu'ils Liv. XV.  
espéroient que le Roi , qui étoit si pro- An. 1590.  
che d'eux , ne manqueroit pas de les  
secourir. D'ailleurs , Lafin comptoit  
que la précaution qu'il avoit prise de  
rompre le pont , rendoit l'assaut im-  
possible. Mais il vit bientôt son er-  
reur , quand le Duc ayant fait jeter  
un pont de bateaux un peu plus  
d'une lieue au dessus de Lagny , fit  
passer de l'autre côté de la rivière un  
gros corps d'infanterie , soutenu de  
quelques compagnies de cavalerie aux  
ordres de Basta. Il avoit ordonné à  
l'infanterie de monter à l'assaut , aussitôt  
que la brèche seroit devenue pra-  
ticable.

Le Roi conçut un dépit extrême  
à la nouvelle de cet événement , &  
rien ne devoit en effet l'affliger da-  
vantage , que de laisser prendre Lagny  
en sa présence. Quelques-uns de ses  
principaux Officiers lui proposèrent  
de passer la Marne avec l'armée en-  
tière , pour courir au secours de cette  
ville. D'autres furent d'avis de mar-  
cher aux retranchements de l'ennemi ,  
& de l'obliger à combattre en les at-  
taquant. Le premier parti étoit trop



LIV. XV. périlleux, parce que le Duc de Parme  
 An. 1590. auroit pu tomber sur l'armée dans  
 l'instant où elle eût passé la rivière,  
 & en défaire du moins une partie.  
 Le second sembloit devoir être inu-  
 tile. Les lignes du Duc, celles sur-  
 tout qui défendoient le côté par où  
 le Roi pouvoit arriver, étoient trop  
 avancées, & si bien défendues, qu'il  
 y avoit peu d'espérance de les forcer.  
 Le Roi se décida cependant à tenter  
 cette seconde entreprise ; & après  
 avoir divisé ses troupes en plusieurs  
 corps, il s'avança pour assaillir les re-  
 tranchements de l'armée de la ligue ;  
 mais il les trouva déjà si bien perfec-  
 tionnés, & l'armée si bien préparée  
 à le recevoir, qu'il fut contraint de  
 se retirer avec la douleur amère d'a-  
 voir vu enlever, saccager & détrui-  
 re presque entièrement Lagny sous ses  
 yeux.

Le Duc de Parme y parvint en  
 effet, malgré lui. Après avoir établi  
 une nombreuse batterie, & porté à  
 la gauche du fleuve un corps de trou-  
 pes considérable, il fit tirer avec fu-  
 rie sur la place. La muraille, qui n'é-  
 toit ni forte ni terrassée, fut renver-  
 sée très-aisément, & aussi-tôt que la

brèche fut praticable, les Espagnols,                       
 les Italiens & les Wallons y montèrent. Liv. XV.  
 avec le courage le plus impétueux. An. 1590.  
 Les François soutinrent leurs efforts pendant long-temps avec intrépidité; mais accablés par le nombre des assaillants, qui étoient continuellement renforcés, ils furent obligés de plier. La fin fut fait prisonnier avec quelques autres. Le reste fut passé au fil de l'épée, & la ville mise à feu & à sang. (15)

8 Sept.

Lagny ayant été pris, rien n'empêcha plus le passage des munitions de bouche de toute espèce, qui ne tardèrent pas de ramener l'abondance dans Paris. L'allégresse publique y fut

---

(15) Le Pere Daniel prétend que le succès de l'assaut, fut l'effet de la confusion qui se mit dans les troupes qui défendoient la brèche, lorsque les deux régiments que le Roi avoit détachés de son armée, & qui venoient d'entrer dans Lagny, s'avancèrent pour relever la garnison, qui avoit soutenu la première impétuosité des assaillants, & les avoit repouffés. L'Officier Espagnol qui commandoit l'attaque, saisit l'instant où ce mouvement se fit, pour revenir à la charge, & ayant tout culbuté pendant que le secours s'établissoit dans les postes que l'ancienne garnison quittoit, il emporta la place.

~~\_\_\_\_\_~~  
LIV. XV. portée à un excès incroyable, & l'on  
An. 1590. y exalta avec les plus grands applau-  
dissements, la vigilance, l'habileté &  
la bravoure du Duc de Parme. Il con-  
somma son ouvrage, en se rendant  
maître des ponts de Saint-Maur & de  
Charenton, qui ne firent aucune ré-  
sistance.

Après un succès aussi heureux, le  
Roi jugea aisément que le Duc, qui  
jusqu'alors avoit évité avec le plus  
grand soin de se commettre en ba-  
taille rangée, l'éviteroit avec encore  
plus d'attention, depuis qu'il étoit  
parvenu à son but. D'ailleurs, l'ar-  
mée du Roi étoit très-diminuée par  
les maladies, & alloit encore plus  
s'affoiblir par le départ de la no-  
blesse, qui n'ayant plus d'espoir de  
forcer Paris, & de contraindre le  
Duc à se battre, se feroit d'autant  
moins prêtee à continuer le service,  
que faisant la guerre à ses propres  
fraix, elle étoit hors d'état de suppor-  
ter de si grandes dépenses. Le Roi prit  
donc la résolution d'abandonner tout-  
à-fait le projet du siège de Paris, &  
de se retirer à St. Denis, dans le des-  
sein de licencier la plus grande par-  
tie de ses troupes, & de ne garder

qu'un camp-volant, avec lequel il pût se porter promptement par-tout où le bien de ses affaires exigeroit sa présence. Son départ permit à l'armée de la ligue de décamper. Cependant le Roi ne voulut congédier personne, sans essayer s'il ne réussiroit point à se procurer, par surprise, ce qu'il n'avoit pu obtenir des longs travaux d'un siège. Il présuma que les Parisiens, qui venoient d'être secourus, & qui étoient dans la première ivresse de la joie que leur inspiroit ce succès, pourroient bien se livrer à une trop grande confiance, & tâchant d'oublier leurs malheurs au sein du sommeil & du repos, se relâcher pendant la nuit de leur vigilance à faire la garde accoutumée. Plein d'espérance d'entrer aisément dans la ville par escalade, il voulut en faire l'épreuve. Il passa la Seine à cet effet avec son armée; & pour mieux masquer sa marche, il la passa du côté opposé à celui où on savoit qu'il étoit campé. Après avoir rassemblé ensuite ses troupes en trois gros bataillons, il les fit avancer, avec un grand nombre de longues échelles, jusques sous les murs de Paris, au milieu de la nuit.

LIV. XV.

An. 1590.

10 Sept.

~~\_\_\_\_\_~~  
 LIV. XV. Il porta le premier au fauxbourg  
 An. 1590. Saint-Germain, le second à celui de  
 Saint-Michel, & le troisième aux faux-  
 bourgs de Saint-Jacques & de Saint-  
 Marceau.

Mais le Duc de Nemours, Gouverneur de cette ville, veilloit à sa conservation avec une attention extraordinaire. On montoit les gardes depuis la levée du siège, avec le même soin qu'auparavant, & les Royalistes furent vivement repoussés & renversés dans le fossé. Le Roi n'avoit pas été rebuté de l'échec qu'il venoit d'essuyer. Ses troupes ne s'étoient point retirées, & ce Prince, après avoir laissé le temps aux bourgeois de Paris de se rassurer, tenta une nouvelle escalade à la pointe du jour, dans le fauxbourg de Saint-Marceau. Malheureusement pour les assaillants, ils n'appliquèrent d'abord que deux échelles, dans le dessein de s'éclaircir sur la force & l'exactitude des gardes. Elles se trouvèrent si foibles, que si les Royalistes fussent montés dans l'instant en grand nombre, la surprise eut pu aisément réussir; mais les premiers qui avoient sauté sur le rempart, en ayant été aussi-tôt précipités,

on accourut avec tant de diligence, —————  
LIV. XV.  
AN. 1590.  
que le Roi perdit toute espérance de succès. Il conduisit enfin son armée à St. Denis, & l'ayant licenciée, il ne retint auprès de lui que le Maréchal de Biron & son fils, avec un corps choisi de ses meilleures troupes.

Le Roi pouvoit faire ces dispositions avec d'autant plus de sûreté, que l'armée du Duc de Parme ne s'étoit pas moins affoiblie que la sienne. Aux maladies, qui avoient fait encore plus de ravages dans son camp que dans celui du Roi, s'étoient jointes plusieurs autres incommodités. Les vivres devinrent rares dans un pays épuisé par le long séjour des armées, & sur-tout par celui de l'armée royale. Toutes ces raisons engagèrent le Duc à retourner en Flandre, & à ne pas risquer, après s'être couvert de lauriers dans une expédition si glorieuse, de les voir flétris par quelque revers imprévu. Les affaires particulières du Roi d'Espagne le rappeloient d'ailleurs dans les Pays-Bas, où son éloignement leur avoit causé le plus grand préjudice. Il déclara la résolution qu'il avoit prise d'y retourner au plutôt, au Duc de Maienne,

qui en fut aussi surpris qu'affligé. Ce  
 Liv. XV. chef de la ligue s'étoit flatté que le  
 An. 1590. Général Espagnol, en faisant un plus  
 long séjour en France, auroit rendu  
 des services encore plus essentiels à  
 son parti. Tous ceux d'entre les li-  
 gueurs qui jouissoient d'une plus gran-  
 de considération, firent les plus vives  
 instances à Farnèse, pour l'engager à  
 différer son départ. Mais ils ne pu-  
 rent le gagner. Ils affectèrent alors  
 d'être persuadés que la précipitation  
 de son retour en Flandre, étoit moins  
 l'effet des besoins de ces Provinces,  
 que des artifices de la Cour d'Espa-  
 gne, & firent éclater leurs soupçons.  
 „ On voyoit bien, disoient-ils, que  
 „ le Roi d'Espagne ne se proposoit  
 „ que de soutenir la ligue contre les  
 „ efforts du Roi de Navarre, sans la  
 „ mettre en état de l'écraser. Le Duc  
 „ l'avoit bien prouvé en négligeant  
 „ d'attaquer l'ennemi, sur-tout de-  
 „ puis qu'il avoit licencié son armée.  
 „ Qui l'empêchoit d'opprimer l'hé-  
 „ résie dans une conjoncture si favo-  
 „ rable, & de faire triompher à ja-  
 „ mais le parti Catholique? „

Farnèse instruit de ces plaintes, en  
 fut irrité. Néanmoins il crut devoir  
 dissimuler

dissimuler son ressentiment, & s'excu-  
 sant auprès du Duc de Maienne, dans  
 des termes pleins de modération, il  
 n'omit rien pour appaiser la ligue &  
 son chef. Il assura que le Roi d'Es-  
 pagne, en accordant à la France les  
 secours qu'elle en avoit si souvent re-  
 çus, ne pouvoit avoir d'intentions plus  
 pures. Qu'avoit-il pu faire de plus  
 en faveur de la ligue, que de laisser  
 le soin des importantes affaires qu'il  
 avoit dans les Pays-Bas, pour s'oc-  
 cuper de celles de France? Il n'avoit  
 exigé ni places, ni ôtages, ni au-  
 cune autre espèce de sûreté, & il avoit  
 rempli ses engagements avec la fidé-  
 lité la plus exacte. Le seul motif de  
 la Religion avoit pu le porter à faire  
 entrer l'Espagne dans une cause où  
 la France seule avoit intérêt. Le Duc  
 de Parme ajouta qu'il ne pouvoit aban-  
 donner la Flandre aux Etats, que la  
 France n'en souffrît, puisque si les  
 Provinces Catholiques y étoient op-  
 primées, ce Royaume ne pourroit  
 plus en tirer des secours en faveur  
 de la Religion Romaine. Au surplus,  
 il promit au Duc de Maienne, qu'a-  
 vant de partir, il auroit soin de ren-  
 forcer l'armée de la ligue d'un corps

LIV. XV.

An. 1590.



considérable de ses troupes, qu'il lui  
Liv. XV. confieroit.

An. 1590. Le Duc de Maienne, voyant le Duc  
inébranlable dans sa résolution, se ré-  
duisit à le prier d'attaquer, du moins  
avant son départ, Corbeil, dont la con-  
quête assureroit la liberté du cours de  
la Seine, & faciliteroit l'approvision-  
nement de Paris. Le Cardinal Cajetan,  
Légat, que la mort de Sixte-Quint avoit  
rappelé à Rome, venoit de quitter la  
France. Il avoit laissé à sa place l'E-  
vêque de Plaisance, Philippe Segar,  
Bolonnois, Prélat d'un mérite distin-  
gué, & qui s'étoit fait une grande ré-  
putation dans ses nonciatures, & dans  
les autres emplois importants qu'on  
lui avoit confiés. Le Nonce se joignit  
au Duc de Maienne, pour obtenir de  
Farnèse ce dernier effort. Le Duc qui  
connoissoit la valeur & l'habileté du  
Gouverneur de cette place, se prêtoit  
avec peine à en entreprendre le siège.  
Ce Gouverneur s'appelloit Rigaud, &  
s'étoit signalé en Flandre, où il avoit  
servi sous le brave La Noue. Toute-  
fois, pour ne pas exciter davantage les  
plaintes des ligueurs, Farnèse y con-  
sentit & investit Corbeil vers le milieu  
de Septembre.

24 Sept.

Cette ville est située sur la rive gauche de la Seine, sur laquelle elle a un pont de pierre. Petite, mal fortifiée, entourée seulement d'une muraille antique non terrassée, elle ne pouvoit être défendue que par la bravoure & l'intrépidité de sa garnison, qu'excitoit l'exemple de son Gouverneur. Le Duc de Parme s'étant avancé, eut bientôt poussé ses tranchées jusqu'auprès de la place. Les ennemis firent de leur côté de vives sorties, & toutes les dispositions d'une vigoureuse résistance. Rigaud veilloit à tout, avec une activité étonnante. Toujours le premier au travail, le premier à braver le danger & à se porter par-tout où sa présence étoit nécessaire, servant également du bras & de la tête, il soutenoit l'attaque avec tant de succès, que ce siège, où le Duc de Parme avoit déjà perdu bien du monde, fut beaucoup plus long que ce Prince ne l'avoit pensé; mais Farnèse résolu de le brusquer, ayant fait une large brèche, ordonna l'assaut. Il fut terrible. Les Espagnols, les Italiens & les Wallons, qui y montèrent en même temps, emportèrent la place. Le Gouverneur fut tué en dé-

Liv. XV.

An. 1590.

**LIV. XV.**  
**AN. 1590.**  
 16 Octob.

pendant la brèche, la garnison taillée en pièces, & la ville horriblement saccagée. Cette bicoque n'en arrêta pas moins le Duc de Parme jusqu'à la mi-Octobre; & si Rigaud n'eût pas péri les armes à la main dans l'action, peut-être en eût-il retardé longtemps la prise.

A la suite d'un siège si pénible & si meurtrier, le Duc fit reposer ses troupes jusqu'au commencement du mois suivant, & se mit ensuite en marche, pour retourner en Flandre. Il prit le chemin de la Champagne au lieu de celui de Picardie, qui étoit le plus court. Comme il ne doutoit pas que le Roi de France ne le poursuivît, il crut qu'il lui seroit très-avantageux de laisser ce Monarque dans l'incertitude, s'il ne se proposoit pas quelque dessein dans sa retraite. Farnèse fit observer à son armée la même discipline qu'il lui avoit prescrite lorsqu'il étoit entré en France, & fit sa route dans le même ordre. Il partagea ses troupes en quatre divisions, afin que chacune d'entr'elles traînant moins d'attirail que n'en auroit tiré l'armée entière, elles pussent avancer plus vite, & se secourir mutuellement

avec plus de facilité. Le Marquis de Renti (16) conduisit l'avant-garde; le Seigneur de la Motte, le premier corps de bataille; le Duc lui-même se mit à la tête du second, & l'arrière-garde fut confiée à Basta. Comme c'étoit ce poste qui devoit être le plus périlleux, Farnèse y plaça ses meilleures troupes, & sur-tout les deux régiments d'infanterie, dont Pierre Cajetan & Alphonse d'Idiaquès étoient Colonels.

LIV. XV.

An. 1590.

Ce Prince étoit à peine en Champagne, (17) qu'il reçut avis de la perte de Corbeil, & peu après de celle de Lagny. Toutes ces places avoient été mal gardées par les Parisiens, qui s'en étoient chargés. On ne manqua pas de le solliciter avec les plus vives instances, à revenir sur ses pas pour les reprendre; mais aussi piqué de la négligence avec laquelle

---

(16) Il avoit été si grièvement blessé à l'attaque de Corbeil, qu'il en mourut à Mons le 27 Décembre de cette année, deux mois environ après son retour.

(17) Le Duc de Parme n'étoit qu'à Coulomiers en Brie, éloigné à peine de deux journées de Corbeil.

LIV. XV.  
 AN. 1590. on avoit conservé ses conquêtes, que persuadé de la nécessité de son retour en Flandre, il refusa de s'arrêter plus long-temps en France.

Pendant qu'il s'éloignoit ainsi, le Roi de France étoit à Compiègne, ville située sur les frontières de la Picardie, du côté de la Champagne, avec un corps d'infanterie d'élite, & beaucoup plus de cavalerie, & se proposoit de le harceler dans sa marche. Il s'avança aussi-tôt sur ses pas, & ne le perdit point de vue. Saisissant toutes les occasions de le joindre, & de lui causer quelque échec, il ne cessa de lui donner l'alarme, & de lui susciter toutes sortes d'obstacles. Il tomboit sur ses flancs, il l'attaquoit de front, & plus souvent en queue, suivant les circonstances. Il s'en tenoit quelquefois à de simples menaces, & quelquefois aussi, il lui portoit, pour ainsi dire, à la dérobée, des coups vigoureux, sans vouloir risquer de combat, qu'il ne pouvoit livrer prudemment avec le peu de forces qu'il conduisoit. Malgré l'incommodité que l'armée Espagnole éprouvoit chaque jour des différentes attaques

du Roi, le Duc de Parme ne s'écarta point du plan qu'il s'étoit tracé. Ses bataillons avançoient d'un pas uniforme, observoient toujours entr'eux le même intervalle, s'appuyoient de part & d'autre aux charriots de leur bagage, qui leur servoient de retranchements; toujours prêts à combattre avec avantage, si l'ennemi leur présentoit l'action. Les Arquebusiers à cheval précédoient l'avant-garde, & reconnoissoient le Pays avec une attention particulière. Chaque nuit l'armée entière retranchoit avec soin ses logements.

Le Duc de Parme, retardé sans cesse par les escarmouches fréquentes que les troupes d'Henri livroient à son armée, étoit entré en Picardie, après avoir marché pendant plusieurs jours. Le Roi voulant tenter quelque affaire plus décisive vers la fin de Novembre, fit attaquer son avant-garde par plusieurs escadrons de cavalerie. Celle du Duc vint à sa rencontre, & la mêlée fut très-vive. Le Baron de Biron, qui se distinguoit par un courage héroïque entre tous les Officiers François, croyant qu'il étoit

**LIV. XV.**  
**AN. 1590.** indigne de lui, de céder à la supériorité des Espagnols, resta tellement engagé au milieu d'eux, que son cheval ayant été tué sous lui, il auroit été pris, si le Roi lui-même, bravant tout péril, ne fût accouru pour le dégager. Heureusement que la nuit, qui survint lorsque les combattants étoient le plus animés, les sépara. Le Roi fut renforcé le lendemain par le Duc de Nevers, qui lui amena quelques troupes qu'il avoit ramassées dans ce canton, & par divers autres corps; mais le Duc de Parme qui s'approchoit alors de Guise, étoit prêt de sortir de France. Comme c'étoit la dernière place de la frontière, le Roi se hâta de faire un dernier effort, & tomba sur l'arrière-garde de l'armée ennemie. (18) Les Arquebusiers à cheval du Duc, tournèrent tête aussi-tôt pour arrêter l'impétuosité des Cuirassiers du Roi; mais trop foibles pour en soutenir le choc, ils alloient succomber, si George Basta n'eût fait marcher un gros escadron de gendarmerie, qui

---

(18) Cette affaire se passa à l'Arbre-de-Guise, entre cette ville & Landrecies.

repoussa les cuirassiers. Henri fit ren-  
 forcer les siens par des troupes fraî- LIV. XV.  
 ches; & de l'autre côté, les régiments An. 1590.  
 d'infanterie de Cajetan & d'Idiaquès,  
 arrivant à l'appui de la cavalerie de  
 Basta, le combat alloit devenir très-  
 sanglant, lorsque le Roi, qui sentit son  
 désavantage, rappella ses soldats, qui se  
 retirèrent en gens de cœur. Les trou-  
 pes du Duc ne les suivirent point,  
 pour ne pas rompre l'ordre de leur  
 marche, qu'elles continuèrent enfin  
 tranquillement, le Roi ayant terminé  
 par cette dernière attaque, toutes ses  
 entreprises sur l'armée Espagnole, qui  
 n'en avoit pas été peu incommodée.

Farnèse conduisit donc son armée  
 dans les Pays-Bas. En quittant le Duc  
 de Maienne, il lui avoit renouvelé  
 les assurances les plus expressees de  
 ramener bientôt en France de nou-  
 veaux & de puissants secours. Il lui  
 avoit laissé quatre mille hommes de  
 pied & cinq cents chevaux, jugeant  
 que ce corps de troupes, joint au ré-  
 giment Allemand de Jacques Colalte,  
 que le Roi d'Espagne entretenoit au  
 service des ligueurs, suffiroit à leurs  
 besoins présents. Le Duc rentra en  
 Flandre au commencement de Décem-



**LIV. XV.**  
**An. 1590.** bre , & après avoir dispersé ses trou-  
 pes dans de bonnes garnisons , afin  
 qu'elles pussent se remettre de leurs  
 fatigues , il se rendit à Bruxelles , où  
 il faisoit son séjour le plus ordinaire  
 pendant l'hiver.



## L I V R E X V I.

## S O M M A I R E.

*SITUATION des affaires du Roi d'Es-* 1591.  
*pagne en Flandre. Mutinerie d'un*  
*régiment Espagnol. Succès des Hol-*  
*landois. Prise de Zutphen. Siege de*  
*Deventer. Il est pris. Le Duc de Parme assiege le fort de Knotsembourg,*  
*situé vis-à-vis de Nimègue. Difficul-*  
*tés qu'il y éprouve. Il abandonne*  
*cette entreprise. Il laisse Nimègue à*  
*ses propres forces. Le Duc de Parme*  
*aux eaux de Spa. Ses préparatifs.*  
*Prise de Hulst par le Prince Maurice.*  
*Nimègue se rend à ce Prince. Il re-*  
*vient à la Haie. Situation fâcheuse*  
*des affaires de la Ligue. L'Empereur*  
*tâche en vain de rétablir la paix entre*  
*le Roi & les Etats. Entrevue des Ducs*  
*de Maienne & de Parme à Guise.*  
*Etat de leur armée. Elle marche au*  
*secours de Rouen. Le Roi consulte* 1592.  
*s'il levera le siège de cette ville. Avis*  
*du Maréchal de Biron. Avis du Duc*  
*de Bouillon. Le Roi va au devant*  
*de l'armée de la Ligue avec cinq mille*

*chevaux. Marche & dispositions de l'armée du Duc de Parme. Affaire d'Aumale. Le Duc de Parme prend Neuschâtel, & s'approche de Rouen. Son projet pour en faire lever le siège. Sortie vigoureuse de la garnison de Rouen. Les Ducs de Parme & de Maienne ne sont pas d'accord sur le secours de Rouen. On y jette huit cents hommes. Le Duc de Parme s'éloigne, & le siège continue. Rouen réduit aux abois. Etat des deux armées ennemies. Le Roi leve le siège. Siège de Caudebec, où le Duc de Parme est blessé. Caudebec est pris. Le Roi marche à l'armée de la Ligue. Il la bloque dans son camp. Incommodité que les Ligueurs en reçoivent. Extrémité où se trouve l'armée de la Ligue. Elle décampe d'Yvetot, pour s'approcher de la Seine. Elle passe de l'autre côté de cette rivière, & s'échappe sans dommage. Le Duc de Parme rentre en Flandre. Prise de Steenwick & de Covorden par le Prince Maurice. Le Duc de Parme demande la permission de se démettre du Gouvernement des Pays-Bas. Sa mort. Son portrait.*

LE Duc de Parme étant de retour dans les Pays-Bas, y trouva les affaires du Roi dans un assez mauvais état. La mutinerie du régiment Espagnol d'Emmanuel Vega, qui étoit resté en Flandre pendant son voyage en France, fut un des événements auxquels il fut le plus sensible. Il en témoigna son mécontentement aux deux Comtes de Mansfeld, père & fils, qu'on accusoit de n'avoir pas fait tout ce qui eût été nécessaire pour l'empêcher; mais le désordre n'en fut pas moins grand, & il devint d'autant plus fâcheux, qu'il fallut plus d'une année pour ramasser les sommes qui étoient dues aux mutins, & les faire rentrer dans le devoir.

Farnèse voyoit avec peine que le Roi d'Espagne, afin de soutenir le parti de la Ligue, abandonnoit la Flandre aux entreprises des Rébelles, & s'exposoit à y éprouver nécessairement les plus grandes pertes. Outre le corps de troupes qu'il avoit laissé au Duc de Maienne, & qui avoit beaucoup affoibli son armée, le Duc de Parme avoit encore été obligé de distribuer sur les frontières de France une grande

partie de celles qu'il avoit ramenées,  
 Liv. XVI. pour inspirer plus de confiance aux  
 An. 1591. Ligueurs par leur voisinage, & sou-  
 tenir leur zèle par l'espoir d'en être  
 secourus lorsqu'ils auroient besoin de  
 leurs services. En conséquence, les  
 places les plus importantes de la Flan-  
 dre du côté des Provinces-unies, n'é-  
 toient défendues que par des garni-  
 sons très-foibles, étoient mal appro-  
 visionnées, & ne pouvoient résister  
 long-temps, si les ennemis les assié-  
 geoient.

Les Confédérés étoient trop habi-  
 les & trop actifs, pour ne pas pro-  
 fiter de ces avantages. L'année 1591  
 étoit à peine commencée, qu'ils s'em-  
 pressèrent de saisir l'occasion. Le Co-  
 lonel Norris, Anglois, que cette His-  
 toire a fait connoître avec distinction,  
 étoit alors à Ostende. Cet Officier,  
 avec la garnison de cette place, qui  
 avoit été considérablement renforcée  
 par des troupes nouvellement arrivées  
 d'Angleterre, fatiguoit la Flandre de  
 ses excursions, quoique très-gêné par  
 le fort de Blankenberg, qui étoit  
 placé entre Ostende & l'Écluse. Il ré-  
 solut de se délivrer de ce frein in-  
 commode qui arrêtoit ses opérations;

& l'ayant attaqué à l'improviste, il s'en empara facilement, & le fit aussi-tôt démanteler. Pendant qu'il remportoit cet avantage dans la Province proprement dite de Flandre, vers le milieu du mois de Février, ceux de son parti qui étoient en Brabant, surprirent aussi heureusement le Château de Vesterlo, très-proche d'une des plus belles Abbayes de la Campine, & celui de Turnhout, situé dans un village de ce nom. Des soldats déguisés en paysans, qui apportoient des denrées au marché, s'y introduisirent, & n'éprouvèrent aucune difficulté à s'en rendre maîtres. (1)

Mais ces foibles succès ne furent

---

(1) Les Espagnols ayant partagé leurs forces, dit Grotius, & n'ayant plus sous leurs drapeaux que des soldats mutins ou novices, les Provinces-unies, animées par les succès de l'année précédente, formèrent de plus hauts projets, & au-lieu de défendre, en tremblant, leurs frontières, elles attaquèrent vivement les possessions de l'ennemi. *Distractis hostium viribus, dumque inobsequens domi miles, aut bello novus, etiam anni prioris successibus animos sustulerunt federatæ gentes, ut quæ viæ trepidè fines suos tuebantur arma ultrà inferrent.*

que le prélude de ceux que le Prince  
 LIV. XVI. Maurice obtint dans le cours de cette  
 An. 1591. année. Il fit ses préparatifs pendant  
 l'hiver ; & la saison propre à entrer  
 en campagne , ne fut pas plutôt ar-  
 rivée , que ses troupes se mirent en  
 mouvement. Comme l'éloignement du  
 Duc de Parme & des principales for-  
 ces du Roi , sembloit lui promettre  
 plus d'avantages au-delà du Rhin , il  
 y porta son armée , & investit Zut-  
 phen , au milieu du mois de Mai ; elle  
 étoit forte de dix mille hommes de  
 pied , & de deux mille chevaux , &  
 étoit fournie d'une artillerie nombreu-  
 se , & de tout ce qu'il falloit pour  
 faire un siège. Il ne s'étoit pas encore  
 approché de Zutphen , qu'un stratagè-  
 me , semblable à celui qui lui avoit  
 livré les châteaux de Vesterlo & de  
 Turnhout , avoit déjà fait tomber en  
 son pouvoir le fort qui défendoit cette  
 ville de l'autre côté de la rivière.  
 Cette conquête lui ayant procuré l'a-  
 vantage d'enfermer Zutphen de tou-  
 tes parts , il ouvrit la tranchée sur le  
 champ , & disposa ses batteries. Mais  
 l'on avoit si mal pourvu cette place ,  
 & ses défenseurs étoient en si petit  
 nombre , qu'ils capitulèrent sans at-

tendre le premier coup de canon, (2)  
& l'évacuèrent presqu'aussi-tôt.

LIV. XVI.

AN. 1591.

30 Mai.

La ville de Deventer n'est éloignée de Zutphen que de deux lieues, & est également située sur l'Yffel. L'on n'a pas oublié que le Duc de Parme n'avoit recouvré cette ville que par la trahison du Colonel Stanlei, Anglois, qui la lui avoit livrée. Le Colonel Vere, un des Officiers de cette nation les plus considérés au service des Etats, & qui étoit alors employé dans l'armée du Prince Maurice, desiroit ardemment qu'on entreprît le siège de Deventer. Il espéroit y trouver des occasions de se distinguer, & de laver, en quelque sorte, la honte dont Stanlei, son compatriote, s'étoit couvert. Maurice entrant dans ses vues, s'avança sans différer vers cette place, & l'investit des deux côtés de la rivière, sur laquelle il jetta deux ponts,

31 Mai.

---

(2) La garnison de Zutphen, toute foible qu'elle étoit, ne laissa pas de faire une sortie assez vive, avant que les assiégeants eussent établi leurs batteries; & si elle se rendit si promptement, ce ne fut pas lâcheté, mais impuissance de tenir davantage par le dénuement de tout ce qui étoit nécessaire à la défense de la place.



afin d'assurer la communication de ses  
Liv. XVI. quartiers, & de couper en même temps  
An. 1591. tout secours aux assiégés. Le Comte  
Herman de Berg, cousin-germain de  
Maurice, & fils aîné du Comte Guil-  
laume, mari d'une des sœurs du Prince  
d'Orange, en étoit Gouverneur. Quoi-  
que jeune il avoit autant de prudence  
que de bravoure & de fidélité; mais  
sa garnison étoit si foible, & sa place  
si mal pourvue, qu'il ne pouvoit pas  
se flatter de faire une longue résistance.  
Il ne s'en prépara pas moins à se dé-  
fendre avec le plus grand courage, &  
avertit aussi-tôt du danger qu'il couroit,  
le Colonel Verdugo, qui commandoit  
les troupes du Roi dans ce canton.

Cependant Maurice ayant beaucoup  
avancé ses tranchées, avoit déjà établi  
trois batteries. La première, & la  
plus forte, dont le Colonel Vere fut  
chargé, tiroit sur la partie de l'en-  
ceinte qui étoit au long de la rivière.  
Elle fut si bien servie, que dès la  
première décharge elle renversa plus  
de cent brasses de la muraille. Les as-  
siégés se couvrirent aussi-tôt d'une cou-  
pure, qu'ils formèrent derrière ses  
ruines, & le Gouverneur ne s'en dé-  
fendoit pas avec moins d'intrépidité

quand il fut blessé si dangereusement, qu'il ne put continuer l'ouvrage qu'il avoit commencé. Cet accident fatal découragea la garnison; & les habitants craignant que la ville ne fût emportée d'assaut, & ne devînt ainsi la proie du soldat, offrirent aussi-tôt de se rendre, à des conditions convenables. Le Prince Maurice les leur accorda. Cette seconde conquête, plus importante que celle de Zutphen, ne lui coûta que très-peu de jours.

Le Prince poussant plus loin ses avantages, marcha sur le champ pour s'emparer de Steenwick; mais Verdu-go, qui n'avoit pu rassembler assez de troupes pour secourir Deventer, en avoit eu assez pour mettre Steenwick en sûreté. Au défaut de cette conquête, Maurice tenta celle de Delfziel. Cette place étoit importante par sa situation, & pouvoit sur-tout rendre très-facile le siège de Groningue, qu'il se proposoit d'entreprendre lorsqu'il en trouveroit une occasion favorable. Elle ne fit aucune résistance; & aussi-tôt qu'elle se fut soumise, Maurice qui rouloit dans sa tête de plus grands projets, revint sur ses pas pour les exécuter.

LIV. XVI.  
An. 1591.

10 Juin.

**LIV. XVI.** A la nouvelle des mouvements du Prince, le Duc de Parme avoit formé à Ruremonde une armée auffi forte qu'il l'avoit pu, s'étoit mis en marche, & s'étoit approché du Rhin, dans l'espérance de secourir Deventer. Mais quand il eut appris que cette place, la plus importante de ces cantons, s'étoit rendue, il ne songea plus qu'à réparer cette perte par quelque grand succès. Il menaça d'abord le fort de Schenck; mais c'étoit une feinte pour tromper l'ennemi. Au-lieu de l'attaquer, il passa le Vahal d'un autre côté, & il investit le fort qu'on avoit bâti vis-à-vis de Nimègue. Cette ville en souffroit beaucoup. L'artillerie du fort qui tiroit sans cesse, battoit en ruine la partie de la ville qui lui étoit opposée, & en avoit détruit toutes les maisons. Sa garnison maîtrisoit le cours du fleuve, sans que les habitants de Nimègue pussent s'y opposer. Elle dévastoit encore tous les environs de la ville; & si les Royalistes ne se hâtoient de s'emparer du fort, il falloit que Nimègue tombât entre les mains des Hollandois. Le mois de Juin étoit déjà un peu avancé, quand le Duc commença le siège de ce fort;

mais on s'y étoit préparé à le recevoir. Sa marche n'avoit pu être assez rapide, pour que le Prince Maurice, qui avoit soupçonné son dessein, n'eût pas prévenu son arrivée. Le Comte de Solms étoit entré dans cette forteresse avec des troupes & des vivres.

Le Duc de Parme ne fut point détourné de son entreprise par la bonté des dispositions de l'ennemi. Après avoir entouré ses quartiers d'une bonne circonvallation, il poussa la tranchée avec vivacité. Il lui en coûta beaucoup. Il ne gagnoit pas un pouce de terrain, sans quelque perte. Des sorties fréquentes & meurtrières retardoient sans cesse ses opérations. Il parvint pourtant à établir des batteries, dont il avoit confié le soin au Seigneur de La Motte. Quoique cet Officier n'épargnât rien pour en assurer l'effet, les progrès du siège étoient lents. Les remparts du fort n'étant formés dans toute leur épaisseur que d'une terre encore molle, l'artillerie n'y caufoit que très-peu de dommage. Le fossé étoit d'ailleurs très-large, très-profond, & si bien défendu de toutes parts, qu'il étoit difficile de le combler. Sur ces entrefaites, la cava-

LIV. XVI.

An. 1591.

LIV. XVI.  
AN. 1591. lerie de Farnèse reçut un échec fort considérable, qui diminua de plus en plus ses espérances de réussir dans son entreprise. L'armée du Prince Maurice étoit venue camper à la vue de celle du Duc de Parme. Leur voisinage occasionnoit des escarmouches continues; & les Royalistes n'alloient jamais au fourrage, sans craindre de tomber dans quelque embuscade. Le Duc avoit très-expressément défendu d'engager aucune action dans un pays où la nature du terrain donnoit bien des avantages à l'ennemi. Un jour néanmoins que Nicetti, Capitaine des gardes à cheval du Duc de Parme, & plusieurs autres Capitaines de cavalerie, s'étoient écartés du camp pour fourrager, cet Officier qui les commandoit, s'étant laissé surprendre dans un défilé, fut attaqué vigoureusement, & forcé de combattre. Ses escadrons rompus presqu'au premier choc furent dispersés, & l'ennemi en fit un carnage affreux. Le Commandant fut pris avec plusieurs Capitaines; & de quatre cents maîtres qu'il avoit sous ses ordres, il ne s'en sauva qu'un petit nombre.

Cet échec fut très-sensible au Duc

de Parme, mais il ne lui fit pas abandonner son entreprise; au contraire, il pressoit le fort plus vivement que jamais, quand il reçut les ordres les plus précis du Roi d'Espagne de rentrer en France avec son armée, pour courir au secours de la Ligue, & de ne laisser en Flandre que les troupes qui pouvoient suffire à une bonne défensive. Il obéit sur le champ, & fit ses dispositions pour lever le siège. Cette opération étoit délicate, & pouvoit éprouver bien des obstacles de la part de l'ennemi, parce qu'il falloit repasser le Vahal en sa présence pour se retirer. Son habileté le tira d'embarras. Il fit creuser en peu d'heures une large tranchée, qui fut prolongée à droite & à gauche jusqu'au bord de la rivière, & flanquée de redoutes destinées à protéger l'embarquement de ses troupes, si l'ennemi entreprenoit de l'inquiéter. Il passa ensuite le Vahal sans opposition, à couvert de ces défenses. Le Prince sentit la difficulté de le troubler dans un passage si bien concerté, & n'osa le tenter.

LIV. XVI.

An. 1591.

26 Juillet

Ce fut dans cette retraite qui couvrit de gloire le Duc de Parme, parce

qu'il osa l'exécuter en présence de  
 Liv.XVI. l'ennemi, &, pour ainsi dire, sous le  
 An.1591. canon du fort, que fit ses premières  
 armes, Ranuce, son fils aîné, arrivé  
 depuis peu d'Italie, pour apprendre  
 l'art de la guerre à l'école de son  
 père. Non-seulement le Duc voulut  
 qu'il fût témoin de cette savante ma-  
 nœuvre, mais encore qu'il en parta-  
 geât l'honneur, en le chargeant de  
 veiller à son exécution, avec ordre  
 de ne repasser le Rhin que le dernier.  
 L'armée ayant ainsi traversé la rivière  
 sans perte, Farnèse entra dans Nimè-  
 gue. Cette ville, qui n'avoit jamais  
 admis dans ses murs, qu'une garnison  
 très-foible, ne voulut pas permet-  
 tre qu'on l'augmentât. Elle craignoit  
 de donner atteinte à sa liberté, &  
 comptoit pouvoir se défendre par ses  
 propres forces. Son obstination à cet  
 égard, déplut beaucoup au Duc de  
 Parme, qui fit tout ce qu'il put pour  
 la vaincre, d'autant plus qu'il avoit  
 été instruit de quelques menées sour-  
 des qu'on y tramoit en faveur des en-  
 nemis; mais il partit sans avoir rien  
 obtenu, & laissant à Verdugo un ren-  
 fort qui pût le mettre en état de se-  
 courir cette ville, si on l'attaquoit.  
 On

On étoit alors à la fin de Juillet. LIV. XVI.  
 Le Duc s'étant bien trouvé des eaux An. 1591.  
 de Spa lorsqu'il les avoit prises, y retourna. Ce fut de Spa qu'il donna ordre de faire, en Allemagne, en Franche-Comté, & dans l'intérieur de la Flandre, de nombreuses levées de cavalerie & d'infanterie. Il desiroit de pouvoir laisser dans les Pays-Bas, une armée assez forte pour y défendre les intérêts du Roi, & conduire en même temps en France une seconde armée, en état de procurer à la Ligue de plus grands avantages que ceux qu'elle avoit reçus du secours qu'il lui avoit amené l'année précédente.

Farnèse ne pouvoit s'occuper de tous ces préparatifs, sans que Maurice n'en profitât pour continuer ses conquêtes. Ce Prince laissant aux partisans qu'il avoit dans Nimègue, le soin de terminer heureusement les intrigues qu'on y formoit en sa faveur, alla tenter de s'emparer de quelques autres places, où il ne seroit pas attendu. Il avoit un grand avantage dans la facilité que les rivières & les canaux de la Hollande lui offroient, pour transporter rapidement ses trou-



LIV. XVI.  
 An. 1591. pes par-tout où il le jugeoit nécessaire. Il s'en servit pour embarquer, vers le milieu de Septembre, quatre mille hommes de pied, & six cents chevaux, qu'il fit descendre à l'improviste dans la Flandre proprement dite, & entrer dans le Pays de Waës, afin de faire le siège de Hulst. Cette ville, située dans un terrain enfoncé, étoit très-importante, parce qu'elle commandoit le Pays d'alentour. Les Royalistes, pour s'en assurer davantage la possession, avoient fortifié plusieurs postes qui en étoient voisins. Maurice ayant rencontré peu d'obstacles à s'en emparer, s'avança aussi-tôt vers la place. Comme elle n'avoit qu'une foible garnison, & qu'elle étoit aussi mal pourvue des munitions qui lui étoient nécessaires, il ne tarda pas à la forcer de capituler, & de lui rendre la place. A la nouvelle de cette entreprise, Mondragoné, Gouverneur du château d'Anvers, avoit marché en diligence au secours de Hulst. Les mutins du régiment d'Emmanuel Vega, qui pourtant n'étoient pas tout-à-fait rentrés dans la soumission, s'étoient unis aux troupes de ce Colonel, à la sollicitation du

25 Sept.

Duc de Parme; mais la reddition de ~~la place~~ la place avoit prévenu leur arrivée. Liv. XVI.  
 Les Royalistes étant retournés sur leurs pas, Maurice ne s'occupa plus que du An. 1591.  
 soin de bien munir cette forteresse.

Cette affaire ayant été consommée, ce Prince, après avoir augmenté ses troupes du double, les rembarqua, fit des courses sur toutes les côtes maritimes de Flandre, & menaça surtout Dunkerque & Nieuport. Mais il ne vouloit que donner le change à l'ennemi, & ne songeoit point à former aucune entreprise dans ces cantons. Son but étoit de tomber sur Nimègue, & d'acquérir à quelque prix que ce fût, cette ville aux Provinces-unies. Etant donc entré par eau, au milieu d'Octobre, dans la Province de Gueldres, il s'arrêta dans le Vahal; & après avoir jetté un pont auprès de Nimègue, pour s'assurer le passage du fleuve & se procurer des vivres, il l'investit. En même temps qu'il se dispoisoit à l'attaquer, les intelligences qu'il s'y étoit ménagées agissoient pour lui, & elles eurent assez de succès pour qu'il n'eût que très-peu besoin d'employer la force. La garnison, qui étoit composée d'Allemands

& de Wallons en petit nombre, tenta  
 Liv.XVI. pourtant quelques sorties; mais elles  
 An.1591. n'eurent aucun effet avantageux. Ce-  
 pendant Verdugo approchoit. Mal-  
 heureusement ce Général n'avoit pu  
 rassembler les forces qui auroient été  
 nécessaires pour secourir Nimègue  
 aussi promptement qu'il l'eût fallu, &  
 se déliant de sa foiblesse, il avançoit  
 lentement. Les partisans de Maurice  
 s'en prévalurent, & excitèrent une  
 fermentation dans la ville. Les plus  
 hardis ayant animé ceux qui étoient  
 secrètement dévoués aux Provinces-  
 unies, inspirèrent bientôt l'esprit de  
 révolte à la multitude, & l'on réso-  
 lut, d'un commun accord, de se sou-  
 21 Octobr. mettre à leur domination. Maurice  
 ne leur refusa aucune des conditions  
 avantageuses qu'ils lui demandèrent.  
 Il fit peu après son entrée dans Ni-  
 mègue, & y fut reçu avec les plus  
 grands honneurs. Il ne quitta point  
 cette ville, qu'il n'eût rendu à la mé-  
 moire de Schenck, ceux qui sem-  
 bloient dus à ce brave guerrier. Il fit  
 transporter son corps avec pompe dans  
 la sépulture des anciens Ducs de Guel-  
 dres, au milieu de la grande Eglise, où  
 il fut inhumé.

Maurice s'étant couronné de gloire Liv. XVI.  
 par cette conquête, encore plus im- An. 1591.  
 portante que celles qu'il avoit faites  
 au commencement de la campagne,  
 revint à la Haie, où les Etats-Géné-  
 raux des Provinces-unies avoient déjà  
 fixé leur résidence. Il est inexprima-  
 ble avec quels témoignages de res-  
 pect, d'attachement & de reconnois-  
 sance on l'y accueillit. Quoique les  
 entreprises qu'il avoit si heureuse-  
 ment terminées n'eussent pas souffert  
 de grandes difficultés, cependant il  
 avoit déployé tant d'activité dans le  
 commandement, tant de sagesse dans  
 les conseils, tant de vigueur dans  
 l'exécution, qu'il méritoit déjà la ré-  
 putation d'un grand Capitaine, que le  
 nombre & la grandeur de ses exploits  
 lui ont depuis confirmée. (3)

---

(3) Maurice fut reçu à son retour de l'ar-  
 mée, dit Grotius, avec des acclamations de  
 joie dont on n'avoit point d'exemple dans  
 les Provinces-unies. Soumise jusqu'à la révo-  
 lution à des Maîtres suspects, la Nation ne  
 prenoit qu'un intérêt foible à leurs succès.  
 Depuis que le Prince d'Orange l'avoit en-  
 hardie à secouer le joug, elle n'avoit essuyé,  
 pour ainsi dire, que des revers. Le Gouver-  
 nement de Leicester avoit été ensuite pour

Liv. XVI. An. 1591. Le Duc de Parme, qui étoit retourné à Bruxelles, s'y occupoit uniquement des préparatifs de son expédition en France, & employoit tous ses soins pour former une puissante armée. Les nouvelles qu'il recevoit de ce Royaume, lui annonçoient la décadence de la ligue, l'affoiblissement de ses forces & la supériorité de celles du Roi, qui augmentoient chaque jour. Ce Prince, qui étoit maître de

---

elle une source féconde de dissensions & de malheurs. Elle voyoit alors, pour la première fois, ses frontières reculées par ses armes. De grands fleuves, des forteresses redoutables en défendoient les approches. Son Général, qui n'exigeoit d'autre salaire de ses travaux que la gloire, ne faisoit de conquêtes que pour la patrie. Choisi par la Providence, malgré sa jeunesse, pour opérer de si grandes choses, il excitoit l'admiration, & animoit en même temps l'espérance. Tous les regards avidement fixés sur lui, l'assuroient de la reconnaissance publique des périls qu'il avoit courus, & la considération de son âge & de son illustre naissance en redoubloient les sentiments. Grotius, qui a fourni cette esquisse, y ajoute d'autres traits qu'il seroit trop long de copier ici, mais qui peignent très-vivement l'heureuse position de la nouvelle République des Provinces-unies, & la gloire de Maurice.

la campagne, venoit de s'attacher au siège de Rouen, la première ville de la Normandie, & la seconde de la France. (4) Inquiet du danger qu'elle couroit, & qui devenoit très-pressant, le Duc de Maienne avoit envoyé le Comte de Brissac représenter au Gouverneur des Pays-Bas, la fâcheuse situation des affaires de la ligue, & le solliciter de hâter son départ, pour sauver cette place. Farnèse prit aussitôt la résolution d'entrer en France, & confia encore le gouvernement des Pays-Bas aux deux Comtes de Mansfeld.

Le Duc ne partit pas néanmoins aussi-tôt qu'il se l'étoit proposé. L'Empereur ayant offert sa médiation, & envoyé en Flandre ses Ambassadeurs, pour travailler au rétablissement de la paix entre le Roi & les Provinces-unies, il resta quelques jours de plus à Bruxelles pour les recevoir. Rodolphe avoit également dépêché en Hol-

LIV. XVI.

AN. 1591.

---

(4) Rouen pouvoit être la seconde ville de France, dans le temps que le Cardinal Bentivoglio écrivoit. Lyon, Marseille, Bordeaux & plusieurs autres, lui disputent maintenant cette prérogative.

LIV. XVI.  
AN. 1591. lande, pour informer les Etats de son projet; mais persuadés que la négociation qu'on leur proposoit, n'étoit que l'effet des instances du Roi d'Espagne, qui vouloit les amuser pendant l'absence du Duc de Parme, ils refusèrent d'entendre à aucunes propositions. Il se passa pourtant plusieurs mois, avant qu'on eût perdu tout-à-fait l'espérance de les y engager.

Le Duc de Parme prit à son départ de Bruxelles, la route de la Picardie. (5) Il trouva à Péronne, le jeune Duc de Guise, qui venoit de s'échapper du château de Tours, où Henri III l'avoit fait renfermer après le massacre de son père, & alloit joindre le Duc de Maienne son oncle. Le Duc de Parme passa de Péronne à Guise, pour s'aboucher avec ce dernier. Hercule Sfrondate, Duc de Montemarciano, Général des troupes du Pape, s'y étoit également rendu. Il commandoit un corps considérable d'infanterie & de cavalerie, que Grégoire XIV, son oncle, avoit envoyé depuis peu au secours de la ligue;

---

(5) Le Duc de Parme entra en France le 21 de Décembre.

mais depuis la mort de ce Pontife & l'élection de son Successeur, ses troupes étoient beaucoup diminuées. Innocent IX, qui avoit remplacé Grégoire, s'étoit excusé de soutenir une dépense si énorme, sur l'épuisement de la Chambre Apostolique; & quoique du reste, le nouveau Pape qui venoit de créer Cardinal l'Evêque de Plaisance, Nonce à Paris, & de le substituer dans la légation de France, au Cardinal Cajetan, parut continuer la protection du Saint Siège à la ligue; néanmoins le Duc de Montemarciano ignoroit s'il lui laisseroit le commandement des troupes de l'Eglise.

Les Ducs de Parme & de Maienne concertèrent ensemble leurs opérations, & celui-ci convint de livrer au premier, préalablement à toute entreprise, la Fère, une des meilleures villes de Picardie, afin qu'il eût à tout événement une place de sûreté sur la frontière de Flandre. Chacun des divers Généraux fit ensuite la revue de ses troupes, & l'on trouva qu'elles formoient toutes ensemble une armée de vingt-cinq mille hommes de pied, & d'environ six mille chevaux. Les troupes d'Espagne en composoient la par-



LIV. XVI. An. 1591. tie la plus considérable. Elles étoient au nombre de seize mille hommes d'infanterie, & de plus de trois mille de cavalerie, (6) tant Espagnols qu'Italiens, Allemands & Wallons. Le Duc de Lorraine leur avoit joint sept cents Gendarmes, partie armés de lances, partie cuirassiers, commandés par les Comtes de Vaudemont & de Chaligni. Deux mille Suisses, & un peu plus de deux cents chevaux, étoient aux ordres du Duc de Montemarcianno. C'étoit le reste de la petite armée qu'il avoit amenée en France, & dont le surplus s'étoit débandé. Les troupes de la ligue complétoient l'armée. Le Duc de Parme avoit le commandement général, le Duc de Maienne avoit sous lui la principale autorité. Il étoit accompagné du Duc d'Aumale, l'aîné de ses cousins-germains, & du Duc de Guise, son neveu. Les Comtes de Vaudemont & de Chaligni, Princes de sa maison, suivoient encore ses drapeaux.

---

(6) L'armée du Duc de Parme, réunie à celle de la Ligue, étoit de dix-huit mille hommes de pied, & de sept à huit mille chevaux, suivant les Historiens François.

Cette armée partit vers le milieu de Janvier de l'année 1592, des frontières de Picardie, & prit le chemin d'Amiens pour pénétrer en Normandie. Le siège de Rouen étoit alors si avancé, que le Roi de France avoit lieu d'espérer de prendre bientôt cette ville. L'Amiral de Villars s'y défendoit avec bravoure, & faisant la plus vigoureuse résistance, tâchoit de donner à l'armée de la ligue le temps d'arriver. Encouragé par la nouvelle de sa marche, il avoit redoublé d'ardeur, & en même-temps qu'il sollicitoit avec les plus vives instances les ligueurs de hâter le secours, il soutenoit l'attaque avec plus d'intrépidité qu'auparavant.

Rouen est situé sur le bord de la Seine, dans un endroit où le lit de cette rivière est très-large. Quelques lieues au dessus de Rouen on trouve Pont-de-l'Arche, dont le Roi étoit maître. Le Pont de cette ville est le dernier qu'on rencontre jusqu'à l'embouchure de la Seine, parce que le temps avoit détruit quelques arches du pont que les Anglois avoient bâti à Rouen, dans le temps qu'ils étoient les maîtres de la Normandie.

~~retrouvant~~ bec, autre ville située quelques lieues  
 LIV. XVI. au dessous de la Capitale, étoit en-  
 Ann. 1592. core entre les mains du Roi. Il domi-  
 noit ainsi le cours de la rivière, au  
 moyen de ces deux places; & ce Prince  
 entretenoit en-outré plusieurs bateaux  
 qui croisoient sans cesse dans la Seine,  
 Rouen étoit réduite aux dernières ex-  
 trémités.

Malgré les fortes espérances qu'Henri  
 avoit conçues du succès de son en-  
 treprise, il eut à peine reçu la nou-  
 velle de la marche du Duc de Parme  
 & de l'armée de la ligue vers la Nor-  
 mandie, qu'il assembla un Conseil de  
 ses principaux Officiers. Il avoit une  
 armée aussi puissante en infanterie,  
 que celle de la ligue, avec trois à  
 quatre mille chevaux de plus. Toute  
 cette cavalerie étoit Françoisse, à l'ex-  
 ception de quelques régiments de  
 Reitres. Son infanterie, quoique na-  
 tionale en plus grande partie, étoit  
 encore composée d'un corps consi-  
 dérable d'infanterie Allemande, d'un  
 autre d'infanterie Angloise, qu'Elisa-  
 beth avoit envoyé à son secours, &  
 depuis il fut renforcé de trois mille  
 hommes des troupes des Etats qui ar-  
 rivèrent de Hollande. On étoit par

tagé dans le Conseil , sur la résolution qu'on devoit prendre. Abandonneroit-on le siège , pour aller à la rencontre de l'armée de la ligue ? Ou falloit-il continuer l'attaque , & perfectionner de plus en plus les lignes de circonvallation , pour empêcher l'ennemi de les forcer , & d'introduire du secours dans la place ? Ce dernier parti étoit celui que conseilloit le Maréchal de Biron , à qui sa longue expérience , & son habileté dans l'art de la guerre , avoient mérité l'estime de toute la France , & que le Roi avoit toujours employé avec avantage dans ses entreprises les plus importantes & les plus difficiles. Il exposa ainsi son sentiment.

„ Il n'y a qu'un peu plus d'un an ,  
 „ Sire , que l'armée de la ligue s'é-  
 „ tant approchée , pendant que vous  
 „ faisiez le siège de Paris , on vous  
 „ conseilla d'abandonner le siège , &  
 „ de marcher au devant de l'ennemi  
 „ pour l'attirer au combat. Cet avis  
 „ étoit sage. Comme vous ne vous  
 „ étiez proposé de réduire Paris que  
 „ par la famine , & qu'en effet , il  
 „ n'eût pas été possible de prendre  
 „ à force ouverte une Capitale aussi

LIV. XVI.

An. 1592.

„ peuplée , & d'une enceinte aussi  
 Liv.XVI. „ vaste , vous aviez négligé de for-  
 An.1592. „ tifier vos quartiers , d'ouvrir la tran-  
 „ chée , d'établir des batteries. Il n'y  
 „ avoit donc pas d'autre moyen alors  
 „ d'empêcher le secours , que de vain-  
 „ cre dans une bataille , ceux qui  
 „ le conduisoient. J'em brassai cet avis  
 „ avec tous les Officiers que vous dai-  
 „ gnâtes consulter , & Votre Majesté ,  
 „ que sa haute sagesse élève au dessus  
 „ de nous , bien plus que les préro-  
 „ gatives de sa Couronne , lui accorda  
 „ son suffrage.  
 „ Mais les circonstances où vous  
 „ vous trouvez aujourd'hui , Sire , ne  
 „ sont pas les mêmes. Ce n'est point  
 „ par la famine que vous attaquez  
 „ Rouen , c'est à force ouverte. Vo-  
 „ tre armée , enfermée dans de bon-  
 „ nes lignes , pousse les travaux du  
 „ siège avec tant de succès , que vous  
 „ êtes sur le point de le voir heureu-  
 „ sement terminé.  
 „ Bien éloigné maintenant de vous  
 „ proposer de marcher à l'ennemi ,  
 „ je vous conseille , au contraire , de  
 „ l'attendre dans vos lignes , d'éviter  
 „ le combat , de renforcer les retran-  
 „ chements qui vous couvrent , &

„ après les avoir rendus, s'il est pos- LIV. XVI.  
 „ sible, impénétrables aux ligueurs, An. 1592.  
 „ de réserver toutes vos forces pour  
 „ les défendre de leurs entreprises. Il  
 „ n'y a pas d'autre moyen de réussir.  
 „ Nous ne triompherons des obsta-  
 „ cles que les alliés opposent à nos  
 „ progrès, qu'en interceptant les se-  
 „ cours qui viendroient soutenir leur  
 „ courage, & prolonger leur résistan-  
 „ ce. Encore quelques jours, & ce  
 „ peuple immense de Marchands, ren-  
 „ fermé dans Rouen, tremblant à la  
 „ vue des dangers qui accompagnent  
 „ le tumulte des armes, n'osera ja-  
 „ mais s'exposer aux funestes suites  
 „ d'une défense trop opiniâtre, aux  
 „ massacres, au pillage, aux affreuses  
 „ calamités qu'éprouve une ville mal-  
 „ heureuse emportée d'assaut, & il  
 „ implorera votre clémence. Je con-  
 „ viens que Villars fait la plus belle  
 „ résistance, & s'acquitte avec distinc-  
 „ tion des devoirs d'un brave Gou-  
 „ verneur. Mais cet intrépide guerrier  
 „ peut-il continuer à se défendre avec  
 „ une garnison affoiblie, & sans es-  
 „ poir de secours ?  
 „ Du reste, notre position est a van-  
 „ tageuse. La rivière amène l'ab on-

„ dance dans notre camp. Notre ca-  
 Liv.XVI. „ valerie , aussi brillante que nom-  
 An. 1592. „ breuse , maintient sous nos loix la  
 „ plus grande partie des campagnes  
 „ voisines. Nous attendons de Hol-  
 „ lande de puissants renforts par mer.  
 „ Les Provinces qui nous environ-  
 „ nent , nous en fournissent sans cesse  
 „ par terre de considérables. Pour-  
 „ quoi abandonner une entreprise ,  
 „ dont la faveur des circonstances  
 „ nous promet de plus en plus le suc-  
 „ cès ? Si l'on en croit un proverbe ,  
 „ auquel ont donné naissance les der-  
 „ nières guerres de France & de Flan-  
 „ dre ; on apprend dans celles-ci à  
 „ prendre des villes , & dans les nô-  
 „ tres à gagner des batailles. Que la  
 „ France fasse voir en ce jour , qu'elle  
 „ fait également mériter l'une & l'au-  
 „ tre gloire , & que si la valeur im-  
 „ pétueuse de ses guerriers lui assure  
 „ des triomphes au milieu des com-  
 „ bats , leur courageuse patience fait  
 „ également conduire & terminer des  
 „ sièges.  
 „ „ Pouvons-nous ne pas avouer que  
 „ le Duc de Parme s'est illustré en  
 „ s'emparant de Lagny à la vue de no-  
 „ tre armée ; mais , Sire , cueillerez-

„ vous moins de lauriers en prenant  
 „ Rouen, à la vue de la sienne? Cette Liv. XVI.  
 „ brillante conquête préparera celle An. 1592.  
 „ de Paris. Le Duc de Parme, que  
 „ les besoins de son gouvernement  
 „ rappelleront en Flandre, vous lais-  
 „ sera le maître de réduire cette ville  
 „ à votre obéissance; & l'exemple de  
 „ la Capitale entraînant le Royaume  
 „ entier, tous vos sujets s'empresse-  
 „ ront à l'envi de se soumettre à votre  
 „ autorité. „

Le Vicomte de Turenne, devenu  
 depuis peu Duc de Bouillon par son  
 mariage avec l'héritière de la Maison  
 de la Marck, ouvrit un avis différent;  
 c'étoit un des principaux Seigneurs  
 du parti Huguenot, à qui sa bravoure  
 & l'art avec lequel il fut employer  
 la vivacité de son esprit, à lui donner  
 un grand éclat, méritèrent le bâton  
 de Maréchal de France, & la réputa-  
 tion d'un des meilleurs Généraux de  
 cette Couronne. Il proposa ainsi son  
 opinion.

„ J'apperçois, Sire, trop peu de  
 „ différence entre le siège de Paris &  
 „ celui de Rouen, pour que vous  
 „ changiez de conduite, & que vous  
 „ ne preniez pas le même parti qu'on



LIV. XVI. AN. 1592. „ crut alors devoir prendre, de mar-  
 „ cher au devant du Duc de Parme  
 „ avec toute l'armée, de tâcher d'en-  
 „ gager la bataille, & d'empêcher ce  
 „ Prince de secourir Paris. Il est vrai  
 „ que vous n'aviez pas investi cette  
 „ ville comme dans les attaques ré-  
 „ gulières; que vous n'aviez point  
 „ creusé de retranchements; que vous  
 „ ne vous étiez pas fortifié contre les  
 „ entreprises de l'ennemi, & que  
 „ vous n'aviez formé qu'un blocus.  
 „ Malgré cette différence, je ne peux  
 „ approuver qu'au-lieu de présenter  
 „ le défi en plaine aux Espagnols,  
 „ pour leur fermer le chemin de  
 „ Rouen, vous vous enterriez dans  
 „ des lignes, qui embrassent une si  
 „ grande étendue de terrain, qu'on  
 „ tenteroit en vain de les perfection-  
 „ ner, & de les défendre avec suc-  
 „ cès.  
 „ Quel danger d'ailleurs, de vous  
 „ mettre entre deux feux, d'exposer  
 „ vos troupes aux attaques de l'armée  
 „ de la ligue, & aux efforts de la gar-  
 „ nison, & de les laisser envelopper  
 „ sans espoir de retraite. Je fais que  
 „ le Duc d'Albe attendit, il y a quel-  
 „ ques années, le Prince d'Orange à

„ couvert de ses retranchemens sous  
 „ Mons. En vain, son ennemi vou-  
 „ lut le forcer. Il fut repousser ses  
 „ coups, & Mons fut obligée de se  
 „ rendre. Mais que conclure de cet  
 „ exemple? Le Prince d'Orange atta-  
 „ quoit des boulevarts menaçants,  
 „ hérissés par-tout d'artillerie. Une  
 „ armée de soldats consommés les dé-  
 „ fendoit contre des troupes levées  
 „ à la hâte, & le Comte Louis ne  
 „ commandoit dans Mons qu'une gar-  
 „ nison foible, qui suffisoit à peine  
 „ à contenir un peuple mal affection-  
 „ né. Appliquons plutôt à notre situa-  
 „ tion un exemple domestique bien  
 „ fameux, & que le malheureux  
 „ siège de Pavie, dont la mémoire  
 „ sera toujours si funeste à la France,  
 „ serve à nous instruire. François I  
 „ se laissa enfermer entre l'armée Es-  
 „ pagnole & la garnison de cette ville,  
 „ composée de soldats Allemands,  
 „ vieux guerriers. Qu'arriva-t-il?  
 „ Assailli de toutes parts, il éprouva  
 „ le malheur affreux que nous déplo-  
 „ rons.

„ L'armée de la ligue s'approche  
 „ maintenant avec l'élite de la meil-  
 „ leur infanterie. Rouen est défendu

LIV. XVI.

AN. 1592.

Liv. XVI. „ par une garnison aussi brave que  
 An. 1592. „ nombreuse; ses habitants, quoique  
 „ peu accoutumés au maniement des  
 „ armes, secondent leurs défenseurs,  
 „ quand le besoin l'exige. Je le ré-  
 „ pète. N'attendons pas entre deux  
 „ feux, dans des retranchements foi-  
 „ bles, une attaque redoutable, &  
 „ que notre cavalerie, supérieure à  
 „ celle de l'ennemi, ne pourroit re-  
 „ pouffer. C'est en rase campagne,  
 „ qu'il faut forcer le Duc de Parme  
 „ de combattre. Voilà ce qu'il craint  
 „ & ce qu'il évite. Ce Général ne  
 „ voulut rien risquer l'année dernière,  
 „ il suivra le même plan. Tâchons  
 „ donc d'engager la bataille avec d'au-  
 „ tant plus de soin, qu'il en redoute  
 „ davantage l'événement. Si son in-  
 „ fanterie est un peu plus nombreuse  
 „ que la nôtre, notre cavalerie est  
 „ deux fois plus forte que la sienne.  
 „ Développons ses escadrons dans les  
 „ vastes plaines de la Normandie, &  
 „ que les Flamands, foulés aux pieds  
 „ de nos chevaux, regrettent en vain  
 „ les digues, les canaux & les marais  
 „ dont ils se couvrent dans leur pa-  
 „ trie. C'est à la nature de leur pays  
 „ qu'ils doivent l'art & la pratique

„ des sièges. Le François fait sur- Liv. XVI.  
 „ tout remporter des victoires. Quelle An. 1592.  
 „ gloire plus éclatante pourroit em-  
 „ flammer ses desirs ! Ce n'est pas au  
 „ fond des tranchées, dans les four-  
 „ neaux des mines, dans des combats  
 „ obscurs, livrés dans la boue des  
 „ fossés, que brille la bravoure du  
 „ soldat, & l'habileté du Général.  
 „ C'est dans de vastes champs décou-  
 „ verts ; c'est en faisant manœuvrer  
 „ au grand jour, des troupes ran-  
 „ gées dans une ordonnance fière &  
 „ savante, que les chefs & les sol-  
 „ dats méritent des Couronnes, &  
 „ moissonnent des lauriers immor-  
 „ tels.

„ Du reste, les raisons, Sire, qui  
 „ vous décidèrent l'an passé, n'ont  
 „ rien perdu de leur poids. Si Votre  
 „ Majesté bat le Duc de Parme, la  
 „ guerre est finie. Au contraire, un  
 „ échec que vos armes éprouveroient,  
 „ ne feroit que retarder des succès  
 „ que de nouvelles forces, aisément  
 „ rassemblées, sauront toujours vous  
 „ procurer. Mais que dis-je ! Espérons  
 „ que la fortune, ou plutôt que la  
 „ Justice divine nous favorisera, &  
 „ que nous triompherons des enne-

LIV. XVI. „ mis perfides, qu'un coupable inté-  
 „ rêt réunit sous le masque de la Re-  
 „ ligion, pour soutenir la cause la plus  
 „ injuste. „

An. 1592.

Le Roi balança long-temps entre ces deux avis, & prit un parti mi-toyen. Ne pouvant se déterminer à lever le siège, qui étoit déjà très-avancé, & à faire le sacrifice de ses succès, il résolut de marcher au devant de l'ennemi, à la tête d'un gros corps de cavalerie, que sa supériorité le mettoit en état de détacher de son armée sans inconvénient. Il se proposoit d'arrêter sa marche en le harcelant, ou du moins de la retarder de manière qu'il ne pût arriver assez tôt au secours de Rouen. Mais l'événement montra qu'il fit une faute de n'avoir pas suivi tout simplement l'un des deux conseils, & que pour avoir voulu les concilier, aucun d'eux ne réussit.

Le Roi se mit donc en mouvement avec cinq mille chevaux, afin d'aller à la rencontre de l'armée de la ligue, (7) & laissa le Maréchal de Biron

---

(7) Le Roi partit de son quartier de Darnetal, pour aller à la rencontre de l'ennemi, avec quatre mille hommes d'infanterie Fran-

avec le reste de la sienne, continuer le siège. Il se rendit d'abord à Neuf-Châtel, & ensuite à Aumale, villes voisines des frontières de Normandie & de Picardie. A peine fut-il entré dans cette dernière, qu'il apprit par ses coureurs, que l'ennemi y avoit déjà pénétré bien avant. Le Duc de Parme marchoit dans le même ordre qu'il avoit observé dans son premier voyage en France, l'infanterie au milieu, la cavalerie sur les ailes, couverte sur ses deux flancs par les charriots qui portoient les bagages. Outre le commandement de l'artillerie, le Seigneur de la Motte avoit encore l'emploi de Mestre-de-Camp-Général de toutes les troupes Flamandes. Le Seigneur de Rône, Officier d'une bravoure & d'une capacité distinguée, & très-attaché au Duc de Maienne, remplissoit les mêmes fonctions dans les troupes de la Ligue. L'un & l'autre ne négligeoient rien pour faire garder à toute

LIV. XVI.

AN. 1592.

---

çoise, quatre mille Reitres, & mille Dragons. Les Historiens François les plus dignes de foi, sont conformes sur le nombre de ces groupes.

LIV. XVI. An. 1592. l'armée, la belle ordonnance qu'on lui avoit prescrite, & pour bien assurer ses logemens. Les Ducs de Parme & de Maienne veilloient eux-mêmes à tout, & se rendoient en personne par-tout où ils le croyoient nécessaire. L'avant-garde étoit commandée par le Duc de Guise, accompagné de deux Généraux François d'une valeur éprouvée, le Baron de la Châtre, & le Seigneur de Vitri. Les Ducs de Parme, de Maienne & de Montemarciano, & le Comte de Vaudemont s'étoient chargés du corps de bataille. Le Duc d'Aumale & le Comte de Chaligni, conduisoient l'arrière-garde. Le Prince Ranuce, fils du Duc de Parme, se tenoit presque toujours à l'avant-garde avec l'élite de la cavalerie, & il y étoit ordinairement suivi par le Marquis du Guast, qui se repentant d'avoir quitté la place de Général de la cavalerie en Flandre, pour prendre le commandement de celle de Milan, où il s'étoit rendu l'année dernière, étoit revenu dans les Pays-Bas, uniquement animé du desir de la gloire, pour servir en qualité de Volontaire dans cette seconde expédition du Duc de Parme

en

en France. Enfin, dix pièces de canon précédoient l'avant-garde, & avoient en avant, un bataillon choisi d'infanterie légère Espagnole & Italienne, destiné à soutenir l'attaque de l'ennemi, ou à le charger suivant que l'occasion s'en présenteroit.

Liv. XVI.

An. 1592.

L'armée de la Ligue avançoit lentement. Ses Généraux, pour mieux conserver leur ordre de bataille, fortifier leurs quartiers & ménager leurs troupes, mettoient très-peu d'intervalle d'un logement à l'autre; & l'on étoit déjà au commencement de Février, qu'elle n'étoit encore qu'àuprès d'Aumale, où le Roi l'avoit prévenue. Ce fut là que les coureurs, détachés des deux côtés pour prendre des éclaircissements, se rencontrèrent; mais le Roi, peu content de ceux que les siens lui donnèrent, ne voulut s'en rapporter qu'à ses propres yeux. Ce Prince étoit naturellement si brave, qu'oubliant ce qu'il devoit à son rang & à ses peuples, il faisoit les moindres occasions de combattre, & se précipitoit dans les plus grands dangers. Cette journée en fournit une preuve éclatante. Il étoit sorti d'Aumale avec cinq cents che-

5 Février.



LIV. XVI.  
AN. 1592. vaux, après avoir donné ordre au Baron de Givri & au Seigneur de Lavardin, de le suivre avec un autre détachement de cavalerie plus considérable, & quatre cents dragons. Il avoit commandé en même temps aux Ducs de Nevers & de Longueville, de se tenir prêts à marcher avec le reste des troupes qu'il avoit amenées. Il s'avança ensuite, mais plus loin qu'il ne l'auroit dû, & tomba sur les coureurs de l'armée ennemie, qu'il n'eut pas de peine à rompre & à mettre en fuite. George Basta les ayant joints promptement, & ralliés avec un gros escadron, ces troupes se jetèrent avec tant de furie sur celles du Roi, que ce Prince se trouva dans un péril d'autant plus évident, que l'ennemi voyoit clairement qu'il étoit en personne à cette action. Dans cette terrible occurrence, il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que la retraite, quoiqu'elle dût être encore plus périlleuse que le combat, parce que l'ennemi continuant de pousser le Roi avec une ardeur inexprimable, sa troupe s'affoiblissoit à chaque instant par la mort de ceux qui périssoient en le défendant. Basta faisoit

des efforts prodigieux pour lui couper le chemin, & le prendre prisonnier; mais ce Héros soutenant le choc, avec son intrépidité ordinaire, n'omettoit rien pour se mettre en sûreté. Cependant les plus courageux de ceux qui l'accompagnent, tombent à ses côtés; lui-même se battant en retraite, est atteint par derrière, en descendant un côteau, d'un coup d'arquebuse dans les reins, & contraint par cette funeste blessure, de hâter le pas avec le plus de célérité qu'il lui est possible. Il couroit le plus grand risque, lorsque les dragons, à la nouvelle de ce triste événement, (8) met-

Liv. XVI.

An. 1592.

---

(8) Le fameux Duc de Sulli, qui se trouva à cette chaude affaire, rapporte, que le Roi ne trouva point ses dragons dans les maisons ni dans les haies qui bordaient le vallon d'Aumale. Ils s'étoient éloignés; & à peine en étoit-il resté cinquante, qui ayant fait feu, continrent un instant la cavalerie des Espagnols, & procurèrent quelque relâche au petit nombre de braves de la troupe du Roi, qui secondoient ses efforts. Ceux-ci tâchèrent d'en profiter pour repasser le pont. Ils y réussirent, en se battant en retraite, couverts par le Roi, qui les fit défilier devant lui, & qui ne passa le pont que le dernier. Ce fut en descendant

LIV. XVI. tent pied à terre, & contiennent la  
 An. 1592, furie de l'ennemi. Ils n'auroient pas  
 néanmoins sauvé le Roi, quoique  
 presque tous eussent été tués sous ses  
 yeux, si Givri & Lavardin ne fussent  
 arrivés pour le défendre. Mais ce se-  
 cours n'étoit pas encore suffisant. La  
 plus grande partie des troupes qu'ils  
 avoient à leurs ordres, effrayées d'un  
 bruit faussement répandu, que le Roi  
 avoit été tué ou pris, les ayant aban-  
 donnés, & la cavalerie de la Ligue  
 recevant sans cesse de nouveaux ren-  
 forts, celle qui combattoit alors pour  
 le Roi étoit trop foible pour lui  
 résister. Givri avoit eu son cheval  
 tué sous lui, Lavardin étoit dange-  
 reusement blessé. La situation du Mo-

---

le coteau qu'il reçut une blessure. Il n'en com-  
 battit pas moins au-delà du pont, jusqu'à ce  
 qu'ayant enfin trouvé sur le coteau opposé,  
 les quatre cents maîtres, à qui il avoit donné  
 ordre d'y prendre poste, il cessa d'être pour-  
 suivi par la cavalerie de l'ennemi, que le Duc  
 de Parme fit revenir à Aumale. Les Ducs de  
 Nevers & de Longueville ne joignirent point  
 le Roi dans cette petite ville, & ne l'y se-  
 coururent point, comme le dit un peu plus  
 bas le Cardinal Bentivoglio. Il étoit hors de  
 danger long-temps avant qu'ils fussent arrivés  
 auprès de lui.

narque devenoit de plus en plus critique, si l'ennemi n'eût suspendu ses coups. Déjà toute l'avant-garde avoit pris les armes. Déjà le bataillon d'infanterie légère qui la couvroit, alloit se mettre en mouvement. Le Duc de Maienne s'étant porté en avant, pressoit le Duc de Parme avec chaleur, de ne pas perdre une occasion si heureuse; mais malgré toutes les représentations qu'on lui fit, que le Roi étoit en fuite, qu'une grande partie de sa cavalerie, étant ou massacrée ou glacée de frayeur, on n'auroit aucune peine à en dissiper le reste, & que ce Prince, qui s'étoit laissé envelopper avec la témérité la plus étrange, ne pouvoit échapper, le Duc de Parme ne voulut rien risquer. On assure que le Roi se voyant dans ce péril pressant, eut l'adresse d'ordonner à un de ses Capitaines de se faire prendre, pour répandre dans l'armée Espagnole, qu'un gros corps d'infanterie appuyoit par derrière sa cavalerie. Quoi qu'il en soit, le Duc de Parme contint l'ardeur de ses troupes sur ce rapport. Comme il faisoit la guerre dans un pays inconnu, & avec une armée qui n'étoit pas à sa

LIV. XVI. disposition absolue, il n'entreprendoit  
An. 1592. rien qu'avec défiance. Il craignit une  
embuscade ou quelque autre événement  
fâcheux & imprévu, & défendit à ses  
troupes de passer outre. Il ne pouvoit  
s'imaginer que le Roi eût assez méprisé  
les premières règles de l'art de la guerre,  
pour se commettre avec autant de hardiesse  
dans un combat aussi inégal avec l'armée  
entière de la Ligue, sans être accompagné  
d'une puissante infanterie. Cependant, le  
Roi n'ayant pas été poussé davantage, fut  
joint par les Ducs de Nevers & de Longue-  
ville, qui l'aidèrent à traverser Aumale,  
qui n'étoit pas en état de tenir contre  
l'armée ennemie, & à se mettre enfin  
hors d'atteinte. Il avoit beaucoup perdu  
dans cette action. Plusieurs Gentilshommes  
y furent tués; l'armée de la Ligue n'eut,  
au contraire, qu'un petit nombre de morts  
& de blessés. Ainsi se termina l'affaire  
d'Aumale, fameuse par l'accident arrivé  
au Roi, qui pour avoir bravé l'ennemi  
plus que la prudence ne le permettoit,  
exposa au péril le plus évident sa vie ou  
sa liberté; & du moins aussi fameuse  
par l'excès des

précautions du Duc de Parme, qui ~~le~~  
 le privèrent d'un succès, où le Roi LIV.XVI.  
 tombant entre ses mains mort ou vif, An.1592.  
 le laissoit maître de la fortune du  
 Royaume entier.

Le Roi se retira d'Aumale à Neuf-  
 châtel. Il y fit visiter sa blessure, qui  
 se trouva si légère, qu'elle fut guérie  
 très-peu de jours après. Cependant  
 l'armée de la Ligue, qui étoit entrée  
 à Aumale aussitôt après le départ du  
 Roi, s'étoit portée au-delà, & sui-  
 voit le chemin de Neufchâtel. Ce  
 n'étoit pas une place en état de sou-  
 tenir un siège. Mais comme il étoit  
 important pour le Roi de retarder le  
 Duc de Parme le plus qu'il lui seroit  
 possible, il y fit entrer le Baron de  
 Givri, qui se chargea de la défendre  
 aussi long-temps que la prudence le  
 lui permettoit. Le Roi lui laissa les  
 troupes qu'il crut nécessaires à cet  
 effet, & s'éloignant avec le reste, il  
 fut donner à sa blessure le soin qu'elle  
 exigeoit, afin de revenir harceler  
 l'ennemi, suivant son projet. Le Duc  
 de Parme étant arrivé à Neufchâtel,  
 poussa le siège de cette ville avec tant  
 de vivacité, qu'il la força de se ren- I I Février  
 dre au bout de quatre jours. Givri,

LI. XVI.  
AN. 1592. proche parent de la Châtre, obtint sur sa recommandation, la liberté d'en sortir. Farnèse s'y arrêta quelques jours pour rassembler les vivres dont son armée avoit besoin, & faire les préparatifs du secours qu'il vouloit conduire à Rouen. Il continua ensuite sa marche, mais toujours avec tant de circonspection & de lenteur, que le Roi, qui étoit déjà guéri, arriva encore assez à temps pour s'y opposer. Il faisoit pour cela les plus grands efforts. Il harcela l'armée du Duc par des escarmouches aussi vives que fréquentes; mais elles ne purent remplir ses vues; & si le Comte de Chaligni n'eût été fait prisonnier dans une de ces petites affaires, il n'y auroit eu de part & d'autre aucun avantage digne de considération. (9)

L'armée de la Ligue s'étoit pourtant assez approchée de Rouen, pour qu'il fût temps de prendre un parti

---

(9) Le Comte de Chaligni, Henri de Lorraine, frère du Duc de Mercœur, fut pris quelques jours avant, & non quelques jours après l'affaire d'Aumale, quand le Roi enleva à Bures, auprès de Neufchâtel, le quartier du Duc de Guise, qui s'étoit détaché de la grande armée pour reconnoître le Pays.

sur la manière de secourir cette ville. LIV. XVI.  
 Le pays de Caux, dans lequel les deux An. 1592.  
 armées étoient alors campées, forme une espèce de péninsule dans la haute-Normandie. La Seine d'un côté, & la rivière qui s'embouche à Dieppe de l'autre, la bornent jusqu'à la mer, dont elle est environnée dans sa plus grande partie, & il n'y a qu'un espace de quelques lieues entre les deux rivières, par lequel on peut y pénétrer. Le Roi étoit maître de Caudebec, au dessous de Rouen, sur la Seine, ainsi que de Dieppe & du château d'Arques, qui en est peu éloigné. Il s'étoit rendu avec toute sa cavalerie dans le voisinage de cette dernière ville, où il étoit très à portée d'incommoder de fort près le Duc de Parme. Comme elle lui sembla peu nécessaire au siège de Rouen, il l'en avoit retirée pour la faire subsister plus aisément, dans un pays ouvert & fertile. Mais cette disposition l'éloignoit de cinq ou six lieues de son infanterie, qui étoit occupée au siège. Elle divisoit ses forces, & fit concevoir au Duc de Parme les meilleures espérances d'en profiter. Ce Prince, sans s'arrêter à l'avis de quelques personnes, qui lui



LIV. XVI. An. 1592. conseilloient de jeter, à la dérobée, quelques secours dans la place pendant la nuit, se mit en mouvement à la tête de son armée rangée en bataille, & après avoir pris le chemin du Pont-de-l'Arche, en s'éloignant le plus qu'il put du canton où le Roi s'étoit logé, il se rapprocha brusquement de la Capitale de la Normandie. Il se proposoit de marcher toute la nuit, d'arriver au point du jour près des retranchements des ennemis, & de les assaillir vivement, en même temps que la garnison feroit la plus vigoureuse sortie, & les mettroit entre deux feux. Le Roi s'étant trop éloigné pour soutenir ses gens de pied par sa cavalerie, Farnèse ne doutoit pas que les assiégeants ne fussent contraints d'abandonner leurs tranchées, de lever le siège, remplis d'effroi, & de chercher leur salut dans la fuite.

Il se préparoit à exécuter son dessein le 26 Février, (10) lorsqu'un exprès, que Villars lui dépêcha, ainsi

---

(10) Cette fameuse sortie se passa le 26 même de Février, & non le jour d'auparavant, suivant les Historiens François.

qu'au Duc de Maienne, vint lui apprendre que la veille, la garnison étoit sortie au lever de l'aurore par quatre portes, & avoit attaqué les assiégeants avec fureur ; qu'on en avoit fait un grand massacre ; que les tranchées avoient été comblées en plus grande partie ; qu'un grand nombre de pièces de canon avoient été enclouées ; que plusieurs autres avoient été conduites dans la ville ; qu'on avoit enlevé ou brûlé beaucoup de munitions de guerre & de bouche ; que le Maréchal de Biron avoit été blessé ; enfin, que les assiégés, quoi qu'ils eussent été repoussés au dedans de leurs murailles, pouvoient encore se défendre long-temps, & qu'ils n'avoient besoin que d'un renfort peu considérable. Villars qui avoit commandé cette sortie, & avoit donné dans cette occasion des preuves d'une bravoure si éclatante, qu'elle lui avoit mérité les louanges de toute l'armée, conseilloit encore de tourner les forces de la Ligue par-tout ailleurs où elles seroient nécessaires, ou du moins plus utiles.

Quelles que fussent les raisons qui le déterminoient à donner ce conseil,

~~.....~~  
Liv. XVI. le Duc de Parme ne pouvoit l'approu-  
ver. Il croyoit, au contraire, qu'on  
An. 1592. ne pouvoit trop promptement saisir  
ce moment, pour tomber avec toute  
l'armée sur les retranchemens de l'en-  
nemi, & le forcer de lever le siège.  
Il observoit, que si on se contentoit  
de jeter un foible secours dans la  
place assiégée, & qu'on vînt ensuite à  
s'éloigner, c'étoit enhardir les Roya-  
listes à continuer leur entreprise avec  
plus d'ardeur & de vivacité qu'au-  
paravant. Mais le Duc de Maienne, qui  
entroit dans les idées de Villars, tâ-  
choit de les appuyer par diverses con-  
sidérations. Il prétendoit que le se-  
cours que demandoit le Gouverneur  
de Rouen, devoit suffire pour assurer  
cette ville, sans qu'on risquât de com-  
battre. Il remarquoit que la sortie qu'on  
avoit faite, avoit sans doute causé  
plus de peur que de dommage aux  
assiégeans; que le Roi, qui ne tarde-  
roit pas d'en recevoir la nouvelle,  
alloit accourir de ses quartiers pour  
livrer bataille, & qu'il seroit dange-  
reux de se commettre avec ce Prince,  
qui étoit à la tête de la cavalerie la  
plus brillante, & auroit bientôt ras-  
semblé toutes ses forces. " Il étoit

„ plus avantageux, ajoutoit-il, de laif-  
 „ ser Villars continuer la plus belle dé- Liv. XVI.  
 „ fense dans Rouen, avec le secours An. 1592.  
 „ qu'on lui accorderoit. Pendant ce  
 „ temps-là le Roi se lasserait, la No-  
 „ blesse qui l'accompagnoit, se dé-  
 „ goûteroit encore plutôt; & la plus  
 „ grande partie voyant le siège traî-  
 „ ner en longueur, & l'espérance du  
 „ combat s'évanouir, souffrant d'ail-  
 „ leurs beaucoup du froid qui étoit  
 „ alors très-rigoureux, regagneroit  
 „ bientôt ses foyers. Ce seroit alors le  
 „ moment pour ramener à Rouen  
 „ l'armée de la Ligue, qui en atten-  
 „ dant, pouvoit s'attacher à quelque  
 „ entreprise importante, ou aller se  
 „ rafraîchir dans de meilleurs quar-  
 „ tiers, & pour chasser tout-à-fait  
 „ les Royalistes des environs de cette  
 „ place. „

Ces raisons ne persuadèrent pas le  
 Duc de Parme, très-convaincu, au con-  
 traire, que c'étoit une faute de per-  
 dre une bonne occasion, pour en at-  
 tendre avec autant d'incertitude une  
 meilleure. Néanmoins, il déféra à l'o-  
 pinion du Duc de Maienne. On en-  
 voya à Villars huit cents hommes,  
 partie François, partie Wallons, &

8 Mars

liv. XVI. Farnèse ramenant l'armée sur ses pas, & reprenant presque toujours ses anciens logements, la reconduisit en Picardie. Cependant sur les mouvements du Duc de Parme, le Roi s'étoit hâté d'accourir au secours de son infanterie; mais voyant l'armée de la Ligue s'éloigner, il s'imagina que Farnèse, fidèle à son premier plan, n'avoit cherché qu'à éviter la bataille. Cette réflexion ayant d'autant plus rehaussé son courage, qu'il crut l'ennemi plus intimidé, il s'occupa aussi-tôt de réparer le dommage que la sortie de la garnison de Rouen avoit causé dans ses travaux; & après les avoir assurés avec encore plus de précautions, il reprit avec une nouvelle ardeur les opérations du siège.

L'armée de la Ligue étant rentrée en Picardie, passa tout aussi-tôt la Somme, s'approcha des frontières de Picardie, & fut investir Rue, ville qui s'étoit maintenue dans le parti du Roi, quoique presque tout le reste de la Province eût embrassé celui de la Ligue. Sa situation étoit très-marréageuse; & l'art, réuni à la nature, en avoit fait une place très-forte. Dès qu'elle eut été investie, on ou-

vrit la tranchée ; mais on ne pressa ~~pas les travaux~~  
 pas les travaux , pour ménager les LIV.XVI.  
 troupes , & ne pas s'engager si avant AN. 1592.  
 dans cette entreprise , qu'on ne pût  
 se porter promptement au secours  
 de Rouen , si les circonstances l'exi-  
 geoient.

Cette conduite étoit sage. Le Roi  
 ayant poussé avec plus d'ardeur que  
 jamais le siège de Rouen , cette ville  
 se trouvoit dans une situation fâcheu-  
 se , & n'avoit point encore été dans  
 un plus grand danger de succomber.  
 Villars se hâta d'en instruire les Ducs  
 de Parme & de Maienne. Le premier  
 ne pouvoit croire cette nouvelle , ni  
 se persuader que le Gouverneur de  
 Rouen eût demandé un renfort si foi-  
 ble , sans s'être assuré qu'il lui suffiroit  
 pour faire une longue résistance. Ce-  
 pendant on recevoit chaque jour de  
 nouveaux avis que la ville étoit ré-  
 duite aux dernières extrémités. Une  
 partie de ce que le Duc de Maienne  
 avoit prévu , s'étoit bien vérifié. L'ar-  
 mée du Roi s'étoit considérablement  
 affoiblie ; mais malgré la diminution  
 qu'elle avoit soufferte , elle étoit en-  
 core assez puissante pour soumettre  
 Rouen , si on ne se hâtoit de le se-

courir. On estimoit que le Roi n'a-  
 Liv.XVI. voit pas plus de cinq mille chevaux,  
 An, 1592. & seize mille hommes de pied, en y  
 comprenant trois mille Hollandois,  
 que les Etats lui avoient envoyés,  
 avec quelques bâtimens armés, à  
 l'aide desquels il comptoit se rendre  
 plus sûrement maître de la rivière.  
 Mais l'armée de la Ligue avoit éprou-  
 vé la même diminution. Il n'y restoit  
 pas plus de deux mille Suisses à la  
 solde du Pape. Le changement de  
 Pontificat avoit occasionné le rappel de  
 Montemarciano en Italie; & le reste  
 des troupes qu'il avoit amenées au se-  
 cours des Ligueurs s'étoit dissipé. Pres-  
 que tous les Lorrains s'étoient retirés;  
 & la proximité de l'Artois avoit donné  
 lieu à bien des désertions parmi les  
 Flamands & les Wallons, qui avoient  
 repris la route de leur pays. L'armée  
 de la Ligue étoit néanmoins tout aussi  
 nombreuse que celle du Roi, & la  
 bonté de son infanterie lui donnoit un  
 grand avantage sur elle. Tel étoit l'é-  
 tat des deux armées, lorsque Villars  
 sollicitant du secours avec plus de vi-  
 vacité que jamais, écrivit aux deux  
 Ducs, que s'il ne le recevoit avant le  
 20 Avril, il se rendroit, *no il, noue*

Le Duc de Parme ayant donc promptement levé le siège de Rue, & repassé la Somme par le plus court chemin, rentra en Normandie, sans donner presque aucun repos à ses troupes, & se hâta de conduire un secours que la nécessité forçoit de précipiter. Il n'y avoit plus à balancer, il falloit attaquer l'ennemi dans ses lignes. C'étoit à la vérité un avantage pour les Royalistes de se défendre à couvert de bons retranchemens; mais d'un autre côté, le Duc de Parme espéroit beaucoup de la double attaque qu'ils seroient obligés de soutenir en dehors contre son armée, & contre la garnison en dedans de leurs ouvrages. Il s'approcha donc de Rouen dans ce dessein. Il marchoit toujours avec la plus grande précaution, croyant très-possible qu'Henri vînt à sa rencontre, & aimât mieux se mesurer en rase-campagne avec l'armée de la Ligue seule, que de s'exposer aux attaques combinées dont il étoit menacé. En effet, le Roi, après avoir été longtemps incertain de la résolution qu'il devoit prendre, ne jugea pas ses forces suffisantes pour résister en même

Liv. XVI.

An. 1592.





l'armée de la Ligue. Les avis furent ~~partagés~~ <sup>LIV. XVI.</sup> partagés à ce sujet ; mais celui qui <sup>An. 1592.</sup> l'emporta, & qui fut appuyé par tous les François, fit résoudre le siège de Caudebec. Ils représentoient qu'on ne pourroit se flatter d'avoir délivré Rouen, tant que l'on ne rétablirait pas la liberté de la navigation de la Seine, & que si Caudebec restoit au pouvoir du Roi, la garnison de cette ville intercepteroit toujours les vivres qu'on conduiroit à Rouen par eau. Le Duc de Parme suivoit, autant qu'il le pouvoit, les conseils de la Ligue, sur-tout quand on lui présentoit plus d'avantages à porter le théâtre de la guerre dans un canton d'un pays qu'il ne connoissoit pas, plutôt que dans un autre. C'est ce qu'il fit dans cette occasion; (12) mais le parti qu'il prit

---

(12) Le siège de Caudebec fut une faute énorme, mais qu'on doit tout autant attribuer au Duc de Maienne & aux autres Généraux François, qu'au Duc de Parme. Ce Prince n'est pourtant pas excusable. S'il ne connoissoit pas le pays, comme l'insinue le Cardinal Bentivoglio, il auroit dû s'en faire donner une connoissance exacte, & ne prendre son parti qu'en conséquence des instructions qu'il auroit reçues.

LIV. XVI.  
AN. 1592.  
24 Avril.

penfa causer la ruine de toute son armée. Il tomba donc sur Caudebec, & l'investit. Quoique cette ville, qui, comme on l'a déjà dit, est située sur la droite de la Seine, à sept lieues de Rouen, fût assez petite, & sans aucunes fortifications, néanmoins ceux qui s'y étoient enfermés, ne voulant pas se rendre sans s'être bien défendus, il fallut la battre en brèche. Le Duc s'avança pour la reconnoître en personne; mais pendant, qu'accompagné de l'Ingénieur Italien Propertio Barocci, & de trois autres personnes, il en confidéroit les défenses, il fut blessé à l'avant-bras entre la main & le coude, d'une arquebuse tirée de la ville. Ce Prince, sans paroître faire attention au coup qu'il venoit de recevoir, continua son opération avec une patience étonnante; mais le sang qui couloit de son bras avec abondance, l'obligea enfin de se retirer. Heureusement la blessure n'étoit pas mortelle; mais la cure en devoit être longue & douloureuse.

Il est aisé de croire que cet accident jeta le trouble dans toute l'armée. On ne savoit à qui on devoit en confier le

commandement. Le Duc de Maienne ~~en fut chargé~~ en fut chargé, & le Prince Ranuce LIV.XVI. eut sous lui la conduite de toutes les An.1592. troupes qui composoient l'armée de Flandre. On continua ensuite le siège; & une batterie considérable qu'on venoit d'établir, ne tarda pas à faire une très-grande brèche. C'en fut assez pour contraindre dès le lendemain la garnison de Caudebec de capituler; & elle sortit sur le champ, après avoir obtenu des conditions avantageuses. Le Duc se fit porter dans cette ville pour se faire guérir. Malgré son absence de l'armée, on ne laissoit pas de le consulter sur tout ce qu'on projettoit; & on ne prit aucune résolution dans le Conseil de guerre, qu'on ne la lui eût communiquée. On trouva des magasins considérables de munitions de bouche dans Caudebec, & la navigation de la Seine ne fut plus gênée que par les courses des bâtimens armés que les Hollandois avoient envoyés au Roi de France.

Cependant l'armée du Roi se renforçoit tous les jours par l'arrivée sur-tout d'une Noblesse nombreuse, animée de l'espérance d'une bataille prochaine, qui pût réparer le mau-

LIV. XVI. An. 1592. vais succès du siège de Rouen, qu'on venoit d'abandonner. Encouragé par l'augmentation de ses forces, le Roi décampa du Pont-de-l'Arche, & s'étendant dans la plaine, il marcha dans l'intention de resserrer le plus qu'il pourroit l'armée de la Ligue. Son dessein étoit de se rendre maître de tout l'intervalle qu'on trouve entre la Seine & la rivière de Dieppe, & qui sert d'entrée à la péninsule du pays de Caux. (13) Il falloit que l'ennemi prît cette route, en sortant de la Normandie, pour entrer en Picardie; & cette position du Roi, qui en fermoit les avenues, pouvoit le réduire à des extrémités fâcheuses. Depuis la prise de Caudebec, le Duc de Maienne & le Prince Ranuce s'étoient un peu éloignés des bords de la Seine, & s'étoient campés, du consentement du Duc de Parme, à Yvetot, village distant de Caudebec d'environ une heure de chemin, pour y observer l'armée du Roi. Ce bourg, qui est considérable, se trouve dans une si-

---

(13) Il n'y a que treize lieues environ depuis Caudebec jusqu'au bord de la mer opposé.

situation avantageuse, & l'on pouvoit ~~\_\_\_\_\_~~  
 aisément s'y procurer des vivres par Liv.XVI.  
 la Seine. L'armée de la Ligue y éta- An. 1592.  
 blit son quartier général, & ajouta  
 à la force naturelle de sa position,  
 toutes les défenses dont il étoit sus-  
 ceptible.

Ce mouvement des Ligueurs ayant  
 fait juger au Roi qu'ils se préparoient  
 à sortir au plutôt de la Normandie,  
 ce Prince s'approcha d'eux avec son  
 armée, & vint camper à un quart  
 de lieue d'Yvetot. Il s'y retrancha;  
 & faisant battre tous les environs par  
 sa cavalerie, il tâcha de bloquer les  
 ennemis dans leur camp. Il pouvoit  
 le faire aisément. Toute la Noblesse  
 des Provinces voisines étoit accourue  
 à son secours. Il avoit à ses ordres  
 huit à neuf mille chevaux; & cha-  
 que jour il voyoit encore renforcer  
 son infanterie. Les deux camps se  
 trouvant si proches, il étoit impos-  
 sible que le voisinage n'occasionât  
 des escarmouches continuelles. Henri,  
 pour resserrer davantage l'ennemi,  
 prit un autre camp, d'où il lui cou-  
 poit bien plus sûrement les vivres. Il  
 vouloit ou le forcer à combattre avec  
 désavantage, ou l'affamer si exacte-

Liv. XVI. ment, qu'il pût le vaincre sans tirer  
 An. 1592. l'épée. L'armée de la Ligue souffroit  
 beaucoup ; & pour ne pas se laisser  
 enfermer de trop près, & assurer en  
 même temps ses convois, elle déta-  
 choit souvent de gros partis pour les  
 escorter, & pour contenir les entre-  
 prises du Roi, qui tenant sans cesse ses  
 troupes en haleine, étoit toujours en  
 mouvement avec la plus incroyable  
 activité.

Il arrivoit très-souvent que ces peti-  
 tes expéditions produisoient des comb-  
 ats très-sérieux ; & un jour entr'au-  
 tres, il y eut une action si longue &  
 si vive entre les deux corps détachés,  
 qu'elle fut sur le point d'engager une  
 affaire générale. Les Ducs de Maienne  
 & de Guise, & le Prince Ranuce se  
 laissèrent emporter si loin, que le  
 Prince ayant eu son cheval tué sous  
 lui, courut le plus grand risque d'être  
 pris. Au bruit de la mêlée, &  
 dans le doute qu'il fallût en venir à  
 une bataille rangée, le Duc de Parme  
 lui-même marcha en personne. S'é-  
 tant d'abord fait porter en chaise, &  
 étant ensuite monté à cheval, il cou-  
 rut, malgré la douleur qu'il ressen-  
 toit de sa blessure, par-tout où sa  
 présence

présence pouvoit être nécessaire; mais soit que le jour, qui finissoit, ne permît pas aux deux armées d'entamer l'affaire, soit que de part & d'autre on eût désiré des avantages plus décisifs avant que de s'y déterminer, ou que l'on craignît d'éprouver de plus grandes pertes, on ne poussa pas plus loin le combat. Charles Coloma, Espagnol, & Annibal Bentivoglio mon frère, jeune homme de vingt ans, qui fut dangereusement blessé dans cette occasion au cou-de-pied, l'un & l'autre Capitaines de gendarmerie, n'abandonnèrent pas un instant le Prince Ranuce. (Charles Coloma est cet homme célèbre qui a composé, dans sa langue maternelle, l'Histoire des événements militaires qui se sont passés en Flandre pendant le séjour qu'il y a fait.) Cette Histoire très-estimée, n'a pas moins relevé le nom de son Auteur, que les emplois glorieux qu'il a exercés à l'armée & dans le cabinet au service de Philippe II, ne l'ont illustré.

Cette petite affaire fut suivie de plusieurs autres aussi vives; mais dans lesquelles aucun des deux partis n'eut d'avantages marqués. On ne croit pas de-



LIV. XVI. voir les rapporter en détail ; & pour  
 An. 1592. ne pas trop différer le récit des évé-  
 nements qui sont propres à l'Histoire de  
 Flandre, on va se hâter de finir celui  
 de cette fameuse expédition du Duc  
 de Parme en France.

La cavalerie du Roi continuoit ses excursions ; & l'armée de la Ligue souffroit si fort de la disette , qu'il lui étoit impossible de l'endurer plus long-temps sans périr. Le pain y étoit d'une cherté extrême ; encore avoit-on beaucoup de peine à s'en procurer. Chaque jour les fourrages devenoient plus rares ; & aux difficultés des subsistances se joignoient une infinité d'autres incommodités de toute espèce. Les soldats désertoient en foule. Ils se plaignoient avec amertume que leurs travaux les plus glorieux les eussent conduits à mourir de faim. Ils demandoient à grands cris qu'on leur permît de défendre leur vie les armes à la main , & de s'ouvrir par leur valeur une route aux travers de l'armée qui les tenoit bloqués. Du moins, disoient-ils, le Roi de France ne pourra se vanter d'avoir vaincu sans combat , & d'avoir triomphé , pour ainsi dire , avant la victoire.

Henri commençoit à jouir du succès de son projet. Bien éloigné de vouloir combattre, il ne se proposoit que de réduire de plus en plus l'armée de la Ligue aux dernières extrémités, en lui coupant tous les vivres; & il ne doutoit pas un instant d'y parvenir. Il n'y avoit qu'un chemin pour sortir de la péninsule, dans laquelle l'armée de la Ligue étoit enfermée, & entrer en Picardie. Le Roi l'occupoit avec toutes ses forces, & les Ligueurs ne pouvoient, sans une perte certaine, tenter de forcer le passage. Il ne leur restoit plus que de passer de l'autre côté de la Seine; mais comment oser traverser un fleuve si large & si profond, malgré les inconvénients du flux & du reflux, & sur-tout sous les yeux d'une armée nombreuse, aguerrie & vigilante? Les deux moyens que l'armée de la Ligue avoit pour s'échapper, présentoient donc également des obstacles insurmontables, qui donnoient à Henri le droit de compter sur une victoire infaillible.

Le Duc de Parme voyoit clairement le danger de sa position. Néanmoins il ne désespéra pas de sauver son armée; & après avoir pesé les difficul-

**LIV. XVI.** tés réciproques de chacun des deux  
**An. 1592.** partis qu'il avoit à prendre, il se dé-  
 cida pour le passage de la rivière. Il  
 ne falloit pas différer plus long-temps.  
 La disette augmentant de jour en jour,  
 il y avoit à craindre que l'armée de  
 la Ligue ne se dissipât entièrement,  
 si on ne se hâtoit d'y remédier. Le  
 Duc ayant donc communiqué sa ré-  
 solution au Duc de Maienne, au Prin-  
 ce son fils, & à quelques autres des  
 principaux chefs de l'armée qui de-  
 voient le seconder dans l'exécution,  
 il songea à se rapprocher de la Seine,  
 pour faire ses préparatifs avec plus  
 de facilité. Le bourg d'Yvetot, (14)  
 où l'armée de la Ligue s'étoit logée,  
 étoit éloigné de la rivière; Farnèse  
 13 Mai. décampa de ce poste, & en prit un  
 autre, voisin de Caudebec d'un petit  
 quart de lieue, où il se retrancha. Le  
 Roi le suivit aussi-tôt, & ne cessa de  
 le harceler, sans lui donner de re-  
 pos, comme il avoit fait depuis qu'ils  
 étoient en présence.

Pendant que les deux armées fai-  
 soient ces mouvements, le Duc de

---

(14) Yvetot est éloigné de la Seine de trois lieues environ.

Parme s'étoit assuré de tout ce dont il avoit besoin pour traverser la Seine. Comme il lui étoit impossible de rester plus long-temps en deçà de cette rivière, il résolut d'exécuter enfin sa retraite. Il commença par faire élever en diligence, deux forts vis-à-vis l'un de l'autre, sur les deux bords de la rivière. Le Comte de Bossu fut chargé de défendre le premier, placé sur la droite du fleuve, avec huit cents hommes de son régiment d'infanterie Wallone. Le Mestre-de-Camp de la Barlotte se renferma dans le second, avec le même nombre de soldats, détachés du régiment d'infanterie de la même nation, dont il étoit Colonel. Les deux forts avoient été garnis d'une nombreuse artillerie, & devoient couvrir de leur feu les bateaux destinés à transporter l'armée de l'autre côté de la Seine. Dès qu'ils furent en état de remplir les vues du Duc de Parme, ce Prince fit descendre de Rouen une quantité considérable de grands & de petits bateaux, qu'il avoit fait préparer pour l'exécution de son projet. Quelques-uns ressembloient à des radeaux, & furent employés à passer l'artillerie, dont on avoit besoin dans

LIV. XVI.

An. 1592.

LIV. XVI. cette occasion. D'autres devoient em-  
AN. 1592. barquer les troupes ; & les plus petits ,  
qu'on avoit armés de rames , étoient  
destinés à remorquer les premiers , &  
à les aider à faire rapidement la tra-  
versée. Ce fut le 22 de Mai , que  
tous ces bâtimens se rendirent, vers  
le soir, à l'endroit marqué pour le  
passage. Le Duc ne perdit pas un  
instant. Dans la nuit même toute la  
cavalerie Françoisse , & le jour sui-  
vant toute l'infanterie Flamande fu-  
rent rendues à l'autre bord de la Seine.  
Cependant, le Duc laissa en deçà de  
la rivière, pour tromper le Roi, quel-  
ques corps de troupes, qui manœu-  
vrant comme à l'ordinaire, tendoient  
à lui persuader que les Espagnols al-  
loient prendre un autre camp ; &  
comme les bateaux n'auroient pas été  
d'un service assez prompt pour l'ar-  
mée entière, il envoya en même temps  
à Rouen la plus grande partie de la  
cavalerie Flamande , qui traversa la  
Seine avec le bagage & l'artillerie sur  
le pont de cette ville, dont on avoit  
réparé les arches rompues , autant  
que les circonstances avoient pu le  
permettre.

Le jour étant venu, les partis de la

cavalerie du Roi, qu'on détachoit ~~chaque~~ chaque jour pour aller en course, s'appercurent que l'armée de la Ligue passoit la Seine. Cette nouvelle causa le chagrin le plus vif à ce Prince, & il fut sans bornes, quand il eut appris qu'il n'y avoit plus en deçà de la rivière qu'une petite partie des troupes Espagnoles, & qu'elles étoient à l'abri d'un bon fort. Il y courut néanmoins aussi-tôt, avec un gros corps de cavalerie, pour détruire, s'il étoit possible, cette arrière-garde, toute composée d'Espagnols & d'Italiens. Mais il la trouva en si bon état de défense, sous le commandement du Prince Ranuce, & si bien soutenue de l'artillerie du fort, qu'il ne put l'empêcher de suivre le reste de l'armée. Le Duc avoit laissé son fils à ce poste pour lui faire honneur, & l'avoit chargé de veiller à la parfaite exécution de son projet. Le jeune Prince justifia ce choix. Il fit embarquer sans perte les troupes qu'on lui avoit confiées; lui-même les suivit avec les soldats du Comte de Bossu, qui s'étoient renfermés dans le fort, & dont il remporta même toute l'artillerie. Le Roi essaya de couler à

Liv. XVI.

An. 1592.

**LIV. XVI.**  
**AN. 1592.** fond les barques qui portoient cette arrière-garde, en faisant conduire quelques pièces de canon sur une éminence qui dominoit le fleuve. Quelques-uns des bâtimens armés, que les Hollandois lui avoient envoyés, s'avancèrent également pour le secourir, & tentèrent de troubler le passage des ennemis; mais leurs efforts furent inutiles; le Prince gagna l'autre bord sans accident, & parvint encore à brûler les bateaux dont il s'étoit servi, afin d'enlever au Roi lui-même, le moyen de passer le fleuve.

Le désespoir du Roi, en se voyant arracher des mains un triomphe qu'il croyoit infailible, (15) fut inexprima-

---

(15) Le passage de la Seine sembloit si difficile vis-à-vis Caudebec, où la Seine est très-large, que le Roi ne soupçonnant point ce dessein, ne prit aucune précaution pour l'empêcher. Il est néanmoins étonnant qu'un aussi grand Capitaine qu'Henri IV ait été quatre jours sans savoir ce que l'ennemi faisoit dans son camp, & qu'un ouvrage de la nature d'un pont ait été construit sur une grande rivière, sans qu'un adversaire très-alerte, qui avoit le plus grand intérêt à en être instruit, en eût reçu aucun avis. L'étonnement augmente, s'il est vrai que le Duc de Parme eût fait ramaf-

ble. Ce Prince, dans le premier mouvement de son dépit, résolut de se Liv. XVI.  
 porter en toute diligence au Pont-de- An. 1592.  
 l'Arche, & de tâcher de joindre l'en-  
 nemi; mais le détour étoit trop long  
 pour son infanterie, & sa cavalerie  
 ne pouvant suffire toute seule pour  
 lui donner sur les Espagnols les avan-  
 tages qu'il venoit de perdre, il fut  
 contraint d'abandonner ce dessein. Les  
 Ducs de Parme & de Maienne avoient  
 craint qu'en effet, le Roi ne prît le  
 parti d'accourir au Pont-de-l'Arche;  
 & à peine eurent-ils passé la Seine,  
 qu'ils s'éloignèrent promptement des  
 bords du fleuve, & furent camper à

---

ser de longue-main des bois, des bateaux, &  
 tout ce qui pouvoit d'ailleurs être nécessaire  
 à cette opération, au cas que les circonstan-  
 ces l'y obligeassent. Au reste, ce ne fut pas  
 la faute du Roi, s'il ne poursuivit pas le Duc  
 de Parme. Il le vouloit; & Sulli prétend,  
 que s'il eût été secondé, il auroit peut-être  
 terminé la guerre dans cette campagne. Mais  
 au milieu des passions diverses, dont tous  
 ceux qui servoient Henri IV, François &  
 Etrangers, étoient animés, il s'en falloit beau-  
 coup qu'il pût toujours surmonter les ob-  
 stacles qu'ils oppoient aux bonnes résolu-  
 tions qu'il vouloit prendre pour l'avantage  
 de sa cause.



Neubourg, ville qui en étoit assez éloignée. Le Duc de Maienne se sépara du Duc de Parme dans cet endroit, & fut se jeter dans Rouen, avec un renfort de troupes pour assurer cette ville, tant que le Roi resteroit dans le voisinage avec une aussi puissante armée. Farnèse continuant sa retraite à grandes journées & en bon ordre, ne s'arrêta point qu'il ne fût entré en Brie. Arrivé dans cette Province contiguë à la Champagne, il ralentit sa marche, & ne craignant plus d'y trouver des obstacles, il la fit avec moins de précipitation. Il l'acheva en effet, sans être inquieté jusques sur les confins des Pays-Bas, où il laissa à Rône un corps d'infanterie & de cavalerie, afin de l'envoyer au service de la Ligue, suivant les nouvelles qu'il recevroit du Duc de Maienne. Il rentra ensuite en Flandre, & retourna aux eaux de Spa; mais il en reçut peu de soulagement. Son mal s'étoit beaucoup augmenté depuis sa blessure, & sembloit devenir incurable.

Cette cruelle maladie l'affligeoit d'autant plus, qu'elle le rendoit incapable de supporter désormais les fati-

gues du service, & même toute application aux soins de son gouvernement. Il avoit eu le chagrin de voir que son absence y avoit causé beaucoup de préjudice aux affaires d'Espagne, & que cependant Philippe, obstiné à abandonner ses intérêts pour soutenir la Ligue, lui avoit donné ordre de retourner une troisième fois en France. Arrivant dans les Pays-Bas, il y avoit trouvé un régiment Italien qui s'étoit mutiné, & Steenwich, place importante en Frise, assiégée par le Prince Maurice. Ce Général la pressoit vivement. Enfermé dans de bonnes lignes pour se garantir des attaques du dehors, il avoit poussé les travaux du siège avec une ardeur extraordinaire. Les assiégés s'étoient défendus avec bravoure. Ils avoient fait des sorties fréquentes, & n'omettoient encore rien pour prolonger leur résistance; mais il n'étoit pas douteux, que la place ne fût bientôt prise, si on ne se hâtoit de la secourir. Le siège étoit très-avancé, quand le Duc de Parme étoit revenu en Flandre. Quoiqu'il eût laissé en France une grande partie de ses troupes, & que ce qu'il en avoit ramené, fût si affoibli par les fati-

gues, qu'il n'étoit guères possible de les employer à de nouveaux travaux, Farnèse n'épargna rien pour donner du secours à Steenwich; mais les mouvements que Verdugo se donna pour y réussir, furent si foibles & si lents, que les assiégés, réduits à l'extrémité, furent enfin contraints de se rendre. (16) La conquête d'une si bonne place donna beaucoup de réputation aux armes de Maurice, & de relief à la puissance des Provinces-unies dans ces cantons. Elle ne fut pas la dernière que fit le Général des Etats. S'étant porté aussi-tôt après la reddition de Steenwich sur le fort de Covorden, dont les Royalistes étoient en possession, & qui les rendoit maîtres d'un passage important dans le pays d'alentour, il l'investit. Il en pressa le siège avec tant de vivacité, que la garnison, dépourvue de beaucoup de munitions nécessaires à la défense, & privée de tout espoir d'être secourue, évacua la place,

5 Juillet.  
12 Sept.

---

(16) Le Prince Maurice fut blessé à ce siège par une balle qui lui perça la joue, & sortit par la bouche. Il prit encore Otmarse avant de s'attacher au siège de Covorden.

après avoir obtenu une bonne capitulation. (17)

LIV. XVI.

An. 1592.

Le Duc de Parme revint à Bruxelles au milieu d'Octobre, accablé des chagrins que les succès du Prince Maurice lui causèrent. Il avoit renvoyé son fils en Italie à son arrivée en Flandre. Lui-même se voyant si infirme, qu'il ne pouvoit plus soutenir les fatigues de la guerre & remplir le commandement des armées, avoit demandé au Roi la permission de se retirer. Mais Philippe, qui espéroit encore qu'il conserveroit assez de santé pour retourner en France, & qui ne doutoit pas que sa seule présence ne contribuât beaucoup au succès de cette nouvelle expédition, ne voulut jamais y consentir. Néanmoins, comme il ne pouvoit se dissimuler la situation fâcheuse du Duc, & les progrès affligeants de son hydropisie, qui pouvoit l'enlever à chaque instant, il crut de-

---

(17) Verdugo s'avança pour délivrer Covernen, avec une armée de plus de dix mille hommes. Il attaqua de nuit les assiégeants; mais il fut repoussé avec perte. Les assiégés désespérant qu'il pût mieux réussir une seconde fois, se rendirent.

Liv. XVI. voir envoyer en Flandre une per-  
 An. 1592. sonne de confiance & de capacité,  
 pour donner les ordres que les cir-  
 constances exigeroient, en cas que  
 ce Prince vint à mourir, ou que la  
 foiblesse de sa santé l'empêchât de  
 continuer ses soins aux affaires de  
 son gouvernement. Son choix tomba  
 sur Dom Juan Pacheco, Marquis de  
 Ceralvo, qui mourut avant d'être  
 parti d'Espagne, & fut remplacé par  
 le Comte de Fuentes, Dom Pierre  
 Henriquès d'Azevedo.

Cependant, le Roi vivement solli-  
 cité par la Ligue, avoit commandé au  
 Duc de Parme de se disposer à re-  
 tourner en France pour la troisième  
 fois, & d'y conduire l'armée la plus  
 nombreuse qu'il seroit possible. En  
 conséquence, le Duc avoit recruté  
 & renforcé ses troupes, & s'étoit  
 29 Octob. transporté à Arras, pour s'approcher  
 de la frontière de France, & hâter  
 les préparatifs de son expédition. Son  
 courage & la vigueur de son génie,  
 suppléant dans cette occasion au dé-  
 labrement de sa santé, & à l'anéan-  
 tissement de ses forces, il conservoit  
 encore son ancienne activité. Il tra-  
 villoit comme auparavant, la nuit

encore plus que le jour. Voulant en ~~quelque sorte~~ quelque sorte lutter contre la nature, qui sembloit lui interdire tous les exercices du corps, il montoit quelquefois à cheval, & marchoit même à pied, quand il le croyoit nécessaire. Il eut la force de conserver cette foible apparence de santé pendant quelques semaines; il se faisoit encore illusion sur son état, lorsque le Comte de Fuentes arriva en Flandre. Ce Seigneur se prépara aussi-tôt à venir le joindre à Arras; mais le Duc épuisé sans ressource, & frappé, pour ainsi dire, du coup de la mort, longtemps avant qu'il eût semblé convenir qu'il dût mourir, finit sa carrière lorsqu'on s'y attendoit le moins, au commencement du mois de Dé- 3 Decemb.  
cembre.

Ainsi périt Alexandre Farnèse, Duc de Parme, âgé de quarante-sept ans. L'élévation de Paul III sur le Siège de l'Eglise, avoit mis les Duchés de Parme & de Plaisance dans sa Maison. Alexandre, né avec les penchans les plus nobles, commença à les faire éclater dès son enfance. Il étoit encore dans la première jeunesse, lorsqu'il se rendit à la Cour du Roi d'Es-

~~XXXXXXXXXXXX~~  
LIV. XVI. An. 1592. pagne, pour s'y remettre à la disposition de ce Monarque, & mériter sa protection. Mais ce Prince qui n'étoit pas fait pour les assiduités d'un Courtisan, touché de la gloire des armes, se dévoua tout entier à l'art militaire, & ne tarda pas à jeter les fondements de sa haute réputation dans la fameuse Ligue contre le Turc, où il servit sous Dom Juan d'Autriche. Il y donna tant de preuves de sa bravoure, que parmi le grand nombre de fameux Capitaines, que les intérêts de la Chrétienté avoient réunis dans cette entreprise, il fut choisi pour attaquer Navarin, une des meilleures places de l'Empire Ottoman. Dom Juan ayant passé depuis au gouvernement des Pays-Bas, Farnèse eut à peine reçu les premiers avis de la rébellion qui venoit de s'y renouveler, qu'il courut y joindre son oncle. Il se distingua beaucoup sous les yeux de ce Prince, dans toutes les parties de la science de la guerre, & il étoit difficile de décider, s'il avoit mieux rempli les devoirs d'un brave guerrier, ou déployé les talents d'un grand Capitaine. Quand Philippe l'eut nommé pour succéder à Dom Juan dans

la place importante de Gouverneur des Pays-Bas, on crut voir revivre l'oncle dans le neveu. Ces deux Princes, non moins étroitement unis par les sentiments du cœur que par les liens du sang, avoient ensemble les rapports les plus intimes par la conformité de l'âge, du caractère, & de la valeur. La nature ne pouvoit mettre entr'eux, une ressemblance plus parfaite. Alexandre presque toujours couronné par les plus grands succès quand il fit la guerre en Flandre, n'eut le chagrin d'y voir décliner les affaires du Roi, qu'il y avoit toujours maintenues dans la plus éclatante prospérité, que par les diverfions étrangères auxquelles il fut contraint de se livrer par les ordres de la Cour d'Espagne. Du reste, si l'on confidère la renommée brillante qu'il s'est acquise dans ses expéditions en France, personne ne dût les desirer plus que lui. Les deux secours mémorables de Paris & de Rouen, & sa retraite glorieuse de Caudebec, lui ont fait plus d'honneur que si en chacune de ces occasions il eût remporté la plus belle victoire. Capitaine véritablement illustre, il est digne d'être placé au rang des plus

LIV. XVI.

An. 1592.



grands Généraux de l'antiquité, & sa  
 Liv. XVI. mémoire, si chère à notre siècle & si  
 An. 1592. respectée, passera avec le plus grand  
 — éclat jusqu'à la postérité la plus recu-  
 lée. (18)

---

(18) Tous les Historiens, amis & ennemis, ont fait l'éloge le plus brillant du Duc de Parme. Il réunissoit une très-belle ame aux talents pour la guerre les plus distingués. Après des succès éclatants & soutenus, il a mérité la gloire de toutes, peut-être, la plus rare & la plus digne de l'estime publique, de ne s'être pas laissé corrompre par la prospérité. Cependant il n'a obtenu d'autre récompense de ses triomphes, que les chagrins dévorants, dont la jalousie des Espagnols, l'acharnement des ennemis de sa réputation, & la défiance du Roi, qu'il servoit si utilement, empoisonnèrent ses jours. Ce grand Homme, dont Grotius assure que les défauts, en petit nombre, qu'on ne put s'empêcher de lui reprocher, n'étoient que ceux du siècle, & de la Cour où il avoit vécu, fut tourmenté avec une sorte de rage par une troupe de détracteurs nombreuse, dont les traits envenimés ont semblé l'avoir conduit au tombeau. Champigni, frère du Cardinal de Granvelle, étoit à la tête de cette cabale odieuse; & se porta à cet égard à de si grands excès, que le Duc, quelque doux qu'il fût, ne put se refuser la justice de le chasser honteusement de Flandre, & de le reléguer en Franche-Comté. Grotius qui rapporte toutes les accusations dont on le chargeoit, a pris soin de l'en venger, en les réfutant.

## L I V R E X V I I .

## S O M M A I R E .

- LE Comte Pierre Ernest de Mansfeld, 1593.  
 Gouverneur des Pays-Bas. Le Comte  
 Charles, son fils, vient en France au  
 secours de la Ligue. Siège de Noyon.  
 Desein du Roi d'Espagne de faire  
 abolir la Loi Salique. Progrès du  
 Comte de Mansfeld, arrêtés par une  
 trêve. Mutinerie des Espagnols à Saint-  
 Paul, en Artois. Projet du Prince  
 Maurice du côté du Brabant. Siège  
 de Gertruidenberg. Etat des assiégés.  
 Leurs préparatifs. Ils se défendent  
 avec courage. On ne peut les secourir  
 que très-lentement. On propose une  
 diversion sur Breda. On tente en vain  
 de forcer les lignes des assiégeants.  
 Prise de Gertruidenberg. Mansfeld  
 tâte sans succès le fort de Crevecœur.  
 Il renforce Verdugo. Mutinerie des  
 Italiens & des Wallons à Pont en  
 Hainaut. L'Archiduc Ernest, Gou- 1594.  
 verneur des Pays-Bas. Décadence de  
 la Ligue. Le Gouverneur envoie le  
 Comte de Mansfeld à son secours.

*Prise de la Capelle. Ouvertures de paix, faites par l'Archiduc aux Etats-Généraux. Le Comte de Fuentes s'y oppose. Les Etats-Généraux refusent d'entrer en négociation. Le Prince Maurice investit Groningue. Etat de cette ville. Dispositions de ses habitants. Progrès du siège. Belle défense des assiégés. Maurice emporte un ravelin après trois assauts. Groningue se rend, & embrasse la confédération. Division parmi les Chefs de la Ligue. Siège de Laon. Le Duc de Maienne marche au secours de cette ville. Combat sanglant. Plusieurs convois enlevés par les Royalistes. L'armée de la Ligue se retire. Plan de sa retraite: Elle l'exécute heureusement. Prise de Laon. Mutinerie d'un corps d'Italiens à Sichen en Brabant. Insolence des mutins. On les assiège dans leurs retranchements. Ils se réfugient en Hollande. Ils s'accrochent enfin avec l'Archiduc. Navigation des Hollandois aux Indes Orientales. Leurs succès aux Indes Occidentales. Leurs tentatives pour s'ouvrir une nouvelle route par le Nord à la Chine & aux Indes. Mort de l'Archiduc Ernest.*

LE Roi en chargeant de ses ordres pour la Flandre, le Comte de Fuentes, lui avoit confié des Lettres, où il nommoit le Comte Pierre-Ernest de Mansfeld, au gouvernement des Pays-Bas, après la mort du Duc de Parme. (1) Sa Majesté vouloit qu'il l'exerçât de la même manière qu'il l'avoit déjà fait pendant les deux voyages de Farnèse en France. Elle conti-

L. XVII.

An. 1593.

(1) Le Comte de Mansfeld n'avoit qu'une vaine apparence d'autorité. Elle étoit réellement entre les mains du Comte de Fuentes. Ce Seigneur, qui étoit beau-frère du Duc d'Albe, n'étoit pas moins féroce que lui. Il fit publier, au nom du nouveau Gouverneur, une Ordonnance, en date du 5 de Janvier, où il défendit d'échanger désormais les prisonniers avec les Provinces-unies, & de leur payer des contributions. Il ordonna en même temps de pendre ceux de leurs soldats qui se laisseroient prendre, & de mettre leur territoire à feu & à sang. Les Provinces-unies répondirent aussi-tôt à cette barbarie, en prescriviant des représailles à leurs troupes & à leurs sujets, si, au premier Avril prochain, les Espagnols, mieux conseillés, n'avoient révoqué leur Ordonnance. Heureusement qu'elle fut mal, ou ne fut point observée; & qu'on en vint bientôt de part & d'autre à faire la guerre, conformément aux usages des Nations policées,

~~\_\_\_\_\_~~  
L. XVII. An. 1593. nuoit le Comte Charles, son fils, dans le commandement de ses armées, & prescrivoit en même temps à l'un & à l'autre, de donner à la Ligue tous les secours qu'ils pourroient, de ne garder en Flandre que les troupes nécessaires pour s'y tenir sur la défensive, & de porter en France leurs plus grandes forces.

Le nouveau Gouverneur eut à peine ouvert ses instructions, qu'il envoya le Comte Charles, son fils, avec un nouveau corps de troupes, joindre celles que le Duc de Parme avoit laissées en France. Le Duc de Maienne pressoit l'arrivée de ce secours avec la plus grande vivacité, & déjà ce Prince s'étoit rendu en Picardie pour le recevoir. Le Comte Charles se mit en mouvement avec six mille hommes de pied, & mille chevaux, partie vieilles troupes, partie nouvelles levées. Comme le Duc de Parme, qui avoit voulu s'assurer une retraite sur les frontières de Picardie, avoit été mis en possession de la Fère, dans son second voyage en France; Mansfeld fit de cette ville sa place d'armes, & le Duc de Maienne vint s'y joindre à lui. Leurs troupes réunies formoient une

armée de quinze mille hommes d'in-  
 fanterie, & de trois mille de cava-  
 lerie, qui investit Noyon au commen-  
 cement de Mars.

L. XVII.

An. 1593.

Cette ville, peu éloignée de la Fère, très-peuplée, le siège d'un Evêché, & l'une des principales villes de la Picardie, suivoit le parti du Roi; (2) & elle lui étoit fort utile, pour établir son autorité dans la partie de cette Province, qui est la plus proche de Paris; mais elle étoit mal fortifiée, n'avoit qu'une garnison peu nombreuse, & ses habitants ne sembloient pas assez aguerris, ou assez attachés à leur cause, pour qu'on ne se flattât pas d'en faire aisément la conquête. Les ligueurs l'ayant investie, commencèrent par s'entourer d'une bonne circonvallation, pour empêcher le Roi d'y introduire du secours. Ils ouvrirent ensuite la tranchée, & disposèrent leurs batteries. Les deux armées se disputoient à l'envi, l'honneur d'avancer les travaux, & il régnait encore dans celle de Flandre une émulation particulière entre les

---

(2) Noyon avoit été pris par Henri IV au mois d'Août 1591.

L. XVII. troupes Espagnoles, Italiennes, Alle-  
An. 1593. mandes & Wallones, dont elle étoit  
composée. Cependant, les assiégés ha-  
zardèrent quelques sorties; mais elles  
furent molles, & en petit nombre. Une  
des meilleures défenses de la ville,  
étoit un ravelin bien revêtu & bien  
terrassé. Ce fut sur cet ouvrage,  
qu'on dirigea sur-tout le feu de l'ar-  
tillerie. Bientôt après, l'on déboucha  
dans le fossé; & le mineur qu'on at-  
tacha à la muraille; ayant secondé  
l'effet du canon, la brèche fut assez  
grande pour qu'on pût livrer l'assaut.  
Les Espagnols & les Wallons s'y dis-  
tinguèrent, & sur-tout les Mestres-  
de-Camp, Louis Velasco & Claude  
de la Barlotte. Ce dernier y fut blessé,  
plusieurs autres eurent le même sort;  
quelques-uns y furent tués. Le ravelin  
ayant été emporté, on y établit  
quelques pièces de canon, pour bat-  
tre la place de plus près. Un accident  
imprévu fit craindre néanmoins que  
le siège ne souffrît quelque retard. Un  
petit corps de troupes, composé d'in-  
fanterie & de cavalerie, & entretenu  
par le Pape, servoit alors dans l'ar-  
mée de la Ligue. Appio Conti, excel-  
lent Officier qui le commandoit, ayant  
pris

pris querelle avec le Baron de Châteaubrun, Lorrain, Colonel d'un régiment Allemand, ils mirent l'épée à la main. Conti fut blessé, & mourut presqu'aussi-tôt de sa blessure. Cette perte fut très-sensible à l'armée, dont il avoit mérité l'estime & l'attachement, & causa quelque trouble dans les troupes de l'Eglise, parce que le régiment de Châteaubrun étoit à la solde du Saint-Pere. Mais le siège n'en fut point interrompu, & les travaux en furent poussés avec tant de vivacité, que peu de jours après la garnison proposa de capituler. Le Roi, qui n'étoit pas en force, avoit tâché de secourir Noyon, en surprenant la vigilance de l'armée. Le projet de ce Prince n'ayant pu réussir, la garnison se rendit après avoir obtenu une capitulation honorable.

L. XVII.

An. 1593.

30 Mars

Aussi-tôt après la prise de Noyon, le Duc de Maienne partit pour Paris. Les Etats-généraux de la Ligue étoient alors assemblés dans cette ville pour élire un Roi Catholique, qui maintînt l'ancienne foi de la France. Mendoza & Tassis, chargés de ménager les intérêts de la Cour d'Espagne, n'avoient eu garde de s'éloigner de



L. XVII. Paris, dans cette importante occur-  
 An. 1593. rence. Ils y avoient été joints par  
 Dom Dieguo d'Ybarra, homme d'es-  
 prit, très-adroit & très-propre à con-  
 duire une affaire aussi difficile que dé-  
 licate; & depuis peu, par le Duc de  
 Feria, que ses qualités personnelles  
 rendoient aussi recommandable que  
 son illustre naissance. Tous ces Minis-  
 tres avoient pour objet, de faire abo-  
 lir, à quelque prix que ce fût, la Loi  
 Salique, qui exclut les femmes de la  
 succession à la Couronne de France.  
 Par ce moyen, l'Infante Isabelle, fille  
 aînée du Roi d'Espagne & de la Reine  
 Elisabeth, sa seconde femme, avoit  
 des droits à cette Couronne, comme  
 représentant sa mère, qui étoit l'aînée  
 des filles de Henri II. Philippe ne pou-  
 vant la marier alors à un Prince de  
 sa Maison, parce que les François  
 avoient toujours eu une répugnance  
 invincible à obéir à un Prince étran-  
 ger, offroit de choisir pour gendre  
 quelque Prince François, & particu-  
 lièrement un Prince de la Maison de  
 Lorraine, qu'on regardoit comme le  
 principal appui de la Ligue en France.  
 Il eut été très-important pour le  
 succès des négociations de tous ces

Agents de la Cour d'Espagne, que l'armée qui venoit d'entrer en Picardie au secours de la Ligue, eût été beaucoup plus puissante. C'est ce qu'ils représentèrent au Gouverneur de la Flandre, & au Comte de Fuentes qui y étoit resté, & y avoit une sorte d'inspection générale sur toutes les affaires, qui le rendoit beaucoup plus puissant que le Gouverneur même. Ceux-ci s'excusèrent sur la nécessité, de ne pas entièrement abandonner la Flandre, dans un temps où les Etats venoient de rassembler des troupes nombreuses, & menaçoient de former de grandes entreprises. Mais l'événement montra qu'en voulant diviser leurs forces, ils les rendirent tellement inutiles, que sans empêcher les pertes prodigieuses que le parti du Roi souffrit en Flandre, ses troupes n'eurent aucun succès important en France. Les mutineries qui éclatèrent presque en même temps en divers endroits des Pays-Bas, y augmentèrent beaucoup le désordre des affaires de ce Prince, & lui furent plus funestes que les armes de ses ennemis.

Le Duc de Maienne ayant quitté Noyon, le Comte Charles de Mans-

L. XVII.  
An. 1523. feld le suivit, & marcha du côté de la mer, dans la basse Picardie. Le Roi y conservoit quelques places, & en particulier le château de Rue, que la bonté de sa position & de ses défenses rendoit très-fort. L'assiéger, étoit une entreprise de longue haleine, d'un succès douteux, & qui auroit exigé une armée plus considérable que celle que le Général Espagnol avoit alors sous ses ordres. Imbercourt, petite place dans l'intérieur des terres, se remit entre ses mains sans résistance, ainsi que St. Valery, ville plus importante par sa situation, à l'embouchure de la Somme. Le Comte espéroit faire de nouvelles conquêtes, lorsqu'une trêve conclue pour trois mois, entre le Roi & le Duc de Maienne, l'arrêta. Il fut obligé de l'observer, & il distribua, en attendant, ses troupes sur les frontières de la Picardie, du côté de l'Artois.

Les dépenses que faisoit le Roi d'Espagne pour conduire à une heureuse fin ses vastes projets en France, étoient énormes. Comme elles absorboient ses Finances, & que ses troupes étoient mal payées, il étoit impossible d'empêcher la maraude; & la cessation de

la guerre caufoit en quelque forte ~~un grand~~ plus de dommage au pays, que la guerre même. La licence croiffoit chaque jour parmi ces troupes, & l'ardeur du pillage les difpofant peu à peu à la révolte, elles ne tardèrent pas d'en lever l'étendart. Les Efpagnols donnèrent les premiers l'exemple de la rébellion; & à l'exception des Officiers & de quelques foldats les plus fages, toutes les troupes de cette nation fe livrèrent fans honte aux plus affreux excès. Ils commencèrent par fe plaindre, comme ils avoient coutume de faire, de ce qu'on récompénfoit fi mal leurs travaux, & prétendirent juftifier leur faute par la néceffité. (3) Ces mutins formoient un corps très-nombreux de cavalerie & d'infanterie. Ils fongèrent d'abord à s'emparer de quelque bon pofté qui fût à leur proximité, dans l'intérieur de l'Artois, & où ils puffent fe retrancher, & forcer les environs aux contributions qu'ils fe propofoient d'exiger pour leur entre-

---

(3) L'unique caufe de cette mutinerie, fut l'exemple que le Comte de Mansfeld voulut faire d'un foldat coupable de viol.

L. XVII.   An. 1593.   tien, jusqu'à ce qu'on leur eût payé la solde. Ils crurent que la ville de St. Paul seroit propre à remplir leurs vues. Ils s'y portèrent, & n'ayant trouvé presqu'aucune résistance, ils s'y établirent, & y donnèrent en peu de jours à leur mutinerie, cette forme régulière dont on a parlé. A la première nouvelle de cet événement, le Comte Charles de Mansfeld fut tenté de les en faire repentir par la force; mais mieux conseillé depuis, & craignant que les soldats des autres nations, instruits des projets des Espagnols, ne voulussent plutôt partager leur crime que l'aider à le punir, il se donna bien de garde de s'exposer à un inconvénient si fâcheux. Sa prudence ne servit néanmoins qu'à différer ce malheur.

Tels étoient sur les frontières de France les succès des armes d'Espagne, qui n'en avoient pas obtenu de plus brillants en Flandre. Les Etats voulant profiter des circonstances de la mort du Duc de Parme, & de l'obstination de Philippe II à porter en France la plus grande partie de ses forces, n'avoient rien négligé pour entrer de bonne heure en campagne

avec une armée redoutable. L'hiver étoit à peine passé, & le Comte de Mansfeld n'avoit pas plutôt pris le chemin de la Picardie, que le Prince Maurice étoit sorti de ses quartiers, & avoit déclaré son dessein de pénétrer en Brabant. Il souhaitoit surtout d'assurer Breda contre les entreprises des Espagnols. Cette ville, que la surprise la plus heureuse avoit remise entre ses mains, étoit de son domaine particulier. Le voisinage de Gertruidenberg la tenant dans un danger continuel, ce Prince avoit proposé aux Provinces-unies de recouvrer cette place à quelque prix que ce fût. Le Conseil de guerre avoit applaudi à ce projet; & comme il eut bientôt les suffrages de toutes les Provinces confédérées, il ne fut plus question que de se préparer à l'exécuter.

Maurice, qui ne vouloit pas que l'ennemi pénétrât son dessein, avoit tâché de lui faire prendre le change, en menaçant successivement Groningue en Frise, l'Ecluse & Dunkerque en Flandre, enfin, Bois-le-Duc & Grave en Brabant. Les Royalistes incertains de ses vues, se hâtèrent de

L. XVII.

An. 1593.

pourvoir à la défense de ces places; mais comme ils avoient partagé leurs forces, il arriva que Gertruidenberg ne put être munie autant qu'il eût été nécessaire pour la mettre en état de soutenir un long siège. C'est ce que Maurice avoit bien prévu. Tout-à-coup il descendit en Brabant avec l'appareil le plus formidable, & commença le siège de Gertruidenberg par terre & par eau. Cette ville est située à l'extrémité du Brabant, qui est de la dépendance de la Hollande. Sa position est très-avantageuse. D'un côté elle est environnée de la Meuse, qu'on appelle la Merve, vis-à-vis de cette ville, & qui étant près de se perdre dans l'Océan, y est si large, qu'on la prendroit pour un bras de mer. De l'autre, un ruisseau qu'on nomme le Donge, se jette dans la Merve, auprès des murs de cette ville. Quoique son cours n'ait qu'une très-petite étendue, il est si vaste & si profond à son embouchure, qu'il peut aisément y recevoir des vaisseaux de toute grandeur. Les environs de Gertruidenberg sont très-marécageux, & l'on n'y aborde guères que par les digues qui y aboutissent. Cette place que les fortifications

de l'art ne défendent pas moins que ~~celles~~ L. XVII.  
celles qu'elle tient de la nature, est ~~une~~ An. 1593.  
une des plus importantes, non-seule-  
ment de la Hollande, mais de tous les  
Pays-Bas.

Aussi-tôt qu'elle eut été investie, Maurice distribua à l'entour les divers quartiers de son armée, & remplit la rivière d'un grand nombre de bâtimens, qui coupant aux assiégés toute communication extérieure, les incommodèrent beaucoup, & ne contribuèrent pas peu au succès du siège. Chaque quartier fut défendu par une grande redoute, & lié l'un à l'autre par une sorte de cordon formé par des redoutes moins considérables, que des lignes profondes & des épaulements prolongés dans toute la circonvallation, réunissoient. Ces ouvrages le mettoient à l'abri des attaques du dehors. Il s'étoit aussi fortifié contre les sorties de la garnison, par une contrevallation bien flanquée. Maurice qui n'ignoroit pas que toutes ces opérations demanderoient une diligence extraordinaire, & ne pourroient se faire qu'avec de grandes fatigues, avoit pris de loin ses précautions. Plus de trois mille pionniers



avoient été rassemblés par ses ordres, L. XVII. & furent employés à creuser les tranchées, à construire les redoutes, & An. 1593. aux autres travaux de ce siège important. Comme c'étoit l'entreprise la plus éclatante, à laquelle ce Prince se fût attaché jusqu'à ce jour, & celle qui pouvoit rencontrer plus d'obstacles, rien n'égaloit l'ardeur qu'il avoit de les surmonter, & de faire une si belle conquête. Il espéroit qu'elle donneroient un nouveau lustre à la réputation qu'il avoit commencé à se faire dans la science de la guerre. Le siège fut donc poussé avec une activité incroyable. Les soldats disputoient souvent avec les pionniers, à qui travailleroit avec plus de patience & d'opiniâtreté. Les chefs partageoient leur zèle. Maurice lui-même les animoit tous par son exemple. Bientôt la circonvallation se trouva si avancée, qu'elle fut désormais à l'épreuve des efforts des Royalistes. Ceux-ci, qui mirent dans leurs mouvements moins de célérité que les assiégeants ne l'auroient cru, donnèrent à Maurice le temps dont il eut besoin pour perfectionner ses doubles lignes. On avoit vu jusqu'alors peu de sièges

dont les travaux fussent aussi bien entendus. Les redoutes étoient très-élevées. La profondeur des tranchées & des fossés qui les accompagnoient, répondoit à leur hauteur. On avoit hérissé les épaulements de bonnes palissades en plusieurs endroits, & chaque fort étoit garni de canon. Toutes ces fortifications étoient si redoutables, qu'elles valoient mieux en quelque sorte que celles de Gertruidenberg. Mais quelque confiance qu'elles dussent inspirer à Maurice, ce Prince n'omit aucun des moyens qui pouvoient assurer le succès de son entreprise; & pour ôter enfin aux Espagnols toute espérance d'introduire du secours dans la place, il ne fut point tranquille qu'il n'en eût inondé les environs.

Il s'en falloit beaucoup que les assiégés pussent, de leur côté, faire des préparatifs aussi avantageux pour soutenir l'attaque des ennemis. On ne comptoit dans Gertruidenberg que six cents Francomtois & quatre cents Wallons, tous braves soldats, mais trop peu nombreux pour faire une bonne défense. C'étoit le Seigneur de Mazières, qui, en l'absence de Water-

vid, Gouverneur, commandoit cette L. XVII. foible garnison, qui manquoit d'ailleurs de vivres & de munitions de guerre. Aussi-tôt que les ennemis se furent approchés, Mazières dépêcha au Comte de Mansfeld, pour l'instruire de l'état de la place, & lui demander un prompt secours. En attendant, il fit tout ce qui dépendoit de lui pour se défendre le plus long-temps qu'il pourroit. Il fit prendre les armes aux bourgeois, afin qu'ils partageassent les travaux de la garnison. Il visita toutes les fortifications de sa place, & cet Officier, brave & intelligent, n'omit rien pour donner le temps à Mansfeld de préparer son secours, & de l'introduire.

C'est ce que Maurice redoutoit peu. Très-persuadé que ses retranchements suffisoient pour faire échouer les entreprises des Espagnols, il tourna tous ses efforts contre la place. Il commença par s'emparer du fort de Stenloo, que le Duc de Parme avoit fait élever sur la principale digue du Donge, après qu'il se fut rendu maître de Gertruidenberg. Cet ouvrage gardoit un passage d'une grande conséquence. Maurice qui le savoit, le

fit attaquer dès le commencement du siège, & le Comte d'Hohenloë, qu'il en avoit chargé, n'y trouva que la plus foible résistance. Ce fut dans ce poste que ce Prince plaça sa première batterie, qui étoit considérable, & qui tira sans relâche. Non content de foudroyer Gertruidenberg de plusieurs autres côtés par terre, il lui fit encore essuyer du côté des deux rivières de Merve & du Donge, la plus violente canonnade, qui partoît de plusieurs navires fortement liés ensemble, & avantageusement postés. Toute cette artillerie qui faisoit un fracas horrible, montoit à plus de soixante pièces de canon de gros calibre. Malgré cette effroyable tempête qui éclatoit de toutes parts, les assiégés se défendoient avec la plus courageuse résolution. Ils faisoient de vigoureuses sorties. La valeur suppléoit au nombre. Mazières, que son courage & le devoir de sa place mettoient à la tête de toutes les entreprises, veilloit à tout; & partageant tous les travaux, & bravant tous les dangers, il se portoit où sa présence pouvoit être nécessaire; mais il fut malheureusement emporté par un bou-

L. XVII.

An. 1593.

let de canon, & la garnison nommée  
 L. XVII. pour le remplacer, le Seigneur de  
 An. 1593. Gessân, le plus ancien & le meilleur  
 des Officiers qui étoient enfermés dans  
 Gertruidenberg.

Quoique Gessân, marchant sur les traces de Mazières, montrât la même activité, & se livrât aux mêmes soins, la place étoit chaque jour serrée de plus près par l'ennemi, & il devoit de plus en plus pressant de la secourir. Mansfeld & le Comte de Fuentes n'avoient rien épargné pour cela; mais la plus grande partie des troupes du Roi étoient employées en France, & ils en avoient conservé si peu, qu'ils n'eurent d'autre ressource pour délivrer Gertruidenberg, que de faire de nouvelles levées de cavalerie & d'infanterie. Ces dispositions, qui exigèrent du temps, éprouvèrent encore beaucoup d'autres obstacles. Cependant on avoit formé en diligence, par les ordres de Mansfeld, plusieurs régiments en Allemagne, en Lorraine & en Franche-Comté. On avoit enrôlé dans l'intérieur du pays des troupes nationales. On avoit rassemblé toutes les munitions nécessaires pour les secours qu'on projettoit.

Déjà même le Gouverneur, accompagné du Comte de Fuentes, s'étoit transporté à Anvers pour être plus portée de diriger l'exécution de cette entreprise ; mais il n'étoit plus temps. Les difficultés de ses préparatifs l'avoient trop retardé, & il n'étoit plus possible de forcer les retranchements dont les assiégeants s'étoient couverts.

L. XVII.

An. 1593.

On proposa alors au Comte de Mansfeld, de faire une diversion & d'attaquer Breda. C'est une des maximes de l'art de la guerre, que de faire abandonner le siège d'une place, en formant celui d'une autre place plus importante à l'ennemi. Ceux qui avoient ouvert cet avis, observoient que les Provinces-unies, & Maurice en particulier, avoient tant d'intérêt à conserver Breda, qu'il ne falloit pas douter que ce Prince ne risquât tout pour en empêcher la conquête, & ne quittât même le siège dont il étoit occupé, pour venir secourir cette ville. Ils ajoutèrent qu'on pouvoit présumer des efforts étonnants des Etats, pour assurer le succès de leur entreprise ; que Breda étoit mal pourvue de ce qui étoit nécessaire à une longue dé-

fense, & que cette bonne raison de  
L. XVII. plus obligeoit de saisir ce moyen heu-  
An. 1593. reux de conserver la place, dont le  
danger inquiétoit. Mais d'autres expo-  
sèrent que le siège de Gertruidem-  
berg étoit si avancé, qu'on ne pour-  
roit jamais en détourner les enne-  
mis; que l'inquiétude qu'on voudroit  
leur donner sur Breda, ne serviroit  
qu'à les engager à redoubler d'efforts,  
pour terminer au plutôt leur entre-  
prise, & venir au secours de cette ville.  
Il y avoit lieu de croire, disoient-ils,  
que Gertruidemberg, abandonnée à  
ses seules forces, ne tarderoit pas à  
se rendre, & qu'ainsi Maurice se trou-  
veroit en état de troubler le siège de  
Breda, presque aussi-tôt qu'il seroit  
commencé. D'ailleurs, ils faisoient re-  
marquer que ce siège seroit d'une  
grande difficulté; que les Hollandois  
avoient beaucoup augmenté les forti-  
fications de cette ville, depuis qu'ils  
l'avoient surprise, & qu'ils avoient  
toujours eu le plus grand soin de la  
bien approvisionner. Enfin, après avoir  
ajouté que les loix de la guerre ne  
permettoient pas de se laisser enfer-  
mer entre une place si forte, & l'ar-  
mée que Maurice ameneroit à son se-

cours, ils soutinrent qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de tenter la délivrance de Gertruidenberg à quelque prix que ce fût. Cette résolution, quand même elle ne devoit être suivie d'aucun succès, leur paroïsoit entraîner moins d'inconvénients, que l'entreprise d'un siège qui réussiroit mal, & couvriroit les Royalistes de la double honte de perdre Gertruidenberg, & de ne pas prendre Breda.

L. XVII.

An. 1593.

Le Conseil de guerre embrassa ce dernier avis. Les forces du Roi n'étoient pas en état d'entreprendre le siège de Breda. Mansfeld ayant mis garnison, au commencement de la campagne, dans toutes les places que Maurice pouvoit assiéger, il ne lui restoit que huit mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux. (4) Il

---

(4) De Thou porte le nombre des troupes du Comte de Mansfeld à quatorze mille hommes d'infanterie & à quatre mille de cavalerie. L'armée des assiégeants n'étoit, au contraire, que de cinq mille hommes; mais elle étoit couverte par des lignes si bien entendues, si redoutables par leur profondeur, par l'artillerie dont elles étoient hérissées, & par toutes les défenses que le génie, l'esprit de ressource



L. XVII.  
An. 1593. résolut néanmoins de marcher à l'en-  
 nemi, & choisit Turnhout pour sa  
 place d'armes. Son armée y fut ras-  
 semblée sur la fin de Mai. Turnhout  
 est un gros bourg ouvert, & le plus  
 peuplé du Brabant. Il est éloigné d'An-  
 vers d'une journée de chemin, & est  
 à peu près dans la même distance de  
 Gertruidenberg. Le Gouverneur après  
 avoir consulté le Conseil de guerre  
 sur la manière de secourir les assié-  
 gés, se déterminà à conduire son ar-  
 mée du côté de Steeloven, village  
 qui étoit très-proche des lignes Hol-  
 landoises, & à les attaquer par cet

---

& la science des armes auroient pu faire ima-  
 giner au Général de l'expérience la plus con-  
 sommée, qu'elles furent inaccessibles à l'armée  
 Espagnole, quoique plus forte du double. Ces  
 lignes sont fameuses dans l'Histoire de cette  
 guerre célèbre, qui a été l'école de la plupart  
 des savants Capitaines qui ont illustré le siècle  
 dernier. Elles étoient d'une assez vaste étend-  
 due pour embrasser plusieurs villages; & l'on  
 y voyoit avec étonnement les Laboureurs du  
 canton cultiver leurs terres avec autant de sé-  
 curité qu'en pleine paix. Elles servirent même  
 de refuge aux paysans des environs, qui s'y  
 mirent à couvert des déprédations de l'armée  
 d'Espagne avec leurs meilleurs effets. Le Prince  
 Maurice n'avoit alors que vingt-sept ans.

endroit. Quoiqu'il n'eût presque au-  
cunes espérances de les forcer, il les  
avoit fait reconnoître, & par-tout on  
les avoit trouvées également inattaqua-  
bles. Elles étoient d'autant plus assu-  
rées, que pour y parvenir il falloit tra-  
verser l'inondation qui les environnoit  
presque de toutes parts.

Néanmoins Mansfeld décampa de  
Steeloven à la tête de son armée ran-  
gée en bataille, & vint se présenter  
à la vue du quartier du Prince Mau-  
rice. Il étoit couvert par la pointe  
d'une grande digue, que défendoit  
un retranchement très-large & très-  
profond. Mansfeld voulut essayer d'en  
chasser l'ennemi. Il le fit attaquer, &  
enleva ce poste non sans peine, à  
cause de la résistance qu'il y trouva,  
& de l'inondation. Mais il ne le garda  
pas long-temps. Les Hollandois vin-  
rent le reprendre, s'y rétablirent, &  
firent perdre aux Espagnols tout es-  
poir de secourir la place dans cette  
partie. Mansfeld passa au village de  
Vaestech, vis-à-vis le quartier du  
Comte d'Hohenloë. Il y étoit à peine  
arrivé, que huit cents chevaux sortis  
de Breda à l'improviste, tombèrent  
sur son arrière-garde avec tant d'a-

L. XVII.

An. 1593.

L. XVII. An. 1593. avantages, qu'ils jettèrent quelque désordre dans son camp; mais ses troupes s'étant reformées, s'opposèrent au choc de l'ennemi, qui fut repoussé avec perte. Le Gouverneur ne perdoit point son objet de vue, & cherchoit avec soin comment il pourroit introduire du secours de ce côté. Pour en faciliter la réussite, il donna ordre qu'on lui amenât d'Anvers un renfort d'artillerie, & un grand convoi de toutes les munitions dont il avoit besoin.

Maurice continuoit ses travaux avec la même ardeur qu'auparavant. Le feu de ses batteries ne se ralentissoit point, & souvent elles tiroient toutes ensemble. Il avoit déjà débouché dans le fossé, qui étoit large & profond, & il s'y étoit logé après en avoir fait écouler l'eau. Ce succès étoit important. La situation des assiégés devenoit chaque jour plus dangereuse, & ils avoient à craindre de voir bientôt la place emportée d'assaut. Ils perdirent peu de jours après un ravelin que Maurice battoit en ruine depuis long-temps. La garnison le défendit avec une intrépidité incroyable. Gessan, qui la commandoit,

y fut tué. (5) Enfin, les défenseurs de Gertruidenberg, voyant que la place, qui sembloit abandonnée à elle-même, ne pouvoit plus tenir, & qu'il n'y avoit pas à espérer qu'elle reçût du secours, capitulèrent, & obtinrent des conditions honorables à la fin de Juin.

L. XVII.

An. 1593.

24 Juin,

Aussi-tôt que le Prince Maurice fut entré dans Gertruidenberg, & qu'il eut approvisionné cette ville, il distribua ses troupes dans les environs pour observer l'ennemi, & s'opposer aux desseins qu'il pourroit former. Mansfeld venoit de recevoir le renfort qu'il attendoit d'Anvers, & résolut d'attaquer le fort de Crevecœur. Ce fort est situé à l'embouchure de la petite rivière de Dommel, qui,

---

(5) Ce fut une sorte de surprise qui termina le siège de Gertruidenberg. Un soldat intrépide, s'étant glissé au travers des ruines de la muraille jusques sur le rempart, aperçut qu'on y faisoit mal la garde, & qu'une partie de ses défenseurs dinoit, tandis que les autres se livroient au sommeil. Ayant fait signe à ses camarades, ils montèrent sur le champ à l'assaut; & après un combat très-vif, ils obligèrent la garnison, qui se voyoit sur le point de succomber, de faire des propositions pour se rendre,

après avoir pris sa source en Brabant  
 L. XVII. & traversé Bois-le-Duc, se jette dans  
 An. 1593. la Meuse, un peu plus d'une lieue au  
 dessous de cette ville. Sa situation, qui  
 le mettoit à portée de commander ces  
 deux rivières, le rendoit de la plus  
 grande utilité aux ennemis, & il in-  
 commodoit beaucoup le pays d'alen-  
 tour, & Bois-le-Duc en particulier.  
 Mansfeld s'en étant approché avec son  
 armée, poussa tout auprès un déta-  
 chement, afin de s'emparer de quel-  
 ques postes avantageux; mais les cam-  
 pagnes des environs étant inondées de  
 toutes parts, le détachement ne se  
 rendit à sa destination qu'avec la plus  
 grande difficulté. Le fort se trouva  
 d'ailleurs dans le meilleur état de dé-  
 fense. (6) Mansfeld frustré de l'espoir  
 de le réduire, se retira presque sur le  
 champ.

Le Gouverneur des Pays-Bas sépara  
 alors ses troupes, dont il fit passer

---

(6) Maurice prévint le Comte de Man-  
 feld, & il étoit à portée d'attaquer ce Géné-  
 ral avant qu'il se fût assez bien retranché de-  
 vant Crevecœur, pour n'avoir rien à craindre  
 de son ennemi. Mansfeld n'eut pas d'autre rai-  
 son d'abandonner son entreprise.

une partie en Frise, pour renforcer Verdugo. Les ennemis menaçoient ouvertement cette Province, Groningue sur-tout; & il étoit nécessaire de mettre ce Général, qui y commandoit les troupes du Roi, en état de soutenir la cause de ce Prince avec honneur. Verdugo, toujours vigilant, toujours également habile, travailloit sans cesse à faire prospérer les armes du Roi en Frise, & à y causer aux ennemis tout le mal qu'il pouvoit. Les deux Comtes Herman & Frédéric de Berg, se signaloient sous ses ordres. Secondé de ces deux Seigneurs, il ne prenoit aucun repos, & se portoit sans relâche par-tout où il le falloit. Malheureusement l'ennemi étoit très-supérieur au Général Espagnol, & quels que fussent les efforts de Verdugo, ils étoient rarement couronnés par le succès.

Il n'arriva cependant dans le reste de cette année, ni en deçà ni au delà du Rhin, aucun événement d'une assez grande conséquence, pour mériter d'être rapporté. Ce qu'on ne passera pas sous silence, & ce qui survint dans ce temps de plus digne d'attention & de plus fâcheux au parti

L. XVII.

An. 1593.

L. XVII.  
An. 1593. du Roi, ce fut une nouvelle mutinerie des Italiens & des Wallons, que le Comte Charles de Mansfeld avoit conduits en France pour le service de la Ligue. On a déjà dit qu'un grand nombre d'Espagnols de son armée s'étoient murinés à Saint-Paul en Artois. Mansfeld s'occupa des moyens de payer ceux des soldats de la même nation, qui n'avoient point imité leur exemple, & ne parut point penser aux troupes des autres nations qui étoient également restées dans le devoir. Les Italiens & les Wallons résolurent aussi-tôt de secouer le joug d'une obéissance qu'on récompensoit si mal. S'étant réunis au nombre de quinze cents hommes de pied & de sept cents chevaux, ils s'emparèrent du village de Pont en Hainaut, sur les frontières de France, & s'y retranchèrent, bien déterminés à faire contribuer le pays d'alentour à leur subsistance, & à ne pas retourner sous leurs drapeaux, qu'on n'eût entièrement acquitté leur solde. Il n'en fallut pas davantage pour réduire au dernier état de foiblesse l'armée du Comte de Mansfeld, qui ne pouvoit plus rendre aucun service à la Ligue,

ni même soutenir les affaires du Roi en Flandre. Ce fatal incident termina l'année 1593. L. XVII.

L'année suivante étoit commencée lorsque l'Archiduc Ernest , frère de l'Empereur Rodolphe , vint prendre possession du Gouvernement des Pays-Bas. Le Roi avoit désiré qu'un Prince qui lui étoit si intimement uni par les liens du sang & de l'amitié, se chargeât de l'administration de ces Provinces. L'Empereur ayant joint son autorité aux sollicitations de Philippe, Ernest y avoit consenti. Il arriva à Bruxelles dans le mois de Janvier, & y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs, & les témoignages les plus éclatants de la satisfaction publique. An. 1594.

Les affaires de la Ligue étoient alors dans une décadence extrême. Le Roi s'étoit fait Catholique, & son heureuse conversion n'ayant pas peu contribué au maintien de sa cause & à l'affermissement de son autorité, il ne lui avoit pas été difficile de se procurer tous les avantages qu'il devoit attendre de ses droits & de sa valeur. Paris étoit rentré dans le devoir sans aucune effusion de sang. L'exemple de la Capitale avoit entraîné non-seule-



ment beaucoup d'autres Villes, mais  
 L. XVII. des Provinces entières. Plusieurs s'é-  
 An. 1594. toient hâtées à l'envi de se soumet-  
 tre à ses loix, & tous les cœurs tou-  
 chés par la clémence d'un Prince, qui  
 ne se prévaloit jamais de ses succès  
 contre ceux même de qui il avoit  
 reçu les plus cruelles offenses, avoient  
 volé avec l'empressement le plus vif  
 au devant d'un si bon Roi. Son parti  
 devenant de plus en plus dominant,  
 & sa puissance prenant chaque jour  
 de nouvelles forces, ses progrès s'é-  
 toient succédés rapidement dans tou-  
 tes les parties du Royaume. Il portoit  
 ses plus grands efforts du côté de la  
 Picardie & des Provinces voisines, où  
 la Ligue conservoit plus de vigueur,  
 & étoit encouragée par l'appui de  
 la Flandre. Le nouveau Gouverneur  
 & ceux des Ministres d'Espagne qui  
 jouissoient auprès de lui d'une grande  
 autorité, avoient jugé qu'il falloit faire  
 d'autant plus d'efforts pour soutenir  
 cette faction, qu'elle sembloit plus  
 près de succomber. En conséquence  
 Ernest avoit résolu de renvoyer en  
 Picardie avec une nouvelle armée, le  
 Comte Charles de Mansfeld, qui s'é-  
 toit rendu à Bruxelles à l'arrivée de

l'Archiduc. Mais le mauvais état des affaires du Roi en Flandre ne permit à Mansfeld de rassembler que huit mille hommes d'Infanterie, & mille chevaux pour cette nouvelle expédition.

L. XVII.

An. 1594.

Malgré la foiblesse de cette armée, ce Général la conduisit en Picardie, où, après avoir observé les mouvements de l'ennemi, il s'attacha au siège de la Capelle, ville située sur les frontières de cette Province & du Hainaut. Cette Place qui est quarrée, est défendue par de bons bastions placés à ses quatre angles, & par plusieurs autres ouvrages dont ses courtines sont couvertes. Un large fossé l'entourne, & tous ces avantages la rendent une des meilleures fortifications de la Picardie. (7) Mansfeld l'investit; & après avoir poussé ses tranchées, il s'approcha du fossé. En mé-

---

(7) Il est possible que la Capelle fût une bonne place dans le temps dont parle l'Auteur. C'est maintenant une bicoque. Cette observation peut s'appliquer aux éloges qu'il fait de la bonté des fortifications de plusieurs autres Villes, qui ne valent pas mieux aujourd'hui, & qui étoient autrefois redoutables.

~~me temps qu'il en faisoit vuid~~  
 L. XVII. me temps qu'il en faisoit vuid l'eau,  
 An. 1594. pour qu'on pût y déboucher aisément, & monter à l'assaut, il faisoit battre la place avec furie. La garnison étoit foible & mal pourvue; mais elle ne se laissa point intimider, & se prépara à soutenir l'assaut avec courage.

8 Mai, Mansfeld ne le différa pas long-temps. Mais la bourbe que l'écoulement de l'eau avoit laissée dans le fossé, arrêta une partie de ses soldats. De plus, la brèche ne s'étant pas trouvée assez praticable, ses troupes furent repoussées avec beaucoup de perte. Plusieurs Capitaines, & quelques Officiers de moindre grade y perdirent la vie. Mansfeld fut contraint d'attendre que les mesures eussent été mieux prises pour une seconde attaque. Mais les assiégés la prévinrent; & ne voulant pas se faire massacrer inutilement, ni exposer leur ville à être saccagée, ils capitulèrent. On leur accorda des conditions honorables, & la liberté de se retirer.

9 Mai,

Cependant les Etats avoient rassemblé leurs forces en diligence, & sembloient vouloir tenter quelque nouvelle conquête aussi importante que celle de Gertruidenberg. Les Roya-

listes craignoient sur-tout pour Gro-  
 ningue. En conséquence l'Archiduc L. XVII.  
 fit renforcer les troupes de Verdugo, An. 1594.  
 qui ne cessoit de représenter le péril  
 imminent des affaires du Roi dans ces  
 cantons. Il donna ordre en même  
 temps qu'on n'épargnât rien dans toute  
 la Flandre pour se tenir prêt à tout  
 événement; mais les préparatifs des  
 Espagnols ne pouvoient se faire qu'a-  
 vec une extrême lenteur. L'épuise-  
 ment des Finances du Roi, la muti-  
 nerie de ses troupes, la crainte de  
 voir éclater de nouveaux désordres,  
 y apportoit beaucoup de retarde-  
 ment.

L'Archiduc en s'occupant des moyens  
 de faire la guerre, voulut en même  
 temps tenter de nouvelles ouvertures  
 de paix. Ce Prince l'aimoit naturel-  
 lement, & croyoit que le Roi, qui  
 avoit toujours montré les mêmes dis-  
 positions, détrompé enfin de ses vains  
 projets sur la France, & de ses espé-  
 rances d'obtenir de plus grands avan-  
 tages en Flandre par la force de ses  
 armes, se prêteroit volontiers à un ac-  
 commodement, par lequel, sans com-  
 promettre l'honneur de l'Eglise ni les  
 droits de sa Couronne, on viendroic

L. XVII.  
An. 1594. à bout de rappeler en quelque manière que ce pût être, la tranquillité dans ces Provinces. Des affaires particulières retenoient alors à La Haie, où résidoient les Etats-Généraux des Provinces-unies, Otton Hertius & Jérôme Comans, l'un & l'autre savants Jurisconsultes & Citoyens de Bruxelles. (8) L'Archiduc ne voulut pas employer d'autres Ministres pour entamer la négociation. Il prévint lui-même les Provinces, en leur offrant ses bons offices, & en leur faisant remettre une Lettre, par laquelle il asfuroit les Etats qu'il n'avoit quitté la Cour de l'Empereur, son frère, que dans le desir de rétablir la paix en Flandre par quelque accommodement avantageux aux deux partis. Il y protestoit que le Roi souhaitoit avec ardeur la conclusion de cet ouvrage salutaire, qui devoit délivrer les peuples des Pays-Bas des affreuses cala-

---

(8) Les deux Ambassadeurs de l'Archiduc furent envoyés en Hollande, sous prétexte d'arranger quelques affaires du Prince de Chimaj avec son épouse, qui l'avoit quitté, & s'étoit réfugiée dans la domination des Provinces-unies.

mités d'une guerre longue & cruelle, & leur procurer les fruits d'une heureuse paix. Il leur représentoit que leurs nouveaux succès ne devoient pas les éblouir; que le sort des armes étoit incertain, & qu'il étoit dangereux de fonder des espérances sur des triomphes passés. Il leur promettoit de concourir à un accommodement, avec autant de zèle que de sincérité, & les prioit enfin de former des demandes assez modérées pour qu'il pût les proposer au Roi, & leur obtenir une réponse satisfaisante.

Lorsque cette négociation avoit été proposée dans le Conseil d'Etat, elle n'y avoit pas réuni tous les suffrages. Ceux d'entre les Flamands qui en étoient membres, & qui desiroient de voir terminer une guerre odieuse, qui étoit le fléau de leur patrie, avoient suggéré cette idée, & l'appuyoient avec ardeur. Ils prétendoient que le Roi lui-même avoit toujours souhaité la paix autant qu'eux, & qu'en montrant qu'il étoit disposé à la donner à ses peuples, il parvenoit du moins à justifier ses armes, & à se mettre à couvert de l'imputation qu'on

L. XVII. An. 1594. pourroit lui faire des malheurs de la guerre. Les Ministres Espagnols, au contraire, & le Comte de Fuentes sur-tout, n'avoient pas été d'avis de cette négociation. Le Comte exposoit que les ennemis, qui connoissoient parfaitement l'état des affaires du Roi en Flandre, regarderoient ces offres comme une preuve de foiblesse, & non comme un sentiment d'humanité; que l'on négocioit les Traités avec avantage, quand on faisoit la guerre avec succès; qu'il falloit attendre des temps plus heureux, & qui n'étoient peut-être pas éloignés, où le Roi pourroit donner, & non recevoir la paix, & apprendre à des Rébelles aussi opiniâtres qu'impies, que s'il leur faisoit éprouver ses bontés, ils ne le devoient pas à la nécessité des conjonctures, mais à sa clémence. Des avances humiliantes n'auroient d'autre effet, ajoutoit-il, que de les énor-gueillir, & d'avilir dans leur esprit la puissance du Roi.

    Néanmoins les conseils des Ministres Flamands entraînèrent l'Archiduc, qui crut obliger la nation en se prêtant à leurs desirs. Mais on vit bientôt que le Comte de Fuentes ne s'étoit

pas trompé. Les Lettres du Prince ne furent pas reçues en Hollande, ni ses Envoyés accueillis aussi-bien que les égards qu'on lui devoit l'auroient exigé, & on ne voulut entendre à aucun accommodement. (9) Les Etats chargèrent néanmoins les deux Jurisconsultes Flamands, en leur donnant congé, d'une Lettre pour l'Archiduc, ou, pour mieux dire, d'un véritable manifeste, qui contenoit les soupçons les plus injurieux sur les intentions du Roi, & celles du Conseil d'Espagne, & les plaintes les plus amères contre les Ministres que cette Cour

---

(9) Les Etats-Généraux avoient raison de se défier de l'Archiduc & de Philippe II, s'il est vrai, comme le rapporte Grotius avec tous les Historiens Hollandois, qu'ils avoient suborné depuis peu deux assassins pour tuer le Prince Maurice, dont l'un d'eux, nommé Renichon, fut puni du dernier supplice, pendant que les Agents des Espagnols étoient encore à La Haie. On peut voir d'ailleurs dans Grotius le précis des raisons qui les empêchoient de prendre en eux la plus légère confiance. Un Roi qui se permettoit les moyens les plus odieux de se défaire des Princes qui étoient l'objet de sa haine, ou dont les Etats irritoient les desirs de son ambition, ne pouvoit en mériter.



L. XVII.  
An. 1594. avoit employés en Flandre, & contre toute la nation Espagnole. Les Etats y rappelloient les événemens funestes qui avoient fait le malheur des Pays-Bas, & les imputoient à l'Espagne. Ils disoient que les négociations entamées par les Espagnols avoient toujours été infidieuses; que par cette raison, pour n'être pas dupes de leurs artifices, les Provinces-unies n'entendroient jamais à aucun Traité avec eux, & qu'elles étoient déterminées à défendre jusqu'au dernier soupir, la liberté qu'elles s'étoient acquise, & à repousser de toutes leurs forces le joug insupportable qui les avoit si cruellement opprimées.

Ces propositions de paix n'avoient pas effectivement empêché les Etats de mettre leurs troupes en campagne. Le Comte Guillaume de Nassau commandoit depuis quelque temps, au-delà du Rhin, un corps de troupes assez considérable. Quoique Verdugo se fût opposé avec vigueur à ses entreprises, ce Prince n'avoit pas laissé de s'y procurer de grands avantages, & de s'affurer de tous les postes qui pouvoient faciliter le siège de Groningue. C'étoit par cette expédi-

tion, que Maurice se propoſoit d'ou-  
 vrir la campagne. Il paſſa la Meuſe &  
 le Rhin ſur la fin d'Avril ; & après  
 avoir choiſi Zwol, ville de la Pro-  
 vince d'Overiſſel, voiſine de Deven-  
 ter, pour ſa place d'armes, il y raf-  
 ſembla ſon armée. Le Comte Guil-  
 laume vint l'y joindre ; & peu après  
 Maurice s'étant abondamment pour-  
 vu de tout ce qui étoit néceſſaire  
 à ſon entrepriſe, marcha vers Gro-  
 ningue, (10) & l'investit à ſon ar-  
 rivée.

L. XVII.  
 An. 1594.

22 Mai.

Il eſt peut-être inutile de rappor-  
 ter que Groningue eſt ſituée ſur les  
 confins de la baſſe Allemagne. C'eſt  
 la ville la plus renommée de ces can-  
 tons par ſa population, ſes édifices  
 & ſon commerce. Le pays qui l'en-  
 vironne, forme une Province parti-  
 culière, qui n'a d'autre nom que ce-  
 lui de cette ville, & qui eſt préſ-  
 qu'entièrement ſoumiſe à ſa juridi-  
 ction. Cette place, bâtie ſur un terrein  
 très-bas, eſt entourée d'une forte mu-

---

(10) Maurice délivra dans ſa route Covor-  
 den, bloquée depuis pluſieurs mois par Ver-  
 dugo, qui ſe retira dans le Comté de Lin-  
 ghen.

raille & d'un bon fossé. Son enceinte  
 L. XVII. est défendue par quelques ouvrages  
 An. 1594. modernes, mais elle n'a dans sa plus  
 grande partie, que des fortifications  
 antiques. La ville est décorée de privi-  
 lèges très-étendus. Ses habitants aussi  
 courageux que jaloux de leur liber-  
 té, s'étant chargés de la défendre seuls  
 contre les entreprises des Etats, n'a-  
 voient jamais voulu admettre au de-  
 dans de leurs murs une garnison de  
 troupes réglées; & quoique, depuis  
 peu, le péril du siège dont on les  
 menaçoit, les eût engagés à recevoir  
 dans leurs fauxbourgs cinq Enseignes  
 d'infanterie que Verdugo leur avoit  
 envoyés, ils ne s'étoient pas encore  
 déterminés à les faire entrer dans la  
 ville. Jean Van Balen, le premier des  
 deux Bourg-mestres de Groningue,  
 y commandoit, & réunissoit dans sa  
 personne l'autorité militaire au gou-  
 vernement civil. Quoiqu'il parût, ainsi  
 que tous les Bourgeois, déterminé à  
 faire une longue résistance, Maurice  
 ne laissoit pas d'avoir dans cette ville  
 des partisans zélés. Il y avoit un grand  
 nombre de Protestants mêlés avec les  
 Catholiques. Les premiers souhaitoient  
 avec ardeur, un changement de do-

mination, & il étoit aisé de prévoir que loin de s'en tenir à de stériles vœux, ils tâcheroient de l'accélérer par leurs manœuvres. On ne doutoit pas que les relations qu'ils entretenoient avec Maurice, ne l'eussent engagé à tenter le siège de Groningue. Le parti de la Religion Catholique & du Roi y étoit néanmoins très-supérieur au parti des Etats, & on avoit dépêché plusieurs exprès à Bruxelles, pour solliciter auprès de l'Archiduc un puissant secours.

Maurice qui espéroit que les Royalistes ne pourroient secourir Groningue, ou arriveroient trop tard pour le faire avec succès, s'occupa avec confiance de l'exécution de son projet. Il desiroit d'autant plus de réussir, qu'outre la gloire dont il devoit se couvrir, en se rendant maître d'une si grande Ville, & d'une Province aussi avantageusement située, cette conquête procureroit un grand avantage à son parti. Il commença par fortifier encore davantage tous les postes dont le Comte Guillaume s'étoit emparé, & tout aussi-tôt il forma son attaque en règle. Il avoit auprès de lui la plupart des Officiers qui s'é-

L. XVII.

An. 1594.

L. XVII. An. 1594. toient distingués par leur capacité & leur bravoure au siège de Gertruidenberg. Ce Prince leur ayant donné le commandement des principaux quartiers qui tenoient la Place investie, se réserva celui où il y avoit plus de difficultés à surmonter. Il prit la précaution de couvrir chaque quartier de bonnes lignes de circonvallation & de contrevallation. Ce fut l'ouvrage de peu de jours, quoiqu'elles fussent faites avec la même attention que celles du siège de Gertruidenberg. Cet habile Général ne craignant donc plus que les Royalistes forçassent ses retranchemens pour secourir les assiégés, tourna bientôt ses efforts contre le corps de la Place. Son artillerie étoit nombreuse; il l'avoit dispersée autour de l'enceinte de la ville assiégée, pour la battre par plusieurs endroits.

Les Bourgeois de Groningue, secondés par les troupes auxiliaires qui étoient logées dans le fauxbourg, & qui s'y étoient retranchées, faisoient la défense la plus courageuse. Ils avoient garni leurs murailles d'un grand nombre de pièces de canon, avec lesquelles ils foudroyoient sans cesse le camp

ennemi, & retardoient beaucoup les travaux du siège. Leurs sorties causoient encore plus de dommage aux assiégeants, & il y en eut quelques-unes qui firent répandre beaucoup de sang de part & d'autre. Mais les troupes de Maurice s'étant avancées jusqu'au fossé, ce Général établit aussitôt ses batteries. (11) L'effet en fut terrible. Les défenses des assiégés ayant été successivement renversées, ils se trouvèrent bientôt réduits à de grandes extrémités. Ils ne perdirent pas néanmoins courage. Ayant monté six pièces de gros canon sur un grand ravelin qui venoit d'être construit pour couvrir une de leurs portes, ils firent le plus grand feu sur les assiégeants. C'étoit de ce côté, qui avoit semblé l'endroit le plus foible de la place, que Maurice avoit fait pousser l'attaque avec plus d'ardeur; les assiégés en firent d'autant plus d'efforts pour bien défendre ce poste. Les deux partis s'attachant donc, l'un à l'emporter, l'autre à s'y maintenir,

L. XVII.

An. 1594.

---

(11) Le canon tira dès le 3 Juin contre le ravelin de la porte située à l'orient de la Ville.

L. XVII.  
An. 1594. l'attaque se trouva concentrée en quelque sorte dans cet endroit. Les alliés parvinrent enfin à déboucher dans le fossé, & le comblèrent. Ils s'efforcèrent d'avancer en même-temps à l'abri de deux espèces de remparts qu'ils s'étoient faits à droite & à gauche, & qui formant une galerie, les mettoit à couvert du canon de la place. Leur projet étoit de miner le ravelin, s'ils ne pouvoient le détruire par le feu de leurs batteries. Elles continuèrent de tirer avec fureur, & les assiégeants jugeant que la brèche étoit praticable, ne différèrent pas de livrer l'assaut. Mais quelques efforts qu'ils eussent faits, ils furent repoussés. La brèche n'étoit pas assez grande, & ils ne purent s'y loger; les assiégés se défendirent d'ailleurs avec tant d'intrépidité, qu'ils les forcèrent de se retirer avec perte.

Malgré la vigoureuse résistance des Bourgeois de Groningue, on les voyoit sensiblement se décourager par le peu d'espérance qu'ils avoient d'être secourus. Leurs Députés n'avoient cessé de solliciter des secours auprès de l'Archiduc, avec les instances les plus vives; mais outre que

l'épuisement de ses finances & les longueurs que souffroient nécessairement les nouvelles levées qu'il avoit ordonnées, retardoient l'effet de sa bonne volonté, le désordre avoit jetté de si profondes racines parmi les vieilles troupes, qui, sous prétexte du délai de leur solde, faisoient avidement les moindres occasions de se mutiner, qu'il ne pouvoit plus guères compter sur elles, ni disposer de leurs services. Tout récemment un corps nombreux d'Italiens, venoit de se porter aux plus grands excès en Brabant. A la nouvelle de cette mutinerie, les habitants de Groningue parurent désespérer de pouvoir éviter de tomber en la puissance de Maurice. Les partisans de ce Prince profitèrent de la circonstance pour engager la multitude à se rendre. Ils exagéroient le péril où étoit la ville d'être emportée d'assaut, & en représentoient toutes les suites affreuses. Ils poussèrent si loin leurs insinuations, & furent si bien donner l'alarme, que les Magistrats furent contraints d'envoyer des Députés à Maurice, pour le pressentir sur les conditions qu'on pourroit obtenir. Mais ceux des Bour-

L. XVII.

An. 1594.



L. XVII. An. 1594. geois qui étoient le plus attachés à la Foi Catholique & à l'Espagne, ne croyant pas le danger si pressant, prirent des mesures contraires, & introduisirent dans la ville l'infanterie Espagnole qui étoit restée jusqu'alors dans le fauxbourg. Cet événement occasionna un tumulte épouvantable entre les habitants. Chaque parti en cherchant ses avantages particuliers, ne manqua pas de prétexter le bien public. Cette discussion fut pourtant assoupie, & l'on résolut de continuer à se défendre.

Maurice piqué de ce que les assiégés, après avoir parlé de capituler, songeoient encore à lui résister, en devint plus animé à pousser son attaque avec la dernière vivacité. Ses progrès étoient chaque jour plus considérables. Il s'empare du fossé. Aussi-tôt il attache le mineur à la muraille, & comme il ne doutoit pas que le ravelin ne fût bientôt renversé, il se prépare à donner un second assaut, qu'il espéroit devoir être plus heureux que le premier. L'ardeur des assiégeants étoit si grande, qu'on n'attendit pas l'effet de la mine, & qu'on marcha à la brèche avant qu'elle fût

encore praticable. Les assiégés se défendirent avec une nouvelle vigueur, & les Hollandois furent repouffés une seconde fois. Enfin, la mine étant parfaite, on y mit le feu. Les assiégeants ayant feint alors de donner un troisième assaut, les assiégés accoururent pour s'y opposer; mais les premiers s'étant aussi-tôt retirés, la mine qui creva dans l'instant même, engloutit ceux qui s'étoient rendus sur le ravelin pour le défendre. Les assiégeants étant revenus à la charge, n'eurent pas de peine à se loger sur cet ouvrage.

L. XVII.

An. 1594.

15 Juillet.

Cette perte qui étoit d'une grande conséquence, répandit la consternation dans la ville. Le premier Bourgmestre qu'on soupçonnoit d'être partisan secret de Maurice, saisit effectivement cette occasion pour déterminer les habitants à ne pas prolonger davantage leur résistance. Il leur représenta, que si le Roi avoit secondé leur zèle, ils ne se trouveroient pas réduits à la nécessité de changer de domination; que depuis trente ans que leur pays avoit été désolé par les troubles, leur fidélité, toujours inaltérable, n'avoit pas chancelé un seul

instant , malgré tous les efforts que  
L. XVII. l'ennemi avoit faits pour la surpren-  
An. 1594. dre ; & que tous ceux qui avoient  
commandé pour le Roi dans ces can-  
tons, & Verdugo lui-même, ce brave  
Espagnol , qui s'y trouvoit encore à  
la tête des troupes de ce Prince, &  
qui auroit sauvé Groningue du péril  
imminent qu'elle redoutoit, si on eût  
suivi ses conseils, rendroient justice à  
leurs sentiments. Il leur fit observer,  
que si dans ce moment où la perte  
du ravelin, dont l'ennemi venoit de  
s'emparer, alloit les réduire aux plus  
fâcheuses extrémités, ils prenoient le  
parti sage de se soumettre aux Con-  
fédérés , le Roi ne pouvoit se l'im-  
puter qu'à lui-même. C'étoit lui qui  
les livroit en quelque sorte à l'enne-  
mi en les abandonnant. Il ne dissimu-  
loit pas qu'on ne fût peut-être en-  
core en état de résister quelque temps,  
si on avoit l'espérance de recevoir du  
secours. Mais devoit-on en attendre ?  
L'élite des forces du Roi étoit em-  
ployée en France : ce qu'il en avoit  
conservé en Flandre s'étoit mutiné.  
Le temps moins encore que l'argent,  
manquoient au Gouverneur pour for-  
mer une nouvelle armée. Il n'y avoit

donc aucune apparence que Gronin-  
 gue pût être délivrée. Dans ces cir-  
 constances, ne valoit-il pas mieux se  
 hâter de traiter avec l'ennemi, sans at-  
 tendre qu'on y fût contraint par la né-  
 cessité? C'étoit le moyen de se faire  
 un mérite auprès de lui, & d'obte-  
 nir des conditions avantageuses. " Ne  
 ,, doutez pas, ajouta-t-il, enfin, res-  
 ,, pectables Citoyens, que notre ville  
 ,, & le pays qui l'environne, en se  
 ,, réunissant aux Provinces confédé-  
 ,, rées, ne participent à leur bon-  
 ,, heur. Ce changement favorable doit  
 ,, enflammer nos desirs. Nous acqué-  
 ,, rons l'indépendance, nous secouons  
 ,, le joug de l'étranger, & ne recon-  
 ,, noissons que l'autorité des Etats. Si  
 ,, nous levons désormais des tributs,  
 ,, ou si nous prenons les armes, ce  
 ,, sera pour l'avantage commun, &  
 ,, pour l'intérêt public. En un mot,  
 ,, devenus libres en défendant notre  
 ,, liberté, nous défendrons la liberté  
 ,, de l'Etat, & nous partagerons tous  
 ,, ses avantages. ,,

Le discours de Van Balen fit la plus  
 grande impression, & en imposa mé-  
 me aux habitants les plus attachés à  
 l'Espagne. On ne put s'empêcher de

convenir  
 L. XVII. An. 1594. convenir que Groningue ne se trou-  
 voit réduite à la nécessité de se ren-  
 dre, que parce que le Roi l'avoit  
 abandonnée; & les réflexions qu'on  
 fit sur la conduite de ce Prince, qui  
 sacrifioit les Pays-Bas aux projets in-  
 fortunés de son ambition en France,  
 excitèrent par-tout l'indignation &  
 le mécontentement. Les Magistrats  
 de Groningue & les principaux habi-  
 tants se rendirent donc auprès de Mau-  
 rice, pour traiter de la reddition de  
 la Place. Il les accueillit avec bonté,  
 & l'on ne tarda pas à convenir des  
 conditions. Groningue & le pays ad-  
 jacent qui forme la Province de ce  
 nom, reconnurent l'autorité des Etats-  
 Généraux, représentant le corps des  
 Provinces-unies. La Ville & la Pro-  
 vince s'engagèrent d'entrer dans la  
 confédération dont elles devinrent un  
 des membres, & de se soumettre aux  
 loix générales de l'union des Provin-  
 ces entre elles pour leur commune  
 défense. (12) On leur conserva leurs

---

(12) L'accession de la Ville, & de la Sei-  
 gneurie de Groningue à l'union d'Utrecht,  
 signée le 23 Janvier 1579 par les Provinces  
 de Hollande, de Zélande & d'Utrecht, &

exemptions & leurs anciens privilèges. Elles consentirent que le Comte Guillaume, que les Etats leur donnèrent pour Gouverneur, prît possession de la ville avec cinq ou six Enseignes d'infanterie, pour y prévenir les tumultes qu'on pourroit y avoir à craindre. On accorda à leurs habitants la

L. XVII.

An. 1594.

---

fort peu de temps après par celles de Gueldres, de Frise & d'Overissel, consumma l'établissement de la République des Provinces-unies. Il ne lui est survenu aucun changement essentiel à sa constitution depuis cette époque. Cette République, célèbre entre toutes celles qui se sont successivement formées dans l'Univers, élevée dès-lors par sa sagesse, sa fermeté, son courage invincible, par les armes & l'habileté du Prince Maurice, & par les succès de ses Négociants, au rang des principales Puissances de l'Europe, n'a étendu que très-peu son empire dans les Pays-Bas, dans le cours de plus de cinquante ans de guerre qui se sont encore écoulés jusqu'à la paix de Munster, en 1648, où les droits de sa Souveraineté, & les titres de son indépendance de la Couronne d'Espagne, lui ont été invariablement assurés. Les conquêtes de Groll, d'Oldensel, de Linghen au-delà du Rhin, de Bois-le-Duc, de Mastrecht, de Grave, de Wachtendonck, de l'Ecluse, & de quelques autres villes moins considérables du Brabant, & de la Flandre Hollandoise en très-petit nombre, sont les seules qu'elle

liberté de conscience, mais à condi-  
 L. XVII. tion qu'on n'y souffriroit d'autre exer-  
 An. 1594. cice public de Religion, que celui  
 de la Religion réformée. Elles convin-  
 rent de contribuer, par des impôts  
 proportionnés à leurs richesses, aux  
 dépenses de la guerre, & à toutes  
 celles qui seroient nécessaires au main-  
 tien

---

y ait faites dans ce long intervalle de temps, sans autre perte que celle d'Ostende. Elle n'a retiré aucun avantage des guerres postérieures à ce fameux Traité, & même de celle où la Ligue, dans laquelle elle étoit entrée contre la France, a obtenu des triomphes brillants, si ce n'est des sûretés pour son commerce, & pour la stabilité & pour la perpétuité de son Gouvernement & de sa liberté. Personne n'ignore que cette illustre République n'est, à proprement parler, qu'une association de sept Républiques différentes, dont chacune suit dans son administration intérieure les loix qui lui étoient propres de temps immémorial sous le gouvernement de ses anciens Souverains, & qui n'ont guères d'intérêts communs que relativement à l'exercice de sa domination au dehors, au maintien de son immense trafic, & aux liaisons qu'elle est obligée d'entretenir avec les Puissances voisines. Le soin de ces importants objets est confié à un certain nombre de Députés des sept Provinces qui s'assemblent à La Haye, & dont le Collège est connu sous le nom des Etats-Généraux des Provinces-unies.

tien de la cause commune. Enfin, le Gouvernement civil resta comme au-  
 paravant, entre les mains des Magis- L. XVII.  
 trats, qui conservèrent aussi le droit An. 1594.  
 de se perpétuer eux-mêmes, conformé-  
 ment à l'ancien usage; mais à la  
 charge de prêter serment de fidélité  
 aux États-Généraux, ainsi qu'on l'a-  
 voit pratiqué dans toutes les villes  
 qui s'étoient soumises à l'union. Tels  
 furent les principaux articles qui con-  
 cernoient les habitants de Groningue.  
 Quant aux soldats étrangers de la gar-  
 nison, on leur permit de sortir avec  
 tous les honneurs de la guerre, &  
 d'emporter armes & bagages, en leur  
 faisant seulement promettre de ne pas  
 servir de trois mois le Roi d'Espagne  
 au-delà du Rhin. Groningue se rendit <sup>22 Juillet.</sup>  
 vers le milieu de Juillet, & le Prince  
 Maurice y fit son entrée avec tout  
 l'appareil d'un triomphe militaire. Il  
 y laissa le Comte Guillaume son cou-  
 sin, & retourna ensuite à La Haie. Les  
 sentiments de reconnoissance qu'ex-  
 cita dans tous les cœurs une conquête  
 de cette importance, qui augmentoit  
 si considérablement la puissance des  
 États-Généraux au-delà du Rhin, fu-  
 rent inexprimables, & il fut reçu



avec les témoignages les plus marqués de joie & de vénération.

L. XVII.  
An. 1594.

Pendant que ces événements se faisoient dans les Pays-Bas, la guerre ne se faisoit pas avec moins de vigueur sur les frontières de France. Le Duc de Maienne, Gouverneur de Bourgogne; le Duc de Guise, Gouverneur de Champagne, & le Duc d'Aumale, Gouverneur de Picardie, tous les trois de la Maison de Lorraine, étoient les principaux appuis de la Ligue, dont Maienne étoit le chef. Mais la discordé ayant rompu leur union, le Duc de Guise avoit conclu son accommodement avec le Roi depuis qu'il s'étoit fait Catholique, & que l'éclat de ses succès avoit fait reconnoître son autorité presque par toute la France. Le Duc de Maienne n'étoit pas éloigné de se soumettre, à son exemple; mais il vouloit négocier les armes à la main, pour se procurer des conditions plus avantageuses. Le Duc d'Aumale, plus opiniâtre dans ses sentimens, ou plus animé contre le Roi par des raisons particulières, étoit résolu de ne jamais entrer en composition avec lui, de se retirer en Flandre dans le cas où la Ligue succom-

beroit, & de se jeter dans les bras du ~~\_\_\_\_\_~~  
 Roi d'Espagne.

L. XVII.

An. 1594.

Mais l'entêtement du Duc d'Aumale fut inutile à son parti. La réconciliation du Roi avec le Saint Siège se négociant à Rome avec beaucoup de chaleur, la Ligue déclinait chaque jour, & déjà presque toute la Picardie s'étoit soumise. Le Roi venoit d'y entrer depuis peu à la tête d'une puissante armée pour en achever la conquête, & pouffoit le siège de Laon avec la plus grande vigueur. Laon est une ville très-forte par la nature & par l'art. Le Duc de Maienne craignoit d'autant plus de la perdre, que le Comte de Sommerive, son fils, jeune homme de la plus belle espérance, s'y étoit enfermé. Il s'étoit donc rendu en personne auprès de l'Archiduc pour lui demander du secours; & le Gouverneur ayant envoyé à Mansfeld les ordres les plus précis de tenter tout ce qui seroit possible pour la délivrance de la place, le Duc de Maienne avoit joint ses forces à celles d'Espagne.

25 Mai.

Malgré leur réunion, les deux armées étoient si foibles, qu'elles montoient à peine à huit mille hommes

de pied, & sept cents chevaux. Elles  
 L. XVII. marchèrent sur la fin de Juin au se-  
 cours de Laon. Cette place étoit dé-  
 An, 1594. fendue par une garnison choisie de  
 douze cents hommes d'infanterie, &  
 de trois cents de cavalerie, & par  
 ses habitants, qui paroissoient disposés  
 à seconder les efforts de la garnison.  
 Douze mille hommes de pied, soldats  
 d'élite, & une cavalerie encore plus  
 excellente de quatre mille hommes  
 composoient l'armée du Roi. Ce Prince  
 après avoir bien fortifié ses quartiers,  
 pouffoit les travaux du siège avec une  
 vivacité étonnante. Les assiégés se dé-  
 fendoient avec courage. L'espoir d'un  
 secours prochain les animoit, & ils  
 se signaloient par de vigoureuses sor-  
 ties. Le Duc de Maienne commandoit  
 l'armée ennemie, qui presque uni-  
 quement composée des troupes de  
 Flandre, n'en portoit pas moins le  
 nom d'armée de la Ligue. L'Archiduc  
 l'avoit voulu ainsi, pour donner à  
 Maienne un témoignage éclatant d'es-  
 time & de confiance, & pour em-  
 pêcher son accommodement avec le  
 Roi. L'armée étoit partie de la Fère,  
 & marchoit en bon ordre vers Laon.  
 On trouve entre ces deux villes, sur

la droite de la plaine, un grand bois, <sup>autrefois</sup> qu'on appelle la forêt de Crépi, à L. XVII.  
 cause d'une petite ville (13) dont il est An. 1594.  
 proche. L'armée l'ayant traversé, entra dans une autre plaine découverte, & s'approcha des retranchements du Roi. Il y avoit encore entre les deux armées un bois plus petit, en face duquel les Ligueurs vinrent camper. Maienne vouloit s'en emparer, & se proposoit de secourir la place par cet endroit; mais le Roi, qui avoit pénétré son dessein, résolut de l'en empêcher. Les Ligueurs s'efforçant donc de pénétrer dans le bois, & les Royalistes de leur en fermer l'entrée, il y eut entre les troupes des deux armées de fréquentes escarmouches. Ces actions, qui ne décidoient rien, devenant chaque jour plus considérables, il en survint bientôt une qui pensa devenir une bataille rangée.

12 Juin.

Le Mestre-de-Camp La Barlotte, qui commandoit un régiment Wallon, s'étoit conduit dans toutes ces actions avec plus de témérité que de bravoure. Cet Officier ayant un jour percé dans le bois à la tête de son corps, tomba

---

(13) C'est Crépi en Laonois.

avec tant de furie sur les troupes du  
L. XVII. Roi, qu'il leur causa une perte con-  
An. 1594. sidérable, & les poussa fort loin. Elles  
furent aussi-tôt renforcées, & elles re-  
poussèrent les Wallons; mais ceux-ci  
ayant été joints par le régiment du  
Mestre-de-Camp Augustin Mexia & ce-  
lui du Marquis de Trevico, Napolitain,  
ils soutinrent le combat avec une fer-  
meté inébranlable. Les François n'en  
furent pas moins ardents, & redou-  
blèrent leurs efforts en voyant arriver,  
pour les soutenir, de nouvelles trou-  
pes, conduites par le Baron de Bi-  
ron. Depuis la mort du Maréchal son  
père, ce Seigneur avoit obtenu la mê-  
me dignité, & se monroit encore  
plus l'héritier de sa valeur, que de  
son nom & de ses titres. Mais il fut  
trop emporté & trop présomptueux,  
& il eût été à desirer pour sa gloire,  
qu'il eût eu la sagesse & la retenue  
du Maréchal. L'arrivée de Biron don-  
nant aux Royalistes une grande supé-  
riorité, le Duc de Maienne, & peu  
après le Comte de Mansfeld, accouru-  
rent en personne pour appuyer leurs  
troupes. A leur exemple le Roi vint  
se mettre à la tête de ses soldats;  
enfin les principaux Chefs de cette

armée, & tout ce qu'il y avoit de meilleures troupes, se trouvèrent à cette action, & elle fut assez vive pour qu'on pût la regarder en quelque sorte comme un combat général. Le Roi étoit plus fort en cavalerie; mais elle étoit de peu d'usage au milieu d'un bois fourré, où l'on ne trouvoit que des routes étroites. L'infanterie de l'ennemi devoit lui donner, au contraire, beaucoup d'avantage. Si elle n'étoit pas la plus nombreuse, elle étoit la mieux aguerrie & la mieux disciplinée. Néanmoins il n'en tira pas tout le parti qu'il eût pu, si le terrain ferré de la forêt lui eût permis de se former & de manœuvrer. Cette affaire, qui parut devenir sérieuse, ne fut cependant qu'une escarmouche très-sanglante de part & d'autre, où l'on se battit sans ordre. Le succès en fut douteux. (14) La nuit força les combattants de retourner dans leurs anciens quartiers.

---

(14) Sulli qui étoit au siège de Laon, & non à ce combat, assure tenir de M. de Parabere, qui s'y étoit trouvé, qu'on y avoit tiré cinq mille coups de fusil, & qu'il n'y avoit eu que vingt hommes de tués.



avis qu'il devoit arriver de nuit, chargea le Maréchal de Biron de s'en em-  
 parer. Ce Général ayant placé une em-  
 buscade dans un poste avantageux, at-  
 taqua l'escorte, qui accompagnoit le  
 convoi, si brusquement & avec tant  
 d'avantage, qu'il la détruisit presqu'en-  
 tièrement. Ce ne fut pas néanmoins  
 sans se défendre qu'elle abandonna à  
 l'ennemi les provisions qu'elle condui-  
 soit à l'armée de la Ligue. (15) Les  
 troupes qui composoient cette escorte,  
 soutinrent le combat aussi long-temps  
 qu'elles le purent : les soldats, loin de  
 fuir, se rangèrent derrière leurs char-  
 riots, vendirent cher leur vie, & se  
 firent presque tous tuer sur la place.  
 Les Royalistes perdirent dans cette oc-  
 casion plus de deux cents hommes qui  
 furent tués, & eurent au moins autant  
 de blessés.

Ces deux accidents infortunés ache-  
 vèrent d'enlever aux Ligueurs toute

---

(15) Il paroît certain par les Mémoires de Sully, témoin oculaire, que la prise de ces convois précéda le combat dans le bois, dont on vient de lire les détails. De Thou assure que le dernier convoi fut intercepté la veille de cette affaire.



L. XVII. espérance de secourir Laon, & ils ne  
An. 1594. songèrent plus qu'à se retirer. Mais ce  
n'étoit pas une entreprise facile en présence d'un ennemi si supérieur en cavalerie, & qui pouvoit beaucoup incommoder l'armée dans sa retraite, en l'attaquant à chaque instant de tous les côtés. Mansfeld étoit d'avis de s'éloigner sans éclat pendant la nuit. Mais Maienne auroit cru se déshonorer de ne pas décamper en plein jour. Pour concilier en quelque sorte ces opinions diverses, il fut résolu dans le Conseil de guerre, qu'on commenceroit à se mettre en marche après le soleil couché; que l'avant-garde & le corps de bataille continueroient de marcher toute la nuit, mais que l'arrière-garde ne partiroit qu'après le lever du soleil, & seroit bien préparée à faire la plus vigoureuse résistance, si l'ennemi entreprenoit de l'attaquer. Tel fut l'ordre de cette retraite. Le Mestre-de-Camp La Barlotte s'ébranla le premier, & conduisoit l'avant-garde qui escortoit le bagage & la plus grande partie de l'artillerie. Le Comte de Mansfeld le suivit à la tête du corps de bataille. Le Duc de Maienne se chargea de l'arrière-garde. C'étoit

le poste le plus important. Les troupes qu'on y avoit laissées devoient former l'avant-garde, dans le cas où l'armée, poursuivie dans sa retraite par l'ennemi, seroit obligée de se ranger en ordre de bataille pour la repousser. Le Duc de Maienne se distingua dans cette occasion, & fut y déployer également les qualités d'un soldat intrépide, & la capacité d'un grand Général. Prévoyant qu'il seroit vivement attaqué, il avoit gardé auprès de lui l'élite des gens de pied, dont la plupart étoient Espagnols, & le reste Italiens. Il les divisa en plusieurs bataillons, qu'il rangea en ordre de bataille, & composa en nombre égal de soldats armés de piques & de Mousquetaires, & il les disposa d'une manière assez avantageuse pour contenir la cavalerie de l'ennemi. Le bataillon-volant qui précédoit l'armée pour l'ordinaire, quand il étoit question d'attaquer l'ennemi, fermoit alors la marche de l'arrière-garde. Tous les Capitaines, les autres Officiers & les soldats qui formoient ce bataillon, étoient des gens choisis dans toute l'armée. Augustin Mexie, l'un des hommes les plus braves &

L. XVII.  
An. 1594. les plus estimés qui fussent alors employés dans l'armée de Flandre, le commandoit. Le Duc de Maienne se tint à pied au dernier rang de ce bataillon, où le péril devoit être le plus grand, & dit en plaifantant qu'il vouloit s'y placer pour servir sous Mexia. Son exemple engagea un très-grand nombre d'entre les Chefs les plus qualifiés de l'armée, de s'y arrêter avec lui.

Son armée avoit à marcher un peu moins de trois grandes lieues avant de gagner la Fère & de s'y mettre hors d'atteinte. Déjà l'avant-garde étoit partie sur le minuit; le corps de bataille l'avoit suivie au bout d'un certain intervalle: enfin l'arrière-garde décampa au point du jour. Aussitôt que le Roi en fut instruit, il donna ordre à l'élite de sa cavalerie de s'avancer pour troubler cette retraite, & mettre l'ennemi en déroute. Il fit investir de plusieurs côtés l'arrière-garde au sortir du grand bois, & la fit charger à plusieurs reprises avec fureur; mais ses efforts furent inutiles. Les bataillons conservant, sans se déranger un seul instant, l'ordonnance qu'on leur avoit prescrite, firent leurs

évolutions avec tant d'habileté, & se ~~servirent~~ L. XVII.  
 servirent si à propos, suivant les cir- An. 1594.  
 constances, des piques & des mous-  
 quets, dont on les avoit armés, que  
 les Royalistes ne purent les entamer.  
 Le bataillon-volant se signala sur-tout  
 par des prodiges de valeur. Ce fut un  
 spectacle digne d'admiration que de le  
 voir se retourner de distance en dis-  
 tance ; recevoir l'ennemi les piques  
 baissées, & l'accabler dans le même  
 instant d'une grêle de mousquetades si  
 terribles, qu'il le fit repentir plusieurs  
 fois de l'ardeur qui l'avoit emporté  
 trop avant. Le Duc de Maienne la  
 pique à la main, oubliant en quelque  
 sorte, au milieu de ces braves gens, le  
 devoir d'un Général, affronta avec eux  
 dans toutes les attaques les plus grands  
 périls avec le courage d'un simple sol-  
 dat. L'éclat de son extérieur donna  
 beaucoup de relief à sa vaillance. Sa  
 haute stature, les avantages de sa taille  
 & l'armure brillante dont il s'étoit cou-  
 vert dans cette occasion dangereuse,  
 fixèrent sur lui tous les regards, & il  
 y reçut autant d'éloges qu'il y acquit  
 de gloire.

Les troupes du Roi continuèrent  
 leur poursuite pendant long-temps ;

L. XVII. mais les Ligueurs qui en recevoient  
An. 1594. plus d'incommodité que de dommage,  
marchant toujours sans se rompre,  
avancèrent assez pour rebuter leurs  
adversaires, & parvinrent à gagner  
la Fère en sûreté. Le Roi ne songea  
plus qu'à profiter de l'avantage qu'il  
avoit eu d'empêcher le secours, & à  
terminer le siège. Les assiégés ne lais-  
sèrent pas de se défendre encore avec  
opiniâtreté pendant quelques jours. Ils  
firent plusieurs sorties très-vives, &  
n'omirent aucun des moyens que leur  
intrepide valeur leur suggéra pour re-  
tarder la prise de la place; mais il fal-  
lut enfin qu'ils se soumissent. Les bat-  
teries des assiégeants détruisant leurs  
défenses sans ressource; eux-mêmes se  
trouvant très-affoiblis après avoir sou-  
tenu plusieurs assauts, & n'ayant au-  
cune espérance de secours, ils capitu-  
lèrent à la fin de Juillet, à des condi-  
tions honorables.

Les affaires de Philippe en Flandre  
étoient tombées dans une confusion  
épouvantable. Outre les deux muti-  
neries dont on a parlé, il venoit d'en  
éclater une nouvelle en Brabant. Le  
défaut de solde en étoit le motif. Les  
Finances du Roi étoient si épuisées,

qu'il lui étoit impossible de contenter toutes ses troupes. On venoit de payer entièrement les mutins de Saint-Paul & de Pont, & ce paiement avoit absorbé une somme très-considérable. Quelques Enseignes d'infanterie Italienne, qu'on avoit mis en quartier dans Arschot & dans Sichen, voyant que l'indigne action de leurs camarades avoit été si avantageusement récompensée, prirent le parti de se procurer la même satisfaction. (16) Après s'être concertées ensemble dans le plus grand secret, elles se réunirent bientôt à Sichen, comme la Ville la plus grande, & où il leur seroit plus facile de se retrancher, & ne tardèrent pas à s'y mutiner ouvertement. Leur mutinerie eut à peine éclaté, que plusieurs autres Italiens les joignirent, suivis d'un grand nombre de soldats des autres nations, & les mutins composèrent bientôt un corps de deux mille hommes d'infanterie & de cavalerie confondus ensemble.

Ce désordre affreux & les suites fâcheuses qu'il devoit entraîner après

---

(16) Il étoit dû à ces troupes six à sept années de leur solde.

lui, causèrent le déplaisir le plus vif  
L. XVII. à l'Archiduc. Voyant que la fin d'une  
An. 1594. mutinerie n'étoit que le signal & la  
cause d'une mutinerie nouvelle, & ne  
doutant pas que la dépravation du  
soldat ne fût, plus que la nécessité, la  
source de toutes ces révoltes, il étoit  
d'avis que, loin de les appaiser désor-  
mais par la douceur, on employât  
enfin la force pour extirper tout-à-  
fait un mal si funeste. C'étoit le sen-  
timent du Conseil de guerre. Mais  
avant que de mettre aux mains les  
unes contre les autres des troupes  
qui combattoient sous les mêmes en-  
seignes, on crut devoir tenter de faire  
rentrer les mutins dans l'obéissance,  
en leur offrant une satisfaction raison-  
nable. Quelque honnêtes que furent  
ces offres, ils les rejetèrent. Enhar-  
dis par leur nombre & par l'heureux  
succès qui avoit suivi les mutineries  
précédentes, ils refusèrent, avec une  
obstination invincible, de retourner  
sous leurs drapeaux, tant qu'ils ne  
feroient pas entièrement payés. Cette  
conduite audacieuse ne fut que le pré-  
lude d'actions plus insolentes. Non-  
contentes des contributions que les  
troupes mutinées avoient coutume

d'exiger dans les environs des Villes où elles s'étoient retranchées, celles-ci les étendirent jusques dans des cantons très-éloignés du lieu où elles s'étoient fixées. Elles coururent même un jour jusqu'aux portes de Bruxelles, où l'Archiduc faisoit sa résidence ordinaire & où il se trouvoit alors, & soumirent insolentement sous ses yeux les environs de cette Capitale à leurs vexations. Ces mutins poussèrent plus loin leur audace. Soupçonnant qu'on vouloit les réduire à force ouverte, ils entrèrent en pour-parler avec le Prince Maurice, non pour passer au service des Etats (ils n'eurent jamais le dessein de se déshonorer à ce point;) mais pour se ménager dans le pays de leur domination une retraite assurée, au cas qu'ils fussent poursuivis les armes à la main.

L'Archiduc ayant appris cette intrigue, ne put contenir son indignation, & prit sur le champ les mesures nécessaires pour accabler ces Rébelles du poids de son ressentiment. On forma un gros détachement des Espagnols, dont on venoit d'appaiser la mutinerie, & de plusieurs autres troupes de la même nation, & l'on ré-

L. XVII.

An. 1594.



L. XVII. An. 1594. solut de les faire marcher contre ces mutins. Louis Velasco, Mestre-de-Camp d'un régiment Espagnol, fut chargé de les conduire. C'étoit celui de tous les Officiers que l'Archiduc avoit consultés, qui avoit conseillé avec plus de force de dompter la mutinerie à main armée. S'étant approché de Sichen avec sa petite armée, à laquelle on joignit quelques compagnies d'infanterie & de cavalerie Wallone, il commença d'y resserrer les Rébelles. Il desiroit d'abord d'empêcher la levée des contributions qu'ils avoient imposées au pays d'alentour; mais il y trouva de grandes difficultés. Leur cavalerie continua ses excursions, s'assura des passages, & fit conduire des vivres à Sichen. Cette Ville est située sur la Demer, & ils avoient fortifié le passage le plus important de cette rivière par une bonne redoute, appuyée d'une seconde moins considérable. Velasco prit le parti d'attaquer ces deux ouvrages, & s'attacha d'abord au plus foible; mais il échoua. La résistance des mutins fut si vigoureuse, que les assaillants furent repoussés avec perte de plus de deux cents hommes morts, parmi

lesquels on compta deux Capitaines, plusieurs autres Officiers, & particulièrement un parent très-proche du Comte de Fuentes, qui se nommoit Portocarrero. (17) Velasco fut donc obligé de ne pas précipiter ses démarches, & d'attendre ses succès du temps & de la patience. Il ouvrit la tranchée, & fit en règle le siège des deux redoutes. Les mutins désespérant de s'y maintenir, les abandonnèrent & rentrèrent dans Sichen. Ils ne purent néanmoins se retirer assez promptement, ni avec assez d'ordre pour le faire sans perte; une partie fut taillée en pièces, beaucoup d'autres furent grièvement blessés.

La conquête des deux forts & la disette qui croissoit chaque jour dans Sichen, rendoient la position des mutins très-critique, & il n'étoit pas douteux que, s'ils ne se rendoient, ou s'ils ne concluoient leur traité avec Maurice, ils alloient être réduits aux plus fâcheuses extrémités. Ils embrassèrent cette dernière ressource, & se hâtèrent de terminer avec le

---

(17) C'étoit un neveu du Comte de Fuentes, fils d'une de ses sœurs.



résolutions encore plus criminelles, & on se déterminâ à prendre les  
 voies de douceur, & à les ramener de la même manière qu'on en avoit  
 usé jusqu'à présent dans les mêmes occasions, c'est-à-dire, à leur payer  
 ce qui leur étoit dû. Ils ne rejetèrent pas la négociation qu'on leur fit pro-  
 poser. Le Comte Jean-Jacques Belgiojoso, Milanois, fut les trouver plu-  
 sieurs fois de la part de l'Archiduc, avec la permission de Maurice, qui  
 les traita bien, & se comporta avec assez de noblesse pour ne point cher-  
 cher à tenter leur fidélité. Ils convinrent avec Belgiojoso de se retirer à  
 Tirlemont, Ville du Brabant, à condition néanmoins qu'ils y resteroient  
 jusqu'à ce qu'on les eût satisfaits; & qu'en attendant l'effet des promes-  
 ses qui leur étoient faites de la part de l'Archiduc, on leur donneroit  
 quelque Officier Espagnol de distinction pour leur servir d'ôtage. Ce fut  
 François Padiglia que l'on remit entre leurs mains, & ils se rendirent  
 à Tirlemont. Comme c'étoit celle de toutes les mutineries passées, où il  
 étoit entré plus de Capitaines, d'Officiers de moindre grade, de soldats

L. XVII.

An. 1594.



Le Roi d'Espagne ayant subjugué le Portugal & interdit aux Hollandois l'entrée de ses ports, ces peuples prirent le parti d'aller eux-mêmes à la source des richesses de l'Espagne & du Portugal, & de fonder un commerce immédiat & plus lucratif dans ces riches contrées. Ce hardi projet éprouva dans les commencements des difficultés énormes. La longueur du voyage, l'ignorance où se trouvoient ces nouveaux navigateurs des mers qu'ils avoient à traverser, des vents qui y régnoient, des peuples avec qui ils avoient à traiter, ne pouvoient manquer de faire naître bien des obstacles. D'ailleurs les Portugais, qui jusqu'alors avoient pénétré seuls dans ces régions, & s'y étoient rendus les maîtres absolus du commerce, étoient très-résolus à empêcher de pareils concurrents de s'y établir. Mais les Hollandois s'armèrent de patience; les difficultés n'ayant servi qu'à irriter l'envie qu'ils avoient de réussir dans leur entreprise, ils redoublèrent d'efforts, & furent se procurer de si heureux succès, que la Couronne d'Espagne commença à sentir qu'elle ne pouvoit point avoir de plus dangereux en-

L. XVII.

An. 1594.

~~SECRET~~  
 J. XVII. Indes.

AN. 1594. La haine de ces peuples contre cette Couronne, & peut-être en même temps l'avidité du gain, les poussèrent à tenter d'autres expéditions. Excités par leurs premiers succès à s'en procurer de plus considérables, ils ne différèrent pas long-temps à faire le commerce des Indes Occidentales, & même à s'y établir. Soit faveur de la fortune, soit effet de leur audace, soit plutôt habileté singulière dans l'art de la navigation, ils ont été assez heureux, après avoir bravé les fureurs de l'Océan, & l'avoir, pour ainsi dire, asservi à leur domination, pour former dans les Indes Occidentales (19) des établis-

---

(19) Tout ce que le Cardinal Bentivoglio raconte ici des établissemens Hollandois aux Indes, ne peut avoir d'application que pour les Indes Orientales, à l'époque de l'année 1594. Ce fut dans cette année que se forma en Hollande la première Compagnie qui a commercé directement des Ports des Provinces-unies aux Indes Orientales, sous le nom de Compagnie des Pays lointains. Elle arma trois vaisseaux & une pinasse, qui revinrent en Hollande richement chargés, après un voyage de deux ans & demi. La première entre-

établiffemens plus avantageux encore                       
 que dans les Indes Orientales. Ils y L. XVII.  
 avoient sur-tout la fatisfaction de té- An. 1594.  
 moigner leur animofité contre l'Espa-  
 gne, en interceptant les riches flottes  
 qui partent chaque année de ces Con-  
 trées opulentes pour ce Royaume,  
 ou du moins en rendant leur navi-  
 gation fi dangereufe, que les Espa-  
 gnols, obligés de leur donner des  
 escortes puiffantes pour les défendre,  
 ne pouvoient plus les conduire en  
 Europe fans beaucoup de rifques &  
 des fraix immenfes. Il faut cependant  
 convenir que tous les affauts que cette  
 Monarchie a foutenus à cet égard,  
 n'ont fervi qu'à manifefter fa gran-  
 deur & fa puiffance, & que fi elle  
 s'eft couverte d'une gloire immortelle,  
 c'eft lorsqu'on l'a vue raffembler cha-  
 que jour des forces plus redoutables,  
 pourvoir aux plus grandes dépenses,  
 & conferver à fes armes par terre  
 & par mer la réputation la plus bril-  
 lante.

---

entreprise des Hollandois fur les Indes Occi-  
 dentales, où ils ont poffédé une très-grande  
 partie du Brefil pendant près de trente ans, eft  
 de l'année 1626.



**L. XVII.** Les navigations des Hollandois dans les deux Indes, & particulièrement dans les Indes Occidentales, furent précédées en grande partie par les tentatives qu'ils firent pour se frayer une route par le Nord aux Indes Orientales. Ces intrépides Marins s'étoient proposés de gagner la Chine & les Indes en traversant les mers Septentrionales, tournant toujours à droite, & montant vers le Pôle. Ils espéroient saisir l'instant favorable où ces mers, débarrassées des glaces dont elles sont presque continuellement couvertes, leur permettroient le passage. Pleins de ce projet, qui devoit leur procurer un chemin beaucoup plus court, ils armèrent quatre navires, qu'ils pourvurent de tout ce qui étoit nécessaire au succès de leur entreprise. Après avoir laissé derrière eux la mer de Hollande, & couru celle de Norwege, des Isles du Groenland (20) & d'If-

---

(20) Cette description géographique est fautive. Il est aisé de s'appercevoir que le Cardinal Bentivoglio défigure le nom de Groenland, dont il n'avoit que très-pen de connoissance, en parlant ici de l'isle de Grotland (expression de l'Auteur) qui n'a jamais existé.

lande, qui sont les plus reculées vers le Pôle, ils gagnèrent heureusement, en faisant route sur leur droite, le Déroit de la nouvelle Zemble. Ce fut là où ils éprouvèrent les premières difficultés du passage. Elles augmentèrent si fort à mesure qu'ils avançaient, qu'ils eurent des peines incroyables à revenir sur leurs pas. Environnés de tous côtés par des montagnes énormes de glace, ils vogoient au hasard sous un ciel que leur déroboit la neige la plus épaisse, & il leur sembloit voir expirer la nature au milieu de ces terribles frimats. Forcés d'interrompre leur navigation & de descendre à terre, ils détruisirent un de leurs vaisseaux, & employèrent ses bois à construire des cabanes. Mais ce ne fut que pour y trouver de nouveaux périls. De nombreuses troupes d'ours blancs, d'une grandeur démesurée, vinrent les attaquer dans les retraites qu'ils s'étoient fabriquées, & les extrémités où ils se virent réduits, furent si affreuses, qu'ils désespérèrent souvent d'y survivre & de revoir jamais leur patrie. Cependant le froid s'étant adouci, & le dégel ayant fondu la glace, ils y re-

L. XVII. vinrent, après avoir souffert les plus  
 An. 1594. grands maux. Telle fut l'issue de cette  
 tentative infortunée, dont il nous  
 suffit de donner cette légère notion.  
 On ne s'arrêtera pas non plus à entrer  
 dans de grands détails sur les expédi-  
 tions plus avantageuses des Hollandois  
 dans les grandes Indes. Quoiqu'on pût  
 absolument les regarder comme des  
 événements de la guerre que les Pro-  
 vinces-unies ont faite & soutenue avec  
 tant d'acharnement par tous les moyens  
 qui leur ont été possibles contre l'Espa-  
 gne, néanmoins ces expéditions fameu-  
 ses ont un rapport trop éloigné avec  
 celles qui font la matière de cette his-  
 toire pour qu'on doive les en rap-  
 procher.

                      
 An. 1595. L'Archiduc, dont une fièvre lente,  
 qui le minoit depuis plusieurs mois,  
 avoit épuisé les forces, y succomba  
 le 20 Février de l'année 1595. Il n'a-  
 voit pas encore quarante-deux ans  
 accomplis quand il mourut. On a cru  
 qu'il étoit tombé malade de chagrin  
 du délabrement des affaires de Flandre  
 & de désespoir de les rétablir. Peut-  
 être que sa santé fut tout aussi altérée  
 par la crainte qu'il eut que son ma-  
 riage avec l'Infante Isabelle, fille aînée

du Roi, qui se traitoit il y avoit déjà ~~long-temps~~ <sup>long-temps</sup> ne vint à manquer, ou L. XVII.  
 du moins à souffrir de trop longs re- An. 1595.  
 tards. Ce Prince ne gouverna la Flan-  
 dre qu'un an. Il étoit rempli de reli-  
 gion, sérieux, d'une bonté rare, &  
 sa franchise, qualité naturelle aux Alle-  
 mands, l'avoit rendu fort agréable  
 aux peuples de Flandre. Il n'étoit ni  
 entreprenant ni guerrier. Son caractère  
 paisible le rendoit peu propre à com-  
 mander au milieu du tumulte des ar-  
 mes; & quoiqu'à son arrivée en Flan-  
 dre, il eût inspiré les plus heureuses  
 espérances, sa réputation auroit eu  
 beaucoup plus d'éclat s'il n'eût pas été  
 chargé du Gouvernement de ces Pro-  
 vinces. (21) L'Archiduc nomma pro-  
 visoirement le Comte de Fuentes pour  
 son successeur, sous le bon plaisir du  
 Roi. Ce Seigneur reçut bientôt de Phi-  
 lippe la confirmation de cette dispo-  
 sition. Il prit en main les rênes de

---

(21) Ernest étoit un Prince sans ambition,  
 & ami de la tranquillité, dit de Thou, plus  
 recommandable parce qu'il n'avoit point de  
 vices, que par ses médiocres vertus. *Princeps  
 moderati & placidi ingenii, in quo potius vitio-  
 rum defectus quam ingentes virtutes admiratus  
 esset.*

l'Etat aux mêmes conditions auxquelles on les avoit déjà confiées plusieurs fois au Comte de Mansfeld. (22)

(22) Le Comte de Fuentes n'étoit point indigne de cette place, comme l'événement l'a justifié, dit Grotius. Mais les Grands de la Flandre, qui n'avoient supporté qu'impatiemment l'autorité dont il jouissoit dans un rang subordonné, ajoute le même Historien, le virent d'un œil encore plus jaloux & plus chagrin, chargé de l'exercice de la suprême Puissance. Ils s'apperçurent avec une vive douleur qu'on ne s'étoit pas trompé, en leur prédisant que la Flandre deviendroit une Province de la Monarchie d'Espagne; qu'on les avoit leurrés pendant quelque temps, en rétablissant en apparence leur ancien Gouvernement, renversé par le Duc d'Albe, Requesens & Rhoda, & qu'ils alloient retomber dans l'esclavage; enfin, que le bonheur de la nation alloit dépendre désormais des caprices d'un étranger, qui, moins grand que ses Prédécesseurs, ne seroit pas moins méchant. Le Comte Charles de Mansfeld, fils du vieux Comte Pierre-Ernest, qui venoit de quitter les rênes du Gouvernement, & le Duc d'Arfchot, si connu par cette Histoire, les deux plus grands Seigneurs de la Flandre, que l'élévation de Fuentes offensoit plus particulièrement, prirent le parti de s'expatrier. Mansfeld mourut bientôt après en Hongrie, où il étoit allé servir l'Empereur, & Arfchot à Venise.



## L I V R E X V I I I .

## S O M M A I R E .

*LA France déclare la guerre à l'Espagne. Courses du Duc de Bouillon dans le Luxembourg. Prise de Hui. Cette ville est reprise par le Seigneur de la Motte. Verdugo chasse les François du Luxembourg. Sa mort. Courses des Espagnols en Picardie. Projet du siège de Cambrai par le Comte de Fuentes. Etat de cette place & de sa citadelle. La Motte s'oppose à cette entreprise. Rône persuade au contraire le Comte de Fuentes de s'y attacher. Fuentes tâche de s'emparer de Ham par surprise. Son succès. Prise du Catelet. Dourlens est investi par le Comte de Fuentes. Le Seigneur de la Motte est tué à ce siège. Les François marchent au secours de Dourlens. Dispositions de l'armée Française & l'armée Espagnole. Combat de Dourlens. L'Amiral de Villars y est tué. Perte de l'armée. Dourlens est emporté d'assaut. Siège de Cambrai. Etat de l'armée du Comte de Fuentes.*

1595.

*cription de Cambrai. Dispositions des assiégeants. On pousse la tranchée avec vivacité. Belle défense des assiégés. Courage de la Maréchale de Balagni. Réconciliation du Roi de France avec le Saint-Siège. Vic est envoyé par le Roi pour défendre Cambrai. Il y pénètre. Ses succès. Embarras du Comte de Fuentes, qui s'obstine à continuer le siège. Nouveaux travaux. Terrible effet des batteries. Mécontentement des habitants de Cambrai. Discours séditieux pour les exciter à la révolte. Cambrai se rend au Comte de Fuentes, ainsi que la citadelle. Siège de Groll par Maurice. Ce Prince le leve. Projets des deux armées, Espagnole & Hollandoise. Leur succès. Mort de Mondragoné. Surprise de Lières. Elle ne réussit point. L'Archiduc Albert, Gouverneur des Pays-Bas. Il se rend à Bruxelles. Départ du Comte de Fuentes.*

**L. XVIII.** **L**A déclaration de guerre de la France contre l'Espagne fut le premier événement de l'année 1595. Henri ne crut pas devoir dissimuler plus long-temps les outrages du Roi d'Espagne, ni dif-

férer d'en tirer vengeance. Les Espagnols tenoient un grand nombre de places en Picardie, & se préparoient à y faire de nouvelles conquêtes. Le zèle dont ils sembloient animés pour la Ligue redoubloit à mesure qu'elle tomboit en décadence. La conversion du Roi n'avoit rien changé dans leur conduite, & il paroissoit que le succès de la négociation entamée pour conclure la réconciliation de ce Prince avec le Saint-Siège ne leur feroit point abandonner leurs desseins. Henri, souverainement irrité de leurs procédés, se livra avec d'autant plus de confiance à son ressentiment, que son autorité s'affermissoit de plus en plus, & qu'il devenoit chaque jour plus puissant. Il fit donc publier avec les formalités ordinaires, sa déclaration de guerre contre l'Espagne (1) & répandre un manifeste sanglant contre cette Couronne, où il tâchoit d'inspirer à ses peuples la juste colère dont il

L.XVIII.

An. 1595.

17 Janvier.

---

(1) Cette déclaration de guerre fut publiée le 17 Janvier. Le Roi y accusoit hautement le Roi d'Espagne d'avoir suborné un assassin pour attenter à sa vie.

La date de la prise de Hui est le 31 Janvier.



L.XVIII.  
An. 1595. étoit animé, & de les engager à en seconder les effets. L'Espagne y répondit par un manifeste semblable, qui parut en Flandre. Philippe s'efforçoit d'y justifier sa conduite par rapport aux affaires de France.

La guerre ayant été déclarée entre les deux Rois, leurs projets se concentrèrent aussi-tôt sur les frontières de leurs Etats respectifs. Peu auparavant le Duc de Bouillon étoit entré, par l'ordre de Henri, dans le Luxembourg avec un gros corps de troupes, en même temps que les Provinces-unies y envoioient un détachement considérable d'infanterie & de cavalerie. Bouillon, après s'être rendu maître de la Ferté & d'Yvoi, places les plus voisines des frontières de France, avoit pénétré plus avant dans cette Province, & la dévastoit par ses excursions. De leur côté, les troupes des Etats, qui avoient envie de s'approcher des François & d'avoir une communication facile avec eux, s'emparèrent de Hui. Cette ville, située sur la Meuse, a sur cette rivière un château qui la commande & un pont qui en assure le passage. Elle dépend de l'Etat de Liège. Jusqu'alors on avoit

31 Janvier.

respecté la neutralité de cet Evêché. L'Electeur de Cologne, Ernest de Bavière, qui en occupoit le siège, ayant été instruit de cette invasion, avoit fait demander sur le champ aux Etats la restitution de Hui. Ses sollicitations ayant été inutiles, il avoit eu recours au Roi d'Espagne. L'Archiduc, qui vivoit encore, avoit montré le plus grand empressement de faire tout ce qui seroit possible pour reprendre cette place, & après sa mort, le Comte de Fuentes avoit chargé de cette expédition le Seigneur de la Motte, qu'il avoit dépêché avec un gros corps de troupes. Cet Officier qui fut renforcé par les troupes de l'Electeur, investit Hui à son arrivée, & sur le champ la fit battre en brèche : elle capitula peu de jours après. Le Château ne fut pas plus long-temps à se soumettre, & la Motte mit en sûreté tout l'Etat de Liège.

L.XVIII.

An. 1595.

13 Mars.

14 Mars.

La Motte ayant été rappelé à Bruxelles par le Comte de Fuentes, qui avoit dessein de l'employer ailleurs, Verdugo fut chargé de délivrer le Luxembourg de l'invasion des François, & de se remettre en possession des places que Bouillon avoit occupées. Il s'a-

L. XVIII.  
An. 1595. vança contre eux avec une armée assez considérable & les repoussa. Après leur avoir fait abandonner le plat pays, il les chassa de leurs conquêtes & du reste de la Province. Il y réussit avec d'autant plus de facilité, que les principales forces du Roi de France étoient employées dans la Bourgogne, que ce Prince vouloit enlever au Duc de Mayenne. Ce fut le dernier exploit de Verdugo. Quoique le Connétable de Castille, Gouverneur de Milan, fût accouru d'Italie avec une armée nombreuse pour défendre la Bourgogne & la Franche-Comté, qui étoit également menacée par les armes du Roi, néanmoins le Comte de Fuentes se proposoit d'y envoyer un renfort, & de charger Verdugo de le conduire; mais la mort de cet Officier le priva de cet honneur, & fit perdre à l'Espagne un des meilleurs & des plus braves Généraux qu'elle eût alors dans les Pays-Bas. Il y servoit Philippe depuis environ quarante ans. Il avoit passé par tous les grades, & n'avoit jamais cessé de s'y distinguer par sa prudence & son activité. (2) Il avoit

---

(2) Quoique Verdugo eût essuyé beau-

commandé long-temps les armées du Roi dans les Provinces d'au-delà du Rhin, avec une grande variété de succès, & il y resta jusqu'à ce que les expéditions auxquelles le Roi d'Espagne avoit employé ses troupes en France, eussent réduit ses propres affaires en Flandre au dernier état de foiblesse & d'abattement.

L.XVIII.

An. 1595.

Le Comte de Fuentes ne fut pas plutôt débarrassé de la diversion que les ennemis avoient tentée dans le Pays de Liège & dans le Luxembourg, où il laissa le Colonel Mondragoné avec des forces suffisantes pour garder ces Provinces, qu'il tourna ses vues sur la Picardie. Son dessein étoit de s'y porter en personne, à la tête d'une

---

coup de revers pendant qu'il avoit commandé en Frise, il s'y fit un grand nom, dit Grotius. Egalement brave & habile, il ne lui manqua pour obtenir des succès, que des occasions & des troupes. A une probité exacte, à une éloquence militaire & naturelle, il joignoit beaucoup de douceur & de modération. On estima d'autant plus ces vertus en lui, que ce n'étoient pas celles des Espagnols de ce siècle; & qu'élevé à de très-grands honneurs, du dernier rang où il étoit né dans une famille pauvre mais honnête, il n'oublia jamais sa première fortune.

L. XVIII.  
An. 1595. armée puissante, & d'y faire quelques grandes conquêtes. Le Comte de Mansfeld, qui avoit commandé les armées en Flandre depuis la mort du Duc de Parme, venoit de passer en Allemagne pour se mettre à la tête des troupes de l'Empereur, dans la guerre qu'il faisoit en Hongrie contre le Turc. L'Archiduc, près de mourir, lui avoit donné pour successeur Varambon, Gouverneur d'Artois. Varambon, ayant pénétré dans la Picardie, avoit désolé cette Province par ses courses, & s'y étoit emparé du château d'Ancre & de quelques autres endroits de très-petite importance. Lorsqu'il fut rentré dans son Gouvernement, le Comte de Fuentes lui substitua le Seigneur de Rône, dont on a déjà fait connoître plusieurs fois la personne & les talents militaires. Il avoit été un des principaux chefs des troupes de la ligue en France, mais il venoit de se fixer au service d'Espagne, où on lui avoit donné la charge de Mestre-de-Camp-Général de l'armée avec de gros appointements. Le Commandement ayant passé dans ses mains, il avoit continué de faire des excursions dans la Picardie, & il

s'y étoit mis en possession de plusieurs petites places. (3)

L.XVIII.

An. 1595.

Comme on étoit déjà au printemps, le Comte de Fuentes, qui avoit fait de puissants préparatifs, ne différa plus l'exécution de ses desseins. Il desiroit sur-tout d'enlever Cambrai aux François, & de remettre cette ville sous la puissance du Roi d'Espagne. Le Duc d'Alençon, qui s'en étoit emparé pendant les révolutions de la Flandre,

---

(3) Les Espagnols tentèrent, au commencement du printemps de cette année, de renouer une négociation avec les Provinces-unies, & ils envoyèrent trois Ministres en Hollande, au nom des Etats-Généraux des Provinces qui leur obéissoient, pour l'entamer. Les Provinces-unies refusèrent de s'y prêter, & continuèrent à prétexter la perfidie des Espagnols, qui n'avoient pas horreur de payer des scélérats pour assassiner leurs ennemis. Le premier des Députés Flamands protestant que les Espagnols n'avoient aucune part aux propositions de paix qu'ils venoient faire, Maurice le convainquit sur le champ du contraire, en exposant aux yeux de l'Assemblée un sauf-conduit du Comte de Fuentes, qu'il avoit apperçu dans le sein du Député, & qu'il eut la hardiesse d'en tirer. Quoique l'espérance d'un Traité se fût évanouie, Fuentes ne laissa pas d'en leurrer le peuple des Provinces obéissantes, & de répandre qu'il n'étoit que différé.

~~\_\_\_\_\_~~  
 L.XVIII. An. 1595. avoit laissé, en mourant, ses droits sur cette place à la Reine sa mère, & Catherine de Médicis avoit confirmé dans le gouvernement de cette ville, ainsi que dans celui de la citadelle, Balagni, que le Duc d'Alençon en avoit nommé Gouverneur. Ce Gentilhomme n'avoit rien négligé depuis pour s'assurer la souveraineté de cette ville & de son territoire. Profitant du temps où la France & la Flandre étoient occupées des troubles qui les déchiroient, il s'étoit assujetti ce petit Etat; mais quoiqu'il eût gardé la neutralité, il n'en avoit pas moins montré en toute occasion son penchant pour la France, où son usurpation pouvoit exciter moins de jalousie & trouver plus de protection. Lorsque l'autorité du Roi avoit commencé à s'affermir dans ce Royaume, Balagni avoit reconnu sa souveraineté directe sur Cambrai & ses dépendances, & il ne s'étoit réservé que le domaine utile & le titre de Prince de cette ville.

Balagni en étant ainsi resté en possession, s'occupa de la fortifier & de la pourvoir d'armes & de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Il avoit prévu le furieux orage qui

alloit fondre sur lui. Les habitants de Cambrai, qui desiroient ardemment de voir rentrer cette ville sous la puissance de Philippe, avoient fait offrir au Comte de Fuentes, afin de le déterminer à cette entreprise, de l'aider de tous les secours qui leur seroient possibles. Mais lorsque la proposition du siège de Cambrai fut agitée dans le Conseil, le Gouverneur y trouva beaucoup d'opposition.

Le Seigneur de la Motte, Général de l'artillerie, Capitaine plein de valeur, & d'une expérience consommée, combattit vivement ce projet. L'armée du Roi n'étoit pas assez forte, disoit-il, pour faire un siège de cette conséquence. L'enceinte de Cambrai étoit très-vaste, la place bien flanquée, entourée de toute part d'un bon fossé, & défendue par une citadelle redoutable, qu'on avoit sûrement bien approvisionnée, & mise en état de faire la plus longue & la plus vigoureuse résistance. Il observoit d'ailleurs que les troupes qu'on pourroit employer à cette entreprise, ne seroient pas assez nombreuses pour investir la place & lui couper les secours. En supposant qu'elles pussent l'enfermer dans de bon-

L.XVIII.

An. 1595.



nes lignes de circonvallation , il ne  
L.XVIII. croyoit pas qu'on fût en état de les  
An.1595. défendre contre les François. Il ne  
doutoit pas qu'ils ne fissent tous leurs  
efforts pour les forcer , & que le Roi  
n'abandonnât tout autre intérêt pour  
maintenir Cambrai sous son empire.  
Il craignoit que ce ne fût même une  
raison pour hâter l'accommodement  
de ce Prince avec le Duc de Maienne.  
Enfin il représentoit que les Provin-  
ces-unies pourroient profiter de la cir-  
constance où les principales forces du  
Roi d'Espagne seroient employées sur  
les frontières de France pour faire  
quelque siège important.

Le nouveau Mestre-de-Camp Rône  
pressoit au contraire le Comte de Fuen-  
tes de s'attacher à cette entreprise , &  
montroit d'autant plus de zèle pour  
les intérêts du Roi d'Espagne , qu'on  
devoit moins en attendre d'un Fran-  
çois. Il pensoit qu'on ne devoit pas  
hésiter un moment à entreprendre le  
siège de Cambrai , & qu'il y avoit lieu  
d'espérer de le terminer heureusement.  
Le Hainaut & l'Artois offroient , disoit-  
il , de puissants secours. Le Pays Wallon  
ne manqueroit pas sans doute de faire  
les plus grands efforts en cette occa-

sion. Ainsi les forces du Roi, augmen-  
 tées de celles de ces Provinces, se-  
 roient suffisantes. D'ailleurs Balagni  
 étoit odieux aux habitants de Cam-  
 brai, qui le regardoient comme un  
 tyran; & on devoit s'attendre, qu'in-  
 quiété au-dedans par la crainte & les  
 soupçons, il seroit moins en état de se  
 bien défendre au-dehors. Rône con-  
 venoit que les François avoient le plus  
 grand intérêt d'empêcher par toutes  
 sortes d'efforts, que l'Espagne ne fît  
 la conquête de Cambrai; mais il re-  
 marquoit que le Roi étoit occupé en  
 Bourgogne, & trop engagé entre le  
 Duc de Maienne & le Connétable de  
 Castille, pour qu'il pût aisément leur  
 échapper, & que ce seroit une faute  
 impardonnable au Duc de Maienne de  
 quitter les armes, quand il pouvoit,  
 en les gardant, se procurer les meil-  
 leurs conditions; & qu'il n'étoit pas  
 capable de cette imprudence. Il n'y  
 avoit donc à redouter, ajouta-t-il, que  
 les mouvements des Etats-Généraux;  
 mais on pouvoit leur opposer une ar-  
 mée assez forte pour arrêter leurs pro-  
 grès. Enfin il témoignoit la plus grande  
 confiance sur le succès du siège, &  
 faisoit sentir que le recouvrement de

L.XVIII.

An. 1595.

Cambrai, ce boulevard formidable sur  
 L.XVIII. la frontière de France, dédommage-  
 An. 1595. roit l'Espagne des sommes immenses  
 que lui avoient coûté ses expéditions  
 en France.

Fuentes, qui avoit naturellement le cœur élevé, & qui étoit avide de signaler son gouvernement par quelque succès éclatant, embrassa l'avis de Rône. Il instruisit les Provinces d'Artois & du Hainaut de sa résolution, & les engagea vivement à y concourir. Tournai, Lille, & le pays d'alentour ne refusèrent pas non plus de partager les fraix de cette entreprise. L'Archevêque de Cambrai, (4) qui en desiroit ardemment la réussite, & qui se flattoit qu'elle le remettroit en possession de la Seigneurie de la ville, dont ses prédécesseurs avoient toujours joui sous la protection du Roi

---

(4) C'étoit Louis de Berlaymont, fils du fameux Comte de Berlaymont, dont il a été tant parlé au commencement de cette Histoire. C'étoit le seul des enfants de ce Seigneur qui n'eût pas pris le parti des armes. Trois de ses quatre frères étoient morts au service d'Espagne; savoir, l'aîné, Gilles de Berlaymont, Seigneur d'Hierges, tué au siège de Mastrecht en 1579; le troisième, Lancelot, Comte de

d'Espagne, consentit également à y contribuer.

L.XVIII.

An. 1595.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs de ce siège important, le Comte de Fuentes résolut d'entrer en Picardie avec les troupes qu'il avoit déjà rassemblées. Il partit de Bruxelles au commencement de Juin. Son premier projet à son arrivée sur la frontière, fut d'attaquer le Catelet, place forte & si voisine de Cambrai, qu'elle en pouvoit beaucoup gêner le siège, si on ne l'enlevoit aux François. Il traitoit en même temps de l'acquisition de Ham, autre ville des environs, très-avantageusement située, que le Gouverneur promettoit de lui livrer. C'étoit le Seigneur de Gomeron, dont le frère, appelé d'Orvilliers, commandoit dans le château, qui joignoit la ville par un de ces flancs. La négociation que Fuentes

Megie, mort des suites d'une maladie contractée au siège de Philippeville en 1578; & Claude, Seigneur d'Hauteperne, tué au secours du fort d'Engelen, nommé depuis le fort de Crevecœur, en 1587. Florent de Berlaymont, Seigneur de Floion, le second d'entre eux, succéda aux biens & aux titres de sa Maison. L'Archevêque mourut l'année suivante.

L.XVIII.  
An. 1595. avoit entamée avec les deux frères étoit assez avancée. Déjà même Gomeron avoit reçu dans la ville de Ham plus de mille soldats de l'armée de Flandre, la plus grande partie Napolitains, le reste Espagnols & Wallons. D'Orvilliers n'étoit pas aussi décidé que son frère à cette trahison; mais Gomeron s'étoit fait fort de l'y déterminer; & pour prouver sa bonne foi, il s'étoit rendu à Bruxelles avec deux de ses frères, plus jeunes que lui, & s'étoit remis entre les mains du Comte de Fuentes, qui lui avoit fait compter vingt mille écus, & lui avoit promis une plus grande récompense si la ville & le château de Ham tomboient au pouvoir du Roi d'Espagne. (5) Fuentes espéroit terminer d'autant plus heureusement cette intrigue, que Gomeron & d'Orvilliers avoient été partisans furieux de la Ligue sur cette frontière.

---

(5) D'Orvilliers n'étoit que le beau-frère de Gomeron, qui avoit épousé sa sœur. Les circonstances de ce fait sont autrement racontées par de Thou. Gomeron s'étant imprudemment livré au Comte de Fuentes avec ses deux frères, le Comte n'avoit plus voulu payer ce traître, dans l'espoir de forcer d'Orvilliers de lui remettre la citadelle de Ham, sans qu'il

Les choses en étoient à ce point lorsque le Gouverneur des Pays-Bas commença le siège du Catelet. La France avoit fortifié cette ville dans le temps que l'Empereur Charles-Quint avoit fait construire la citadelle de Cambrai, afin d'opposer aux Espagnols une bonne forteresse sur cette frontière. L'enceinte du Catelet est quarrée, & parfaitement semblable à celle de la Capelle, dont on a donné la description en racontant le siège de cette place. Chacun de ses angles est défendu par un grand bastion. Le fossé n'est rempli d'eau que dans une partie. Du reste, la ville étoit très-bien munie & en état de faire une vigoureuse résistance. Fuentes, qui desiroit ardemment de faire cette conquête, avoit déjà poussé très-loin

L.XVIII.

An. 1595.

---

en coûtat rien à l'Espagne, en le menaçant de faire couper la tête à Gomeron & à ses deux frères s'il le refusoit. Il ne doutoit pas que la mere de Gomeron, qui étoit restée dans la citadelle, effrayée du péril de ses fils, ne gagnât d'Orvilliers. Mais cet Officier, au-lieu de se laisser séduire par une compassion coupable, prit le parti de se venger de la perfidie des Espagnols, en livrant la citadelle aux François, qui chassèrent ensuite les Espagnols de cette ville.

L.XVIII.  
An. 1595. ses tranchées quand il reçut la nouvelle, que loin qu'on eût remis le château de Ham aux troupes d'Espagne, le Maréchal de Bouillon, les Seigneurs de Sesseval & d'Humières, qui commandoient les troupes Françoises dans ce canton, y étoient entrés, & se disposoient à chasser les Espagnols de la ville.

Quelques démarches équivoques de d'Orvilliers l'avoient déjà rendu suspect au Gouverneur de Flandre; mais il n'en avoit pas moins cru que la garnison Espagnole qui occupoit la ville, suffiroit pour la contenir, & il comptoit qu'ayant en son pouvoir Gomeron & ses deux frères, d'Orvilliers n'oseroit rien entreprendre. Cecco de Sangro, Napolitain, & Olmedo, Espagnol, qui commandoient le détachement que Gomeron avoit fait entrer dans la ville de Ham, se hâtèrent d'avertir le Comte de Fuentes du péril qui les menaçoit, aussi-tôt que d'Orvilliers eut introduit les François dans le château. Il ne différa pas, il suspendit le siège du Catelet, & après avoir laissé Augustin Mexia avec un corps de troupes pour empêcher qu'on ne fit entrer du secours dans la place, il  
marcha

marcha vers Ham. Mais les François, L.XVIII.  
sans perdre de temps, avoient déjà An. 1595.  
profité de leurs avantages. Ils n'étoient  
pas plutôt entrés dans le château, qu'ils  
avoient attaqué avec une impétuosité  
étonnante les Espagnols qui étoient  
dans la ville. Ceux-ci avoient soutenu  
avec vigueur la première attaque ;  
mais ils avoient été forcés dans une  
seconde attaque encore plus vive, de  
céder & d'évacuer la ville. On en avoit  
fait un grand carnage. Sangro, Olme-  
do, & presque tous les Capitaines ne  
s'étoient sauvés qu'en se rendant pri-  
sonniers. Cette sanglante affaire n'avoit  
guères moins coûté aux François ; &  
d'Humières, dont la valeur étoit très-  
estimée, y fut tué.

Fuentes apprit ce malheur avant  
qu'il eût pu se rendre à Ham. Il re-  
tourna aussi-tôt au siège du Catelet, &  
le reprit avec plus d'ardeur qu'aupa-  
ravant, pour réparer par ce succès l'é-  
chec que ses armes venoient d'essuyer.  
Ses travaux ayant été poussés vive-  
ment, il ne tarda pas à battre la place.  
Bientôt la brèche lui parut assez pra-  
ticable pour ordonner l'assaut ; mais  
quel que fût le courage avec lequel les  
assiégeants y montèrent, la muraille



L.XVIII. n'étoit pas encore assez ruinée, & les  
 An.1595. assiégés se défendirent avec trop de bra-  
 voure pour que les Espagnols pussent  
 s'y établir. Le Seigneur de la Motte,  
 qui commandoit l'artillerie à ce siège,  
 n'épargnoit rien pour hâter un nouvel  
 assaut. Déjà même les batteries tiroient  
 avec fureur & faisoient un grand ra-  
 vage, quand un accident funeste dé-  
 couragea les assiégés. Ils avoient dé-  
 posé, pour la facilité du service, leur  
 poudre auprès de la muraille qu'on  
 foudroyoit. Le feu y prit, & elle fut  
 presque entièrement consumée. Cette  
 perte les contraignit nécessairement de  
 ralentir leur défense. Bientôt n'ayant  
 aucune espérance d'être secourus, &  
 craignant l'événement d'un second as-  
 saut, ils capitulèrent à des conditions  
 honorables.

25 Juin.

Le Comte de Fuentes laissa ensuite  
 reposer son armée pendant quelques  
 jours. D'Orvilliers prit ce temps pour  
 les leurrer de nouvelles espérances. La  
 mère de Gomeron tremblant que Fuen-  
 tes ne se vengeât sur ses fils du peu de  
 réussite de sa première tentative, se  
 rendit auprès de lui, & lui donna des  
 assurances si positives de la part de  
 d'Orvilliers qu'il alloit remettre entre

ses mains le château de Ham, (6) que Fuentes comptant sur ces promesses, L. XVIII.  
 s'approcha de la ville. Mais son attente An. 1595.  
 fut encore trompée. Irrité de se voir  
 joué par ces artifices, il fit couper la  
 tête à Gomeron à la vue de son armée,

---

(6) D'Orvilliers ne trompa pas le Comte de Fuentes, si l'on en croit de Thou. Les prisonniers Espagnols que les François avoient faits lorsqu'ils avoient repris la ville de Ham, & qui lui servoient de caution de la vie de Gomeron & de ses frères, s'étoient mis en liberté par la trahison de deux soldats de la garnison. Dans cette conjoncture la mère de Gomeron, qui craignoit que le Comte de Fuentes n'exécût ses menaces, pressa d'Orvilliers de remplir les engagements de son fils, & de livrer la citadelle aux Espagnols. D'Orvilliers temporisoit afin de le sauver, & en même temps de ne pas trahir les François. La mère de Gomeron crut que l'arrivée du Comte de Fuentes pourroit enfin le déterminer, & engagea le Gouverneur des Pays-Bas à se présenter devant Ham avec son armée. Le Comte de Fuentes se hâta d'arriver, & continua ses menaces. D'Orvilliers ne sachant à quoi se résoudre, se retira à Roie, & laissa le commandement de sa place à Sesseval, qui fit tirer vivement sur le Comte de Fuentes. Ce fut alors que cet Espagnol, indigné, fit trancher la tête à Gomeron, qui reçut, dit de Thou, la digne récompense de sa perfidie, de son imprudence & de son avarice sordide.

~~\_\_\_\_\_~~ & conduire ses deux jeunes frères au  
L. XVIII. château d'Anvers.

An. 1595. Le Gouverneur des Pays-Bas s'ap-  
procha ensuite de Cambrai, dans le  
dessein d'en commencer le siège ; mais  
croyant que la conquête de Dourlens  
étoit aussi nécessaire pour le succès de  
son entreprise que celle du Catelet,  
il résolut de l'attaquer. Il s'empara en  
chemin, de Cleri & de Brai, qui ne  
firent presqu'aucune résistance, & il  
investit Dourlens vers le milieu du  
13 Juillet. Cette place, qui est  
celle de toute la Picardie la plus pro-  
che des frontières des Pays-Bas, n'est  
éloignée de Cambrai que d'une jour-  
née de chemin. Elle est entourée de  
bons remparts, de fossés profonds, &  
elle a un château très-fort. Le Duc de  
Nevers, qui avoit eu le Gouvernement  
de Champagne à la place du Duc de  
Guise, qui, dans son accommodement  
avec Henri, avoit reçu en échange ce-  
lui de Provence, étoit chargé du com-  
mandement des troupes Françoises sur  
cette frontière. Ce Prince avoit soup-  
çonné les vues du Comte de Fuentes  
sur Dourlens, & en avoit renforcé la  
garnison d'un corps d'infanterie & de  
cavalerie choisie. Le Comte de Saint-

Paul, qui avoit succédé dans le Gouvernement de Picardie au Duc d'Anmale, qu'on avoit condamné à perdre la tête, après l'avoir déclaré rébelle, & qui avoit été exécuté en effigie, secondoit le Duc de Nevers de toutes ses forces. Villars, Commandant en Normandie, que le Roi avoit confirmé dans la charge d'Amiral, en récompense de ce qu'il avoit embrassé son parti & remis Rouen en son pouvoir, s'empressoit également de rassembler des troupes pour empêcher Dourlens de tomber entre les mains du Roi d'Espagne. Outre les Gouverneurs de ces Provinces, le Maréchal de Bouillon & le Seigneur de Sesseval, qui étoient employés dans ce canton, s'étoient réunis au Duc de Nevers, qui avoit le commandement général.

L.XVIII.

An. 1595.

Cependant Fuentes s'étoit campé autour de Dourlens. Il étoit encore incertain s'il attaqueroit d'abord la ville ou le château. Le Seigneur de la Motte s'étant avancé pour examiner, suivant le devoir de sa charge, les endroits les plus propres à placer ses batteries, reçut un coup de mousquet dans l'œil, & mourut sur la pla-

L.XVIII.  
 An. 1595. ce. (7) Ce fut une grande perte, parce que la Flandre n'avoit point alors de Capitaine plus consommé dans l'art de la guerre, & plus estimé dans l'armée. L'attaque du château ayant enfin été résolue, on construisit aussi-tôt plusieurs redoutes en différents endroits, pour assurer les quartiers des assiégeants contre les entreprises du dehors, & pour contenir les assiégés. On ne tarda pas ensuite à ouvrir la tranchée. Les Espagnols, les Francomtois & les Wallons y travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'ils débouchèrent bientôt dans le fossé. Hernand Teglio Portocarrero, Major d'un régiment Espagnol, qu'on avoit mis à leur tête,

---

(7) Valentin de Pardieu, Seigneur de la Motte, créé depuis peu Comte d'Eskebeque, Gentilhomme François, étoit né dans le Beauvoisis. Son père, qui étoit très-pauvre, étant passé au service de Charles-Quint, le fils s'y étoit attaché dès ses plus tendres années. On a vu dans le cours de cette Histoire tout ce qu'il a fait en faveur de l'Espagne, & les récompenses qu'il en a reçues. Il y a lieu de croire qu'il étoit de la Maison de Pardieu, très-bonne & très-connue dans le Pays de Caux, qui subsiste dans la personne du Marquis d'Avrèmesnil.

se signala beaucoup dans cette occasion. Pour assurer le logement du fossé, il falloit enlever un petit ravelin aux assiégés. On s'y porta avec fureur; mais les François le défendirent avec tant d'intrépidité, qu'il fut douteux pendant plusieurs heures, si les assaillants emporteroient cet ouvrage. Toutefois comme ils recevoient sans cesse de nouveaux secours, ils se rendirent maîtres du ravelin, & s'y logèrent.

Tel étoit l'état du siège de Dourlens quand Fuentes fut informé que les Généraux François étoient en marche pour venir au secours de cette ville. L'Amiral de Villars étoit venu joindre avec quatre cents chevaux le Comte de Saint-Paul, le Maréchal de Bouillon & Sesseval, qui avoient rassemblé de leur côté un gros corps de cavalerie. Les assiégés ne demandoient qu'un secours de huit cents ou de mille hommes d'infanterie au plus; mais quoique le Duc de Nevers s'empresât de mettre au plutôt la place en sûreté, il crut devoir attendre qu'il eût formé une armée plus puissante, parce qu'il avoit appris que Fuentes avoit été considérablement renforcé par la Province de Flandre & par les

L.XVIII.  
An. 1595. Pays Wallons. Ce n'étoit point le sentiment des autres chefs de l'armée de France. Ils avoient la plus grande confiance dans leur cavalerie, qui étoit toute composée d'une noblesse brillante, & firent entendre à Nevers, qui étoit alors à Saint-Quentin, qu'il ne falloit pas différer davantage à secourir la place. Ils promirent de conduire le secours avec les seules forces qu'ils avoient réunies. En conséquence ils partirent d'Amiens, capitale de la Picardie, éloignée de Doullens d'une petite journée, avec quinze cents chevaux & mille fantassins.

Ce corps de troupes étant arrivé à la vue du camp Espagnol, Fuentes & tous les chefs de son armée, crurent que c'étoit un détachement qui venoit les reconnoître. Mais voyant que les François prétendoient secourir Doullens avec cette poignée de soldats, Fuentes monta à cheval, & résolut de marcher à eux, après avoir laissé seulement les troupes nécessaires pour garder la tranchée. Déjà même il comptoit sur une victoire assurée, & laissoit éclater sa confiance. "C'est bien là, dit-il, un de ces traits étonnants de l'imprudente valeur des François?"

„ Croient-ils nous trouver endormis  
 „ dans nos quartiers, ou trop foibles L.XVIII.  
 „ pour soutenir l'attaque qu'ils se pro- An.1595.  
 „ posent de tenter, soit au-dedans,  
 „ soit au-dehors de nos lignes? L'é-  
 „ vénement manifesterà bientôt leur  
 „ folle erreur & leur témérité. „

Fuentes donna donc les ordres nécessaires pour la garde des tranchées, & sur-tout pour contenir les sorties de la garnison. Ayant ensuite fait observer l'ordonnance & la marche de l'ennemi, il fut l'attendre en-dehors de ses retranchements. Celui-ci avoit partagé sa cavalerie en trois corps à peu près égaux. Villars conduisoit le premier, Sesseval le second; le troisième étoit aux ordres du Comte de Saint-Paul & du Maréchal de Bouillon. L'infanterie s'avançoit sur la droite, couverte par la cavalerie, & si bien rangée, qu'elle pouvoit se détacher aisément & entrer dans la ville assiégée, quand la cavalerie lui en auroit ouvert le chemin. A cet ordre de bataille des François, le Général Espagnol opposa celui-ci. Il forma sa droite de la gendarmerie de Flandre, au nombre d'environ six cents hommes, commandés par le Comte de Bossu. La gau-



L.VXIII.  
 An. 1595. che fut formée de la cavalerie, aux ordres d'Ambroise Landriano, qui en étoit Lieutenant-Général. Le Gouverneur se plaça au milieu de ces corps avec les gendarmes & les arquebuziers de sa garde, & un nombreux cortège de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'armée, tels que le Duc d'Aumale, le Mestre-de-Camp-Général Rône, les Princes de Chimai & d'Avellino, le Marquis de Varambon & divers autres de la première noblesse. L'infanterie fut avantageusement postée. Un petit bataillon de soldats Espagnols en état de se porter par-tout où le besoin l'exigeroit, fut mis en réserve.

25 Juillet. Villars s'avança le premier, & tomba avec une ardeur étonnante sur les escadrons les plus avancés de la cavalerie légère. Les Espagnols & les Italiens n'ayant pu soutenir le choc, plièrent, furent enfoncés & presque mis en fuite. Mais la seconde ligne formée d'Espagnols, conduits par Charles Coloma, s'étant portée en avant, & ayant pris les François en flanc avec le plus grand courage, il s'alluma un combat furieux. L'avant-garde Françoisise ne fut pas plutôt engagée, que Sesseval arriva

avec le corps de bataille. Landriano vint à sa rencontre avec le reste de la cavalerie légère, & l'action devint encore plus sanglante & plus terrible. Villars, Sesseval, & tous ceux qui étoient sous leurs ordres, combattoient avec une valeur extrême, & la cavalerie légère des Espagnols fut une seconde fois mise en déroute. Ce fut alors que Fuentes fit avancer les gendarmes, qui heurtèrent si fortement les ennemis, qu'ils les repoussèrent. La cavalerie légère s'étant alors ralliée & réunie aux gendarmes, la cavalerie Françoisé fut rompue & dispersée. Les gens de pied Espagnols ne contribuèrent pas peu cependant à ce succès. Les décharges furieuses de mousqueterie qu'ils firent de toutes parts sur les François, jettèrent le plus grand désordre parmi leurs escadrons, & ils en firent un massacre affreux. L'infanterie Françoisé fut encore plus maltraitée. Abandonnée de la cavalerie qui avoit été mise en fuite, elle fut presque entièrement taillée en pièces. Les Espagnols se livrèrent au carnage avec d'autant plus d'acharnement, qu'ils vouloient venger l'horrible boucherie que les François avoient faite de leurs ca-

L.XVIII.  
An. 1595. marades dans la ville de Ham. La cavalerie ne fut pas plus épargnée, & il n'y eût que l'arrière-garde qui pût se sauver presque sans perte. Le Comte de Saint-Paul & le Maréchal de Bouillon qui la commandoient, voyant la déroute de Villars & de Sesseval, ne crurent pas devoir s'opiniâtrer à combattre, & se retirèrent assez à temps pour qu'on ne pût les suivre. (8)

Pendant le combat, les assiégés avoient fait une sortie, & attaqué les

(8) La puérole émulation de l'Amiral de Villars fut la cause de sa perte & du malheur des François dans ce combat, dont les circonstances ne sont pas exactement exposées par le Cardinal Bentivoglio. Le Maréchal de Bouillon, qui commandoit l'avant-garde de l'armée Française, surpris de trouver les Espagnols rangés en bataille beaucoup plus près qu'il ne le croyoit, envoya dire à l'Amiral & au Comte de Saint-Paul, qui le suivoient, de s'éloigner, pendant qu'il contiendrait l'ennemi, en chargeant ses escadrons avancés; & qu'il s'efforceroit de procurer aux François, trop foibles pour le combattre, le temps de se mettre hors de danger. Le Comte de Saint-Paul, qui étoit à la tête de l'arrière-garde, profita de l'avis. Mais Villars, jaloux de ce que Bouillon alloit acquérir de l'honneur, eut la fausse gloire de vouloir aussi attaquer, sans s'inquiéter des suites. L'audace de Bouillon

quartiers des assiégeants ; mais leurs efforts avoient été inutiles, & Fuentes fut victorieux des deux côtés. Il y eut très-peu de morts parmi les Espagnols & presqu'aussi peu de blessés. L'ennemi perdit, au contraire, presque toute son infanterie, & sa cavalerie souffrit beaucoup. Les vainqueurs firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs personnes de marque. L'Amiral de Villars fut le plus considérable. Mais une dispute vive s'étant élevée entre ceux qui l'avoient pris, & auxquels il offroit une rançon assez forte pour satisfaire

L. XVIII.

An. 1595.

---

réussit : il poussa la cavalerie qu'il avoit en tête, & fit retraite sur le champ. Villars, au contraire, s'étant abandonné à sa bouillante valeur, se laissa envelopper, & fut pris. L'infanterie qu'il avoit sous ses ordres se retira trop tard ; & accablée par le nombre, elle fut entièrement détruite. Si le Maréchal de Bouillon eut tort dans cette occasion, ce fut de n'avoir pas attendu le Duc de Nevers qui venoit renforcer l'armée. On a accusé Bouillon d'avoir craint qu'on n'attribuât le succès de la levée du siège à Nevers, & d'avoir voulu le prévenir, dans la vaine confiance de chasser l'ennemi sans son secours. Les principaux Historiens François sont d'accord sur le récit de cet événement.

L.XVIII.  
An. 1595. leur avarice, Jean Contrera, Espagnol, Commissaire-Général de la cavalerie, qui survint, le fit cruellement massacrer. Cette action barbare excita l'indignation du Comte de Fuentes, & il en conçut le plus vif ressentiment contre l'Officier qui l'avoit ordonnée. Sesseval, Lieutenant-Général au Gouvernement de Picardie, Gentilhomme d'une maison illustre, & d'un mérite distingué dans la profession des armes, qui commandoit le corps de bataille, fut tué dans l'action, ainsi que beaucoup d'autres gens de qualité. Soit ostentation de son triomphe, soit générosité, le Général Espagnol renvoya au Duc de Nevers le corps de l'Amiral de Villars & celui de Sesseval, pour que leurs parents leur rendissent les derniers devoirs.

Fuentes retourna au siège aussi-tôt après sa victoire, & le pressa avec la plus grande vivacité. Mais les assiégés continuèrent à se défendre avec le même courage. C'étoit le Comte de Dinan qui commandoit dans la place. La garnison en étoit nombreuse, & composée en partie de Gentilshommes, résolus à périr plutôt que de se rendre. On se disputoit alors

la possession du fossé, & quoique les L. XVIII.  
Espagnols eussent emporté le petit ra- An. 1595.  
velin qui le défendoit, les François se couvrant par des galeries & diverses sortes de remparts, formés suivant les circonstances, ne cédoient le terrain que pied-à-pied, & n'omettoient aucun effort pour s'y maintenir. Malgré leur résistance, Fuentes voulant absolument les forcer de se rendre au plutôt, fit établir une grande batterie qui touchoit presque à la contrescarpe. Il fit encore monter du canon sur la crête d'une éminence voisine qui dominoit la ville, & d'où on tiroit sur les François comme au but. On continua ce feu terrible pendant plusieurs heures. Enfin le terre-plein du rempart & le mur qui le revêtoit ayant été ruiné, & la brèche se trouvant très-praticable, les assiégeants montèrent à l'affaut.

Fuentes avoit partagé ses troupes en trois divisions, la première de six cents hommes de pied, la plus grande partie Espagnols, le reste Francois & Wallons, & les deux autres un peu plus nombreuses, composées indistinctement d'Espagnols & des soldats des autres nations qui

fervoient dans l'armée. Elles devoient  
L.XVIII. se relever successivement. De son côté, la garnison avoit fait toutes les dispositions nécessaires pour bien recevoir les assaillants. Les Guerriers les plus intrépides & les plus distingués par leur noblesse, s'étoient mis au premier rang ; & ces braves gens, bien ferrés les uns contre les autres, & armés de pied en cap, vinrent offrir en quelque sorte à l'attaque des ennemis un mur de fer également épais & redoutable. La première division des assaillants fit des prodiges de valeur pour gagner le haut de la muraille & s'y établir ; mais les assiégés se défendent avec tant de fermeté, que les Espagnols sont contraints de plier. La seconde division accourt pour les soutenir. Le combat devient furieux. Les défenseurs de la brèche sont renforcés de leur côté, & font une résistance encore plus vive. On voit les deux partis dans la chaleur de l'action, céder tour-à-tour à leurs efforts mutuels. On jette la pique pour mettre l'épée à la main & se battre de plus près. L'épée sert encore mal la fureur des combattants. On se saisit corps-à-corps. On s'atta-

que avec toutes les armes que peut fournir, non le courage qui défend sa vie, mais la rage qui veut l'arracher à l'ennemi. Le terrain est couvert de morts & de mourants. Ceux qui survivent, aydes en quelque sorte de prodiguer leurs jours à leur exemple, ne s'occupent plus du soin de les conserver. Cependant le sang coule de toutes parts. La mort étend ses ravages, le combat continue, l'espérance & la crainte agitent tour-à-tour les combattants, la fortune partage également ses faveurs, & la victoire est incertaine. Fuentes emploie sa dernière ressource, & fait alors marcher la troisième division; mais les assiégés aussi promptement soutenus, ne sont point effrayés de ce renfort. Ils défendent la brèche avec la même bravoure, & le carnage augmente sans que le succès se décide. Quels que fussent néanmoins les efforts des assiégés, les assiégeants prennent l'avantage à la faveur de l'artillerie, qu'ils avoient placée sur l'éminence qui dominoit la Ville, & d'où ils érafoient de loin une partie des ennemis pendant qu'ils combattoient les autres de très-près. D'ailleurs les bra-

L.XVIII.

An. 1595.



I..XVIII.                      ves défenseurs de la place, qui étoient  
 Au. 1595. autant de héros, n'ayant pas la liberté  
 de se développer & de manœuvrer à  
 cause de la difficulté du terrain, fu-  
 rent contraints de céder; mais ce ne  
 fut qu'en gens de cœur. Ils reculèrent,  
 le visage tourné contre l'ennemi, &  
 continuèrent à se défendre avec tant  
 d'intrépidité, que la plupart, & la No-  
 blesse sur-tout, s'obstinèrent à s'enter-  
 rer sous les ruines de la place, plutôt  
 que de l'abandonner. Enfin le château  
 31 Juillet. ayant été forcé, la Ville tomba aisé-  
 ment au pouvoir du vainqueur. Toute  
 l'armée y entra, la saccagea horrible-  
 ment, & fit un massacre affreux des  
 habitants, dont un assez grand nom-  
 bre eut néanmoins le bonheur d'y  
 échapper, & fut fait prisonnier. Le  
 pillage ne répondit point à l'avidité  
 du soldat, & l'on crut que le dépit  
 qu'il avoit eu de voir ses espérances  
 frustrées, l'avoit porté à mettre le  
 feu à plusieurs maisons, où la pau-  
 vreté n'offroit rien à son avarice. La  
 flamme se communiqua à beaucoup  
 d'autres, & la Ville entière auroit été  
 consumée, si Fuentes ne fût accouru  
 en personne, & n'eût fait remédier  
 au désordre. Le Comte de Dinan,

Gouverneur du château, fut tué, les armes à la main, dans l'assaut, après avoir donné les preuves les plus éclatantes de valeur; le Seigneur de Ronfoi, son frère, y fut si dangereusement blessé, qu'il mourut très-peu de temps après. Tout le reste des gens de qualité qui s'étoient enfermés dans Dourlens pour le défendre, y périrent, ou furent faits prisonniers. L'armée Espagnole perdit plusieurs Capitaines, divers autres Officiers de moindre grade, ainsi qu'un grand nombre de soldats. Cet assaut fut très-mémorable, & aucun de ceux, dont on a vu des exemples jusqu'à ce jour dans les guerres entre la France & la Flandre, n'avoit été si sanglant, si terrible, & si long-temps balancé.

La prise du Catelet, celle de Dourlens, & la victoire qui avoit précédé la conquête de cette dernière Ville, confirmèrent le Comte de Fuentes dans la résolution de faire le siège de Cambrai, & lui donnèrent les plus grandes espérances. Ayant laissé reposer son armée pendant quelques jours, il profita de ce loisir pour hâter les secours que lui préparoient le Hainaut, l'Artois, l'Archevêque de Cam-

brai & tout le pays d'alentour, (9)  
 L.XVIII. qui lui avoient promis de l'argent,  
 An. 1595. des hommes, des vivres, des muni-  
 tions, de l'artillerie & un grand nom-  
 bre de pionniers pour faire les tra-  
 vaux du siège. Mais il n'attendit pas  
 que ces secours fussent arrivés, pour  
 s'approcher de Cambrai, & il vint  
 13 Août. investir cette place au milieu d'Août  
 avec les troupes qui lui restoit, &  
 qui ne montoient qu'à mille hommes  
 d'infanterie & quinze cents chevaux.  
 Le Duc de Nevers, qui étoit à Pe-  
 ronne, voulant prévenir l'arrivée des  
 renforts que Fuentes attendoit, tenta  
 aussi-tôt de faire entrer du secours  
 dans la Ville de Cambrai. Il y envoya  
 le Duc de Rhetelois, son fils aîné,  
 jeune homme, à peine âgé de quinze  
 ans, à la tête de cinq cents chevaux.  
 Nevers en confiant aux habitants de  
 Cambrai un gage si précieux, préten-  
 doit les assurer de son zèle, & les

---

(9) L'Artois donna cent mille florins; le Hainaut, le double; le Tournaisis, autant que le Hainaut; & l'Archevêque, quarante mille florins seulement. Ils renforcèrent tous ensemble l'armée du Comte de Fuentes de cinq mille hommes de pied.

convaincre qu'il alloit faire tous ses efforts pour les délivrer. Malgré la foiblesse de Fuentes, le jeune Duc trouva beaucoup de difficulté à se faire jour à travers de l'armée Espagnole. Charles Coloma se signala dans cette circonstance, à la tête de la cavalerie; mais il n'empêcha pas les François de passer: & ceux-ci, qui ne perdirent que quelques hommes dans le combat, entrèrent enfin dans la Ville. L.XVIII.  
An. 1595.  
15 Août.

Il ne falloit pas différer davantage, car l'armée du Comte de Fuentes se grossit en peu de jours, jusqu'au nombre de douze mille hommes d'infanterie & de trois mille de cavalerie. Elle eut bientôt une artillerie de plus de quatre-vingts pièces de canon, une grande abondance de vivres & de munitions de guerre, & quatre mille pionniers. Fuentes en arrivant devant Cambrai n'avoit guères formé que le plan de son attaque, & avoit plutôt marqué ses quartiers, qu'il ne s'y étoit établi; mais lorsqu'il eut reçu tous les renforts qu'il attendoit, il ne perdit pas un instant à se bien retrancher, & à mettre ses lignes en bon état de défense.

---

**L.XVIII.**

An. 1595.

On a déjà dit que la Ville de Cambrai est bâtie sur les limites de la frontière des Pays-Bas, que forment les deux Provinces de Hainaut & d'Artois au long de la Picardie. C'est une Ville libre, soumise au gouvernement temporel & spirituel de son Archevêque, & qui jouit de grands privilèges. On y trouve beaucoup d'Eglises magnifiques, & en particulier une Cathédrale superbe. La Ville est d'ailleurs bien bâtie. Les édifices en sont également décorés & commodes. Mais le nombre de ses habitants ne répondant point à sa grandeur, & le Clergé y étant considérable, le commerce n'y est point florissant, & l'on y voit rarement aborder des négociants étrangers. L'Escaut qui la traverse, ne contribue point à sa richesse, parce qu'il ne prend sa source qu'un peu au dessus de la Ville, & qu'il commence à peine à porter bateau dans les environs. L'enceinte de Cambrai est d'un peu plus d'une lieue, & est fermée d'un vieux mur fortifié à l'antique, mais flanqué en plusieurs endroits de bastions construits à la moderne. Elle est entourée de tous côtés d'un fossé large & pro-

fond, où on a fait entrer l'Escaut, qui en remplit la plus grande partie. Le reste est sec, mais très-creux, à cause de la facilité qu'offroit la hauteur du terrain. On a bâti la citadelle à l'orient, dans l'endroit de la Ville le plus élevé. Elle est composée de quatre bastions royaux, & couverte du côté de la campagne par une grande demi-lune, & par divers autres ouvrages qui défendent l'approche du fossé. Le terrain s'abaisse insensiblement en tournant au midi, & la pente devient de plus en plus considérable vers l'occident. En partant de la citadelle, & en suivant la pente, on rencontre d'abord la porte Neuve, ensuite celles du Saint-Sépulcre & de Cantimpré; la porte de Selle regarde le nord, celle de Malle se trouve dans la partie haute auprès de la citadelle. La garnison de cette place étoit de six cents hommes de cavalerie, & de deux mille cinq cents hommes de pied, sans compter cinq cents autres qui s'étoient renfermés dans la citadelle. On comprenoit dans ce nombre quelques enseignes de Suisses & de Wallons à la solde de Balagni. Le reste étoit des François très-aguerris. Enfin la Ville

L.XVIII.

An. 1595.

~~SECRET~~  
L. XVIII. & la citadelle étoient bien pourvues  
An. 1595. de vivres, de munitions de guerre &  
d'artillerie, & étoient en état de sou-  
tenir un long siège.

Toutes ces considérations n'avoient point arrêté le Comte de Fuentes, & il avoit pris ses quartiers vis-à-vis les portes principales, pour fermer les passages les plus fréquentés, & empêcher le secours. Il avoit en même temps fait élever au midi, du côté de la France, auprès du village de Nierny, un grand fort, dont il avoit confié le commandement au Prince de Chimai; un second au couchant, qu'on appelloit le fort de Premy, du nom d'un village voisin, & que gardoit le Comte de Billi, Colonel d'un régiment Allemand; enfin un troisième vers le septentrion. Ce dernier étoit nommé le fort de saint Olaus, à cause d'une Eglise dédiée à ce Saint, dont il étoit proche, & où le Baron d'Aussi commandoit. Fuentes s'étoit lui-même établi à l'orient de la Ville, auprès du village d'Escandenneuvre, où il avoit fait construire un quatrième fort, qui étoit le plus considérable. C'étoit dans cet endroit que le terrain étoit le plus élevé, le fossé plus

plus sec ; il vouloit y ouvrir la tranchée, & placer ses batteries. Ses troupes campoient sous le canon de ces forts, qui communiquoient les uns aux autres par une chaîne de redoutes réunies ensemble par des bonnes lignes de circonvallation & de contrévallation. Chacun de ces ouvrages étoit suffisamment garni de troupes, & de tout ce qui étoit nécessaire à sa défense. La cavalerie battoit la campagne, & devoit principalement s'opposer au passage des secours.

Après ces sages précautions, Fuentes ouvrit la tranchée. Mais si le terrain étoit beaucoup plus favorable à cette opération dans le poste qu'il avoit choisi, le reste des travaux de l'attaque y étoit bien plus difficile. Il falloit emporter un demi-bastion garni d'un grand oreillon, détaché de la citadelle, & dont les défenses, bien couvertes, protégeoient la courtine qui se trouve entre cet ouvrage & la porte de Malle. Un grand ravelin, nommé le ravelin de la Noue, faillait également en dehors de la courtine qui est entre cette dernière porte & la porte de Selle. Ce fossé, quoique sec dans cet endroit, y étoit très-pro-

L.XVIII.

An. 1595.



L. XVIII.  
 An. 1595. fond, & il étoit moins facile de le traverser, que s'il eût été plein d'eau. Mais le sol étoit par-tout ailleurs si humide & si fangeux, que la tranchée n'y eût pas été praticable. Fuentes, obligé d'attaquer Cambrai par la hauteur, tourna tous ses efforts de ce côté; & malgré la difficulté de remuer un terrain très-rude & quelquefois très-pierreux, les travaux avançaient rapidement, à l'aide du grand nombre de pionniers qu'il avoit dans son armée. On avoit fait deux tranchées, l'une en face de la muraille qui est entre le grand oreillon, appelé le bastion Robert, & la porte de Malle; la seconde, vis-à-vis de cette porte que les assiégés avoient terrassée. Le Mestre-de-Camp Augustin Mexia étoit chargé du soin de conduire les travaux de ces deux tranchées. Il défendoit en personne, avec un corps d'Espagnols, celle qui étoit dirigée vers le bastion Robert. Le Mestre-de-Camp La Barlotte gardoit sous ses ordres celle de la porte de Malle avec un corps de Wallons. Les travailleurs faisant des deux côtés la plus grande diligence, ils gagnèrent en peu de jours le bord du fossé.

Ce n'est pas que les assiégés n'eussent fait tous leurs efforts pour troubler les travaux des assiégeants, soit en faisant pleuvoir sur eux un feu terrible, soit en les harcelant par de fréquentes sorties. Ils avoient souvent attaqué la garde des tranchées. Souvent même il s'étoit engagé, sous les murs de la Ville, des actions assez vives entre des partis d'infanterie & de cavalerie détachés des deux côtés. La Maréchale de Balagni étoit enfermée dans Cambrai avec son mari, que le Roi avoit confirmé dans la dignité de Maréchal de France, qu'il avoit reçue de la Ligue. Cette femme d'un courage héroïque, le secondoit avec zèle dans tout ce qui concernoit la défense de la place. Elle faisoit les rondes en personne, visitoit les sentinelles, encourageoit les soldats, pourvoyoit à leurs besoins, manœuvroit comme un guerrier, & montrait l'ame la plus ferme sans aucune des foiblesses de son sexe. Ces deux époux s'efforçoient à l'envi de retarder par tous les moyens qui leur étoient possibles, les progrès des assiégeants; mais ceux-ci poussèrent chaque jour leurs travaux avec une ardeur nouvelle. Bien-

L.XVIII.

An. 1595.

L. XVIII.

An. 1595.

tôt ils commencèrent à déboucher dans le fossé, & ils parvinrent à établir leurs batteries aux deux attaques. Mexia avoit une batterie de quatorze canons. La Barlotte en avoit une de neuf autres pièces, qui devoient tirer séparément sur le bastion Robert, & on en avoit dispersé plus de trente en différents endroits, afin d'incommoder davantage les assiégés.

On combattoit alors pour s'affurer la possession du fossé. Balagni faisoit les plus grands efforts pour empêcher les Espagnols de s'en rendre maîtres. Mais comme il se voyoit resserrer de plus en plus, il commençoit à craindre, & demandoit du secours. On souhaitoit beaucoup en France de lui en donner. Le Roi venoit de se réconcilier avec la Cour de Rome. Si Clément VIII avoit maintenu avec le plus grand zèle la pureté de la Foi Catholique dans ce Royaume, il avoit eu le bonheur d'amener cet important ouvrage à un heureux terme par une prudence insigne, & Henri IV s'étoit empressé de donner au Pontife les preuves les plus fortes de son respect pour le Saint-Siège. Les démarches que ce Prince avoit

faites à ce sujet , n'avoient pas peu ~~contribué~~ contribué aux succès de ses desseins. L.XVIII.  
 La Ligue s'étoit dissipée , & il y avoit An. 1595.  
 lieu de croire que l'accommodement déjà entamé entre le Duc de Maienne & lui , ne tarderoit pas à se conclure. Henri , au milieu de ces heureuses circonstances , étoit pénétré de douleur de se voir menacé de perdre Cambrai faute d'un prompt secours. Il s'étoit d'abord proposé de marcher lui-même vers cette place avec la plus puissante armée , afin d'en faire lever le siège ; mais ne pouvant encore effectuer sa résolution , il se fit précéder en toute diligence par un des meilleurs Capitaines qu'il eût alors à son service. Il attendoit de sa valeur & de l'autorité qu'il avoit sur les troupes , qu'il prolongeroit assez la défense de Cambrai pour lui donner le temps d'aller la délivrer entièrement.

Le Seigneur de Vic , celui des Officiers François qui passoit généralement pour entendre le mieux la défense des places , fut choisi par le Roi pour cette importante commission. Il s'aboucha d'abord avec le Duc de Nevers à Saint-Quentin. Ayant

L.XVIII.  
An. 1595. pris ensuite avec lui cinq cents dragons, tous gens d'élite, il se mit en marche au milieu de Septembre. Il partit au commencement de la nuit, s'approcha des retranchements ennemis, & tournant à gauche vers la porte de Cantimpré & la porte de Selle, il tâcha de pénétrer par l'une des deux dans la Ville. A son approche, les partis de l'armée Espagnole donnèrent l'alarme. Landriano accourut avec quelques compagnies de cavalerie & trois cents hommes de pied. Comme il ne savoit pas par quelle porte Vic vouloit entrer, il s'étoit posté à une distance égale des deux portes; mais Vic qui feignit de gagner la porte de Selle, ayant attiré Landriano de ce côté, se porta rapidement vers celle de Cantimpré. Il y fit mettre pied à terre à ses dragons, leur fit abandonner leurs chevaux, afin d'amuser les soldats de Landriano, qui chercheroient plutôt à s'en saisir, qu'à le poursuivre, & entra dans Cambrai sans avoir perdu un seul homme.

11 Sept.

Il y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive, & il ne tarda pas à justifier les espérances

qu'on avoit conçues à son arrivée. Sur le champ ayant fait la visite des remparts, il n'eut rien de plus pressé que d'augmenter les fortifications sur lesquelles tomboit l'attaque des assiégeants. Comme la courtine qui séparoit le bastion Robert de la porte de Malle, n'étoit point assez bien flanquée, il fit construire une grande demi-lune pour la couvrir. On éleva encore, par ses ordres, une bonne plate-forme sur le terre-plein du rempart, entre la porte de Malle & la porte de Selle, & on la garnit d'une artillerie nombreuse, afin d'incommoder les travailleurs de l'ennemi. Vic établit diverses batteries, pour répondre aux quatorze piéces de canon qui foudroyoient le mur entre le bastion Robert & la porte de Malle, & aux neuf autres qui tiroient sur le bastion même. Le fossé fut défendu par plusieurs ouvrages qui furent très-avantageux aux assiégés. Enfin il releva tellement leur courage, que depuis le jour qu'il étoit entré dans la place, ils ne cessèrent pas de harceler les assiégeants par de vives sorties. On étoit déjà sur la fin du mois de Septembre, & les batteries du

L.XVIII.

An. 1595.

L.XVIII.  
 An. 1595. Comte de Fuentes étoient prêtes à tirer, quand Vic prévint leur feu par celui de son artillerie, qui fit un fracas horrible. Il continua pendant un jour & demi avec un si heureux succès, qu'il démonta neuf des canons des Espagnols, & leur tua beaucoup de soldats & de canonniers. Vic profitant de la facilité du terrain, fit creuser une mine sous les neuf pièces de canon dirigées contre l'oreillon du bastion Robert, pour les faire sauter, & priver l'ennemi de cet avantage; mais quoique l'événement ne répondît pas à toute son attente, la mine eut néanmoins assez d'effet pour enterrer quatre des canons qui composoient la batterie, & rendre les cinq autres inutiles pendant plusieurs jours.

Une résistance si vive, & une défense si bien entendue déconcertèrent les assiégeants. On proposa au Comte de Fuentes de changer l'attaque, & de la tourner contre la partie basse de la ville. Quelques autres plus effrayés des difficultés du siège d'une si grande place, lui conseillèrent de le convertir en blocus. Il leur sembloit presque impossible que le siège fût ter-

miné avant la saison des pluies, ou même avant l'hiver; & comme ils ne doutoient point que le Roi de France n'arrivât bientôt avec une armée puissante, ils ne croyoient pas que Fuentes dût s'exposer à la honte d'être contraint de le lever. Quelque fortes que fussent les raisons par lesquelles on soutenoit ces différens avis, le Comte de Fuentes ne pouvoit d'abord se déterminer à changer l'attaque. C'eût été recommencer le siège, s'exposer à des difficultés, peut-être aussi redoutables, & perdre en un instant tout le fruit des travaux qu'on avoit déjà poussés assez loin. Il étoit encore plus éloigné d'abandonner son entreprise. Cette démarche lui paroissoit humiliante. D'ailleurs, il ne goûtoit pas le projet de se contenter de bloquer la ville. Il se souvenoit que le Duc de Parme avoit autrefois bloqué Cambrai, & que cette ville avoit été délivrée facilement par le Duc d'Alençon. Il comprenoit que le Roi de France pourroit encore bien plus aisément, dans l'occasion présente, forcer un blocus. Fuentes se roidissant donc contre les

LXVIII.

An. 1595.



difficultés, résolut de suivre son entre-  
 L.XVIII. prise.

An. 1595. Au reste, ce Général avoit des raisons particulières pour ne pas l'abandonner. Les intelligences qu'il avoit dans Cambrai par le moyen de l'Archevêque, l'avoient principalement déterminé à entreprendre le siège de cette ville. Elles ne cessioient de l'encourager à le continuer, & ce fut parce qu'il comptoit sur leurs manœuvres autant que sur les efforts de son armée, que rien ne put ébranler sa constance. L'espérance de recevoir des renforts considérables, la soutenoit encore. Il attendoit en particulier sept cents chevaux d'élite, que les mutins de Tillemont consentoient de lui envoyer, avec certaines conditions néanmoins, dont ils étoient convenus pour la sûreté de leurs paiements. Il se flattoit d'en tirer beaucoup de service. Il rétablit donc ses batteries avec toute la diligence possible. Il fit élever une sorte de grand cavalier de terre, pour mettre la batterie de Mexia à couvert du feu de la plate-forme que Vic avoit fait construire. S'étant saisi d'une éminence

qui commandoit la porte de Selle, il y fit monter quelques pièces de canon, qui non-seulement causoient beaucoup de dommage à cette porte, mais qui battoient en ruine la partie du mur qui la joint au ravelin de la Noue, & incommodoient même les maisons de la ville qui en étoient proches. On déboucha ensuite dans le fossé par une nouvelle tête de tranchée, vis-à-vis le bastion Robert. Le Comte de Fuentes ne négligeoit rien pour hâter l'assaut & terminer le siège. Il fit sur-tout renforcer les postes par où il étoit plus à craindre que les François ne voulussent introduire du secours dans la place.

On étoit déjà au commencement d'Octobre, lorsque le Comte de Fuentes commença à faire usage de ses batteries. Elles tirèrent dès le matin toutes ensemble avec fureur, & elles furent si bien servies, qu'elles sembloient n'en former qu'une seule. Le feu des assiégés n'étoit pas moins vif. Le bruit de toute cette canonnade imitoit le tonnerre le plus affreux, & retentissoit au loin. La terre étoit agitée, la ville ébranlée, l'air obscurci des tourbillons d'une fumée épaisse,

& ces effrayantes ténèbres augmen-  
L.XVIII. toient encore l'impression de cette vio-  
An. 1595. lente tempête.

Le Comte de Fuentes comptoit beaucoup sur l'effet de ses batteries ; mais en même temps il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit assurer ses succès. Pendant qu'il faisoit battre la ville avec la plus grande fureur, son armée étoit sous les armes, & veilloit avec l'attention la plus exacte sur tout le circuit de la circonvallation. Afin de n'avoir rien à craindre, il en avoit détaché différents corps, & leur avoit assigné divers postes dans les environs, sous les ordres du Duc d'Aumale, du Mestre-de-Camp-Général Rône, du Prince d'Avellino, & de plusieurs autres Capitaines qui n'étoient pas employés au siège. Comme il comptoit livrer l'assaut aux deux attaques aussitôt que la brèche seroit praticable, il avoit donné à Mexia & à La Barlotte les ordres nécessaires pour l'exécution. Il recommanda sur-tout à Mexia d'empêcher le pillage s'il emportoit la Place, & de préserver Cambrai, à quelque prix que ce fût, des désordres affreux auxquels est exposée une ville prise d'assaut.

Il y avoit déjà plus de huit heures que le canon battoit la place en ruine. Déjà la brèche offroit un accès facile à l'ardeur des assiégeants, quand on s'apperçut que les menées sourdes des partisans de l'Espagne avoient plus gagné de Citoyens, que le feu des batteries n'en avoit intimidés. Les Ecclésiastiques sur-tout, attachés à l'Archevêque, avoient saisi l'occasion de remuer, & n'avoient rien épargné pour inspirer au peuple la haine de Balagni & des François. Dans ce temps même, Balagni & sa femme venoient de l'irriter, en répandant dans la ville de la monnoie de cuivre, à laquelle ils avoient attribué la valeur de l'argent. Quoiqu'ils eussent assuré ceux qu'ils avoient obligé de la recevoir, qu'ils la retireroient aussi-tôt que la ville seroit délivrée, personne ne se fioit à leurs paroles, & les effets du mécontentement général ne tardèrent pas d'éclater.

La canonnade des assiégeants faisant craindre qu'elle ne fût suivie d'un assaut furieux, Balagni avoit posté sur la grande place un gros corps de Bourgeois armés, afin d'accourir au

L.XVIII.

An. 1595.

~~.....~~  
L. XVIII.  
An. 1595.

secours de la brèche lorsqu'il en seroit temps. Les plus mécontents faisoient cette occasion. Ils se dispersent de tous côtés au milieu de ces Citoyens, & tâchent d'exciter leur ressentiment, & de les porter à la révolte. " Eh quoi, disoient-ils, en élevant la voix avec chaleur, faut-il que nous nous immolions pour la défense d'un tyran qui nous opprime? Balagni & son odieuse épouse, non contents d'avoir épuisé nos bourses par mille inventions que l'avarice la plus fardide leur a suggérées, prétendent donc encore consumer notre ruine en nous faisant prendre du cuivre pour de l'argent! Ne pouvons-nous sauver nos fortunes de leur insatiable avidité? Où est l'ancienne splendeur de Cambrai? Qu'est devenue cette renommée éclatante, si justement acquise par les Traités & les Lignes dont cette ville a été si souvent le berceau? Depuis que nous avons reconnu l'autorité du Duc d'Alençon, Cambrai est en proie aux François. Nos maisons sont le théâtre de leurs rapines & de leurs fureurs. Osons secouer un

„ joug qui nous est si fatal. L'occa-  
 „ sion est favorable. Pendant que les L.XVIII.  
 „ François sont occupés à prévenir les An.1595.  
 „ suites de l'assaut dont ils sont me-  
 „ nacés, ouvrons nos portes aux Es-  
 „ pagnols, rétablissons notre Arche-  
 „ vêque dans ses droits, & rendons  
 „ au Monarque le plus puissant &  
 „ le plus inviolablement attaché à la  
 „ vraie Foi, les anciens avantages  
 „ dont il jouissoit sur cette frontiè-  
 „ re. Mais il faut se hâter. Un as-  
 „ saut terrible menace notre ville. Inf-  
 „ truits par l'exemple récent & fu-  
 „ neste de Dourlens, craignons que  
 „ le fer & le feu ne portent la dé-  
 „ solation au milieu de nous. N'at-  
 „ tendons pas qu'un vainqueur nous  
 „ subjugue par la force de ses armes,  
 „ & qu'appuyé des droits de la guer-  
 „ re, il vienne abolir nos privilèges,  
 „ & nous soumettre à des loix arbi-  
 „ traires. „

Ces discours séditieux firent une  
 vive impression sur les bourgeois. Le  
 nombre des mécontents augmentoit à  
 chaque instant, & bientôt il s'éleva  
 un tumulte épouvantable. On résolut  
 de se soulever ouvertement, & de li-

vrer la ville au Comte de Fuentes. (10)  
 L.XVIII. Ils étoient plus de trois mille, aux-  
 An. 1595. quels se joignirent trois cents hom-  
 mes de cavalerie Wallone, que Ba-  
 lagni entretenoit à son service, &  
 deux cents Suiffes que les féditieux  
 gagnèrent, ou qui furent intimidés  
 par leurs menaces. On ne différa plus  
 alors. Les féditieux ayant choisi quel-  
 ques-uns des plus qualifiés d'entr'eux,  
 envoyèrent présenter au Comte de  
 Fuentes les vœux de la ville, & la

---

(10) Les Bourgeois de Cambrai ne résolurent de livrer la ville aux assiégeants qu'après avoir perdu l'espoir que le Roi de France les délivreroit du joug de Balagni, qui leur étoit insupportable. Ils avoient député dès le commencement du siège vers ce Prince, pour le supplier de rendre à l'Archevêque la Seigneurie de leur ville, & de les prendre sous sa protection en établissant garnison dans la citadelle. Mais le Roi, séduit par Gabrielle d'Estrées, aux enfans de laquelle Balagni offroit de faire hommage de sa Souveraineté, & d'en assurer la succession éventuelle, se contenta de leur promettre de les secourir, & de faire en forte qu'ils n'eussent plus qu'à se louer de la domination de ce Seigneur. Les Bourgeois de Cambrai, dit de Thou, instruits par les Lettres de leurs Agents du peu de succès de leur négociation, loin de se fier à ces promesses, prirent aussi-tôt le parti de traiter avec le Comte de Fuentes.

prier de faire cesser l'attaque. Cet événement imprévu jetta dans le trouble le plus étrange Balagni & sa femme. Vic & tous les Capitaines François qui combattoient pour la défense de Cambrai, en furent également déconcertés. Mais la révolte avoit fait de si grands progrès, qu'ils connurent bientôt que la force ne pourroit la réprimer, & qu'il ne falloit employer que les supplications. Balagni & Vic se rendirent sur la place, où ils tâchèrent de ramener les mutins par la douceur, & tentèrent tous les moyens qu'ils crurent les plus propres à les appaiser. La Maréchale de Balagni accourut elle-même, & fit apporter une grosse somme d'argent, dans l'espérance de les gagner à ce prix. Cette démarche imprudente qui donnoit lieu de croire que ce n'étoit pas le besoin, mais l'avarice qui avoit fait substituer une monnoie de cuivre à celle d'argent, ne servit qu'à aigrir les esprits. Toutes les propositions de Balagni & de sa femme furent rejetées avec dédain, & la négociation entamée avec le Comte de Fuentes fut conclue. Il fut alors con-<sup>2</sup> venu seulement, qu'on remettroit la

L. XVIII.

An. 1595.

2 Octobre.



L.XVIII.  
An. 1595. ville comme par le passé, sous les loix de l'Archevêque, & sous la protection du Roi d'Espagne; mais dans la suite, les considérations importantes qu'entraînèrent la nature du gouvernement de cette ville, & sa situation sur les frontières de France, engagèrent bientôt les Gouverneurs placés par la Cour de Madrid, à étendre leur autorité, qui y devint presque aussi absolue dans ce qui concernoit l'ordre civil, que dans les affaires militaires. (11)

L'accord ayant été terminé, le Comte de Fuentes fit aussi-tôt entrer dans la ville, le Mestre-de-Camp

---

(11) Ce fut dès les premiers jours de la reddition de Cambrai que les Espagnols en usurpèrent la souveraineté sur l'Archevêque. De Thou insinue, & Grotius assure formellement que le Prélat & les Habitants réclamèrent en vain. Grotius ajoute que le Comte de Fuentes, ayant prétendu que l'Archevêque, content des droits de l'Episcopat, étoit convenu, avant le siège, de laisser le Roi d'Espagne exercer ceux de l'Empire, contraignit les Bourgeois de prêter serment de fidélité à son Maître. Il eut bientôt terminé cette discussion, dit le même Historien, par la crainte de ses armes. *Juris discrimen armatâ potestate rescidit.*

Mexia avec les troupes nécessaires, pour en former la garnison. Il s'y rendit lui-même, bien résolu de pousser vivement le siège de la citadelle, mais Balagni, Vic & les autres chefs qui ne crurent pas pouvoir y faire une longue défense, à cause de la foiblesse de ses fortifications du côté de la ville, la rendirent à des conditions honorables. Le Comte de Fuentes combla d'honneur le jeune Duc de Rhetelois, & tous les Officiers-Généraux François. La Maréchale de Balagni, se voyant ainsi déchue de sa Principauté, en conçut un chagrin si vif, qu'elle en mourut le jour même. Ainsi finit fort heureusement pour le Comte de Fuentes, le siège de Cambrai. Les Provinces obéissantes en reçurent la nouvelle avec une joie inexprimable. Elle fut surtout agréable aux Provinces Wallonnes, qui avoient beaucoup contribué au succès de l'entreprise, & qui devoient en retirer les plus grands avantages.

Pendant que les armes d'Espagne étoient occupées à faire cette conquête sur les frontières de France, les Provinces-unies n'avoient pas employé

L.XVIII.

An. 1595.

9 Octobre.

leurs armes avec moins d'utilité. Le  
 L.XVIII. Prince Maurice s'étoit mis en campa-  
 An. 1595. gne avec une armée nombreuse, aussitôt après le départ du Comte de Fuentes, & il s'étoit porté sur Groll, ville du Comté de Zutphen, au commencement du mois de Juillet. Comme c'étoit la seule ville de quelque conséquence qui restât au Roi au-delà du Rhin, les Provinces-unies souhai- toient avec ardeur de la lui enlever, & de s'assurer tout ce canton. Groll est une petite ville bien fortifiée, dans une bonne position, sur un passage important. Quoique Maurice n'eût sous ses ordres que huit mille hommes de pied & deux mille chevaux, il l'investit, & en pressa vivement le siège, dans l'espérance de la prendre avant l'arrivée de Mondragoné, qui depuis la mort de Verdugo commandoit dans cette partie des Pays-Bas.

Mais les espérances de Maurice furent trompées. Mondragoné étoit trop vigilant pour ne pas se hâter de secourir cette forteresse. Il joignit à son armée tous les renforts qu'il put tirer des garnisons voisines, & se trouvant presque aussi fort que l'ennemi, il passa rapidement la Meuse & le Rhin,

& marcha vers Groll, très-déterminé à en faire lever le siège, ou à forcer Maurice de combattre. Ce fut dans cette occasion que Maurice, quoique dans le plus grand feu de la jeunesse, commença à développer ce caractère de sagesse qui l'a distingué dans le commandement des armées des Provinces-unies. Ami des conseils prudents, il les a toujours préférés aux résolutions hazardeuses. Soit penchant, soit desir de se conformer aux ordres précis des Etats-Généraux, il ne s'est jamais départi de la maxime circonspecte, de ne point abandonner le fort de leurs armes aux événements incertains des batailles. Maurice pour éviter le combat, leva le siège de Groll, & alla se camper sous les murs de Zutphen, pour y observer l'ennemi.

L.XVIII.

An. 1595.

25 Juillet.

Ces deux Capitaines tendoient à peu près au même but. Mondragoné se proposoit d'empêcher les conquêtes de Maurice, & ce Prince en inspirant au Général Espagnol une grande défiance de ses desseins, n'en avoit pas d'autre que de le retenir dans cette partie des Pays-Bas, afin qu'il ne pût pas renforcer le Comte de

L.XVIII. Fuentes. Cette conduite du Général  
 L.XVIII. Hollandois avoit été concertée entre  
 An. 1595. les Etats-Généraux & le Roi de France, qui ne croyoit pas que le Comte de Fuentes fût assez fort pour prendre Cambrai. Maurice s'étant retiré de devant Groll, Mondragoné approvisionna abondamment cette place, & vint camper à quelque distance du Rhin vis-à-vis Rhinberg. Il vouloit assurer cette forteresse qui commandoit ce fleuve, & lui procuroit un passage avantageux pour les subsistances de son armée. Il y fut suivi par Maurice, qui ne le perdit pas de vue. L'un & l'autre étoient très-déterminés à rompre leurs mesures mutuelles.

Leurs armées n'étoient séparées que par la Lippe, qui s'embouche dans le Rhin auprès de Wésel. Comme le besoin de fourrages forçoit souvent des partis détachés des deux côtés à passer cette rivière, ils se livroient de fréquentes escarmouches. Elles furent pendant long-temps de peu de conséquence ; mais il se présenta, au commencement de Septembre, une occasion d'engager une affaire sérieuse qui devint très-sanglante. L'armée du Roi

2 Sept.

fouffroit beaucoup plus de la difette de fourrages, que l'armée Hollandoife; elle étoit obligée de les aller chercher très-loin, & avec de groffes efcortes. Il n'en fallut pas davantage, pour inspirer à Maurice le deffein de furprendre l'ennemi & d'en triompher. Ayant fait prendre au Comte Philippe de Nassau, Général de sa cavalerie, cinq cents chevaux, il lui donna ordre de se mettre en embuscade dans un bois, & prit d'ailleurs toutes les précautions nécessaires pour le succès de son projet. Le pays où l'on faisoit alors la guerre, est fort coupé & très-couvert. Néanmoins la ruse de Maurice ne put échapper à la vigilance de Mondragoné, qui voulut la faire retomber sur lui. Il renforça l'escorte de ses fourrageurs, & plaça lui-même dans un autre bois plusieurs compagnies de cavalerie, auxquelles il prescrivit ce qu'elles devoient faire, & qui étoient commandées par Jean de Cordoue, Officier d'une valeur éprouvée, & le plus ancien des Capitaines qui servoient sous Mondragoné. Cordoue marcha en personne à cette petite expédition avec le Comte Henri de Bergh, Jérôme

---

---

L.XVIII.

An. 1595.

L.XVIII. Caraffe, Marquis de Montenegro, & Paul Emile Martinenguo. La cavalerie An. 1595. qui étoit à leurs ordres, étoit un peu supérieure à celle du Comte Philippe de Nassau.

Cependant les fourrageurs qui s'étoient avancés jusqu'à l'embuscade où les ennemis les attendoient, furent attaqués de plusieurs côtés. Quoique leur escorte ordinaire eût été renforcée, ils furent aussi-tôt mis en fuite; plusieurs furent blessés, & quelques-uns même tués sur la place. Le Comte Henri de Bergh sortit alors du bois pour les défendre; mais un corps nombreux de cavalerie ennemie, caché dans un autre bois voisin, vint à sa rencontre. Le combat s'engagea sur le champ, & toutes les troupes qui étoient en embuscade étant accourues de part & d'autre, il devint terrible & sanglant. Les Royalistes plièrent d'abord, & la compagnie du Comte de Bergh fut très-maltraitée; mais ayant été promptement soutenu par les troupes dont il étoit suivi, il revint sur l'ennemi. Celui-ci ayant été aussi renforcé, l'affaire devint générale, & la victoire fut long-temps disputée. Le Comte Philippe de Nassau  
se

se battoit avec une valeur prodigieuse, lorsqu'il fut renversé de cheval, blessé à mort. Cet accident funeste découragea les siens. Ils mollirent, furent enfoncés, mis en déroute, & entièrement défaits. Ce Seigneur fut fait prisonnier, & ne survécut que très-peu à son malheur. Le Comte Ernest son frère, le Comte de Solms son cousin, qui portoit le même nom, & qui mourut aussi de ses blessures, plusieurs Capitaines & divers autres Officiers de distinction furent obligés de se rendre. Il y eut plus de trois cents hommes de tués, parmi lesquels un grand nombre furent noyés dans la Lippe. Les troupes du Roi en perdirent à peine soixante. Carafe Martinengue & Caraccioli furent dangereusement blessés.

Les exploits des deux armées se terminèrent à cette action, & elles restèrent dans leur camp jusqu'à la fin d'Octobre sans rien entreprendre. Maurice décampa le premier pour mettre ses troupes en quartier d'hiver. Mondragoné le suivit & se retira dans son Gouvernement du château d'Anvers. Il y mourut peu après son retour, âgé de quatre-vingt-douze ans, ayant



LXVIII.  
 An. 1595. conservé assez de vigueur dans un âge aussi avancé, pour remplir avec honneur les fonctions du Commandement. Cet Officier qui servoit en Flandre depuis près de cinquante ans, avoit eu part à presque toutes les expéditions les plus importantes dont ces Provinces avoient été le théâtre. Il s'étoit signalé par les exploits les plus éclatants. Rigide observateur de la discipline militaire, il n'en étoit pas moins aimé de toutes les nations qui composoient les armées d'Espagne, & il n'y en eut aucune qui ne desirât à l'envi de marcher sous ses drapeaux & ne le cherît comme son père. (12)

Mondragoné & le Prince Maurice étoient encore en campagne, lorsque

---

(12) Cet intrépide guerrier, dit Grotius, qui savoit si bien gouverner le soldat & le faire obéir, est un des Capitaines subalternes qui s'est illustré par le plus d'exploits, & par les plus brillants. Quoiqu'il eût toujours bravé le péril avec une audace incroyable, il eut le bonheur rare d'avoir porté les armes jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, sans avoir jamais été blessé. Cependant le Cardinal Bentivoglio assure qu'il l'avoit été à la défense de l'Isle de Tolen, en 1573. Voyez ci-dessus *Tom. I, pag. 477.*

les Etats tentèrent la surprise d'une ~~place~~ place importante du Brabant. Ils en L.XVIII.  
 avoient chargé Charles Harauguer, An. 1595.  
 Gouverneur de Breda, le même qui  
 s'étoit si heureusement emparé de cette  
 ville par ce moyen, & qui depuis avoit  
 eu la principale part à la surprise du  
 château de Hui, dans le pays de Liège,  
 que la Motte avoit ensuite recouvré.  
 Harauguer voulut essayer de surpren-  
 dre Lières, & joindre une conquête  
 d'une si grande conséquence à celles  
 de Breda & de Gertruidenberg. Lières  
 est située à peu près à distance égale  
 d'Anvers, de Malines & de Louvain.  
 C'est une bonne place, dans une situa-  
 tion forte, & sa position au milieu de  
 ces grandes villes, la rendoit d'une ex-  
 trême importance. Alphonse de Lune,  
 Espagnol, y commandoit une garni-  
 son foible, composée d'un petit corps  
 d'infanterie de sa nation. Harauguer 14 Octob.  
 voulant profiter de la circonstance, y  
 marcha. Il avoit ramassé environ mille  
 fantassins & cent cavaliers, tirés de  
 Breda & des places voisines. S'étant  
 mis à la tête de cette troupe, il arriva  
 dans le plus grand silence, au milieu  
 de la nuit, sur le bord du fossé de Liè-

L.XVIII.  
An. 1595. res. La porte de Malines étoit défendue par un ravelin qu'on n'avoit pas achevé; Harauguer, résolu d'attaquer cet ouvrage imparfait, étant aisément descendu dans le fossé qui étoit peu profond, escalada de même le ravelin, & en chassa le peu de soldats qui le gardoient. De là ayant forcé, à la pointe du jour, la porte voisine, sans presque éprouver de résistance, il gagna la place, où le Gouverneur tâcha de se défendre quelque temps; mais cédant à la supériorité du nombre, il n'eut d'autre ressource que de se retirer à la porte d'Anvers, où il se barricada.

Lune qui n'avoit pas perdu la tête au milieu de ce danger pressant, avoit envoyé à toute bride à Anvers & à Malines pour y exposer sa situation & demander du secours. Lières n'étant éloigné que de trois lieues de ces deux villes, il comptoit se maintenir assez long-temps dans le poste où il s'étoit enfermé pour donner le temps de le secourir. En effet, deux cents hommes d'infanterie Espagnole, conduits par Gaspard Mondragoné, qui commandoit dans la citadelle d'Anvers en l'absence du Gouverneur, & deux mille

bourgeois, à qui les Magistrats de cette ville firent prendre les armes avec une promptitude extraordinaire, se mirent en marche pour délivrer Lières. Six cents habitants armés partirent aussi de Malines avec la même célérité. Cependant cette malheureuse place, qu'on avoit surprise, étoit en proie aux ravages de l'ennemi, qui, s'abandonnant aux transports qu'inspire la victoire, la saccageoit & lui faisoit éprouver toutes les horreurs qui accompagnent le pillage. En vain Harauguer avoit voulu chasser le Gouverneur Espagnol de la porte qui lui servoit de retraite, il ne put retenir assez de soldats sous ses drapeaux pour en venir à bout. La mollesse de son attaque avoit un peu ranimé la résistance des assiégés, mais ils étoient sur le point de succomber lorsqu'ils reçurent avis de la marche des troupes qui venoient à leur secours. Ils redoublèrent d'efforts, & tinrent assez pour attendre leur arrivée. Le combat changea de face aussi-tôt. Lune & Mondragoné réunis, s'avancèrent à la tête de leurs troupes, & bientôt après, ayant été joints par les bourgeois d'Anvers & de Malines, ils

L.XVIII.

An. 1595.

L. XVIII.  
AN. 1595. mirent les ennemis en suite & en firent un massacre horrible. Aucun d'eux ne se sauva. Ceux que les Espagnols épargnèrent, se rendirent prisonniers de guerre; quelques-uns qui vouloient s'échapper par le fossé s'y noyèrent. (13) Ainsi fut perdue & recouvrée en peu d'heures cette ville importante. Fuentes avoit à peine été instruit qu'on l'avoit surprise, qu'il avoit dépêché le Prince d'Avellino avec quatre mille hommes de pied & cinq cents chevaux pour la secourir s'il en étoit temps, ou dans le cas qu'elle fût tombée au pouvoir des ennemis pour la bloquer, en attendant qu'il vînt lui-même avec de plus grandes forces en faire le siège. Les mutins retirés à Tillemont, avoient fait partir dans le même dessein mille d'entr'eux qui marchoient en toute diligence; mais ces troupes apprirent en chemin qu'on avoit délivré Lières, & retournèrent sur leurs pas.

Le Comte de Fuentes, après avoir rétabli l'ordre dans Cambrai & avoir

---

(13) Harauguer se jetta dans le fossé, & se sauva à la nage avec ceux de ses soldats qui fa-voient nager.

donné à l'administration de cette ville ~~une~~ L. XVIII.  
 une forme convenable, en nomma An. 1595.  
 pour Gouverneur le Mestre-de-Camp  
 Mexia, & revint ensuite à Bruxelles,  
 où il fut reçu avec les honneurs & la  
 considération que lui avoient mérités  
 les avantages signalés que les armes du  
 Roi avoient remportés dans le peu de  
 temps qu'il avoit tenu les rênes de  
 l'Etat. Il alloit alors les remettre entre  
 les mains de l'Archiduc Albert d'Au-  
 triche, (14) Cardinal, que Philippe  
 envoyoit en Flandre pour remplacer  
 l'Archiduc Ernest, son frère. Le nou-  
 veau Gouverneur avoit pris la route  
 d'Italie, & étoit enfin arrivé à Nam-  
 mur, où il s'étoit arrêté pour don-  
 ner le temps aux troupes qui le sui-  
 voient de le joindre & de l'accom-

---

(14) Albert étoit le plus jeune des frères  
 alors vivants de l'Empereur Rodolphe. Il s'é-  
 toit distingué par sa sagesse & sa bonté dans  
 la Vice-Royauté de Portugal, dont il avoit  
 été revêtu. On soupçonnoit dès-lors que le  
 Roi d'Espagne se l'attacheroit par des liens  
 encore plus étroits, en lui faisant épouser sa  
 chère fille Isabelle-Claire-Eugenie, & on le ju-  
 geoit universellement digne de cette belle Al-  
 liance.

~~XXXXXXXXXXXX~~  
LXVIII. An. 1595. pagner à Bruxelles. Elles consistoient en deux régiments Espagnols, commandés par les Mestres-de-Camp Emmanuel Vega & Jean Tessedá; un régiment Italien du Duc d'Urbín, aux ordres d'Alphonse d'Avalos; enfin quelques enseignes de gens de pied Napolitains, & quelques compagnies de cavalerie. Mais l'armée avoit tant souffert, & sur-tout de la rigueur de l'hiver le plus dur, qu'on fut obligé d'en faire une refonte générale à Namur. Ces troupes nouvellement arrivées ne servirent qu'à recruter les anciennes; mais ce qui fut d'une très-grande utilité, c'est que l'Archiduc avoit apporté avec lui quinze cents mille écus.

Ce Prince étoit encore dans le Luxembourg quand le Duc Ernest de Bavière, Electeur de Cologne & Evêque de Liège, vint l'y complimenter, & le suivit jusqu'à Bruxelles. Le Comte de Fuentes vint aussi au-devant de l'Archiduc jusqu'à Namur avec tout ce qu'il y avoit de noblesse plus qualifiée dans les Pays-Bas. Le Duc de Pastrane, qui, en qualité de Général de la cavalerie, en avoit conduit plusieurs com-

pagnies pour servir d'escorte au Cardinal, mourut presque aussitôt après son arrivée à Luxembourg. Le Roi ayant mis en liberté le Prince Philippe-Guillaume, fils aîné du fameux Prince d'Orange, ce Prince se trouva également à Namur dans cette circonstance. Il avoit obtenu la permission de revenir en Flandre. Il y étoit rentré en possession de ses biens, & il alloit reprendre à la Cour de l'Archiduc le rang qui étoit dû à sa naissance. Quoiqu'il eût été prisonnier pendant près de trente ans en Espagne, il y avoit été traité avec douceur & avec considération. Ce fut avec ce brillant cortège que l'Archiduc se rendit à Bruxelles au milieu du mois de Février de l'année 1596. Il y entra au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. La ville s'empressa de lui faire la plus magnifique réception, & lui prodigua les statues, les arcs de triomphe, & tout ce qui pouvoit donner plus d'éclat à son entrée.

Le Comte de Fuentes ne resta auprès de ce Prince que le temps qu'il fallut pour lui donner les instructions nécessaires sur le Gouvernement de la Flan-

L.XVIII.

An. 1595.

An. 1596.



**L.XVIII.** dre. Ayant ensuite pris congé d'Al-  
**An. 1596.** bert, il partit de Bruxelles & se ren-  
 dit promptement par l'Italie en Espa-  
 gne, où le Roi le reçut de la manière  
 la plus distinguée, & lui promit de l'em-  
 ployer à l'avenir dans les plus impor-  
 tantes affaires de sa Couronne.

*Fin du troisième Volume.*



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

*contenues dans ce troisième Volume.*

### A.

- |  |   |
|--|---|
| <p><b>A</b>LBERT d'Autriche, (l'Archiduc) frère de l'Empereur Rodolphe II, vient prendre le Gouvernement des Pays-Bas, 487. Son entrée à Bruxelles, 489</p> <p>ALDEGONDE, (Philippe de Marnix, Seigneur de Sainte-) premier Magistrat d'Anvers, 25. Son discours aux bourgeois de cette ville pour les engager à soutenir le siège jusqu'à l'extrémité, 26. Il les persuade, 30. Il ranime leurs espérances, 50. Il attaque les assiégeants, 60. Porte à Anvers la nouvelle du succès de son attaque, qui devient fautive, 65. Traite de la reddition d'Anvers, 70</p> | <p>ANVERS. Description de cette ville, 6. Difficultés de l'assiéger, 7. Les avis sont partagés au sujet de cette entreprise, 11. Dispositions du Prince de Parme à cet effet, 20. Les habitants d'Anvers réclament du secours, 23. Souffrent de la disette, 24. Sont ranimés par Sainte-Aldegonde, 26. Leurs dispositions pour se défendre, 31. Ils se découragent, 50. Ils attaquent les assiégeants, 54. Leurs efforts contre le pont du Prince de Parme n'ont aucun succès, 56. Ils attaquent les assiégeants une seconde fois, 59. Ils sont repoussés, 65. Leur triste situation, 66.</p> |
|--|---|

Ils désespèrent d'être secourus, 68. Ils capitulent, 71. Causes de la prise d'Anvers, *ibid.* Conditions de la capitulation, 72

## B.

*Balagni*, (Jean de Montluc Seigneur de) Maréchal de France & Prince de Cambrai, sous la Souveraineté de la France, 424. Irrite les habitants de cette ville, en y répandant de la monnoie de cuivre, 469. Leur est odieux, 472. *Note.* Est dépouillé de sa Souveraineté par le Comte de Fuentes, 473

*Balagni*. (Renée de Clermont de Rénel, Maréchale de) Son courage, 459. Ses efforts pour empêcher les bourgeois de Cambrai de se soumettre à l'Espagne, 472

*Barlotte*, (Claude de la) Officier Wallon très-estimé, combat avec gloire auprès de Laon, 389

*Bentivoglio*, (Annibal) frère de l'auteur de cette histoire, se distingue dans un combat, où il est blessé, 313

*Bentivoglio*, (Hyppolite, Marquis) frère aîné du Cardinal Bentivoglio, se signale au siège d'Anvers, 63. Et au secours de Zutphen, 112

*Bergb*, (Herman, Comte de) défend Deventer, 258. Une blessure qu'il reçoit est cause de la reddition de cette place, 259

*Biron*, (Armand de Gontaut, Maréchal de) conseille à Henri-le-Grand de ne pas abandonner le siège de Rouen, 277

*Biron*, (Charles de Gontaut, Maréchal de) repousse un corps détaché de l'armée de la Ligue auprès de Laon, 390. s'empare d'un grand convoi, 393

*Bois-le-Duc*. Surprise de Bois-le-Duc manquée, 82

*Bombes*. Premier usage des bombes au siège de Wachtendonck, 188

*Note.*

*Bonne*, ville de l'Electorat de Cologne. Surprise par Schenck, 182. Prise par le Prince de Chimay, 184

*Beuillon*, voyez *Turenne*.

*Bourgbourg*. Congrès de Bourgbourg, 135. Il est rompu, 157

*Breda*, projet de surprendre Breda, 205. Il réussit, 207

*Bruxelles* se soumet au Prince de Parme, 80

*Buren*, (Philippe-Guillaume de Nassau, Comte de) devient Prince d'Orange à la mort de son père, & prisonnier en Espagne, 3. *Note*. Revient s'établir en Flandre, 489

## C.

*CAMBRAI*. Cette ville est menacée d'un siège, 425. Est investie, 452. Sa garnison est renforcée, 453. Description de cette ville, 454. Révolte des habitants de Cambrai contre Bagnani, 470. Ils projettent de se rendre, 472. Cause de cette résolution, *ibid.* *Note*. Ils capitulent, 473

*Chimay*, (Charles de Croy, Prince de) assiège la ville de Bonne, 182. La prend, 184

*Corbeil* est assiégée par le Duc de Parme, 242. Pri-

se d'assaut, 243. Et reprise par le Roi, 245

*Croix*, (Alvarez de Baslano, Marquis de Sainte-) engage Philippe II à tenter la conquête de l'Angleterre, 137. Est chargé de l'armement d'une flotte puissante, 146. Il meurt avant d'en prendre le commandement,

D. 160

*DEVENTER*, ville Capitale de l'Overissel, est livrée aux Espagnols, 117. Est assiégée par le Prince Maurice, 258. Et prise, 259

*Doesbourg* est prise par le Comte de Leicester, 109

*Dourlens* est investi par le Comte de Fuentes, 436. Assaut furieux que les Espagnols y livrent. 438. Combat de Dourlens, 442. Les François sont défaits, 443. Second assaut, 448. Où cette place est emportée par les Espagnols, 450. Ils la brûlent, *ibid.*

## E.

*ECLUSE* (la ville de l') est assiégée par le Prince

- de Parme, 122. Description de cette ville & de ses environs, 123. Difficultés de ce siège, 125. Elle ne peut être secourue, 130. Elle est prise, 131.
- Elisabeth*, Reine d'Angleterre, négocie avec les Provinces-unies, qui lui offrent de se mettre sous sa domination, 86. Elle consulte ses Ministres sur cette affaire, 88. Leurs avis sont partagés, 89. Elle accorde du secours aux Etats, 91. Traité qu'elle signe avec eux, 92. Elle nomme le Comte de Leicester pour commander ses troupes en Hollande, 94. S'efforce de réconcilier Leicester avec les Provinces-unies, 121. Et les Provinces-unies avec le Roi d'Espagne, 134. Se prépare à repousser les entreprises de ce Prince, 150. Discours qu'elle tient à son Parlement, 151. Son plan de défense, 157. Succès de sa flotte, 165. Qui met en désordre la flotte Espagnole, 168. Et la force de retourner en Espagne, 170. Courage que cette Princesse fait paroître dans cette importante occasion, 171.
- Epinoi*, (Pierre de Melun, Prince d') vient en France, offrir à Henri III la Souveraineté des Provinces-unies, 5.
- Note.*
- Ernest*, (l'Archiduc) frère de l'Empereur Rodolphe II, est nommé Gouverneur des Pays-Bas, 361. Donne du secours à la Ligue, 362. Tente de réconcilier les Provinces-unies avec le Roi d'Espagne, 365. Contre l'avis du Comte de Fuentes, 368. Mais sans effet, 369. Cause de son peu de succès, *ibid.* Note. Ne peut secourir Groningue, 377. Sa mort, 412. Son portrait, 413.

## F.

*FLOTTE*, (la) surnommée l'invincible. Description de cette flotte. 158. Echec qu'elle essuie en sortant du port, 163. Ses malheurs causés par l'habileté des Anglois, 165, 168. Elle re-

tourne en Espagne, 171. Elle est dispersée par la plus furieuse tempête, 172. L'impéritie des Espagnols est la cause de sa destruction, 175

*Fuentes*, (Pierre-Henriques d'Azevedo, Comte de) est envoyé en Flandre par Philippe II, 326. S'arroge la principale autorité dans le Gouvernement des Pays-Bas, sous le Comte de Mansfeld, 333, *Note*. Est nommé par l'Archiduc Ernest Gouverneur des Pays-Bas par *interim*, 413. N'est pas indigne de cette place, 414. *Note*. Pourvoit à la défense du Luxembourg, 419. Projette d'assiéger Cambrai, 425. Se détermine à cette entreprise, 428. Tente en vain de s'emparer de Ham, 429. Prend le Catelet, 432. Echoue dans ses desseins sur Ham, 435. Investit Dourlens, 436. Gagne une victoire sur les François auprès de cette ville, 442. Qu'il emporte d'assaut, 450. Investit Cambrai, 452. Ses premiers tra-

voux, 453. Description de ses quartiers, 456. Il ouvre la tranchée, 457. Son embarras, 464. Il reprend courage, 466. Terrible effet de ses batteries, 469. Il négocie avec les bourgeois de Cambrai qui livrent cette ville, 473. Il remet le Gouvernement des Pays-Bas entre les mains de l'Archiduc Albert, 487. Et part pour l'Espagne, 490

## G.

*GAND*. La ville de Gand rentre dans le devoir, 79. Intrigues qui avoient précédé la soumission de Gand, 80

*Gertruidenberg*, ville de Hollande, livrée aux Espagnols par la garnison Angloise qui gardoit cette ville, 193. Elle est assiégée par le Prince Maurice, 345. Belle défense de la garnison, 349. Elle ne peut être secourue, 355. Et elle se rend, 357

*Giambelli*, (Frédéric) fameux Ingénieur Italien, ses travaux pour la défense d'Anvers, 39

*Grave*, ville de Brabant, est assiégée par le Prince de Parme, 98. Et prise, 101. Cause de la perte de cette place, *ibid.*  
*Note.*

*Groningue*. Etat de cette ville, que le Prince Maurice investit, 371. Belle défense de ses bourgeois, 374. Ils demandent du secours à l'Archiduc Ernest, 376. Font entrer dans leurs murs un renfort d'Espagnols, 378. Se découragent, 379. Et se rendent, 382. La réduction de Groningue consume l'établissement de la République des sept Provinces-unies, 382.

*Note.*

*Gueldres*. La ville de Gueldres est livrée aux Espagnols, 132

## H.

*HAM*. Entreprise des Espagnols sur cette ville, 430. Ils échouent, 432.

*Hauteperne*, (Claude de Berlaymont, Seigneur de) est chargé de faire une diversion en Brabant, 122. Est tué en

voulant secourir le fort de Creve-cœur, 133  
*Henri-le-Grand*, Roi de France, bloque Paris, 213. Parallèle de ce Prince avec le Duc de Parme, 215. Est prêt de soumettre la Capitale de son Royaume, 221. Consulte ses Généraux sur ce qu'il doit faire à la nouvelle de l'arrivée du Duc de Parme, 222. Leve le siège de Paris, 225. Défie le Duc de Parme au combat, *ibid.* Est trompé par ce Prince, qui feint de l'accepter, 229. Dépit qu'il en conçoit, 233. Il abandonne le projet du siège de Paris, 236. Tente néanmoins de surprendre cette ville, 237. Suit & harcele le Duc de Parme dans sa retraite, 247. Assiège Rouen, 271. Prend l'avis de ses Généraux sur la conduite qu'il doit tenir au retour du Duc de Parme en France, 276. Se décide à un parti mi-toyen entre ceux qui lui sont proposés, 286. Marche au devant du

Duc de Parme avec un gros corps de cavalerie détaché de son armée, 286. Affaire d'Aumale, 289. Le Roi est blessé, 291. Se retire, 295. Et va continuer le siège de Rouen, 302. Il le leve, 306. Enferme l'armée de la Ligue dans le pays de Caux, 310. L'assame, 315. Son désespoir à la nouvelle que le Duc de Parme avoit passé la Seine, 320. Il ne peut poursuivre ce Prince, 321. Tâche en vain de secourir Noyon, 337. Ruine la Ligue par sa conversion, 361. Assiège Laon, 388. Ses succès, 390. Il poursuit le Duc de Maienne qui étoit venu au secours de Laon, 396. Prend cette ville, 398. Déclare la guerre à l'Espagne, 416. Se réconcilie avec la Cour de Rome, 460.

*Hobenloë*, (Philippe, Comte d') Lieutenant du Prince Maurice, 3. *Note*. Commande les troupes des Etats à la place de Taligny, 33. S'efforce d'empêcher le succès du siège d'Anvers, 34. At-

taque sans succès les assiégeants, 54. Les attaque une seconde fois aussi infructueusement, 60. Echoue dans la surprise de Bois-le-Duc, 82. Est blessé à l'attaque des forts de Zutphen, 113

*Hollande & de Zélande* (les Provinces de) s'occupent de secourir Anvers, 24. Les Négociants de ces Provinces tentent les plus grandes entreprises de commerce, 406. S'établissent aux Indes orientales, 407. Et aux Indes occidentales, 408

## I.

*IDIAQUÈS*, (Dom Juan d') Ministre de Philippe II, le dissuade de tenter la conquête de l'Angleterre, 139

*Indes*. Commerce des Hollandois aux Indes orientales, 407. Aux Indes occidentales, 408

## L.

*LAGNI*, cette ville est assiégée par le Duc de Parme, 232. Et emportée d'assaut, 235. Cause



- de ce succès, *ibid.* Note. Elle est reprise par le Roi, 245
- Laon.* Henri IV assiège cette ville, 388. La prend, 398
- Leicester*, (Robert Dudley, Comte de) commande les troupes Angloises au secours des Provinces-unies, 94. Son origine, son caractère, sa faveur auprès de la Reine, *ibid.* Note. Il est élu par les Etats, Gouverneur-Général des Provinces-unies, 96. Il prend Doesbourg, 108. Assiège Zutphen, 109. En leve le siège, 112. Se comporte en maître en Hollande, 114. Sa conduite pendant tout le cours de son administration, *ibid.* Note. Il repasse en Angleterre, 115. Revient en Hollande, & marche au secours de l'Escluse, 128. Echoue dans cette entreprise, 130. Il est rappelé par la Reine d'Angleterre, & il donne sa démission du Gouvernement des Pays-Bas, 119. *Note.*
- Liefkensoeck*, fort auprès d'Anvers, est emporté d'assaut par un stratagème singulier, 8. Est repris par les troupes des Provinces-unies, 41
- Lières.* Surprise de Lières tentée par les Etats, 483. Elle échoue, 486
- Ligue.* Cette faction réclame le secours de l'Espagne, 212. Se plaint du départ du Duc de Parme pour la Flandre après le secours de Paris, 240. Tombe dans la décadence, 361
- Lillo*, fort auprès d'Anvers, ne peut être emporté d'emblée par Mondragoné, 8. Qui en leve le siège, 10
- Lune*, (Alphonse de) Officier Espagnol, défend Lières avec courage, 484. Est secouru, 485.
- M.
- MACHINES infernales* pour rompre le pont qui fermoit l'Escaut. Leur Description, 39. Leur effet, 44. Elles deviennent inutiles, 56.
- Maienne*, (Charles de Lorraine, Duc de) chef de la Ligue, empêche le Duc de Parme de faire lever le siège de Rouen

- à son arrivée, 300. Va tenir les Etats-Généraux à Paris pour l'élection d'un Roi, 337. Rend inutiles les forces d'Espagne, par la trêve qu'il conclut avec Henri-le-Grand, 340. Marche au secours de Laon avec l'armée d'Espagne, qu'il commande, 388. Souffre beaucoup dans cette entreprise, 392. Il l'abandonne, 394. Bel ordre de sa retraite, 395. Il se signale dans cette occasion, 396
- Malines.* Cette ville se soumet aux Espagnols, 80
- Mansfeld*, (Charles, Comte de) fils du Comte Pierre-Ernest, marche en France au secours de la Ligue, & investit Noyon, 335. Prend cette ville, 337. Reste dans l'inaction à cause de la trêve conclue avec le Duc de Maienne par le Roi, 340. Marche une seconde fois au secours de la Ligue, 360. Prend le Capelle, 364. Passe en Hongrie au service de l'Empereur, 422
- Mansfeld*, (Pierre-Ernest, Comte de) se signale au siège d'Anvers, 62. Prend Wachtendonck, 188. Est fait Gouverneur des Pays-Bas pendant le voyage du Duc de Parme en France, 214. L'est encore pendant le second voyage de ce Prince dans le même Royaume, 271. Devient Gouverneur en chef des Pays-Bas, 333. Envoie son fils en France au secours de la Ligue, 334. Projette de secourir Gertruidenberg, 351. Marche pour délivrer cette place, 354. Sans succès, 355. Tente en vain de prendre le fort de Creve-cœur, 358. Confie le commandement des troupes d'Espagne au Duc de Maienne, 388
- Maurice de Nassau*, second fils de Guillaume Prince d'Orange, est revêtu des dignités de son père, 2. Avec des limitations, 3. Prend Axel dans le pays de Waës, 108. Est nommé Général des troupes des Provinces-unies, 119. Marche au secours de l'Écluse, 128. Ne peut dé-

livrer cette ville, 130. Fait construire le fort de Schenck, 180. S'assure de Breda, qu'on venoit de surprendre sous ses ordres, 208. Attaque Nimègue, 210. Construit un fort pour bloquer cette ville, *ibid.* Est élu Gouverneur de Gueldres, d'Overissel & d'Utrecht, 212. *Note.* Ses succès dans les Provinces de la domination d'Espagne, 213. Assiège Zutphen, 256. Qui capitule, *ibid.* Prend Deventer, 259. Assiège Hulst, 266. Force cette ville de se rendre, 267. Soumet Nimègue, 268. Gloire du Prince Maurice, 269. Il met le siège devant Steenwick, 323. Qui se rend, 324. Il est blessé dans cette occasion, *ibid.* *Note.* Il prend Covorden, 325. Son projet sur Gertruidenberg, 343. Il l'assiège, 345. Bonté de ses dispositions, 346. Description des lignes dont il se couvre, 353. Il repoussé le secours, 355. Et prend Gertruidenberg, 357. Il em-

pêche la prise du fort de Crevecoeur, 358. Il investit Groningue, 371. Ses dispositions, 373. Ses travaux, 375. Ses progrès, 378. Groningue reconnoît ses loix, 382. Il accorde un asile en Hollande aux troupes Espagnoles mutinées à Sichen, 404. Il fait le siège de Groll, 476. Qu'il leve, 477. Il observe l'armée Espagnole commandée par Mondragoné, 478. Il reçoit un échec, 481. Et met ensuite ses troupes en quartier d'hiver, *ibid.*

*Medina Sidonia* (Alphonse Perès de Gusman, Duc de) Amiral de la flotte l'invincible, 160. Est incapable de cet emploi, *ibid.* *Note.* Prend le parti de ramener sa flotte en Espagne, 171. Rentre à Saint-Ander avec un petit nombre de vaisseaux délabrés, 174.

*Meurs*, (Adolphe, Comte de) Commandant des troupes des Etats en Frise, 84

*Mondragoné*, (Christophe) Officier Espagnol, atta-

que sans succès le fort de Lillo, 8. Défend la contre-digue de Couvestein auprès d'Anvers, 61. Sa bravoure, 63. Commande dans le Luxembourg, 421. En Frise, 476. Fait lever le siège de Groll au Prince Maurice, 477. Lui fait essuyer un échec, 481. Meurt, *ibid.* Son éloge, 482. Et *Note.*

*Motte*, (Valentin de Par-dieu, Seigneur de La) manque la surprise d'Ot-tende, 83. Perd un bras au siège de l'Ecluse, 127. Prend Hui, sur les Etats qui avoient usurpé cette ville sur l'Evêque de Liège, 419. Combat vivement le projet du siège de Cambrai, 428. Est tué au siège de Dour-lens, 437. Son éloge, 438

*Mutineries* d'un Régiment Espagnol à Courtray, 202. D'un autre de la même nation, 253. D'un régiment Italien, 323. D'un gros corps de trou-pes Espagnoles à Saint-Paul en Artois, 342. D'un autre composé d'I-taliens & de Wallons, à

Pont en Hainaut, 360. D'un troisième à Si-chen, 399

*Mutins.* Excès des mutins de Sichen, 400. On veut les réduire par la force, 402. Ils traitent avec le Prince Maurice, & se réfugient en Hollande, 404. Se remettent dans le devoir par une con-vention signée avec l'Ar-chiduc Ernest, 405

## N.

*NASSAU*, (Guillaume, Comte de Nassau, Diest) cousin du Prince Mau-rice, Gouverneur de Frise & de Groningue pour les Etats, 3. *Note.*

*Nimègue.* Cette ville ren-tre dans l'obéissance d'Espagne, 81

*Norris*, (Jean) Officier Anglois, au service des Etats. Ses succès en Flandre, 254

*Noyon*, ville de Picardie, assiégée par le Comte de Mansfeld pour le ser-vice de la Ligue, 335 Et prise, 337

*Nuys*, ville de l'Electorat de Cologne, est em-portée d'assaut & brû-lée, 106

## O.

*ORANGE*, voyez *Buren*.  
*Ostende*. La surprise de  
 cette ville échoue, 83

## P.

*PAUL*, (François d'Orléans de Longueville, Comte de Saint-) marche au secours de Dourlens avec l'Amiral de Villars & le Maréchal de Bouillon, 439. Se retire après la défaite des François auprès de cette ville, 444

*Paris* est bloqué par Henri-le-Grand, 213. Et réduit aux plus fâcheuses extrémités, 221. Est délivré du blocus à l'approche du Duc de Parme, 225

*Parme*, (Alexandre Farnèse, Prince de) s'efforce en vain de rappeler les Provinces-unies à l'obéissance d'Espagne, à la mort du Prince d'Orange, 4. Prend la résolution d'assiéger Anvers, 6. Fait attaquer les forts de Lillo & de Liefkenfoech, 7. Com-

mence le siège d'Anvers, 10. Se détermine à fermer l'Escaut par un pont, 14. Mesures qu'il prend à cet effet, *ibid.* Il coupe en vain les digues de l'Escaut pour assurer ses convois, 16. Il fait creuser un nouveau canal pour les conduire, 17. Disposition de ses quartiers, 18. Il garnit de forts une contre-digue par où l'on pouvoit secourir Anvers, 20. Redouble d'efforts pour empêcher ce secours, 32. Parvient à fermer l'Escaut par un pont, 34. 37. *Note.* Punit le Commandant de deux forts qui s'étoient mal défendus, 41. Court un grand péril par l'explosion des machines infernales, 47. Fait réparer le pont qui ferme l'Escaut, 49. Il défend la contre-digue avec succès, 63. Il prend Anvers, 71. Reçoit l'ordre de la Toison-d'Or, 73. Fait son entrée dans Anvers, 74. Soumet Gand, 79. Bruxelles, Malines, 80. Et Nimègue, 81. Conçoit un

dépit très-vif du secours accordé par la Reine d'Angleterre aux Provinces-unies, 97. Affiége Grave, 98. Qu'il prend, 101. Il foumet Venlo, 103. Et Nuys, 106. Danger où il pense périr, 109. Il devient Duc de Parme, & reçoit le chapeau & l'épée bénits par le Pape, 107. Il leve le siège de Rhinberg, 110. Force le Comte de Leicester d'abandonner celui de Zutphen, 112. Il investit l'Ecluse, 122. Qu'il foumet, 131. Il n'ose attaquer Ostende, 133. N'est point d'avis que Philippe II tente la conquête de l'Angleterre, 142. Il fait néanmoins, par ordre de ce Prince, de grands préparatifs pour cette expédition, 147, 161. Il ne peut embarquer ses troupes pour passer en Angleterre, 166. Il est accusé d'être la cause des malheurs de la flotte l'invincible, 175. *Note.* Il est justifié de cette accusation par le Roi lui-même, *ibid.* Il manque

une entreprise sur Berg-op-zoom, 186. Chagrin qu'il conçoit de la situation où le laisse le Roi d'Espagne, 189. Sa santé se dérange, *ibid.* Il acquière à l'Espagne Gertruidenberg, 190. Mais il ne peut pousser plus loin ses conquêtes dans les environs, 196. Il fait bloquer Rhinberg, 197. Et va aux eaux de Spa, 202. Il veut en vain reprendre Breda, 209. Il s'abouche avec le Duc de Maienne, 212. Se détermine avec peine à marcher au secours de la Ligue, 214. Parallele de ce Prince avec Henri-le-Grand, 215. Détails de l'armée qu'il conduit en France, 216. Son plan de conduite, 217. Il fait lever le siège de Paris au Roi, 220. Refuse le combat, 227. Feint ensuite de l'accepter, 228. Décampe pour aller attaquer Lagny, 231. Qu'il prend, *ibid.* Il se prépare à retourner en Flandre, 239. Il est irrité des plaintes de Ligueurs, qu'il dissimule, 240. Il attaque

Corbeil, 242. Ses troupes l'emportent d'assaut, 244. Ordre de sa marche en se retirant de France, *ibid.* Il est suivi & harcelé par le Roi, 246. Qui l'attaque sans beaucoup de succès, 247. Il rentre en Flandre, 249. S'efforce en vain de faire lever le siège de Deventer, 261. Assiège le fort de Knotsembourg, *ibid.* Il n'y réussit point, 263. Belle retraite qu'il fait, 264. Il se dispose à retourner en France, 265. Il marche au secours de Rouen, 272. Description de son armée & de celle de la Ligue, 273. Ordre de sa marche, 287. Affaire d'Aumale, 289. Le Duc de Parme ne voulant rien risquer, manque l'occasion de prendre le Roi, 293. Assiège Neufchatel, 295. Son projet pour délivrer Rouen, 297. On l'empêche de l'exécuter à la nouvelle du succès d'une sortie de la garnison de Rouen, 299. Raisons du Duc de Maienne, 300. Le Duc

de Parme rentre en Picardie, 302. Il y fait le siège de Rue, qu'il leve, & il revient au secours de Rouen, 305. Il en fait lever le siège, 306. Il est blessé au siège de Caudebec, 308. Qu'il foumet, 309. Mauvaise position de l'armée de la Ligue, 312. Ses difficultés augmentent, 314. Le Duc de Parme se rapproche de la Seine, 316. Son projet de passer cette rivière malgré l'ennemi, 317. Il l'exécute, 318. Il retourne dans les Pays-Bas, 322. Sa santé s'altère tout-à-fait depuis sa blessure, *ibid.* Une hydropisie le menace d'une mort prochaine, 325. Il fait ses dispositions pour retourner une troisième fois en France, 326. Il meurt, 327. Son portrait, *ibid.*

*Philippe II*, Roi d'Espagne, feint de vouloir se réconcilier avec la Reine d'Angleterre, & s'accorder ensuite avec les Provinces-unies, 135. Il délibère sur les moyens de se venger de cette Princesse, 136. Se détermine

termine à tenter la conquête de l'Angleterre, 143. Charge le Marquis de Sainte-Croix de former l'armée navale nécessaire à cette entreprise, 146. Et le Duc de Parme d'assembler une armée de terre pour l'embarquer, 147. Description de la flotte l'*Invincible*, 158. Manière dont le Roi reçoit la nouvelle des malheurs qu'elle avoit éprouvés, 174. *Note.* Il veut faire tomber la Couronne de France sur la tête de sa fille l'Infante Isabelle, 338. Mauvais état de ses affaires en Flandre, 399. Il confie le Gouvernement des Pays-Bas à l'Archiduc Albert, 487

*Pont* qui ferme le cours de l'Escaut auprès d'Anvers. Description de cet ouvrage, 34, 37. *Note.* Il reçoit du dommage par l'explosion d'une machine infernale, 48. Il est facilement réparé, 49. Triomphe de l'armée du Duc de Parme sur le pont, après la prise d'Anvers, 74. *Note.*

*Tome III.*

*Provinces-unies.* Elles offrent au Roi de France la Souveraineté de leur République, 4. *Note.* Sont refusées, 5. *Note.* Leurs troupes reprennent le fort de Liefkenfoech, 41. Ne profitent pas de l'effet des machines infernales sur le pont de l'Escaut, 49. Sont repoussées avec perte à l'attaque d'une contredigue auprès d'Anvers, 65. Les Provinces-unies offrent à la Reine d'Angleterre de se mettre sous sa domination, 84. Propositions de leurs Ambassadeurs à cet égard, 87. Traité des Provinces-unies avec la Reine, 92. Elles élisent le Comte de Leicester pour leur Gouverneur-Général, 96. Elles sont mécontentes de son administration, 115. Leurs plaintes, 118. Elles donnent le commandement de leur armée au Prince Maurice, 119. Elles forment de grands projets, 255. *Note.* Que le Prince Maurice commence à exécuter, 256. Elles rejettent toute négocia-

Y



tion avec l'Espagne, *Rodolphe II* (l'Empereur)  
 135. Refusent de nou-  
 veau de se réconcilier  
 avec cette Puissance,  
 369. La République des  
 Provinces-unies reçoit  
 sa perfection par l'ac-  
 cession de la Seigneurie  
 de Groningue à l'union  
 d'Utrecht, 382. *Note.*  
 Les Provinces-unies re-  
 fusent encore de traiter  
 avec les Espagnols, 423.  
*Note.*

## R.

- RECALDE* (Juan Marti-  
 nés de) commande en  
 second la flotte l'invin-  
 cible, 161. Risque qu'il  
 court de périr dans la  
 Manche, 165. Il meurt  
 à son débarquement en  
 Espagne, 174
- Renti*, (Emmanuel de La-  
 lain, Marquis de) est  
 blessé au siège de l'E-  
 cluse, 126. Meurt d'une  
 autre blessure reçue au  
 siège de Corbeil, 245
- Rhinberg*, ville de l'Elec-  
 torat de Cologne, est  
 attaquée sans succès par  
 le Prince de Parme, 110.  
 Est bloquée de nouveau  
 par les Espagnols, 195.  
 Et prise, 202
- Rouen*. Cette ville est af-  
 siégée par le Roi Henri-  
 le-Grand, 275. Sa garni-  
 son fait une vigoureuse  
 sortie avec succès, 299.  
 Le siège est levé, 306
- Roubaix*, (Robert de Me-  
 lun, Marquis de) em-  
 porte le fort de Lief-  
 kensoech d'emblée, 8.  
 Est chargé de la conf-  
 truction du pont de  
 l'Escaut auprès d'An-  
 vers, 11. Fait prison-  
 nier Taligni, Comman-  
 dant des troupes des  
 Etats, 23. Est tué par le  
 malheureux effet d'une  
 machine infernale, 47

## S.

*SCHENCK*, (Martin) ex-  
 cellent Officier, passé  
 du service d'Espagne à

celui des Etats, 84. Raison de ce changement, *ibid.* Note. Il projette de construire le fort qui porte son nom, 179. Le construit, 180. Surprend Bonne, 182. Son entreprise sur Nimègue, 197. Il y échoue & y périt, 199. Son portrait, 200  
*Sixte-Quint* (le Pape) engage le Roi d'Espagne à tenter la conquête de l'Angleterre, 143  
*Stanlei*, (Guillaume) Officier Anglois, livre Deventer aux Espagnols, 117

## T.

*TELIGNI*, (Odet de La Noue, Seigneur de) fils du brave La Noue, défend Lillo contre le Prince de Parme, 17. Commande les troupes des Etats, & est fait prisonnier par le Marquis de Roubaix, 33  
*Tenremonde*, ville de Flandre, est prise par le Prince de Parme, 9  
*Turenne*, (Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de) depuis Duc de Bouillon & Maréchal de France, engage

le Roi à lever le siège de Rouen, & à livrer bataille au Duc de Parme, 281. Ses conquêtes dans le Luxembourg, 298. Il marche avec l'Amiral de Villars au secours de Dourlens, 437. Se retire après la défaite des François auprès de cette ville, 444

## V.

*VAN-BALEN*, (Jean) Bourg-mestre de Groningue, se charge de défendre cette ville contre le Prince Maurice, 372. Engage les habitants à se rendre, faute d'avoir été secourus, 379. Et les persuade, 380  
*Varambon*, (Marc de Rye, Marquis de) bloque Rhinberg, 195. Est battu auprès de cette ville, 201. La prend après avoir été renforcé, 202  
*Venlo*, ville de la Gueldres, est assiégée par le Prince de Parme, 102. Et prise, 103  
*Verdugo*, (François) commandant des forces d'Espagne en Frise, 83. Tente en vain le secours de

- Steenwich, 324. Vains efforts qu'il fait pour soutenir la cause du Roi dans les Provinces des Pays-Bas au delà du Rhin, 359. Il est renforcé par l'Archiduc Ernest sans aucun effet, 365. Il délivre le Luxembourg de l'invasion des François, 420. Il meurt. Son portrait. *ibid.* Note.
- Vere*, (François de) Officier Anglois au service des Etats, bat le Marquis de Varambon auprès de Rhinberg, 261
- Vic*, (Dominique, Seigneur de) Vice-Amiral de France, est envoyé au secours de Cambrai, 461. Pénètre dans cette ville, 462. Ses travaux & ses succès, 463. Ses efforts pour empêcher les habitants de Cambrai de se rendre aux Espagnols, 473
- Villars*, (André de Brancas, Seigneur de) depuis Amiral de France, défend Rouen avec courage, 275. Succès d'une sortie qu'il fait, 299. Il marche au secours de Dourlens, assiégée par les Espagnols, 437. Il est fait prisonnier au combat qui se livre auprès de cette ville, 445. Et tué, 446
- W.
- WACHTENDONCK*, ville du Duché de Gueldres, est prise par le Comte de Mansfeld, 188
- Z.
- ZUTPHEN*, le siège de cette ville par le Comte de Leicester, est levé, 112. Elle est assiégée depuis par le Prince Maurice, 256. Et prise, 257

*Fin de la Table du troisième Volume.*